·84474

UNIVERSITY LIBRARY
·EDINBURGH·

EDINBURGH UNIV.
MAIN LIBRARY
~~Branch Library~~

·84474 Bel.

UNIVERSITY OF EDINBU
FRENCH CLASS LIBRARY
NO. 3
SECTION C
SHELF E 1

University of Edinburgh
30150 025561819

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/saintebeuveetlex0000unse

ANDRÉ BELLESSORT

ainte-Beuve et le XIX^e siècle

COURS PROFESSÉ A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

OUVRAGE ORNE DE ONZE GRAVURES

CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^ie.

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED

LIBRAIRIE

SAINTE-BEUVE

ET LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

VOYAGES

La Jeune Amérique (Chili et Bolivie). 5e édition. 1 vol. in-16.
De Ceylan aux Philippines. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Société Japonaise. 10e édition. 1 vol. in-16.
Les Journées et les Nuits Japonaises. 4e édition. 1 vol. in-16.
Le Nouveau Japon. 6e édition. 1 vol. in-16.
Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Roumanie Contemporaine. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Suède. 6e édition. 1 vol. in-16.
Reflets de la Vieille Amérique. 3e édition. 1 vol. in-16.
Le Crépuscule d'Elseneur. 4e édition. 1 vol. in-16.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Saint François-Xavier. 10e édition. 1 vol. in-16.
Sur les grands chemins de la Poésie classique. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Pérouse (Plon). 1 vol. in-16.
Virgile, son œuvre et son temps. 10e édition. 1 vol. in-16.
Études et Figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8e.
Nouvelles Études et Autres Figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8e.
Balzac et son œuvre. 9e édition. 1 vol. in-8e écu.
Essai sur Voltaire. 11e édition. 1 vol. in-8e écu.

Reine-Cœur, roman. 1 vol. in-16.

Énéide, traduction (Collection Guillaume Budé). 1 vol. in-8e écu.

Mythes et Poèmes (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16 (épuisé).
La Chanson du Sud (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16.
L'Hôtellerie (poème couronné par l'Académie Française), épuisé.

SAINTE-BEUVE ENFANT

par Eugène de Bonnières.

10885

ANDRÉ BELLESSORT

Sainte-Beuve

et le

Dix-Neuvième Siècle

COURS PROFESSÉ A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1927

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Il a été tiré de cet ouvrage

soixante-quinze exemplaires numérotés

sur papier de Hollande Van Gelder.

Copyright by Perrin et Cie, 1927.

A MADEMOISELLE E. PERRIN,

En témoignage d'une longue
et profonde amitié.

AVANT-PROPOS

En abordant l'étude de Sainte-Beuve, cette année, devant le public de la Société des Conférences, je savais que je rencontrerais des difficultés que ne m'avait point présentées celle de Balzac ou celle de Voltaire. L'homme, surtout depuis quelques années, avait été assez malmené. Son aventure avec madame Victor Hugo ou, si vous voulez, son roman, qui a prêté à tant de fâcheuses controverses, la publication par M. Victor Giraud de ses Poisons, *selon le mot qu'il donnait lui même à ses notes intimes, ont soulevé contre lui des réprobations vraiment excessives. En France, nous aimons beaucoup la critique, et nous avons raison, car elle est une des gloires les plus authentiques de notre littérature; mais nous sommes un peu comme M. Poirier qui aimait l'art et n'aimait pas les artistes, nous aimons moins les critiques et nous ne manquons jamais une occasion de le leur faire sentir. Que* le Livre d'Amour *soit une mauvaise action et d'autant plus mauvaise que la pénible médiocrité des vers en accuse davantage l'indélicatesse, personne ne le conteste. Mais il serait*

souverainement injuste de ne plus voir que cela dans une vie qu'a ennoblie un admirable labeur. On accuse Sainte-Beuve de jalousie parce qu'il s'est librement exprimé sur ses contemporains, — comme si nous n'en faisions pas autant tous les jours! Demandons-nous seulement s'il a été clairvoyant. Lorsque Hugo nous parle d'un âne « qui ressemble à monsieur Nisard », ou d'un paysage « plat comme Mérimée », ce sont là des injures indignes d'un grand esprit. Vous ne trouverez rien de semblable chez Sainte-Beuve. Il a vu les hommes de près ; il a été frappé, et quelquefois douloureusement, de l'écart qui existait entre ce qu'ils étaient réellement et ce qu'ils affectaient d'être dans leurs œuvres. Il l'a dit, et il s'est expliqué franchement sur le droit qu'il avait de le dire. Il écrivait à Ernest Bersot, en 1863 : « N'est-il pas nécessaire de rompre avec ce faux convenu, avec ce *cant* qui fait qu'on juge un écrivain non seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions ?... Quoi, je ne verrai de M. de Fontanes que le grand maître poli, noble, élégant, fourré, religieux, non l'homme vif, impétueux, brusque et sensuel qu'il était ?... Je parle avec vous sans détour : je n'ai aucune animosité au cœur et j'apprécie ceux qui ont été, à quelque degré, mes maîtres ; mais voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si bel esprit, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc. ; et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe. Que faut-il faire en définitive ? Comment conclure à son égard ? Faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés, comme on le fait invariablement autour de lui et, comme c'est le rebours du vrai, faut-il être dupe et duper les autres ? Les gens de lettres, les historiens et

prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini ? Faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont ? Ou bien, est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse ; de montrer les points de suture entre le talent et l'âme ; de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue ? La littérature y perdra-t-elle ? C'est possible : la science morale y gagnera. » *Je serais heureux, dans ces causeries où j'ai essayé de faire le portrait psychologique de Sainte-Beuve, d'avoir pu détruire quelques-unes des préventions qu'on avait contre l'homme.*

Quant à l'œuvre, elle est immense ; mais elle ne s'impose pas à l'imagination de la même façon que celle de Balzac ou celle de Voltaire. On la connaît de réputation et par les échos qu'en garde toute notre critique d'hier et d'aujourd'hui. Il faut bien avouer qu'elle est surtout lue et consultée des lettrés et de ceux qui s'intéressent particulièrement à l'histoire de notre littérature. Son immensité même en empêche la diffusion [1]. *Et pourtant elle n'a point vieilli ; elle est toujours aussi vivante. Mon rôle s'est borné à donner un aperçu de ce qu'on y trou-*

1. On est en train d'y remédier. La Librairie Garnier publie en ce moment, dans des volumes séparés, des Etudes tirées des *Lundis*, classées par ordre chronologique et groupées suivant les époques littéraires. Le même volume réunit tout ce que Sainte-Beuve a écrit sur les Romantiques, sur le XVI^e^, le XVII^e^, le XVIII^e^ siècle, et le travail est accompagné des notes les plus précieuses. M. Allem s'en acquitte à merveille. En même temps la Librairie Taillandier publie *Quelques figures de l'Histoire, Portraits extraits des causeries du Lundi* avec préface de M. J. Bainville, et des *Figures de femmes* avec préface de M. P. de Nolhac. L'œuvre de Sainte-Beuve en est rajeunie.

vait. Il est évident que, dans une étude plus approfondie et plus complète, j'aurais dû insister davantage sur le Port-Royal *et sur les* Lundis. *Que de chapitres à écrire ! Sainte-Beuve et l'Antiquité — Sainte-Beuve et le XVI^e^ Siècle — Sainte-Beuve et les grands écrivains du XVII^e^ Siècle — Sainte-Beuve et le XVIII^e^ siècle — Sainte-Beuve peintre de femmes — Sainte-Beuve historien — Sainte-Beuve et les Littératures étrangères. On voit tout ce que je n'ai pas dit. Il n'y a guère de question touchant l'art et la morale sur laquelle Sainte-Beuve ne se soit prononcé. Il n'y a guère de figure littéraire sur laquelle il n'ait porté un jugement dont tous ceux qui sont venus après lui ont été obligés de tenir compte. Je pourrais citer bien des thèses, de grosses thèses sorboniques, qui, avec leur lourd fardeau d'érudition, ne nous en apprennent pas plus que les trente pages d'un* Lundi. *Plus on le pratique, plus on est émerveillé de cette somme de connaissances, de cette abondance d'idées, de cette agilité d'intelligence, de cette sûreté de goût. C'est l'impression que je voudrais laisser à ceux qui me feront l'honneur de me lire. Mais je les prie de ne pas oublier qu'ils lisent des conférences, des causeries, en somme un livre de vulgarisation. Ils verront que je n'y ai pas été avare de citations. J'ai donné le plus souvent possible la parole à Sainte-Beuve, — ce qui était encore le meilleur moyen d'atteindre le but que je m'étais proposé.*

J'ai eu d'assez nombreux devanciers à qui je dois beaucoup : M. Michaut dont le Sainte-Beuve avant les Lundis *est un véritable monument et semble avoir épuisé le sujet. (A défaut de cet ouvrage aujourd'hui introuvable en librairie, je recommande aux lecteurs son* Sainte-Beuve *à la collection des grands Ecrivains de*

chez Hachette), — *M. Victor Giraud qui est revenu plusieurs fois sur Sainte-Beuve dans ses belles études critiques, et qui a si généreusement mis à ma disposition toutes les notes d'un cours sur Sainte-Beuve qu'il a professé à l'Université de Fribourg.* (*Il achève en ce moment un livre sur le* Port-Royal) — *M. Léon Séché, dont les deux volumes sur Sainte-Beuve publiés au* Mercure de France *et le volume sur Madame d'Arbouville sont une mine de renseignements — M. Choisy, le dernier en date, qui a donné, à la Librairie Plon, un excellent portrait littéraire et psychologique de Sainte-Beuve. Je rappelle aussi le livre de M. d'Haussonville si agréable à lire et si fin, et les ouvrages, indispensables à connaître pour toute cette période littéraire, de Madame M.-L. Pailleron :* François Buloz : La Vie Littéraire sous Louis-Philippe (*Calmann-Lévy*) *et* les Écrivains du Second Empire (*Perrin*). *Sainte-Beuve y est jugé un peu sévérement ; mais depuis, Madame Pailleron a pris sa défense avec une verve étincelante* (Opinion, 9 *avril 1927*). *Parmi les articles qui m'ont le plus intéressé, je signale celui de M. P. Lasserre :* Sainte-Beuve et les Romantiques, *celui de M. G. Brunet au* Mercure *:* Regard sur Sainte-Beuve *et la Préface de M. Jacques Boulenger à la Deuxième série de ...* Mais l'Art est difficile.

SAINTE-BEUVE
ET LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I

LA JEUNESSE DE SAINTE-BEUVE

Mesdames, Messieurs,

Sainte-Beuve est un des grands chefs de file du XIX^e^ siècle. Comme Lamartine, Hugo, Vigny renouvellent la poésie, Balzac le roman, Michelet l'histoire, il renouvelle la critique ; et la critique est un genre dont nous pouvons être fiers, car il nous appartient en propre. Si les nations étrangères nous opposent des poètes, des dramaturges, des romanciers, des historiens, des philosophes qui valent les nôtres, elles ne sauraient nous disputer la prééminence quand il s'agit de juger des ouvrages de l'esprit, d'en discerner le caractère transitoire ou durable, d'en mesurer la portée, de les éclairer par la connaissance de l'homme et du temps, de donner enfin à ces études une forme et une vie qui en fassent comme une nouvelle création.

Pas plus dans les littératures anciennes que dans les littératures modernes, je ne vois rien de comparable à l'œuvre de Sainte-Beuve. Et cela seul justifierait le choix d'un sujet qui n'a contre soi que la difficulté où il nous met de juger un juge et, par conséquent, de connaître toutes les pièces sur lesquelles il a prononcé ses jugements.

Mais Sainte-Beuve présente un autre intérêt. Depuis ses premiers articles de 1824 jusqu'à ses derniers de 1869, pendant quarante-cinq ans, il a été mêlé plus que personne à la vie intellectuelle d'un siècle dont nous sommes, bon gré, mal gré, les héritiers directs. Il en a approché presque tous les représentants célèbres ; il a été leur collègue, leur compagnon, leur commensal, souvent leur ami, quelquefois leur confident. Sa critique désintéressée quand elle s'exerce sur l'antiquité, sur les siècles passés, sur les littératures étrangères, prend un accent plus personnel, plus intime, un accent de Mémoires, dès qu'elle touche à ses contemporains. Avec lui presque tout le XIX^e^ siècle défilera sous nos yeux, jugé non pas du fond d'une bibliothèque, au-dessus ou à l'écart de la mêlée, mais par un homme qui, dans sa jeunesse, a été un partisan, qui tour à tour en a subi et rejeté les influences et qui surtout y avait apporté d'autres ambitions que celle d'être un pur critique. Il lui était pénible qu'on oubliât son œuvre de poète et de romancier : il ne l'oubliait jamais. L'impartialité n'y trouvait pas toujours son compte. Ses justiciables avaient été, pour quelques-uns, des rivaux et des rivaux heureux. Mais, dans toutes les questions contemporaines ou d'une éternelle actualité, nous n'exigeons pas plus du critique que de l'historien une impartialité contraire à la na-

ture. Nous lui demandons d'être une personnalité. Et Sainte-Beuve en fut une extrêmement curieuse. Sympathique ? Pas toujours. Nous ne pourrons pas toujours nuancer l'admiration que son intelligence nous inspire de cette sympathie qu'il est si doux de concevoir pour ceux à qui nous sommes redevables de grandes et belles œuvres. Quand ses rancunes aiguisent son sens critique, nous les lui pardonnons en faveur de la vérité qu'il nous découvre et du tour qu'il y donne. Mais le malheur voulut que presque tout son talent le quittât à un instant de sa vie où il aurait eu le plus besoin d'en avoir l'excuse. On jetterait le voile bien volontiers, si la connaissance exacte du témoin n'importait à l'autorité du témoignage et si l'homme, tel qu'il nous apparaît, ne nous offrait un de ces cas psychologiques dont il se montrait assez friand lui-même et qu'il avait raison de ne pas détester, puisqu'ils nous font pénétrer un peu plus avant dans la nature humaine.

Une âme très complexe où se croisent toutes les aspirations confuses de son époque ; une intelligence supérieure qui a su s'y frayer une voie et s'en dégager ; des productions troubles, mais chargées de pressentiments et de principes féconds ; et, en définitive, un des plus solides monuments qu'ait élevé l'esprit d'un homme : ce sont là les contrastes que nous réserve l'étude de Sainte-Beuve. Pour cette étude, nous nous appliquerons à suivre ses conseils. « *Quand vous avez à parler d'un auteur, disait-il, commencez par le lire vous-même attentivement, notez les endroits caractéristiques, prenez bien vos points et venez ensuite lire et dérouler des pages habilement rapprochées de cet auteur, qui va ainsi, moyennant une très légère intervention de*

votre part, se traduire et se peindre lui-même dans l'esprit de vos auditeurs [1]. »

Son enfance eut la teinte grise des longs après-midi du dimanche, sous un ciel voilé, dans une petite ville assoupie où des figures sans âge regardent derrière leurs vitres l'herbe qui pousse entre les pavés. Une plaque de marbre indique à Boulogne-sur-Mer, rue du Pot-d'Étain, sa maison natale, et le restaurant qui s'y est installé s'intitule *Restaurant Sainte-Beuve*. Ce fut là que Charles-Augustin vint au monde le 23 décembre 1804 ; là que « son berceau posa sur un cercueil », car son père était mort deux mois et demi avant sa naissance. M. Charles-François Sainte-Beuve ou de Sainte-Beuve, — il avait laissé tomber pendant la Révolution l'insignifiante mais dangereuse particule, — appartenait à une vieille famille de Picardie de tendances jansénistes, qui avait donné des prêtres et dont une branche normande avait eu l'honneur de porter le docteur Jacques de Sainte-Beuve qui traverse un coin de l'histoire de Port-Royal. Mais notre Sainte-Beuve ne fut jamais très sûr de ce parentage. Il ne savait guère de sa généalogie que ce que lui en avait dit sa tante Marie-Thérèse : son grand-père avait vécu au bourg de Moreuil où il avait été contrôleur des actes, puis procureur fiscal ; il lui était né de nombreux enfants ; et son père était venu chercher fortune à Boulogne.

D'abord employé des Aides, il était ensuite entré dans les octrois que la Constituante supprima au moment où il allait épouser la fille d'une lingère. En 1794, on le nomma administrateur du district, et, neuf ans plus tard, sa situation de contrôleur principal des

1. *Causeries du Lundi*, I, p. 278.

Droits Réunis lui permit de se marier dans la bourgeoisie boulonnaise. Il avait cinquante-deux ans ; sa femme, Augustine Colliot, qu'il connaissait et aimait depuis longtemps, en avait quarante. Ce mariage tardif prouve chez lui ou chez elle, et probablement chez tous les deux, un grand fond de prudence. Mais toutes nos prévisions sont vaines. Il mourut exactement sept mois après, d'une esquinancie. C'était un très honnête homme, bon helléniste, bon latiniste ; il lisait Homère ; il adorait Virgile et ne sortait jamais sans son Virgile Elzévir. Il couvrait ses livres de notes marginales dont quelques-unes nous livrent sa pensée sur la Révolution. En voici une :

Le comte Alfieri, Italien, revenu de ses principes exagérés en démocratie, disait : « Je connaissais bien les grands, mais je ne connaissais pas les petits. » Montaigne a dit admirablement : « Il faut tout faire pour le peuple et non par le peuple. » Ce peu de mots renferme plus de science politique que tous les écrits de Voltaire et de Rousseau.

On comprend qu'il ait applaudi au Dix-Huit Brumaire. C'est de lui que Sainte-Beuve se flattait de tenir son âme et son esprit. Sa mort laissait sa femme dans la gêne. Madame Sainte-Beuve était une excellente ménagère, assez tatillonne, d'un caractère entier, d'une humeur souvent brusque, pieuse sans être dévote. Bien qu'elle eût une mère Anglaise, elle ignorait l'anglais. Si Sainte-Beuve l'apprit, ce fut tout seul, pendant les vacances, « par forme de désœuvrement ». Peut-être l'idée que sa grand'mère maternelle était Anglo-Saxonne ne fut point étrangère à son désir de l'apprendre [1]. En tout cas sa mère n'avait jamais entendu

1. Les Goncourt l'ont entendu au dîner Magny se vanter d'avoir

parler des poètes lakistes qu'il devait tant aimer. Elle n'avait aucun goût littéraire et plus tard ne témoigna aucune condescendance pour ses rêveries. Son fils était tout son amour et sa fierté. Lorsqu'il fut homme, elle ne l'appelait pas par son prénom d'Augustin ; elle l'appelait Sainte-Beuve comme elle eût fait de son mari. Elle crut le connaître parce qu'elle connaissait ses négligences et ses manies, et elle lui rendit parfois l'existence un peu dure. A la mort de son mari, sa belle-sœur, Marie-Thérèse, qui avait cinquante-quatre ans, veuve aussi, vint vivre avec elle.

En 1809, les deux femmes quittèrent la rue du Pot-d'Étain et choisirent une petite maison dans la rue des Vieillards, une rue dont toutes les maisonnettes se ressemblent : un perron et un étage. Entre ces deux veuves l'enfant grandit comme un petit monde mystérieux se forme à la surface des eaux. Il ne connut pas la gaieté de l'enfance. Les jeunes mères s'amusent avec leurs petits garçons ; elles savent du moins les amuser. Elles ont pour eux des câlineries joyeuses, des coquetteries de sœur aînée, des rires. Leur jeunesse se souvient des jeux du premier âge. Mais madame Sainte-Beuve ne riait guère et ne jouait pas. Sa belle-sœur, plus causeuse, aimait à raconter à l'enfant la vie de son père et leurs souvenirs communs, et l'enfant l'écoutait gravement. Il était né vieillot, craintif, je dirais presque vieux garçon et même un peu vieille fille. Celui qu'Alfred de Musset appellera un jour *Madame Pernelle* prit de bonne heure, dans ce milieu

un peu de sang anglais, — on se demande pourquoi. — « Je suis de Boulogne, vous savez ? disait-il à Taine embarqué dans l'éloge de l'Angleterre. Ma grand'mère était Anglaise. » (*Le Journal des Goncourt*. Année 1863).

de femmes âgées, dans les voisinages de la rue des Vieillards, le goût des commérages, des petites inquisitions, des confidences qu'on se fait sur le pas des portes. Un seul coup de soleil traverse la grisaille de cette enfance. Il assista à la dernière revue passée par l'Empereur en 1811. Il était à vingt pas du demi-dieu, avec des militaires, costumé en petit hussard.

Nous avons un portrait de lui à l'âge de neuf ans : une tête allongée en forme de poire, trop grosse pour son corps ; des cheveux d'un blond qui tire sur le roux, fins et durs ; un menton court ; une bouche boudeuse ; des yeux tristes qui vous regardent comme s'ils allaient pleurer. Ses camarades l'avaient surnommé *le matou* à cause de sa tête enfoncée dans ses épaules, de ses gestes calmes et doux, et sans doute aussi de ses hérissements, car il était sujet, comme sa mère, à des accès de colère rageuse. Il n'était pas gai ; il ne le sera jamais ; il écrira en 1826 à un ami : « Je n'ai pas un « assez grand fonds de gaieté pour vivre sur le présent, « et comme je n'ai pas d'ailleurs une assez forte dose « d'espérance pour me transporter dans l'avenir, c'est « sur le passé de préférence que je me rejette. Il y a « là dedans quelque habitude prématurée de vieillesse, « j'en conviens ; mais qu'y faire ? » Enfant mélancolique, nerveux, impressionnable, replié sur lui-même, il n'avait pourtant rien d'un petit être souffreteux. Sa constitution était vigoureuse. « Pour la vigueur phy- « sique, dira-t-il dans *Volupté*, il n'est pas indifférent « de naître et de grandir le long de quelque plage en « lutte assidue avec l'Océan. »

Boulogne a une ville haute et une ville basse : la ville haute était habitée par l'aristocratie et la riche bourgeoisie ; la ville basse, par la petite bourgeoisie

et le peuple. La rue des Vieillards part de la ville basse et monte à la ville haute. Tous les matins l'enfant la gravissait, passait sous la porte des Dunes et gagnait l'Institution Blériot qui occupait l'ancien hôtel des ducs d'Aumont. Mazarin y avait été reçu, et Louis XIV, et Jacques II, et Turenne. Tout près on apercevait, en bas, l'endroit d'où les barques de César avaient cinglé vers l'Angleterre. C'était comme si l'instruction, qu'il venait chercher, lui ouvrait les portes de l'Acropole et de magnifiques perspectives sur l'histoire. Il était très studieux ; il remportait tous les prix de sa classe. La passion de son père pour les livres, les notices littéraires, les extraits d'auteurs, revivait en lui. Mais, pas plus que sa mère, l'ancien oratorien Clouet, homme simple et ignorant du monde, qui lui apprenait le latin et lui faisait imprudemment expliquer les amours de Didon, ne se doutait des rêves qui déjà s'ébauchaient dans son âme, de ses premières langueurs et de ses monologues imaginaires lorsqu'il s'écartait des jeux de son âge. Il ne voyait que la précocité de son esprit ; il ne soupçonnait pas sa précocité morale.

Dans son *Joseph Delorme* et dans son roman *Volupté*, Sainte-Beuve, qui, poète ou romancier, n'est jamais sorti de lui-même, nous a raconté son enfance, les longues prières qu'il s'imposait matin et soir, les longues stations qu'il faisait à l'église, cette ferveur religieuse, « qui s'était emparée de lui et mêlait quelque chose de grave et d'innocent à ses émotions précoces et empêchait son cœur de se laisser trop vite amollir aux tendresses humaines. » Il nous a dit aussi de quel trouble le remplissait sa sensualité naissante, comment « déjà, en secret, sa jeune imagination allumait la flamme qui devait lui être si fatale un jour. »

Lorsqu'il expliquait à haute voix les poètes latins, « il « y avait, dit-il, des passages obscurs et suspects pour « moi de volupté qui me donnaient d'avance la sueur « au front et sur lesquels je courais comme sur des « charbons de feu. » Il nous a confié « ses terribles accès de mélancolie et de dégoût de tout ». Je ne crois pas qu'il ait dramatisé ses agitations intérieures et silencieuses de petit collégien. Il a été un des premiers à nous montrer combien la vie de l'enfant peut être une préfiguration dramatique de la vie de l'homme. Si la pudeur des enfants ne tenait pas le rideau baissé, nous verrions dans leur cœur les passions répéter, comme avec des marionnettes, la pièce qu'elles joueront plus tard. Une intelligence très vive, une sensibilité que la religion émeut profondément, un penchant à la volupté aiguillonné de crainte : voilà ce que nous distinguons très nettement chez l'adolescent qui, à treize ans et demi, a terminé ses études et qui, sentant lui-même ce qu'elles ont d'incomplet, obtient de sa mère qu'elle l'envoie à Paris.

⁂

La pension Landry, où il entra, conduisait ses élèves au lycée Charlemagne, puis, quand elle eut changé de quartier, au collège Bourbon. A Charlemagne, Sainte-Beuve eut pour maître de rhétorique M. Dubois que nous retrouverons bientôt ; au collège Bourbon, M. Pierrot qui conservait les meilleures copies de sa classe et qui, en 1831, sur les conseils de son ancien élève devenu éditeur, Hachette, publia un *Recueil de Discours, Narrations, Lettres, Lieux communs, Développements historiques, composés par des élèves de*

l'Université moderne. Un assez grand nombre de ces devoirs sont signés S. B. ; et nous avons là, datées de 1822, les premières productions de Sainte-Beuve. Ce recueil est bien intéressant. Nous supposons aujourd'hui que des adolescents de quinze à dix-huit ans ont l'esprit assez mûr et des connaissances assez étendues pour juger des questions esthétiques, des rapports de la morale et de l'art, des passions de l'amour dans le théâtre de Racine, du scepticisme ou du stoïcisme de Montaigne, du jansénisme de Pascal, des théories de Jean-Jacques, de la philosophie de Molière, que sais-je ? On était moins ambitieux jadis et plus sensé. On leur choisissait des sujets la plupart du temps empruntés à l'histoire ; on leur en fournissait les idées essentielles ; on ne leur demandait que de les coordonner, de les développer et, en les prêtant à un personnage connu dans une situation particulière, de prouver des qualités de forme, de tact et, au besoin, d'imagination. Ces qualités, nous les rencontrons à un degré surprenant dans les devoirs de Sainte-Beuve. Je n'en veux qu'un exemple. Le sujet à traiter était une *Entrevue d'Arminius et de son frère. Flavius, frère d'Arminius, resté fidèle aux Romains après la révolte des Germains, avait servi dans l'armée romaine et avait mérité plusieurs récompenses militaires. Dans la campagne de Germanicus contre Arminius, celui-ci demanda une entrevue à son frère. Dès qu'ils furent en présence, Arminius adressa ce discours à Flavius...* (Suivent les principaux points à développer)... Et voici quelques passages de la copie de Sainte-Beuve.

Dans une des guerres de Germanie Arminius s'approcha du camp romain et demanda une entrevue avec César. On lui répondit que César était absent. « Qu'on m'envoie au moins mon

frère, » dit-il. Un officier romain se présente : il porte à la main la verge du centurion ; un glaive pend à son côté ; sur son front un casque étincelle ; l'éclat de son armure annonce l'opulence et la distinction : c'était Flavius, le frère du héros, « Flavius, j'avais peine à te reconnaître dans cet habit romain. A te voir, on te prendrait pour un consul ou un tribun, et sans doute tu ne désespères pas de l'être... Je le vois, Ségeste t'aura séduit avec son or et ses promesses : il t'aura vanté les douceurs de la puissance, les charmes de la domination : « On t'obéira, t'a-t-il dit ; on fléchira sous tes ordres ; les soldats trembleront devant le centurion Flavius. » Insensé ! t'a-t-il dit aussi : « Le centurion Flavius tremblera devant un tyran superbe ; s'il a cent esclaves, il aura plus de cent maîtres ; s'il donne des fers, il en recevra ? »... Ecoute, il en est temps encore... Au souvenir de ce que tu as trahi, ne verses-tu jamais des pleurs de repentir et d'amertume ? » — « Jamais, dit Flavius, parce que je n'ai rien trahi. » Et il allégua l'infraction des traités, la foi jurée aux Romains par Arminius et violée par lui ; il avait préféré à l'amour de la patrie l'amour de la justice. — « Belle justice, s'écrie Arminius, que de déserter tout ce qu'il y a de sacré, dieux, patrie, famille... Je vois sur ton front les marques d'une blessure : c'est en combattant contre nous que tu l'as reçue. Sans doute, on aura bien payé ton sang et tes services. » Flavius cite alors le lieu, le combat où il fut blessé ; il avait été récompensé magnifiquement : il étale les couronnes, les bracelets, les colliers qu'il a obtenus de la main de César et les montre à son frère qui sourit de pitié : « Voilà donc le prix de tant de lâcheté ! Des parures de femme ! Et encore les femmes de notre pays rougiraient de les porter... Ecoute, mon coursier est rapide ; le camp des Romains est éloigné ; la forêt est proche ; viens-t'en rejoindre tes dieux, tes parents, ta mère qui pleure chaque jour moins ton absence que ton infamie ; redeviens mon compagnon et mon frère. Si tu refuses, tu n'es plus qu'un lâche et je te promets la mort au prochain combat. » A ces mots Flavius a rougi de colère. Il est déjà trop vil pour secouer l'esclavage ; il est encore trop fier pour supporter un affront. L'épée a brillé dans sa main et menace le sein fraternel. Arminius, non moins ardent, s'élance pour venger son injure et celle de tous les Germains. Mais les gardes accourus au bruit arrêtent les deux combattants et les séparent frémissants de rage. Le centurion est ramené dans le camp, et Arminius s'enfonce dans la forêt d'Hercule où l'attendait son armée. »

On conviendra que cette page d'un élève de dix-sept ou dix-huit ans est remarquable. Le mouvement en est aussi naturel que rapide ; le style, sobre et plein, sans remplissage, sans emphase. Aux idées indiquées par la matière il a su ajouter l'intérêt dramatique. Le début est de son invention. Cet Arminius, qui demande à voir César, doit savoir que César est absent. C'est bien la démarche du barbare rusé qui ne va jamais droit au but. La fin lui appartient aussi ; l'éclat entre les deux frères, le tumulte, et le Germain s'enfonçant dans sa forêt meurtrière. Voyez pourtant comme on peut se tromper sur les aptitudes d'un commençant ! Cet élève qui campait ainsi ses personnages et qui, par un ou deux traits, nous donnait l'impression du dialogue, — il n'y en a pas un sur cent qui y réussisse, — cet élève semblait s'annoncer comme un romancier ou un homme de théâtre. Son professeur Dubois nous dira qu'on lui reprochait de dramatiser un peu trop et que ce défaut lui fit même perdre le prix de discours français au Concours général, « avec une composition de beaucoup supérieure pour le talent à celles qui furent couronnées. » Mais ce défaut ou plutôt ce tour d'esprit, si nécessaire à un romancier, qui nous frappe dans ses devoirs de rhétoricien, disparut dès qu'il aborda le roman. Il ne reparaît que de temps en temps, dans sa critique, plus particulièrement dans quelques morceaux à effet de son *Port-Royal*.

Cependant il jouissait à la pension Landry d'un traitement de faveur en sa qualité d'élève exceptionnel. Il prenait ses repas à la table de M. Landry. Il sortait quand il voulait. Il lisait ce qu'il voulait. Madame Marie-Louise Pailleron a eu l'heureuse fortune d'entrer en possession de quelques-uns des petits carnets où il

avait pris de bonne heure l'habitude paternelle d'inscrire ses lectures, de copier les passages qui lui avaient plu et de noter ses impressions. Les notes de sa seizième année sont plus étonnantes que ses devoirs. Le 21 janvier 1820, il écrivait : « Il n'est rien de plus « terrible, je pense, pour l'âme douée d'une imagina- « tion vive, qui se sent même embrasée d'une étincelle « de génie, que cet âge qui sépare l'enfance de la viri- « lité, je veux dire l'adolescence et même une partie de « la jeunesse. Cette âme sensible à toutes les beautés « qui l'environnent brûle de les reproduire au dehors, « mais le terme de l'enfantement n'est point venu, et « elle en éprouve déjà toutes les douleurs ; de là ces « mélancolies fréquentes et profondes, ce vague de « pensées qui, ne sachant où se reposer, s'envolent au « pays des chimères ; de là cette inquiétude jalouse à « la vue des ouvrages sublimes, ces nobles larmes « d'envie et d'émulation : ainsi pleurait Thémistocle « à la vue des trophées de Miltiade et César au nom « d'Alexandre. C'est le travail du génie prêt à faire « éclore des merveilles [1]. » Ne doutons pas qu'il nous exprime là, avec un bonheur de style qui n'est pas d'un garçon de seize ans, le propre état de son âme.

Ses lectures sont considérables : le théâtre classique, Bossuet, Massillon, Fléchier, tout Rousseau, Montesquieu, Voltaire, les poètes, les historiens, *les Nuits* de Young. L'histoire l'attire singulièrement, et déjà l'homme, avec toutes ses faiblesses, dans le grand homme. S'il égare son admiration sur les odes de Jean-Baptiste Rousseau et sur les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les *Méditations* de Lamartine, qui viennent

1. *Sainte-Beuve à seize ans, d'après des carnets et des documents inédits* par Marie-Louise Pailleron (*le Divan*, 1927).

de paraître, lui apportent une révélation qu'il n'oubliera jamais. « D'un jour à l'autre, écrira-t-il quarante-« cinq ans plus tard, on avait changé de climat et « de lumière, on avait changé d'Olympe[1]. » Le 25 mai 1820, il lit *René* : « J'ai lu *René* et j'ai frémi. « Je ne sais si tout le monde a reconnu dans ce per-« sonnage quelques-uns de ses traits ; pour moi, je « m'y suis reconnu tout entier, et ce souvenir, lorsque « j'y pense, seul à la clarté de la lune ou dans les « ombres de la nuit, me jette dans une mélancolie « profonde, à laquelle je ne tarderais pas à succomber « si elle était continuelle et si quelque importun ne « venait fort à propos m'arracher à ces sombres et « funestes délices que je savoure[2]. »

Mais ce jeune homme, si enivré de poésie, a aussi des curiosités scientifiques que son éducation n'a point satisfaites. La littérature ne lui suffit pas. Tous les soirs il va rue de Valois, au Palais-Royal, suivre des cours de chimie, d'histoire naturelle, de physiologie. L'enseignement de Lamarck, au Jardin des Plantes, exerce sur lui un puissant attrait « par les graves questions qu'il soulève, par le ton passionné et presque douloureux qui s'y mêle à la science ». C'est ainsi que s'exprimera son héros de *Volupté*, Amaury, qui n'est autre que lui-même. Lamarck professait une haine implacable contre le Déluge, la Création génésiaque et tout ce qui rappelait la théorie chrétienne. « Sa conception « des choses avait beaucoup de simplicité, de nudité, « et beaucoup de tristesse. Il construisait le monde avec « le moins d'éléments, le moins de crises et le plus « de durée possible. Selon lui, les choses se faisaient

1. *Lettre à Verlaine* (Nouvelle correspondance).
2. M.-L. Pailleron. *Ouvrage cité.*

« d'elles-mêmes, toutes seules, par continuité... Une « longue patience aveugle, c'était son Génie de l'Uni- « vers... Il séparait la vie d'avec la nature. La nature, « à ses yeux, c'était la pierre et la cendre, le granit de « la tombe, la mort. La vie n'y intervenait que comme « un accident étrange et singulièrement industrieux, « une lutte prolongée avec plus ou moins de succès « et d'équilibre çà et là, mais toujours finalement « vaincue ; l'immobilité froide était régnante après « comme devant. » Le jeune homme n'accueillait pas sans protestation ces hardis paradoxes. Tout ce qu'il y avait de jeunesse en lui, tout son sentiment de création, s'insurgeait contre des hypothèses aussi simplifiantes et aussi glaciales. Mais, dit-il, « j'aime ces ques- « tions d'origine et de fin, ce cadre d'une nature « morne, ces ébauches de la vitalité obscure. Ma rai- « son, suspendue et comme penchée à ces limites, « jouissait de sa propre confusion. » Quant à ses croyances religieuses, elles n'avaient pas attendu Lamarck pour mourir.

Il avait communié une dernière fois en 1820. Depuis quelques mois il fréquentait chez un de ses grands aînés de Boulogne, le célèbre M. Daunou, ancien Oratorien défroqué, ancien Conventionnel. La dévotion de son père avait fait entrer Daunou à l'Oratoire ; la Révolution l'en avait fait sortir. Nommé à la Convention il n'avait trempé dans aucun de ses crimes. Il s'était opposé éloquemment à la condamnation de Louis XVI, ne se reconnaissant pas le droit de le juger, et il n'avait pas craint de se mesurer à Saint-Just et à Robespierre. Au mois d'octobre 93, décrété d'accusation, il eut la chance de s'en tirer par une année de prison. Le Directoire l'avait mis en relief. Il avait prononcé au Champ

de Mars l'oraison funèbre de Hoche ; et lors de la fondation de l'Institut, ce fut lui qui fut chargé du discours d'inauguration. Puis il avait capitulé devant Bonaparte. Une seule haine lui restait au cœur : le pape. Aussi Napoléon lui donna-t-il à composer un *Essai sur la puissance temporelle des papes*. Daunou n'hésita pas « à réclamer des rigueurs contre le vieux pontife alors persécuté, spolié, prisonnier ». Cela lui valut d'être envoyé à Rome et de faire expédier en France les archives pontificales, y comprise la bulle d'excommunication de 1809. Lorsque l'Empereur la reçut, « il la serra dans sa main avec un sourire indéfinissable de triomphe et d'orgueil [1] ». Daunou avait énormément produit, pas assez cependant puisqu'il regrettait de n'avoir écrit ni l'histoire de Boulogne-sur-Mer ni celle de l'Oratoire. Il avait publié une édition de Boileau avec un Discours préliminaire dont Sainte-Beuve, dans son Port-Royal, citera une page comme du plus docte et du plus ingénieux des panégyristes. Il accordait à contre-cœur quelque talent à Chateaubriand ; mais la jeune école historique le tenait pour un maître. Il dormait peu. Il se levait quelquefois à deux heures du matin. « Le mieux, disait-il, est de se mettre à paperasser ; c'est encore la meilleure manière d'exister. » Quand Sainte-Beuve le connut, ce personnage, qui avait affronté Robespierre, qui avait joué sa tête à la tribune de la Convention, n'était plus, malgré toute sa constance morale, qu'un ancien fonctionnaire timoré et trembleur. C'est le spectacle que nous offrent souvent les Conventionnels lorsque la foudre s'est éloignée et la vapeur de sang dissipée. On s'aper-

1. *Portraits contemporains.*

çoit que la Terreur a détendu ou cassé leur ressort.

Par Daunou, Sainte-Beuve approcha quelques-uns des survivants de la Société d'Auteuil, de ces idéologues qui, sous le Consulat et l'Empire, imperméables aux leçons des événements, continuaient de professer l'athéisme des La Mettrie, des Maupertuis, des d'Holbach et des Diderot. On l'initia aux travaux de Cabanis dont l'ouvrage célèbre, le *Traité du physique et du moral de l'homme*, tendait à matérialiser tout l'être humain, de ce Cabanis qui aimait l'humanité d'un tendre amour et qui s'écriait à l'Institut : « Je demande que le nom de Dieu ne soit jamais prononcé dans cette enceinte ! » Il fut même présenté à Destutt de Tracy pour qui l'idéologie n'était qu'une partie de la zoologie et le juste et l'injuste des conventions humaines. Plus tard Sainte-Beuve nous dira que deux choses surprenaient dans sa vie intime : tout jeune, il avait inventé une contredanse, et longtemps après il avait bâti une église avec les débris d'une grosse tour qu'il avait fait abattre. Vieux, on le voyait à sa fenêtre en contemplation devant les nuages. A quoi pensait-il en examinant ainsi le ciel ? Nul ne l'a jamais su. Dans la fréquentation de ces hommes convaincus qu'ils possédaient la vérité, le jeune homme « s'éprit de l'impiété audacieuse du XVIII^e^ siècle ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature qui, chez d'Holbach et Diderot, ressemble presque à une religion [1]. » Mais cette religion n'était point réconfortante.

Il aura beau nous assurer un jour que les œuvres de Lamarck, de Daunou, de Cabanis, de Tracy « constituent son fond véritable », que le pays natal de sa

1. *Vie de Joseph Delorme.*

pensée fut celui du matérialisme le plus cru : il restait encore beaucoup plus chrétien qu'il ne le croyait par la délectation morose de ses rêveries sensuelles et par l'idée de souillure qui s'attachait à ses plaisirs. Il ne courait pas aux aventures avec la superbe confiance que donne la jeunesse, avec le paganisme d'un sang généreux. Il les attendait, « le cœur malade et sauvage », tremblant, rongé d'appréhensions. Il s'était mis dans l'esprit qu'une infirmité mortelle lui défendrait toutes les joies vers lesquelles « les chimères de l'imagination lui criaient de se hâter ». Mais sa plus dure angoisse lui vint de son miroir : « De dix-sept à « dix-huit ans... je m'avisai un jour de me soupçonner « atteint d'une espèce de laideur qui devait rapide- « ment s'accroître et me défigurer. Un désespoir glacé « suivit cette prétendue découverte. J'affectais le mou- « vement, je souriais encore et composais mes atti- « tudes, mais au fond je ne vivais plus... Les regards « qu'on m'adressait me semblaient de jour en jour « plus curieux ou légèrement railleurs. Parmi les « jeunes gens de ma connaissance, j'étais sans cesse « occupé de comparer au mien et d'envier les plus « sots visages. Il y avait des semaines entières où je « redoublais de déraison et où la crainte de ne pas « être aimé à temps, de me voir retranché de toute « volupté par une rapide laideur ne me laissait pas « de relâche. J'étais comme un homme au commen- « cement d'un festin, qui a reçu une lettre secrète par « laquelle il apprend son déshonneur, et qui pourtant « tient tête aux autres convives, prévoyant à chaque « personne qui entre que la nouvelle va se répandre et « le démasquer[1]. » Et ce sentiment que demain peut-

1. *Volupté.*

être il serait un objet d'horreur ou de pitié retournait dans son cœur l'aiguillon du désir. Je ne crois pas que personne ait plus souffert de la timidité qui, à ce point, devient une maladie de l'âme, l'aigrit et y creuse une solitude empoisonnée.

Heureusement il avait l'étude, sa curiosité d'esprit, ses ambitions et malgré tout sa jeunesse. Comme il s'était éloigné de la religion, il s'était rapproché de la Révolution. Légitimiste ou bonapartiste à Boulogne, il s'était fait Girondin. Par une erreur d'optique dont Taine nous a corrigés, les Girondins, qui ne valaient pas mieux que les Montagnards, apparaissaient aux Libéraux comme des victimes innocentes. Leur jeunesse, leur mort, la férocité de leurs bourreaux leur conféraient un prestige extraordinaire. Ils incarnaient ce que la Révolution avait eu de plus pur, de plus chaste, de plus noble, j'irais jusqu'à dire de plus chevaleresque. Nous entendrons Joseph Delorme, qui rêverait en mourant de servir à quelque chose, regretter de n'avoir pas vécu au temps où il aurait pu porter avec eux *sa tête radieuse à l'échafaud sacré*. Pour s'en consoler, Sainte-Beuve se dira qu'il a été le Vergniaud de la Révolution romantique, — ce qui était moins dangereux. Ces Girondins qu'il enviait à vingt ans lui inspiraient le même enthousiasme à soixante [1]. En 1862, il faisait un ravissant portrait de Barnave qu'il

1. Dans *le Livre d'Amour*, où il raconte sa jeunesse en mauvais vers, il écrira :

Sensible à toute femme et ne rêvant pour mienne
Que quelque belle vierge obscure et plébéienne
Et pauvre comme toi ; le rêvant par fierté
Et chimérique vœu de sainte égalité,
Parce qu'ainsi l'avaient pratiqué dans leur vie
Les chastes Girondins qu'à vingt ans on envie.

L'épithète de chastes appliquée aux Girondins est bien amusante.

comparait à Vauvenargues et à André Chénier : « Après « tout, mourir à trente-deux ans, disait-il, au comble « d'une vie si remplie, au moment où la jeunesse « rayonne encore, où l'expérience acquise n'a pas en- « core achevé de flétrir en nous l'espérance et la foi « à la régénération de la Société et aux futures desti- « nées humaines, ce n'est peut-être pas un sort si la- « mentable. » Ces lignes font écho aux vers de sa jeunesse.

⁂

Cependant il lui fallait choisir une profession. Il hésita entre la médecine et le barreau. Il venait de lire *la Religieuse* de Diderot, et le rôle de l'avocat Manouri, qui sauve une innocente persécutée, le piquait d'émulation, car « un amour infini pour la portion souffrante « de l'humanité et une haine implacable contre les « puissants de ce monde partageaient son cœur ». Mais un avocat n'a pas tous les jours l'heureuse occasion de tirer une religieuse d'un *in pace*. Tous les jours, au contraire, un médecin peut rendre la santé à un malade et même guérir une âme : c'était du moins ce qu'il se disait. Il commença donc sa médecine, encouragé probablement par sa mère qui avait quitté Boulogne pour vivre près de lui. Il ne s'en repentit jamais. Quarante ans plus tard, dans une étude sur Littré, rencontrant Hippocrate, il s'écriait : « Hippocrate, si je me laissais « aller à parler comme je sentais à l'âge où j'essayai « pour la première fois de t'aborder, que ne dirais-je « pas de toi ! Nom vénérable et presque sacré, plus « mystérieux et plus voilé que ceux de Socrate et de « Platon, à peine plus dessiné à mes yeux et plus « distinct que celui d'Homère, on ne t'interrogeait

« qu'avec respect et religion... On te demandait pres-« que des oracles. » Et en 1868, dans un discours au Sénat, il proclamait sa reconnaissance à la médecine pour lui avoir donné l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique et « le peu de bonne méthode qui avait pu passer dans ses écrits même littéraires ». C'était peut-être beaucoup dire. Je veux bien que ses portraits et ses analyses de caractères, par les considérations physiologiques et pathologiques qu'il y introduit, se ressentent de ses souvenirs d'hôpital. Mais ni Balzac ni Michelet n'avaient été carabins et ils se montrent aussi préoccupés des rapports du physique et du moral. Ce que Sainte-Beuve a fait dans la critique, ils l'ont fait dans le roman et dans l'histoire.

Ses études de médecine le rendirent plus délibérément matérialiste et aussi plus anticlérical. D'ailleurs l'époque y prêtait. La suppression des grandes écoles, le silence des hautes chaires, l'expulsion des jeunes maîtres enthousiastes avaient irrité la jeunesse contre le gouvernement que desservait l'importance grandissante de la Congrégation. Sainte-Beuve nous raconte qu'un des administrateurs des Hospices, M. de Montmorency, étant mort, comme on célébrait pour lui un service dans chaque hôpital, le médecin du roi disait aux élèves à qui il portait intérêt : « Ne manquez pas d'y aller : cela fera bien. » Mais il n'y eut qu'un seul élève, de ceux qu'on appelait *calins*, qui y assista [1]. En 1826, un royaliste, qui n'était pas suspect, M. de La Rochefoucauld, écrivait dans ses *Mémoires* : « On ne veut aujourd'hui que des hypocrites. Les soldats sont envoyés par ordre faire leur jubilé. » De pareils pro-

1. *Nouveaux Lundis*, IV, p. 420.

cédés rangeaient tous les étudiants dans l'opposition ; et cela nous explique en partie l'admiration excessive que Sainte-Beuve, comme beaucoup de ses contemporains, eut d'abord pour Béranger.

Il n'en était pas plus heureux. Girondin né trop tard, externe de l'hôpital Saint-Louis, qu'au fond le métier de médecin rebutait, pauvre avec des désirs de vie romanesque, amoureux sans emploi, soupirant comme Balzac après un grand amour, mécontent de tout et de lui-même qu'il accusait de manquer d'énergie, éprouvant le besoin de recevoir une direction ou du moins de confesser sa misère, il lui souvint alors de son ancien professeur Dubois qui avait été destitué pour ses opinions libérales. Dubois venait de fonder, avec un de ses anciens camarades du lycée de Rennes, le typographe Pierre Leroux, un journal *Le Globe*, qui paraissait trois fois par semaine. Simple *magazine* dans la pensée de Leroux, il en avait fait un journal littéraire en attendant qu'il pût en faire un journal philosophique et politique. Sainte-Beuve alla le trouver.

Dubois, souffrant, le reçut couché. Il recevait souvent ainsi, le matin, après ses nuits d'insomnie ; et l'on était émerveillé des projets d'histoire ou de romans qu'il imaginait accoudé sur son oreiller. Intelligence ouverte, parole incisive, nature impressive et d'action, dont le talent se dépensait en improvisations ou en fragments, il vous liait, dira Sainte-Beuve, non par des liens, mais par des étincelles électriques. Dubois nous a laissé le récit de leur entrevue. De confidence en confidence, le jeune homme se révéla tout entier : une sombre mélancolie, une volupté sensuelle que ses satisfactions attristaient, une imagination surexcitée par les grands poètes nationaux ou étrangers,

des doctrines desséchantes dévoraient son âme. Le maître, attendri, lui proposa de s'essayer dans *le Globe*, de chercher là une distraction à ses noires pensées et l'exercice d'un talent qui voulait de l'air, sans toutefois rompre encore avec la médecine et l'hôpital. Il lui cita l'exemple de Gœthe qui, une fois déchargé, dans son *Werther*, de ses rêveries douloureuses, ne ressentit plus le mal qu'il communiquait ainsi à tant d'autres.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce conseil. Avez-vous des idées de suicide ? Débarrassez-vous-en vite dans un livre, et, quand plusieurs de vos lecteurs se seront fait sauter la cervelle, vous serez guéri. J'ai connu autrefois des gens de la campagne qui, lorsqu'ils étaient malades, prenaient un chat dans leur lit pour lui passer leur fièvre. Mais ce n'était qu'un chat. Cette thérapeutique n'est vraiment pas à l'honneur de l'illustre Gœthe.

« D'ailleurs, poursuit Dubois, il ne s'agissait pas de roman et de poésie sentimentale, mais de travaux positifs, adoucis toutefois par le charme des souvenirs de ses jeunes études et l'attrait que donnaient alors à la Grèce insurgée ses héroïques efforts et les miracles de ses martyrs. Je lui demandai de suivre dans des esquisses géographiques, mais littéraires et pittoresques sans recherche, les événements quotidiens de cette guerre de l'Indépendance que racontaient les grands journaux politiques et dont le récit était interdit au *Globe* à cause de son caractère purement littéraire. » La Grèce, en effet, occupait toutes les imaginations. Elle était « le thème favori » des peintres, des poètes, des orateurs. « C'était l'hymne universel, dira Sainte-« Beuve. Deux grands précurseurs y avaient puissam-

« ment contribué et, avec la perspicacité du génie, « avaient préparé cette popularité immense : Chateau- « briand et Byron, — surtout Byron. » Il fit donc de petits articles sur Samos, sur l'île d'Ispara, sur Chio, sur Lesbos ou Mitylène, sur Candie ; et ce furent ses débuts dans le journalisme.

Le Globe représentait le parti libéral français, mais dépouillé de son intolérance antireligieuse et de son hostilité contre tout ce qui était en littérature d'origine étrangère. Les disciples d'Augustin Thierry y apportaient des vues historiques « contestables, mais neuves et stimulantes » ; les autres, comme Jouffroy, une philosophie intelligente de toutes les doctrines ; d'autres, comme Vitet, une esthétique plus compréhensive ; d'autres, comme Ampère, le résultat de leurs voyages ; d'autres, comme Rémusat, des études critiques à la suite de madame de Staël ; d'autres enfin une exacte connaissance de la littérature classique qu'ils combattaient dans ses derniers survivants, comme Magnin et comme bientôt Sainte-Beuve lui-même. « Le principe « de la liberté professé en toute franchise et en toute « rigueur, poussé à toutes ses conséquences en écono- « mie politique, en philosophie, en art, telle fut la « doctrine générale du *Globe* jusqu'à la Révolution de « Juillet... Il méritait que Gœthe déclarât apercevoir « dans cet ensemble de travaux et d'efforts les symp- « tômes d'une littérature européenne nouvelle [1]. » Politiquement il réclamait l'application loyale de la Charte et le libre jeu des institutions parlementaires. On y abominait le gouvernement absolu et on y admirait éperdument « les victimes sans tache » qu'avaient

1. *Premiers Lundis*, III. *Profession de foi.*

été les nobles Girondins. En religion, on sympathisait avec les protestants et même avec les Jansénistes parce qu'ils avaient été les ennemis des Jésuites et que le jésuitisme était la bête noire. On rendait justice au catholicisme dans le passé ; mais en 1825 le journal avait publié de Jouffroy *Comment les dogmes finissent*, « cette sorte de déclaration mortuaire superbement jetée à la religion catholique ». Plus de dogmatisme ! En littérature on voulait une étude plus approfondie de la nature, le respect de l'histoire, la connaissance des littératures étrangères, et particulièrement celles du Nord. Si on prônait Shakespeare on défendait Racine, ce qui était fort bien. Mais on blâmait les exagérations. On se méfiait des emportements du *moi*. Les libéraux essaient toujours de s'arrêter à mi-chemin de l'anarchie. N'a-t-on pas dit qu'ils craignent toujours de n'avoir détruit un despotisme que pour en créer un autre ?

Ah, modération,
Tu seras à jamais leur seule passion !

M. Michaut, dans son magistral ouvrage sur *Sainte-Beuve avant les Lundis*, — auquel il faut toujours se reporter, — remarque que cet amour de la modération leur faisait mettre sur la même ligne les stupides extravagances des romans de d'Arlincourt, le *Han d'Islande* de Hugo et l'*Eloa* de Vigny. Il était temps que Sainte-Beuve arrivât. M. Michaut observe aussi que, malgré leur bonne volonté à l'égard du romantisme, leurs partis pris religieux et politiques les rendaient défavorables et même injustes pour les jeunes poètes d'inspiration chrétienne qui, à leurs yeux, « méconnaissaient l'impulsion profonde et invincible de la société et

s'adressaient à des passions rétrogrades ». Ils reprochaient à Lamartine de rester étranger aux idées de liberté et de ne pas sympathiser avec le siècle.

Sainte-Beuve s'adapta le plus facilement du monde à l'esprit de la maison. On pourrait dire que, par son libéralisme, son goût de la mesure, son penchant à la modération, sa tolérance, il demeura jusqu'à la fin de sa vie l'homme du *Globe ;* mais il fut davantage. Ses nouveaux amis le détachèrent du sensualisme des idéologues dont ils réprouvaient les doctrines étroites et sèches. Ils l'en détachèrent sans les lui faire oublier. Ses nouvelles acquisitions ne chassaient pas les anciennes. Elles s'y ajoutaient, s'y superposaient. Un esprit comme le sien ne se forme pas plus que la terre en un jour ; et sa pensée, selon son degré de profondeur, devait tirer son suc de ces couches successives.

Ses premiers articles de critique littéraire ne sont guère intéressants que parce qu'ils sont de lui. Il se moque de d'Arlincourt et de son *Étrangère* « qui n'était ni femme ni vierge et qui pourtant n'était pas coupable » ! Mais *le Globe* l'avait déjà fait. On le sent classique en son fond lorsque, traitant de Parny, il déclare que « la chaste langue de Racine n'avait jamais prêté des sons plus purs à une sensualité plus exquise », et lorsqu'il vante « ses élégies immortelles, naïves inspirations du loisir et de la volupté ». Il se montre réfractaire au spiritualisme de la nouvelle école. Lamartine lui paraît trop religieux. « En introduisant « la divinité et l'immortalité dans l'amour, M. de La- « martine n'a fait qu'obéir à des besoins individuels, « lesquels ne retentissent au dehors que par des sym- « pathies délicieuses et profondes sans doute, mais « nécessairement solitaires. » C'est aussi mal dit

qu'inexact. Il n'avait qu'à se rappeler ses propres émotions pour comprendre que les *Méditations* répondaient à une aspiration générale. Et il ajoute : « C'est une « religion que sa poésie : la poésie de Béranger est « une pensée, ou mieux, une opinion populaire ! » ce qui, je l'avoue, me paraît assez drôle. Cependant, en juillet 1826, devant le *Cinq Mars* d'Alfred de Vigny, l'historien qui est en lui s'insurge ; et c'est à mon avis le premier article où il marque son autorité. Il accuse Vigny d'avoir entassé les anachronismes et d'avoir mis un masque enluminé à ses personnages. Il dénonce avec raison cet indigne et prétentieux travestissement de l'histoire. Mais il s'avançait encore timidement et d'un pas mal assuré dans la voie que lui traçait Villemain, alors en pleine gloire sorbonienne.

Les cours de Villemain, qui élargissaient le domaine de la littérature en l'annexant à celui de l'histoire, où les peintures historiques et les études littéraires s'éclairaient les unes par les autres, enchantaient le public et avaient pris une immense influence. Patin en donnait dans *le Globe* des comptes rendus enthousiastes. Villemain ne se prononçait pas sur le romantisme, mais il adorait Chateaubriand. Un jour d'été de 1827, Chateaubriand vint l'entendre parler de Milton et s'assit, se dérobant aux regards, sous la statue de Fénelon. « Une « ou deux allusions jaillirent du front du grand « aveugle biblique sur celui du chantre des chrétiennes « amours. Des applaudissements inextinguibles solen- « nisèrent ce moment où tant de jeunes yeux brillaient « d'étincelles et de larmes... La salle entière se leva, « la statue de Fénelon dénonçant l'idole [1]. » Comme

1. *Portraits contemporains*, t. I, p. 468.

elle est sympathique, cette jeunesse de la Restauration ! Et comme il nous plaît de voir étinceler dans les yeux de ces jeunes gens des larmes d'admiration ! Sainte-Beuve est bien des leurs. Il savait admirer. Il commençait même presque toujours par là. La nouveauté de l'enseignement de Villemain le séduisait ; mais qu'il y eût après lui autre chose à faire, c'est ce qu'il a exprimé dans une de ces images qui sortent de sa prose comme des eaux vives : « Villemain, dit-il, ouvrait « pour nous dans la belle forêt, trois ou quatre longues « perspectives là même où les routes royales des « grands siècles manquaient. Mais ces perspectives, si « heureusement ouvertes par lui, et qui suffisent à « marquer son glorieux passage, se refermeraient der- « rière, si de nouveaux venus ne travaillaient à les « tenir libres, à les limiter, à les paver pour ainsi « dire : c'est l'heure maintenant de ne plus traverser « la forêt comme Élisabeth à Windsor, comme Fran- « çois I^er^ en chasse brillante dans celle de Fontaine- « bleau, mais de s'y établir en ingénieurs, hélas, et « presque en géomètres, d'en mesurer les côtés et « toutes les lignes. » Ce sera une partie de son œuvre.

Cependant, un matin qu'il arrivait au journal, Dubois lui montra sur sa table deux volumes qu'il venait de recevoir. « Voulez-vous en faire un compte rendu ? lui dit-il. C'est de ce jeune barbare qui a du talent et qui, de plus, est intéressant par sa vie, par son caractère. » Le jeune barbare était Victor Hugo ; les deux volumes, *les Odes et Ballades*. Sainte-Beuve rentra chez lui avec les deux livres sous son bras. Il ne savait pas quels orages il y apportait.

VICTOR HUGO VERS 1820

par Devéria.

II

SAINTE-BEUVE CHEZ HUGO

Sainte-Beuve fit deux articles sur les *Odes et Ballades*, qui parurent le 2 et le 9 janvier 1827. Cette fois, sans aucun doute, le grand critique commençait à percer. Le début, comme presque tous les débuts du jeune Sainte-Beuve, en était long, vague, entortillé et aurait pu aussi bien ou aussi mal servir d'introduction à l'étude de n'importe quel poète contemporain. L'auteur y exprimait l'opinion courante du *Globe*, qui était aussi la sienne. Il parlait de l'École romantique née du *Génie du Christianisme* comme si elle était déjà finie, de ces jeunes esprits « novateurs même en évoquant le passé » qui s'étaient formé un système complet de poésie du platonisme en amour, du christianisme en mythologie et du royalisme en politique. « L'intention politique, disait-il, leur semblait en « général une partie essentielle de toute composition « littéraire, et il fallait bien qu'il en fût ainsi puisque, « selon M. Hugo, l'histoire des hommes ne présente « de poésie que jugée du haut des idées monarchiques « et des croyances religieuses. » Mais la société s'était

fâchée de n'être pas mieux comprise par une poésie qui se proclamait celle du siècle, alors que le siècle était de plus en plus ennemi de tout mysticisme. Aussi avait-elle réservé toutes ses faveurs à Casimir Delavigne et surtout à Béranger. Et Lamartine ? Lamartine était gênant. « J'excepte ici sa belle renommée, continuait « Sainte-Beuve : elle n'appartient proprement à au- « cune école et fut conquise, du premier coup, sur « l'enthousiasme avec toute l'insouciance du génie. Il « ne fallait pas moins que cette naïveté sublime de ses « premières *Méditations* pour faire pardonner à l'au- « teur la teinte mystique de ses croyances, et encore, « le moment de surprise passée, s'est-on bien tenu en « garde contre un second accès de ravissement. » De Vigny pas un mot. Cependant Sainte-Beuve reconnaît que cette nouvelle poésie sait parfois nous émouvoir. Comment resterait-on insensible aux chants délicieux et purs de madame Tastu ? Enfin, il arrive à Hugo : « De tous ceux qui formaient la tribu sainte et mili- « tante à ses beaux jours d'ardeur et d'espérance, le « plus indépendant, le plus inspiré et aussi le plus « jeune était M. Victor Hugo. Dans le cercle malheu- « reusement trop étroit où il se produisit, l'apparition « de ses premières poésies fut saluée comme l'un de « ces phénomènes littéraires dont les Muses seules ont « le secret. »

Lorsque nous lisons aujourd'hui les *Odes et Ballades*, nous sommes surtout frappés de la précoce virtuosité du poète qui pourtant n'avait pas encore écrit *les Orientales*. Supérieures par la technique du vers, par l'éclat du verbe et des images, aux premiers *Poèmes* de Vigny et aux *Méditations*, elles leur sont inférieures en sentiment et en pensée. Elles n'ont ni la résonance intime

des *Méditations* ni l'originalité, la densité poétique des *Poèmes*. Nous n'y voyons que de brillants préludes. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est l'impersonnalité du poète. Tout ou presque tout se transforme avec lui en motif de description ou en matière oratoire. Quand il n'est pas peintre, il est orateur. Ses vers à sa fiancée, puis à sa jeune femme, ne sont que des développements et des variations sur des thèmes amoureux. Nous savons pourtant qu'il a aimé profondément et que cet amour était son premier amour. Jusqu'à trente ans il est un des poètes qui se sont le moins livrés. Aussi parmi les éloges que lui décerne Sainte-Beuve y en a-t-il qui nous surprennent. Hugo lui semblera surtout admirable lorsqu'il parle en son nom, lorsqu'il ne cherche plus à déguiser ses accents et qu'il les tire du profond de son âme. « Qu'on imagine, dit-il, tout ce « qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste « dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes « sous l'œil de Dieu, qu'on rêve en un mot la volupté « ravie au ciel sous l'aile de la prière, et l'on n'aura « rien imaginé que ne réalise et n'efface encore « M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore* « *à toi* et *Son Nom* : les citer seulement c'est presque « en ternir déjà la pudique délicatesse. » On se demande comment le fait de citer des pièces imprimées en ternirait la pudique délicatesse que l'impression a déjà ternie. Mais ni *Son nom*, ni *Encore à toi* ne nous produisent un pareil enchantement. Ce ne sont que des romances. Il est vrai que Sainte-Beuve a toujours été sensible à la romance, — comme Lamennais. Il nous étonne encore lorsqu'il nous dit que, des hauteurs où le portent ses *Odes*, Hugo se délasse souvent dans les rêveries les plus suaves, car il est extrêmement

rare que Hugo nous donne l'impression de la suavité.

Si la partie élogieuse de cette étude nous paraît assez faible, mais historiquement explicable, la partie critique s'impose par la justesse et la perspicacité. Sainte-Beuve prévoit les écueils que n'a point évités, au cours de son développement, ce prodigieux génie. Il le met en garde contre les excès de son imagination. Ce n'est pas qu'il partage l'opinion d'un certain public que des pièces comme *la Chauve-Souris* et *le Cauchemar* avaient révolté, qui n'admettait pas que le poète « pût de gaieté de cœur, avec toutes les ressources du genre descriptif, analyser les songes d'un cerveau malade » ou « traîner une chauve-souris au grand jour pour en détailler la laideur », et qui faisait de son talent « une sorte de monstre hideux et grotesque assez semblable à l'un des nains de ses romans ». Il reconnaissait que Hugo excellait dans le genre fantastique et que *la Ronde du Sabbat* était la plus belle orgie satanique conçue par un poète.

Mais il lui reprochait son trop de relief, son trop d'éclat et de faire subir à ses idées une violence déformatrice. « Sensible et ardent comme il l'est, disait-il, « la vue d'une belle conception le met hors de lui : « il s'élance pour la saisir, et, s'il ne l'a pas enlevée « du premier coup à son gré, il revient sur ses traces, « s'agite en tous sens et se fatigue longuement autour « de la même pensée comme autour d'une proie qui « lui échappe. » Et quelques lignes plus bas : « En « poésie, comme ailleurs, rien de si périlleux que la « force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par « elle ce qui n'était qu'original et neuf est bien près « de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en « antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la

« simplicité, et il va jusqu'à la mignardise et la sim-
« plesse ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le
« gigantesque ; s'il tente jamais le gigantesque, il n'é-
« vitera pas le puéril. » Sainte-Beuve donnait en exemple la pièce du *Géant* où Hugo confondait la grandeur et la grandiloquence, l'expression vraie de la force et la rodomontade. C'est à peu près dans les mêmes termes que, trente-cinq ans plus tard, Veuillot critiquera certains poèmes des *Contemplations*. Enfin il regrettait que Hugo se substituât à ses personnages, qu'il se perdît dans les descriptions, qu'il n'eût aucune gradation de couleurs, aucune science des lointains. Chez lui « le pli d'un manteau tient autant de place que la plus noble pensée. » Et, après l'avoir félicité de sa versification et de son style qui ne blessait jamais la grammaire ni le vocabulaire de la langue, il lui conseillait « d'attendre à loisir ses propres rêves, de les laisser « venir à lui, de s'y abandonner plutôt que de s'y pré-
« cipiter..., de ne pas épuiser à chaque trait ses cou-
« leurs, de consentir, s'il le fallait, à rester au-dessous
« de son idéal plutôt que de le dépasser, ce qui est la
« pire manière de ne pas l'atteindre. »

J'ai insisté sur ces deux articles de Sainte-Beuve parce que d'un jeune homme de vingt-trois ans ils sont tout à fait remarquables et aussi parce que la façon dont Hugo les prit est toute à son honneur. Il faut dire que les thuriféraires ne l'avaient pas encore gâté ; qu'il se heurtait à des résistances imbéciles ou injurieuses dont nous ne tenons pas suffisamment compte quand nous le jugeons, et que, sous les réserves nettes et même un peu dures de cette étude, on sentait une sympathie réelle et une réelle admiration. Il vint immédiatement

au journal remercier Dubois et lui demander quel était l'auteur des articles. Dubois lui nomma Sainte-Beuve et lui donna son adresse, 94, rue de Vaugirard, à deux pas de chez lui, car Hugo habitait le 90. Il s'y rendit, ne le trouva pas et lui laissa sa carte. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, Sainte-Beuve frappait à sa porte. Le poète logeait dans l'entresol d'un atelier de menuiserie. Dubois, qui y était allé, nous parle d'un tout petit salon orné de quelques gravures représentant des *Madones* et des *Enfants Jésus* de Raphaël.

Nous ne voyons plus aujourd'hui Victor Hugo que vieux, avec sa tête de prophète, sous la patine que l'âge, la gloire, les passions et son rôle théâtral y ont mise. Mais regardons-le dans l'éclat de la jeunesse : un front bombé, monumental, dont Théophile Gautier trouvait la beauté et l'ampleur surhumaines, encadré de cheveux châtain clair qu'il rejetait en arrière ; une face soigneusement rasée ; une bouche sinueuse au dessin ferme ; des yeux perçants qui donnaient à sa physionomie de la finesse et parfois aussi une fixité impérieuse. Ses manières n'invitaient pas à la familiarité : elles étaient graves, assez froides, mais d'une extrême courtoisie. Au milieu de la jeunesse turbulente et bohème du Romantisme, ce jeune homme de vingt-cinq ans n'était pas seulement en poésie celui que Paul de Saint-Victor appellera si heureusement un Grand d'Espagne de première classe. Ses souvenirs d'enfance militaire « avaient imprimé à son imagination un pli grandiose ». Mais il avait d'autres souvenirs que celui des drapeaux et des fanfares, des villes espagnoles et des palais italiens. Y a-t-il pire douleur pour un adolescent que d'assister à de terribles scènes de ménage et de voir ses parents acharnés l'un contre l'autre ? Il

avait su garder entre eux un équilibre, sinon d'affection, du moins de déférence, qui prouvait une maîtrise de soi-même bien précoce, et, dans des circonstances affreusement pénibles, en face de son père, une dignité et un tact non moins étonnants que les premiers feux de son génie. Il avait beaucoup lu, beaucoup travaillé. Ambitieux avec le sentiment profond qu'il avait toutes les raisons de l'être, sans fortune, sa jeunesse austère (ce sera une de ses épithètes favorites) avait été illuminée et préservée par un grand amour, Adèle Foucher ; et il était entré dans le mariage aussi pur qu'elle. Lisez ses *Lettres à la fiancée*, publiées après sa mort. Il est là tout entier : fier, orgueilleux, esprit et cœur mâles. Pas une plainte contre ses parents qui pourtant ne se sont entendus que pour empêcher ou retarder son mariage. Pas une réserve sur son père qui semblait avoir perdu le droit de contrarier les goûts de son fils. Sa femme ne devra jamais oublier qu'elle est la belle-fille du général Hugo. Il n'est pas comme son Hernani *une force qui va*. Il est une force très consciente de la direction qu'elle a prise et du but qu'elle s'est assigné. Il ne ressemble à aucun des héros de ses drames ou de ses romans, sauf peut-être au Marius des *Misérables* et seulement sur quelques points. Il est convaincu que l'homme est l'artisan de sa destinée et que le levier d'une volonté ferme soulève tous les obstacles. Son infériorité est de mal connaître la vie : il a subi des épreuves ; il n'a pas fait d'expériences.

En face de ce jeune homme qui « rayonnait de génie et répandait une phosphorescence de gloire[1] », Sainte-Beuve, son cadet de deux ans, se présente l'air vieillot,

1. Théophile Gautier.

petit, voûté, étriqué, avec une allure de séminariste. Il a, lui aussi, le front haut ; mais ses cheveux roux à la fois fins et raides, sa lèvre inférieure qui avance, son grand nez, ses yeux bleus à fleur de tête lui composeraient une physionomie ingrate et morne sans l'intelligence du sourire et le pétillement du regard.

Quand il entra, madame Hugo était là, en négligé du matin. Elle avait une beauté espagnole, des yeux éclatants, dont souvent l'éclat se voilait de songe, un teint lumineux de rose et d'ambre sous une chevelure noire, des lèvres de créole qui eussent éveillé l'idée de la volupté ; mais les contours et les traits de son visage éveillaient surtout celle de la mollesse. Elle était accueillante et douce avec une mine qui paraissait altière.

Les deux jeunes gens causèrent, et, dès les premiers mots, la conversation roula en plein sur la poésie. « Hugo, dit Sainte-Beuve, au milieu des remerciements « et des éloges pour la façon dont j'avais apprécié son « recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et « son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses se- « crets de rythme et de couleur. Je saisis vite les choses « neuves que j'entendais pour la première fois et qui, « à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et la « facture des vers. » Nous avons là une bien jolie scène dont la note comique échappa à ses acteurs. Le critique, qui a repris le poète et lui a fait la leçon, vient le voir et reçoit de lui le plus profitable des enseignements. Cela plaira à tous les poètes et n'ennuiera que les critiques qui ne sauraient pas qu'on apprend souvent plus à entendre un artiste parler de son art qu'à lire ses œuvres. Madame Hugo interrompit un instant la conversation pour demander à Sainte-Beuve de qui était l'article sur *Cinq Mars* paru six mois plus tôt dans *le*

Globe. Sainte-Beuve avoua qu'il en était l'auteur. Elle ne dit plus rien, et, après avoir encore écouté quelque temps son mari, elle pensa à autre chose et se laissa si bien absorber par sa rêverie que Hugo dût l'avertir que leur visiteur lui disait au revoir.

Quelques jours après, Sainte-Beuve était invité par Hugo à venir entendre chez son beau-père, M. Foucher, la lecture des quatre premiers actes de *Cromwell ;* et le lendemain ou le surlendemain, il lui apporta des poésies qu'il n'avait jusque-là osé montrer à personne et sur lesquelles il désirait avoir son avis. Hugo lui répondit aussitôt : « Je veux vous dire que je vous avais deviné, moins peut-être à vos articles, si remarquables d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard, pour un poète. » De ce jour, Sainte-Beuve fut conquis. Il ne quitta pas *le Globe*, « mais il se sentit dériver, sans s'en défendre, de cette côte un peu sévère et sourcilleuse vers l'île enchantée de la Poésie [1]. »

***

Il nous dira dans la suite que ce fut la seule fois de sa vie où il aliéna sa liberté, et par l'effet d'un charme. Le charme le retint ; mais c'était l'autorité, la séduction dominatrice de Hugo qui l'avait embarqué sur cette Délos. Ils semblaient pourtant différer fortement l'un de l'autre. Hugo se croyait légitimiste. Il ignorait lui-même où le portaient ses vraies tendances. Mais l'homme qui écrivait *Marion de Lorme*, *Hernani* et qui écrira *le Roi s'amuse* n'avait pas le loyalisme monarchique dans le sang. De qui l'aurait-il tenu ? Pas de

1. *Causeries du Lundi*, XI. *Notes et Pensées.*

son père assurément, ni de sa mère qui n'était Vendéenne que dans les vers de son fils. Il se croyait royaliste comme Sainte-Beuve se croyait révolutionnaire. Non seulement Sainte-Beuve, au sujet des *Odes et Ballades*, lui avait fait un grief de sa haine violente contre la Révolution ; mais, en février 1828, il louait un certain Laurent (de l'Ardèche) d'avoir osé proclamer que le monstrueux Robespierre avait eu d'autres mérites que celui d'un vulgaire phraseur et d'un passable académicien de province. Il avouait que « cette médiocrité absolue de Robespierre l'avait toujours un peu chagriné », tout en déclarant que « sa sensibilité défaillante aurait eu peine à faire un seul pas au delà de la Gironde ».

En religion, Hugo se croyait catholique. Il était le pénitent de Lamennais. Mais on sait combien son éducation religieuse avait été négligée. Avait-il été même baptisé ? On n'est sûr que d'une chose : il avait reçu les eaux saintes du *Génie du christianisme*. Il s'était plongé dans ce fleuve d'harmonie, et il en était sorti chrétien. Je doute cependant qu'un chrétien très convaincu eût écrit, dans *Notre-Dame de Paris*, le chapitre : *Ceci tuera cela*. Sainte-Beuve, lui, à ce moment de sa vie, est encore assez matérialiste ; mais le matérialisme le satisfait de moins en moins. Il a renoncé aux études de médecine. Il suit les cours que Jouffroy fait pour quinze ou vingt auditeurs dans la chambre de la rue du Four-Saint-Honoré. Le mélancolique Jouffroy « essaie de reconstituer à son usage une mé-« thode et une science qui puissent lui rendre avec cer-« titude les résultats essentiels qu'il avait dus à sa foi « chrétienne et qu'il avait perdus. » Il y parle du Beau, du Bien moral, de l'âme immortelle. « L'impression,

« nous dit Sainte-Beuve, était celle d'un cénacle assez « mystérieux d'où l'on sortait avec recueillement et en « silence. » Si ce spiritualisme attendri ne l'amenait pas à refaire le chemin de Jouffroy en sens inverse, il le disposait plus favorablement aux idées religieuses. En somme, Hugo et lui n'étaient pas aussi séparés qu'ils en avaient l'air.

Mais ce qui, pour leur amitié, valait beaucoup mieux que de s'accorder en politique et en religion, c'était le sentiment des bénéfices qu'ils en retireraient. Sainte-Beuve passionné de poésie, le Sainte-Beuve qui allait être celui de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, trouvait chez Hugo des encouragements et des indications précieuses. Hugo, lui, voyait dans Sainte-Beuve une admirable recrue qui, par sa situation de critique, par ses immenses lectures, par son érudition, pouvait lui rendre de très grands services. Il ne faut pas exagérer l'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre ; mais elle est réelle. Le *Tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle* nous en fournit la preuve. Hugo, grâce à Sainte-Beuve, y apprit à connaître le plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu avant lui, Ronsard, et cette connaissance enrichit sa science des rythmes. Sainte-Beuve, grâce à Hugo, donna à son ouvrage, déjà aux trois quarts terminé, un intérêt plus vif, une actualité qui en firent, huit mois après la *Préface de Cromwell*, en juillet 1828, un nouveau manifeste, mais plus discret, du Romantisme.

***

C'était Daunou, bien loin de se douter qu'il travaillait pour les Romantiques, qui avait conseillé à Sainte-

Beuve cette étude du seizième siècle. L'exemple de Malherbe, on le sait, avait illustré en littérature le mot de Guizot que les hommes qui font les révolutions sont toujours méprisés par ceux qui en profitent. Il avait profité de l'œuvre des poètes groupés autour de Ronsard ; il fut aussi ingrat, aussi injuste envers eux que les Romantiques devaient l'être envers les hommes du dix-septième siècle. Et quelques vers de Boileau, ce révolutionnaire nanti, les avaient décapités. Sainte-Beuve entreprenait la révision de leur procès et allait poursuivre leur réhabilitation, particulièrement celle de leur maître à tous, Ronsard. Il est remonté aux sources ; il a rassemblé un grand nombre de documents ; il s'est efforcé de reconstituer le milieu. La *Pléiade* ne nous apparaissait plus comme une sorte d'explosion, une ébriété d'humanistes au banquet des Grecs et des Latins. Son avènement avait été préparé. Elle s'expliquait par ce qui l'avait précédée, comme la première partie du dix-septième siècle s'expliquera par elle et la seconde partie par la première. Il ne la louait pas sans réserve. Nous le taxerions même aujourd'hui de timidité lorsqu'il n'accorde à Ronsard qu'un grand talent. Nous sommes plus généreux.

Mais ce que Sainte-Beuve a très bien vu, c'est que Ronsard et ses compagnons s'étaient trouvés dans une situation analogue à celle des Romantiques. Quand ils étaient venus, à cette époque de ferveur pour les belles œuvres de l'Antiquité, — non parce qu'elles étaient riches de substance morale ou savantes, mais parce qu'elles étaient belles, — ils avaient eu conscience de « notre pauvreté domestique ». Notre poésie dans sa chétive élégance manquait de force et de noblesse. Il leur était permis d'ignorer en partie le moyen âge dont

les trésors manuscrits restaient enfouis dans des bibliothèques et inutilisés. Ils l'avaient brutalement congédié, s'étaient jetés sur l'Antiquité, l'avaient pillée, et couverts de ses dépouilles, ils avaient insolemment méprisé leurs prédécesseurs. Mais ils avaient inauguré une littérature sur laquelle nous avions vécu pendant deux cents ans.

Les mêmes circonstances se reproduisaient pour les Romantiques. Autour d'eux les grands genres littéraires se mouraient. La comédie, la tragédie n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. La poésie lyrique exténuée rampait à terre. Le poète Lebrun, qu'on appelait Lebrun Pindare, écrivait des strophes comme celle-ci que le bon Nodier aimait à citer :

La colline qui vers le pôle
Borne nos fertiles marais
Occupe les enfants d'Eole
A broyer les dons de Cérès.
Vanves que chérit Galathée
Sait du lait d'Io d'Amaltée
Epaissir les flots écumeux ;
Et Sèvres d'une pure argile
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Cela signifiait que Montmartre, au nord de Paris, possédait des moulins à vent ; que Vanves faisait du beurre et des fromages, et Sèvres des tasses en porcelaine. Et vous rencontriez des critiques qui imprimaient que nous n'avions pas beaucoup de vers à mettre au-dessus de cette strophe. Voilà où en était tombé l'héritage de Ronsard. La poésie descriptive de Delille ne pouvait satisfaire les esprits et les cœurs. Les romantiques avaient-ils tort de déclarer la guerre à tous ces dégénérés ? Dante, les dramaturges espagnols,

Shakespeare, Milton, Walter Scott, Byron, les poètes allemands révélés par madame de Staël leur produisaient le même effet d'enthousiasme que les Grecs ressuscités à la Pléiade. Ils prétendaient infuser à notre littérature agonisante un sang nouveau. Ils ne savaient pas combien ils ressemblaient à Ronsard et à ses émules dans cette opération qu'ils tentaient avec leur instinct de novateurs. Mais précisément Sainte-Beuve allait le leur apprendre et les avertir en même temps, par l'exemple de Ronsard, des dangers où les exposait une imitation excessive. Il se rendait compte en effet que la plupart de ces poètes, voire les plus grands, avaient fait des études incomplètes. Ils n'étaient point sortis, comme Gœthe, d'universités d'où l'on emporte un solide équipement ; comme les Lakistes et Byron, d'écoles où on lit en se jouant les chœurs des tragiques grecs. Le discernement leur manquait. C'était à lui, Sainte-Beuve, d'essayer de l'introduire dans leur groupe.

Le *Tableau de la poésie française au seizième siècle* fit de lui le critique attitré du Romantisme. On l'en a nommé le cornac. L'expression est juste si on entend par là qu'il se proposait de diriger l'énorme animal, de le modérer, de le discipliner. Y a-t-il réussi ? « Je « dois vous dire, avouait-il plus tard, que Lamartine, « Victor Hugo, de Vigny, sans me désapprouver et « tout en me regardant faire avec indulgence, ne sont « jamais beaucoup entrés dans toutes les considérations « de rapports, de filiations et de ressemblances que je « m'efforçais d'établir autour d'eux. » C'est vrai, mais ils ne restaient pas indifférents à la campagne qu'il menait en leur faveur dans la *Revue de Paris* où Véron, son fondateur, l'avait appelé. Cette campagne n'était

point violente. Sauf un éreintement justifié de Jean-Baptiste Rousseau et de son lyrisme conventionnel, — qui lui valut un blâme de Chateaubriand et les éloges de Royer Collard, — aucun de ces articles, dont se compose le premier volume des *Portraits littéraires*, n'a un caractère agressif. Sainte-Beuve observe toujours une mesure qui fait quelquefois plus de mal à l'adversaire que l'emportement satirique.

Il traitait les hommes du dix-septième siècle avec le respect que l'on doit aux Anciens ; mais il les traitait en Anciens. Boileau ne lui inspirait aucune tendresse ; mais il louait poliment « le correct, l'élégant, « l'ingénieux rédacteur d'un code poétique abrogé ». S'il le chicanait sur ses métaphores, il appréciait le pittoresque du *Lutrin ;* et en somme il aura peu à faire plus tard pour lui rendre pleine justice. Il est plus dur à l'égard de Racine. C'est un des rares articles où s'accuse fortement l'influence de Hugo. Il lui reproche d'éluder souvent la situation capitale par un récit pompeux ou par l'absence motivée du témoin le plus embarrassant et de supprimer les antécédents peu commodes. « Une passion qu'on n'a pas vue naître, dont « le flot arrive déjà gonflé, mollement écumeux et qui « vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle « eau : voilà le drame de Racine. » Pourquoi ne pas nous avoir montré, dans *Britannicus*, la scène du festin où Néron fait empoisonner son frère, et, dans *Athalie*, le temple de Salomon et, opposant l'idolâtrie monstrueuse de Tyr et de Sidon au culte de Jéhovah, les temples impurs de Baal ? Racine n'a pas su pénétrer l'essence même de la poésie hébraïque orientale. Nous retrouverons cette même critique dans un devoir de Sorbonne signé Renan. Mais elle se dégageait de la

Préface de Cromwell. Il lui faudra du temps pour revenir sur ce jugement et pour comprendre que les temples de Baal, leurs dieux d'airain, leurs idoles de japse aux têtes de taureaux, nous auraient caché le vrai sujet, le Dieu un, spirituel, invisible et qui remplit tout. Sept ans plus tard, il écrira que Racine fut dramatique sans doute, mais qu'il le fut dans un genre qui l'était peu. Et tout en l'admirant de plus en plus, il n'aura jamais pour lui la dévotion d'un Jules Lemaître ou d'un Anatole France.

On l'a accusé de partialité aveugle et bruyante au profit de Victor Hugo. Que de fois n'a-t-on pas resservi ce passage de Henri Heine qui détestait le poète des *Orientales :* « Comme en Afrique, quand le roi du Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : Voici venir le Buffle, véritable descendant du Buffle, du Taureau des taureaux ; tous les autres sont des bœufs : celui-ci est le véritable Buffle ! Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait en public avec un nouvel ouvrage, courait devant lui, embouchant la trompette et célébrant le Buffle de la poésie. » C'est faux ou du moins très exagéré. Nous avons vu les réserves de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades.* Après la lecture de *Cromwell,* il les refait dans une lettre où il blâme chez lui « l'abus de la force et, passez-moi le mot, la charge ». Son article le plus élogieux sur *les Feuilles d'automne,* en 1831, constate un progrès d'art, de génie lyrique, d'émotions approfondies ; mais, s'écrie-t-il : « De progrès en croyance religieuse, en certitude « philosophique, en résultats moraux, le dirai-je ? Il « n'y en a pas. » Il notait un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* de Lamartine. Seu-

lement, chez Lamartine, il ne prévoyait que des éclipses passagères, tandis que chez Hugo, « le tempérament « naturel avait un caractère à la fois précis et vision- « naire, raisonneur et plastique, hébraïste et pan- « théiste, qui pouvait l'induire en des voies de plus en « plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition « libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par « l'amour, engendre familièrement en son sein des « légions d'épouvantes. » Le panégyriste du roi Darfour ne lisait pas aussi clairement dans les destinées de son maître.

Il est vrai que Sainte-Beuve rédigea un prospectus pour une publication des *Œuvres complètes* de Hugo demeurée à l'état de projet ; et ce prospectus fut joint à la première édition des *Orientales*. Mais il ne le signa pas. Et même dans cette feuille de publicité, il n'a pu se retenir d'atténuer la louange. Au sujet de *Cromwell*, « il resterait à savoir, disait-il, si le lyrisme qui a « comme occupé tout le premier âge politique de Vic- « tor Hugo n'empiète pas ici un peu trop sur les « limites du second et si quelque chose de plus sévère « et de plus contenu ne sied pas davantage au tableau « mouvant des choses de la vie. » D'éloge hyberbolique dans ce prospectus, non pour un prospectus, mais sous la plume de Sainte-Beuve, je n'en vois qu'un seul, lorsqu'il dit de *Han d'Islande* qu'il serait « le « roman le plus fortement noué et le plus dramatique « de notre littérature, — si *Cinq Mars* n'existait pas. » Il est vrai qu'il ne pensait pas grand bien de *Cinq Mars*. Seulement il allait bientôt, pour être agréable à madame Hugo, se repentir d'en avoir jadis relevé les taches plutôt que d'en avoir signalé les beautés supérieures. D'ailleurs nous oublions toujours qu'au mo-

ment où Sainte-Beuve s'embrigadait dans le romantisme, Hugo n'était pas encore mis à son vrai rang. Le critique du *Globe* et de la *Revue de Paris* considérait, — et il ne s'en cachait pas, — comme son devoir de critique « de jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistants se scandalisent..., de crier place autour de lui comme le héraut d'armes, de marcher devant son char comme l'écuyer ». Je préfère cette comparaison à celle du Buffle qui sent son Allemand. Ce serait donc une erreur de croire que son affiliation au cénacle romantique a enchaîné l'indépendance de Sainte-Beuve et que sa perspicacité critique en fut obnubilée. Il a pu reprendre ses jugements, les corriger, les aggraver ou les adoucir, il n'a jamais eu à se mettre en contradiction formelle avec ce qu'il avait écrit, il n'a jamais eu à en rougir intellectuellement.

***

Le romantisme lui avait ouvert l'intelligence à un nouveau genre de beautés ; mais il fit mieux encore : il lui donna, pendant un an ou deux, ce qui lui avait manqué, une vraie jeunesse. La vie qu'on menait dans le Cénacle était une vie ardente et, malgré les productions mélancoliques ou désespérées qui en sortaient, allègre et joyeuse. Hugo était gai, souvent jusqu'au rire éclatant. L'été, on allait voir le soleil se coucher sur les plaines de Vanves et de Montrouge. Puis on venait finir la soirée rue Notre-Dame-des-Champs où les Hugo s'étaient installés au mois d'avril 1827, dans une petite maison entre deux peupliers que Jules Janin qualifiait de sonores, sans doute parce qu'ils abritaient la maison d'un poète. C'était au numéro 11. Sainte-

Beuve les avait suivis et avait loué un logement au 19. Les intimes étaient assez nombreux. Il y avait là le peintre Delacroix, les Devéria ; Mérimée qui, en l'absence de la cuisinière, était capable de vous improviser un dîner succulent ; Alexandre Dumas, la joie de la création faite homme ; Vigny, moins sympathique, toujours onctueux et complimenteur, qui semblait affranchi des besoins de la terre, le séraphique Vigny dont la Dorval dira à Dumas « avec un étonnement qui tenait presque de la terreur » que pendant sept ans, où chaque jour elle avait passé quelques heures près de lui, elle ne l'avait jamais vu manger qu'un radis. Lamartine était aussi de ces réunions avec sa bienveillance qui vous idéalisait. Il aimait Sainte-Beuve ; il allait chez lui ; ce jeune homme « pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes », qui vivait près de sa vieille mère, « lui rappelait les aimables curés de campagne qu'il avait tant aimés dans son enfance ». Nodier, chez qui on se retrouvait à l'Arsenal, ce malin Franc-Comtois de Nodier arrivait pour tout admirer ; mais, disait Sainte-Beuve, « son admiration universelle cache une satire universelle ». Il excellait à se moquer des travers du romantisme qu'il avait contribué à répandre. C'était lui qui poursuivait toutes les figurantes dans les coulisses en leur disant : « Je t'aime, veux-tu mon sang [1] ? » On rencontrait encore le long et fluet Gustave Planche, le futur critique de la *Revue des Deux Mondes*, dont Sainte-Beuve détestait les familiarités. Il ne parlait jamais, surtout quand la galerie pouvait l'entendre, que d'Alphonse, Victor, Prosper, Eugène, Alfred. Cela signifiait dans sa

1. *Journal de Fontaney*, édité par M. Jasinski.

bouche Lamartine, Hugo, Mérimée, Delacroix, Musset.

Ah, Musset ! Quelle impression la première fois qu'il entra chez Hugo ! « Je le vois encore, dit Sainte-Beuve. « C'était le printemps même, tout un printemps de « poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit « ans. Le front mâle et fier, la joue en fleur et qui « gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée « du souffle du désir, il s'avançait, le talon sonnant et « l'œil au ciel comme assuré de sa conquête et tout « plein de l'orgueil de la vie. Au bal, dans les réunions « et dans les fêtes, riant quand il rencontrait le plai- « sir, il ne s'y tenait pas, il cherchait par la réflexion « à en tirer tristesse, amertume... Il trouvait que les « roses d'un jour n'étaient pas assez rapides : il eût « voulu les arracher toutes pour les mieux respirer, « pour en mieux exprimer l'essence... » Complétez cet admirable portrait par la note amusante que nous donne dans son journal intime Fontaney, un familier du cénacle, poète, essayiste, qui devait mourir jeune. Il nous montre Musset à la sortie fumant, chiquant, galopant et allumant son cigare aux quinquets devant les demoiselles, pour être vu.

Ces soirées ne se passaient pas sans qu'on lût ou récitât des vers. Musset disait *Don Paez, la Camargo, la Ballade à la lune ;* Hugo, les vers qu'il avait faits dans la journée ; puis il en demandait à Sainte-Beuve, et l'on se tournait vers le jeune homme qui, craintif, souriant, les mains croisées sur les genoux, semblait confus que l'on s'occupât de lui. Il avait toujours ces manières de parent pauvre et provincial. Il se levait ; il recommandait à la petite Léopoldine et au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait. Mais ni Charlot ni Léopoldine ne lui obéissaient, et l'on en-

tendait des vers de *Joseph Delorme* ou des *Consolations* [1].

Toute cette jeunesse eut son heure inoubliable : *Hernani*. Quand cette pièce serait plus dénuée de vraisemblance, plus fausse historiquement et moralement, elle n'en resterait pas moins une date claironnante dans l'histoire de notre théâtre ; le cri victorieux de la poésie dramatique ressuscitée ; l'écho trompeur, mais encore merveilleux, à deux siècles de distance, du *Cid* de Corneille ; un superbe hallali dans la forêt enchantée de Broceliande. Chateaubriand, madame Récamier, Benjamin Constant, Thiers, se penchaient hors des loges, moins émus peut-être par le drame qui se jouait sur la scène que par la vue du parterre où bouillonnait tant d'avenir. Lorsque l'acteur Michelot, qui faisait Don Carlos, eut lancé en pâture à cette noble meute d'enthousiasmes le monologue impérial qu'elle déchirait de ses applaudissements, lorsque mademoiselle Mars, dans sa robe de satin blanc, sous sa couronne de roses blanches, avec sa taille « qui avait toujours dix-huit ans », fut tombée morte sur le cadavre de son bandit, je comprends les jeunes gens qui considérèrent que le sommeil serait une injure à la beauté de cette nuit triomphale. Achille Deveria se jeta sur ses crayons et se mit à faire de la dernière scène un dessin qui en prolongeât le souvenir [2].

L'imprimerie du *Globe* était voisine du Théâtre Français. Sainte-Beuve y vint au sortir du spectacle. On discutait ; les réserves se mêlaient à l'admiration ; la joie de la victoire n'allait pas sans quelque étonnement. Jusqu'à quel point le *Globe* s'engagerait-il ? On hési-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
2. *Idem.*

tait autour de Magnin, le critique dramatique : « Je n'étais pas sans anxiété, dit Sainte-Beuve, quand, d'un bout à l'autre de la salle, un des spirituels rédacteurs qui a été depuis ministre des Finances et qui n'était autre que M. Duchatel, cria : « Allons, Magnin, lâchez l'admirable ! »

***

Sainte-Beuve avait combattu, lui aussi, mais il ne partageait pas tout l'enivrement de ses compagnons d'armes : son cœur était malade et déchiré. Il avait passé l'après-midi avec Hugo. A deux heures, ils étaient allés regarder les troupes romantiques qui attendaient déjà devant le théâtre qu'on leur ouvrît les portes. Puis ils avaient dîné chez Véfour. Cependant, quelques jours avant, Sainte-Beuve avait écrit à son ami une étrange lettre. Il refusait décidément de faire l'article sur *Hernani* dans la *Revue de Paris*. « Je suis « blasé sur *Hernani*. Je ne sais plus qu'une chose : « c'est que c'est une œuvre admirable. Pourquoi ? « Comment ? Je ne m'en rends plus compte. » Il souffrait de voir Hugo entrer dans une voie de luttes et de concessions éternelles ; il gémissait sur sa chasteté lyrique compromise, sur la tactique obligée qui présiderait à toutes ses démarches ; il songeait avec douleur aux sales gens dont le poète serait obligé de serrer la main. Il le comparait à Bonaparte avant Austerlitz, mais Bonaparte consul lui était bien plus sympathique que Napoléon empereur. Il était bien forcé de lui écrire ces choses, car, depuis que sa maison était envahie de recrues pour la défense de *Hernani*, on ne pouvait plus lui parler seul à seul... Lettre bizarre, fiévreuse, d'un homme énervé, excédé ; lettre qui se-

rait inexplicable sans le *post-scriptum* écrit avec emportement en travers de la marge : « Et Madame ? Et « celle dont le nom ne devrait retentir que quand on « écouterait vos chants à genoux ? Celle-là même « exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant « des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine « connus d'hier ; cette familiarité chaste et charmante, « véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la « cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'utilité « appréciée avant tout ; les combinaisons matérielles « l'emportant ! »

Pour tout autre que Hugo, le *post-scriptum* eût été clair. L'homme qui en avait noirci rageusement la marge de sa lettre, cet homme aimait et, avec la naïveté douloureuse et un peu comique de l'amoureux, il s'indignait que le mari exposât sa femme à trop d'admirations, à trop de familiarités. L'intrusion d'une jeunesse hardie, conquérante, dans la tranquille maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, les sourires dont la maîtresse du logis accueillait l'enrôlement de ces volontaires, les regards reconnaissants dont elle les enflammait, en froissant ses sentiments intimes, en éveillant sa jalousie, lui avaient sans doute révélé la violence de son amour. Depuis deux ans il fréquentait les Hugo matin et soir. Il était considéré comme de la famille. Jamais encore il n'avait approché, dans l'intimité du foyer, une femme pareille à madame Hugo. Il n'avait pas eu le coup de foudre. L'amour s'était insinué en lui doucement, subtilement, sans se nommer, sous la forme d'une habitude qui vous est de jour en jour plus chère. Puis il s'était nommé, et l'âme du jeune homme n'avait été qu'ardeur et confusion.

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED

Il n'a jamais mieux décrit son état sentimental que dans un article sur Georges Farcy, un jeune poète tué aux journées de Juillet : « Chez toi, dit-il, la pudeur « de l'adolescence, qui avait trop aisément cédé par « le côté sensuel, s'était comme infiltrée et développée « outre mesure dans l'esprit et, au lieu de la mâle « assurance virile qui charme et subjugue..., elle « s'était changée avec l'âge en défiance de toi-même, « en répugnance à oser, en promptitude à se décou- « rager et à se troubler devant la beauté superbe. Non, « tu n'avais pas tué l'amour dans ton cœur, tu en « étais plutôt resté au premier, au timide et novice « amour, mais sans la fraîcheur naïve, sans l'igno- « rance adorable, sans les torrents, sans le mystère, « avec la disproportion de tes autres facultés qui « avaient mûri ou vieilli, de ta raison qui te disait que « rien ne dure, de ta sagacité judicieuse qui te repré- « sentait les inconvénients, les difficultés et les suites, « de tes sens fatigués qui n'environnaient plus comme « à dix-neuf ans l'être unique de la vapeur d'une éma- « nation lumineuse et odorante : ce n'était pas « l'amour, c'était l'harmonie de tes facultés et de leur « développement que tu avais brisée dans ton être. Ton « malheur est celui de bien des hommes de notre « âge[1]. » C'était le sien.

Madame Hugo était souvent seule. Il n'y avait pas, disait-elle, de femme plus heureuse qu'elle ; mais souvent, après l'avoir dit, elle se mettait à pleurer. Elle avait été l'unique amour de son mari ; elle l'était encore. Bonne, modeste, d'un esprit qui n'avait rien de brillant, d'une intelligence moyenne, elle ne semblait

1. *Portraits littéraires*, t. I, p. 225.

pas faite pour vivre au centre de la gloire. La déférence dont elle était entourée ne l'abusait pas sur son peu d'importance. Elle avait trouvé dans le mariage toutes les satisfactions de l'orgueil, un grand amour impétueux, impérieux et peut-être égoïste par inexpérience : elle se fût contentée de moins et simplement de tendresse. Elle se sentait absorbée par le rayonnement du génie et solitaire jusque dans ses embrassements. Lasse de ses maternités, elle en craignait de nouvelles. Hugo, qu'elle admirait de toutes ses forces, lui représentait bien le « lion superbe et généreux » de doña Sol. Mais l'amour avec ce lion, c'était le désert.

Et voici qu'un jeune homme parfaitement intelligent, que son mari avait distingué entre tous, et dont la parole fine et nuancée, le regard charmant, faisaient oublier la disgrâce de son visage, prenait chaque jour plus de plaisir à venir s'asseoir près d'elle. Il se mettait sous sa protection ; il lui demandait des conseils et une direction à elle qui n'avait jamais conseillé et dirigé personne. Il lui confiait, il lui confessait son isolement, ses peines, ses dégoûts, son vide immense, ses mauvaises passions, ses chutes. Ces confidences lui découvraient un côté de la vie trouble et troublant qu'elle ne connaissait pas. Il lui disait aussi ses croyances mortes, mais qui pourraient revivre. Il lui offrait son âme pour qu'elle la sauvât. Il prétendra plus tard que la religion ne lui fut qu'une tactique, une ruse de guerre. Est-il permis de ne pas respecter davantage le meilleur de son passé ! Sa préface des *Consolations*, dédiées à Victor Hugo, lui inflige le démenti le plus formel : « Par vous, écrivait-il, je suis « revenu sans secousse aux vérités les plus sublimes. « Vous m'avez consolé d'abord et ensuite vous

« m'avez porté à la source de toute consolation. » Le 7 mai 1830, il disait dans une lettre : « C'est par ma« dame Hugo et vous que je suis revenu à croire au « bien moral. » Jamais les idées religieuses ne l'avaient tant sollicité que depuis qu'il couvait en lui-même ce sentiment fort et mystérieux. La beauté de madame Hugo y était bien pour quelque chose, mais plus encore l'ascendant de Hugo, la fréquentation de Lamennais, l'influence du milieu, l'insuffisance et l'aridité de son matérialisme d'hier. Il n'y avait pas le moindre don juanisme dans ses sincères mouvements de retour à la foi catholique.

Il en était là en février 1830 à la veille de *Hernani*. Éclairé sur l'état de son âme, il désira fuir. Mais à quoi bon ? Le propriétaire des Hugo, épouvanté par le nombre des visiteurs qui se succédaient chez ses locataires et par tout ce remue-ménage de gloire, leur donna congé ; et ils allèrent habiter rue Goujon d'où, deux ans après, ils émigrèrent à la Place Royale. Cet éloignement espaçait forcément les visites de Sainte-Beuve. Il aurait dû s'en féliciter ; il en souffrit. Il envoie à Hugo des lettres enchevêtrées, obscures, d'une tristesse âcre : « J'ai d'affreuses, de mauvaises « pensées, des haines, des jalousies, de la misanthro« pie ; je ne puis plus pleurer ; j'analyse tout avec « perfidie et une secrète aigreur... Ne m'invitez pas à « aller vous voir : je ne pourrais. Dites à madame « Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi. » Madame Hugo attendait alors son quatrième enfant, ce qui était encore une raison pour que Sainte-Beuve se tînt à l'écart. Il accepta d'être le parrain, au mois de septembre, de la petite Adèle. Mais deux jours avant, il écrivait à un de ses confidents, Victor Pavie : « Je

« suis redevenu méchant. Oh, quand on est haï, que « vite on devient méchant ! — (C'est un souvenir de *Hernani : Ah, quand on est haï que vite on est méchant !*) — Je ne suis pas haï ; mais mon mal et mon « crime, c'est de ne pas être aimé comme je voudrais « l'être, aimant. »

Les articles qu'il publie se ressentent, — lorsqu'on est averti, — des troubles de sa vie intérieure, un surtout, celui sur Diderot dont il cite quelques passages qui respirent la tendresse la plus passionnée. On a voulu y voir une sorte de message à la femme aimée. Mais, neuf fois sur dix, ces messages n'arrivent pas à leur adresse. Les femmes aimées ne se soucient pas souvent de lire entre les lignes imprimées de ceux qui les aiment. Il est douteux que madame Hugo ait deviné que Diderot parlait pour elle, en admettant même qu'elle ait ouvert la *Revue*. Au sujet d'une réédition de son *Joseph Delorme*, et comme si *Joseph Delorme* n'était pas de lui, il exhale les plaintes d'un cœur noir et désespéré. Victor Hugo interrompit la page commencée de son roman, *Notre-Dame de Paris*, auquel il travaillait à force, et lui écrivit : « Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le mien, parce que j'ai besoin de vous savoir heureux. »

Ne perdons pas de vue que nous sommes au lendemain des Journées de Juillet, que l'effervescence n'est point apaisée et que tout conspire à surexciter Sainte-Beuve et à lui enlever la maîtrise de ses nerfs. Il n'était pas à Paris lorsque la Révolution éclata, et il regretta d'avoir manqué sa destinée qui était de mourir d'une balle honorablement. Cette Révolution porta au pouvoir quelques-uns des collaborateurs du *Globe ;* mais

il ne fut point compris dans l'ascension : il restait pauvre, sans autre ressource que sa plume. Il avait eu des difficultés avec Dubois. Lors de la liquidation du journal, il s'échappa en de telles impertinences que Dubois l'effleura de son gant. Un duel suivit sans résultat. Il pleuvait ; Sainte-Beuve tira sous son parapluie, voulant bien être tué, dit-il, mais non mouillé. Tout cela marque l'absence de possession de soi-même, l'irritabilité nerveuse, l'impatience, les coups de tête. Il ne résista pas à l'affectueuse sollicitude de Hugo ; il alla le trouver et lui avoua tout. « Dieu m'est témoin, écrivait-il quelques jours plus tard dans une « lettre gémissante et désordonnée, Dieu m'est témoin, que j'ai commencé à me cabrer et à frémir « lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur [1]. »

Dans cette situation au moins embarrassante, que peut faire un mari ? Hugo aimait Sainte-Beuve ; il aimait sa femme et ne doutait point qu'il possédât son amour : il n'avait pas grande expérience du cœur humain. Il fut tout bonnement admirable : il voulut garder l'ami. L'impression de leurs lettres, qui sont parmi les plus pathétiques que je connaisse, se figurerait assez bien dans ces deux attitudes : Hugo les yeux pleins de larmes et les mains tendues ; Sainte-Beuve crispé et tordu de douleur.

Mais les obscurités commencent. Nous lisons sous la plume de Hugo cette phrase déconcertante : « Dans un

1. Sur les amours de Sainte-Beuve et de madame Hugo, je renvoie au livre de M. Michaut ; aux *Amours d'un poète* de M. Barthou ; au *Roman de Sainte-Beuve* de M. G. Simon ; au *Roman d'une Conversion* de M. Henri Bremond ; à l'étude de l'Aguet (*Amours d'hommes de lettres*) et au volume de M. Benoît-Lévy, *Sainte-Beuve et Madame Victor Hugo*, le plus complet : on y trouve tout.

moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous... » Qu'on la tourne et la retourne : elle est inexplicable. Et celle-ci, datée du 18 mars 1831, ne l'est pas moins : « Je ne croyais pas que ce qui s'est passé entre nous, ce qui est connu de nous seuls au monde, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. » On est réduit aux conjectures, et le mieux est de ne pas en faire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au mépris du plus élémentaire bon sens, ils s'imaginèrent l'un et l'autre qu'ils pourraient continuer à se voir ; ils essayèrent, et ces essais leur parurent intolérables. Hugo espéra un instant que Sainte-Beuve partirait pour Liége où on l'avait nommé professeur de littérature française à l'Université ; mais Sainte-Beuve refusa et Hugo dut lui fermer sa porte. Il le fit avec une noblesse et une tristesse qui donnent à ses lettres une incomparable beauté. « Voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul*, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous... C'est assez de cette goutte de poison pour empoisonner ma vie. Oui, allez, plaignez-moi ; je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi ; aimez-moi ; écrivez-moi. »

Cela est bien beau, mais quelle imprudence ! « *J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon cœur ne m'aimât plus.* » Il l'avait acquise en interrogeant sa femme, en la pressant, en la torturant de ses questions jalouses, dans des scènes où il finissait par tomber à ses pieds, s'accuser et demander pardon. Il lui avait arraché l'aveu de ses tendres sen-

timents pour leur ami ; et il ne comprenait pas que confier à cet ami sa douleur, c'était ranimer en lui l'espérance. Et c'était aussi attiser dans une âme qui ne valait pas la sienne, dans cette âme inquiète, soupçonneuse, altérée, aigrie, une jalousie que la générosité du rival exaspère encore plus que ses avantages. Sainte-Beuve ne pardonna jamais à Hugo. Il l'accusa de mensonge, d'hypocrisie, de bas calculs ; il l'accusa de s'être évertué à le desservir près d'Adèle, comme si ce n'était pas le droit et même le devoir du mari de défendre son bonheur domestique. Il fut implacablement jaloux de l'homme qu'il brûlait de tromper, et plus encore peut-être après l'avoir trompé.

Quand, vingt-sept ans plus tard, Feydeau publia son roman de *Fanny*, on fut surpris de la faveur avec laquelle Sainte-Beuve jugea ce livre d'ailleurs curieux, mais d'une valeur littéraire assez faible. L'explication en est simple. L'originalité du cas présenté par Feydeau consistait dans la transposition de la jalousie. « D'ordinaire, disait Sainte-Beuve, elle est dans « celui qui a le droit de se croire trompé, dans le « mari ; ici, elle est dans l'amant. Elle naît en lui « à une certaine heure, devient l'idée fixe, châtiment « ou revanche, une folie, une frénésie avec de courtes « intermittences, et chaque fois elle reprend avec plus « de violence et de fièvre jusqu'à ce que tout l'être « moral et physique y périsse anéanti et consumé. » Et il ajoutait : « Le livre flamboie et luit. » Il flamboyait et luisait comme ses propres souvenirs.

Cette jalousie, il ne la contenait pas dans le secret de son cœur. Il en faisait confidence à ses amis. Ulric Guttinguer, Victor Pavie, Ampère et bien d'autres étaient tous au courant de son histoire. Fontaney sor-

tait de chez lui terrifié. Sainte-Beuve, le reconduisant, l'avait arrêté sur le pas de sa porte pour lui assurer que Hugo était un misérable. « Adèle a été enfermée, notait Fontaney dans son journal ; ils ne se voient plus ; s'ils se voyaient, il faudrait du sang, des coups d'épée. » Qu'il y ait là du romantisme, c'est évident ; mais il y avait chez Sainte-Beuve, toujours hanté par l'idée de son peu d'attrait physique, — et sans que la sincérité de sa douleur en fût atteinte, — le désir qu'on sût que madame Hugo n'avait pas été insensible à son amour et qu'il était de ceux qui peuvent faire trembler un mari. C'est le même sentiment qui lui dictera dans son *Livre d'amour* ce vers adressé à la petite Adèle, sa filleule :

Dernier né des époux dont j'ai rompu la joie.

Il l'avait bien rompue, en effet. Mais, pendant que les deux hommes échangeaient leurs plaintes et se renvoyaient l'image des convulsions de leur amitié, madame Hugo reste pour nous à l'arrière-plan : nous ne voyons ni sa figure ni sa pensée. Les scènes de son mari avaient-elles provoqué une révolte chez cette indolente ? L'avaient-elles amenée à prendre une conscience plus nette de la place qu'occupait dans son cœur le fin, le tendre, le caressant Sainte-Beuve ? Toujours est-il que, si Hugo avait décidé de ne plus le recevoir en 1831, nous sommes sûrs qu'à partir de 1832 elle et lui correspondaient et se donnaient des rendez-vous. Officiellement Hugo et Sainte-Beuve n'avaient pas brisé : ils continuaient même de s'adresser, à propos d'un article, d'une publication, d'une pièce de théâtre, d'une insertion dans un journal ou une revue, des lettres où ils se faisaient les plus belles protesta-

tions d'amitié. En 1833, Hugo lui écrivait : « Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement : *Cela n'est pas* [1]. »

Ce fut cette année-là que l'auteur de *Lucrèce Borgia* connut Juliette Drouet et que commença leur longue liaison. Il est certain que l'orage qui s'était abattu sur sa vie l'avait détaché de sa femme et que Sainte-Beuve avait une part de responsabilité dans sa désertion du foyer conjugal. Mais il est aussi certain que son tempérament, sa gloire, une jeunesse inexpérimentée, le mettaient à la merci d'un amour où il trouverait ce que sa femme ne lui donnait plus ou ne lui avait jamais donné. Si on pouvait aller au fond des choses, on verrait, je crois, que, chacun dans son genre, Juliette Drouet et Sainte-Beuve ont été des initiateurs.

Quant à la question de savoir jusqu'à quel point madame Hugo s'est laissé entraîner, elle ne nous intéresse que sur un point : Sainte-Beuve, qui nous a clairement fait entendre qu'elle avait été sa maîtresse, a-t-il ajouté à d'indignes indiscrétions l'infamie d'un mensonge ? Rien ne nous autorise à penser qu'il a menti. Il s'est dit heureux quand il l'a été, et son accent ne trompe pas. En 1834, de Précy-sur-Oise, il écrit à l'ami Ampère : « Je suis encore ici pour huit jours. Après quoi, « le collier sera repris, le collier de Buloz d'abord, puis « cet autre collier, dont il est question dans *Hernani*. » Et il cite les trois premiers mots du vers :

Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime.

1. C'est ici, dans des expressions comme : *Vous êtes une de mes religions*, que l'on commence à soupçonner chez Hugo l'insincérité grandiloquente.

Il est piquant de voir qu'à l'idée de courir vers sa maîtresse, l'amant invoque les vers du mari. Son *Livre d'amour* abonde en détails qu'on n'invente pas et qui attestent la plus étroite intimité. Ses *Cahiers* nous prouvent qu'il est instruit de tout ce qui se passe chez les Hugo : il sait même ce qui se passe chez Juliette Drouet, comme en témoigne cette note : « Juliette le « garde par ses flatteries basses auxquelles il est pris. « L'acteur Frédérick l'avait dit dès le premier jour : « Elle le prendra en lui disant : *Tu es grand !* Et elle le « gardera en lui disant : *Tu es beau !* » Il y va chaque « jour parce qu'il a besoin de s'entendre dire : *Tu* « *rayonnes*, et elle le lui dit. Elle le lui écrit jusque « dans ses comptes de cuisine qu'elle lui soumet (car « avec cela il est ladre) et elle prend note ainsi : Reçu « de mon *trop* chéri..., reçu de mon *roi*..., de mon « ange, de mon *beau Victor*..., tant pour le marché..., « tant pour le blanchissage..., quinze sous qui ont « passé par ses *belles mains*... [1]. »

De qui tenait-il ces renseignements, sinon de madame Hugo qui les tenait de son mari, — il lui avait vanté les qualités ménagères de sa maîtresse, — ou qui avait mis la main sur ses comptes ? Leurs relations secrètes ne font donc aucun doute. Mais en 1836, soit par remords, par fatigue, ou pour une autre raison, elle se reprit, et il en souffrit au plus profond de son être. Cela ne s'expliquerait guère si leur amour n'avait été qu'une amitié amoureuse. Ils n'en continuèrent pas moins à s'écrire, et elle resta son amie jusqu'à la mort. Enfin, ses trois cent trente-quatre lettres à Sainte-Beuve ont été brûlées sur les sollicitations de la famille Hugo,

1. *Mes poisons*, publiés par M. Victor Giraud.

et, si elles l'avaient disculpée, on peut être assuré qu'on ne les aurait pas anéanties [1]. Il est vrai qu'elle a toujours souhaité de réconcilier Sainte-Beuve et son mari ; elle souhaitait surtout qu'il n'y eût pas d'éclat entre eux et elle voulait sans doute que son mari fût persuadé qu'il n'y avait rien eu d'irréparable. Et puis le passé était si mort, les infidélités de Hugo si retentissantes, et elle avait eu, à l'occasion de la plus scandaleuse, une si généreuse conduite qu'elle pouvait désirer cette réconciliation en toute simplicité d'âme et d'intelligence.

Tenons-nous-en à ce que Sainte-Beuve nous déclare lui-même : « En amour, je n'ai eu qu'un seul grand « et vrai succès, mon Adèle ; je suis comme ces géné- « raux qui vivent sur une grande victoire que leur a « valu leur étoile encore plus que leur mérite. Depuis « lors, toujours battu, coup sur coup, échec sur « échec. » Malheureusement, il a flétri cette triste victoire de deux actes qu'il est impossible d'excuser. Le premier, c'est son article de 1835 sur *les Chants du crépuscule*. La pièce qui terminait le livre, le *Date lilia*, était un hymne d'amour et de vénération à sa femme ; mais les autres pièces d'amour avaient été inspirées par Juliette. Après de nombreuses réserves, dont toutes n'étaient pas heureuses, Sainte-Beuve écrivait : « On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une « poignée de lys aux yeux. L'unité de son volume en « souffre : son titre de *Chants du crépuscule* n'allait « pas jusqu'à réclamer cette dualité. » Et un peu plus bas, il le critiquait d'avoir introduit « deux couleurs « qui se heurtaient, deux encens qui se repoussaient...

1. Voir Appendice.

« Le poète n'a pas vu que l'impression de tous serait « qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué « par une omission entière. » On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il crut plaire à madame Hugo en décochant cette perfidie. Mais que l'homme qui vous a pris votre femme révèle publiquement que vous avez une maîtresse, et s'en offusque : cela passe la mesure. L'article faillit amener le poète et le critique sur le terrain ; l'éditeur Renduel apaisa les choses.

Son autre délit, plus grave, est d'avoir éprouvé le besoin de nous raconter en vers l'histoire de sa passion, de façon que personne ne pût s'y méprendre, avec une indélicatesse inconcevable aux yeux des honnêtes gens et une exactitude horrible aux yeux des Muses. C'est le trop fameux *Livre d'amour*, imprimé par ses soins, mais non mis en vente. On rend quelquefois le romantisme responsable de cette impudence qui était aussi une imprudence ; mais ni Lamartine, ni Musset, ni Hugo, ni Vigny, n'auraient compromis l'honneur d'une femme dans leurs vers ; ils ne nommaient pas leur maîtresse ou la nommaient Elvire ou Éva ; ils ne nous disaient même ni sur les bords de quel lac, ni dans quelle forêt ni dans quelle campagne ils avaient promené ou pleuré leur amour. Sainte-Beuve nous dit tout, son nom, le nom de Léopoldine, sa fille aînée ; le jour et l'heure où, comme il allait sortir, elle lui ordonna de rester et dénoua son opulente chevelure; leurs rendez-vous dans les églises et dans les cimetières ; la chambre hospitalière ; le fiacre où ils sont montés pendant que l'Époux-Roi était encore au lit ; le bon temps qu'ils se sont donné dans les bois, sous les charmilles, lorsque le dur jaloux, pris lui aussi au piège d'un amour insensé, les a laissés plus libres. Il

était convaincu que ce livre, en satisfaisant ses rancunes, l'introduirait dans le chœur des amants immortels et lui vaudrait en poésie une louange impérissable. Nous sommes loin de compte. Rien n'a plus grevé sa mémoire. Ce n'est pas à dire que le livre soit sans intérêt. Il y a des pièces d'une naïveté désarmante, d'autres où les Muses se sont cruellement vengées en le laissant écrire des vers comme celui-ci :

Mon visage assidu, délices de tes yeux,

d'autres dont le prosaïsme est touché et comme amolli par un souffle voluptueux, d'autres enfin où perce l'accent d'une douloureuse sincérité.

Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs,
Et je plains l'offensé noble entre les grands cœurs.

Mais on ne peut s'empêcher de songer qu'il corrigeait les épreuves de ce livre et donnait le bon à tirer en octobre 1843, au lendemain même du tragique accident de Villequier, à ce moment où Hugo et madame Hugo sanglotaient sur la tombe de leur Léopoldine ; et la plume ne lui a pas échappé des mains... Ah, les hommes de lettres sont quelquefois terribles ; mais avant de les condamner, songeons que la gloire, qu'ils ont tant aimée et dont ils paient la rançon, ne leur permet pas de nous dissimuler des fautes que les autres hommes tiennent soigneusement cachées.

SAINTE-BEUVE VERS 1830

par Demary.

III

LES POÉSIES DE SAINTE-BEUVE

Le 21 septembre 1832, Hugo écrivait à Sainte-Beuve : « Vous êtes pour moi, Lamartine et vous, deux poètes égaux, deux admirables poètes du cœur, de l'âme et de la vie. » Il est possible que, de la hauteur d'où il les regardait, Lamartine et Sainte-Beuve lui parussent deux poètes égaux. Mais on croirait plus volontiers qu'il se donnait la satisfaction d'élever Sainte-Beuve, qu'il considérait encore comme un ami, aux dépens de Lamartine qui était un rival. Je voudrais, pour l'honneur de son sens critique, que Sainte-Beuve eût haussé les épaules en lisant ces lignes. Je ne suis pas sûr qu'il l'ait fait.

Il avait rêvé d'arriver à la gloire par la poésie, et il ne se consola jamais de sa déception. Cependant elle ne fut pas complète. Il vécut assez pour être à peu près assuré qu'il se survivrait comme poète et que, s'il ne se rangeait pas parmi les grands poètes du romantisme, son œuvre poétique compterait dans l'histoire de notre poésie. De mieux doués peut-être ont eu moins de bonheur. Il a été un novateur, et, puisqu'on parlait

beaucoup de lyres à cette époque, je dirai : une lyre très intelligente.

Son premier volume *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme* parut le 4 avril 1829, dix mois après le *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Sainte-Beuve présentait ses poésies comme celles d'un jeune poète, Joseph Delorme, dont la vie et l'âme ressemblaient trait pour trait à sa vie et à son âme, et qui venait de mourir, dans un petit village près de Meudon, d'une phtisie pulmonaire compliquée d'une affection du cœur. Heureuse phtisie qui l'avait sauvé du suicide, car on ne pouvait douter qu'il eût secrètement nourri une pensée sinistre. Sainte-Beuve ne prétendait tromper personne. Tout le monde savait que Joseph Delorme et lui ne faisaient qu'un seul et même personnage. Les trente pages consacrées à la vie de Joseph sont une de ses confessions les plus sincères, un peu idéalisée, la phtisie non comprise. Tout y est, même les études de médecine et le service pratique dans un hôpital. Aussi se défend-on mal aujourd'hui d'un sentiment de gaieté quand on lit que les amis de Joseph « prenaient pour un sourire de paix et de contentement « ce qui n'était que le sourire doux et gracieux de la « douleur », ou que telle page tirée de son journal « est « d'un ton déchirant. « Le comique devient même très savoureux, lorsqu'il nous dit : « Nous l'avons « beaucoup vu en ces derniers temps : il était en appa- « rence fort paisible, assez insouciant aux choses de « ce monde et, par moments, d'une gaieté fine qu'on « aurait crue sincère. Sa mélancolie ne transpirait « guère que dans ses confidences poétiques ; et encore, « à sa manière courante de réciter ses vers entre amis, « on aurait dit qu'il ne les prenait pas au sérieux :

« quelque sombre que fût l'idée, il ne disait jamais « les derniers mots de la pièce qu'en souriant. (Ce de- « vait être bien agaçant à la longue !) Plus d'une fois « il nous arriva de le plaisanter là-dessus. Joseph avait « pour principe de ne pas étaler son ulcère. » Brave Joseph ! Mais comme Charles Augustin avait le principe contraire, l'ulcère nous est étalé. Le goût de l'époque favorisait ces étalages ; et depuis nous en avons vu bien d'autres.

Les *Pensées* de ce pauvre garçon valaient mieux que le récit de sa courte vie. On songeait en les lisant : Quel critique il eût été sans la phtisie ! Elles roulaient presque toutes sur des questions d'art poétique, sur la technique des vers. Nous étions avertis que Joseph Delorme « appartenait d'esprit et de cœur à cette jeune « école de poésie qu'André Chénier avait léguée au « dix-neuvième siècle du pied de l'échafaud et dont La- « martine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Des- « champs, et dix autres après eux, avaient recueilli, « décoré, agrandi le glorieux héritage. » Nous l'aurions deviné à son jugement un peu dur de la versification classique et, plus encore, à son souci de rajeunissement des rythmes. Joseph s'en était certainement entretenu avec Hugo ; et — ce qu'il est bon de constater — les Parnassiens ne seront pas plus attentifs aux détails prosodiques ni plus rigoureux sur l'observance des règles. A côté du courant qui, dans le romantisme, livrait tout à l'inspiration, — *Ah, frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !* — il y en avait un autre, issu de Victor Hugo, qui acordait beaucoup au travail, qui en proclamait même la nécessité ; et Sainte-Beuve n'eût pas mieux demandé que d'en prendre la direction. Un génie comme Lamartine peut se passer d'une

forme précise et sévère ; mais « aucun talent naturel « ne dispense le poète d'apprendre son métier... Sa « devise doit être : l'art dans la rêverie et la rêverie « dans l'art ».

Du milieu de ces *Pensées* se détachaient ces lignes tant de fois citées sur l'esprit critique : « L'esprit cri- « tique est de sa nature facile, insinuant, mobile et « compréhensif. C'est une grande et limpide rivière « qui serpente et se déroule autour des œuvres et des « monuments de la poésie comme autour des rochers, « des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et « des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que « chacun de ces objets du paysage reste fixe en son « lieu et s'inquiète peu des autres, que la tour féodale « dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, « la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les « déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, « les *comprend*, les réfléchit, et lorsque le voyageur « est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, « elle le prend dans une barque, elle le porte sans « secousse et lui développe successivement tout le spec- « tacle changeant de son cours. » Cette comparaison charmante, cette phrase harmonieuse, sinueuse, qui se déroule avec une grâce intelligente, c'est déjà le vrai Sainte-Beuve.

Ce Sainte-Beuve, qui subissait si fortement la fascination de Hugo et dont la nature féminine se prêtait si facilement aux influences, ne voulait cependant pas marcher dans les pas de ceux qui l'avaient précédé et qu'il admirait le plus. Joseph Delorme nous le dira en prose et en vers. « Le genre d'élégie créé par Lamartine « a été clos par lui : lui seul a le droit et la puissance « de s'y aventurer encore. Quiconque voudrait s'es-

« sayer dans le genre serait réduit à imiter le maître. »
Quant à Chateaubriand,

> Laissons Chateaubriand loin des traces profanes
> A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes...

Laissons Victor Hugo, sous un donjon qui croule, interroger le Rhin.

> Que du fleuve qui passe il écoute les voix
> Et que le grand vieillard lui parle d'autrefois !
> Bien : il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,
> Au sublime spectacle un spectateur sublime.
> Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.

Plus tard, dans les *Pensées d'août*, il reviendra sur ce sujet ; il se reportera au moment de ses débuts en poésie et il écrira ces bons vers de critique dont deux au moins ont fait fortune :

> Lamartine ignorant qui ne sait que son âme,
> Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
> D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,
> Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
> Lamartine régna, chantre ailé qui soupire.
> Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
> Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
> Un baron féodal, combattit sous l'armure
> Et tint haut sa bannière au milieu du murmure ;
> Il la maintient encore, et Vigny plus secret
> Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait.
> Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
> Que faire ? Où mettre pied ? En quel étroit espace ?
> Les vétérans tenaient tout le champ des esprits.
> Avant qu'il fût à moi l'héritage était pris.

Cpendant il a découvert un coin original que les autres avaient dédaigné, un étroit espace où il a pu

planter sa tente. Il nous le décrit complaisamment ; mais l'opinion qu'il a de lui-même et de ce qu'il s'est proposé de faire nous importe moins que ce qu'il a fait.

⁂

Ouvrons les *Poésies* de Joseph Delorme. Si nous laissons de côté des pièces comme *Premier amour*, des stances *au Loisir*, des *Adieux à la poésie*, qui pourraient être de n'importe qui, nous remarquons d'abord le caractère tout à la fois didactique et artistique de quelques-uns de ces petits poèmes. Ses illustres contemporains n'allaient point chercher dans les règles de leur art un motif d'inspiration. Mais Joseph Delorme, que nous avons déjà vu si préoccupé des problèmes de métrique, en tire une *Ode à la Rime* qui est, en même temps qu'un programme, un tour de force prosodique et à laquelle, si je puis dire, Théodore de Banville suspendra son *Traité de versification française*. Le rythme, difficile et délicat, en est emprunté à la *Pléiade*.

Rime qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime l'unique harmonie
Du vers qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie ;

Rime, écho qui prend la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette ;
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète ;

Rime tranchant aviron
Eperon
Qui fends la vague écumante ;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante ;

Agrafe autour des seins nus
De Vénus,
Pressant l'écharpe divine
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine...

O Rime, qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug, et, longtemps rebelle,
Corrigé je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle...

Ce n'était pas la fantaisie ailée de Musset, ni le jet dru de Hugo. Ces strophes n'avaient ni le jaillissement ni le vol. Je les comparerais plutôt à un collier de médaillons, de camées ou d'émaux finement et curieusement travaillés. Mais toute la pièce était étincelante. Converti à l'exactitude scrupuleuse et presque superstitieuse de la rime, le poète donnait le précepte et l'exemple. Il pouvait s'enorgueillir de cette habile facture dont il sera bon de nous rappeler un jour qu'elle a été la sienne, qu'il est même parti de là. Il était fier d'avoir ressuscité dans la poésie française le sonnet importé d'Italie par la *Pléiade* et presque abandonné depuis cent cinquante ans. Les grands poètes du dix-septième siècle ne s'en étaient guère servi que pour y loger une épigramme. Ceux du dix-huitième siècle n'aimaient point à se plier aux règles des formes fixes.

Lamartine leur ressemblait. Hugo se fût trouvé à l'étroit dans ce cadre resserré. Vigny n'avait pas daigné. Parmi les douze sonnets que contiennent les *Poésies de Joseph Delorme*, il y en a au moins un qui s'est inscrit au livre d'or : celui où il réhabilite Ronsard, où il lui élève un autel expiatoire sans d'ailleurs espérer le replacer sur son trône radieux : *Vulcain impunément ne tomba pas des cieux !*

> Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle.
> Il lassa sans la vaincre une langue rebelle ;
> Et de moins grands depuis eurent plus de bonheur.

Quant aux autres, ils expriment des impressions pittoresques ou des sentiments élégiaques, désir d'amour, regret de ne pas être aimé, dureté de la vie que la Pauvreté a marquée de son sceau ; et ils se rattachent ainsi à ceux de du Bellay.

La seule influence française, dont les vers de Joseph Delorme, en tant que vers, portent la trace, serait celle d'André Chénier, et par exemple la fin de la pièce intitulée *le Soir de la jeunesse*. Gardez-vous, disait le poète, des rêves sans objet qui nous isolent dans la vie et nous consument en émotions vaines :

> On est comme un pasteur frappé d'enchantement
> Immobile à jamais près d'un fleuve écumant,
> Qui, jour et nuit, le front incliné sur la rive,
> Tirant un même son de sa flûte plaintive,
> Semble un roseau de plus au milieu des roseaux,
> Et qui passe sa vie à voir passer les eaux.

Cependant Sainte-Beuve avait des inspirateurs et des modèles : seulement ils n'étaient pas en France. Il savait l'anglais ; il avait fait un court séjour en Angleterre ; il avait rapporté une vision charmante des envi-

rons d'Oxford et surtout une pénétration plus vive de la poésie des lakistes, de cette poésie familière et familiale, humble, rustique, bourgeoise des William Cowper et des Wordsworth — et aussi de Crabbe, ce contemporain de Delille, — qui semblait ne pouvoir fleurir que sur la terre anglaise [1]. Dans la poésie française la vie de famille n'existait pas. Vous remarquerez que, de Villon à André Chénier, la plupart de nos poètes ont été garçons, vieux garçons ou maris en rupture de ban ; et la liste s'allongerait au dix-neuvième siècle. Ceux qui avaient un foyer, des enfants et qui les chérissaient, dès qu'ils prenaient la plume, redevenaient célibataires. Ils n'ont pas été « les poètes du « chez soi, de l'intérieur régulier, pur, du bosquet « que l'on voit au fond du jardin ou du coin du feu ». Montaigne disait : « Je suis de ceux qui tiennent que la Poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » Nous avons été presque tous en France du même avis que Montaigne. En Angleterre on pensait autrement. Sainte-Beuve l'expliquait par ce fait que la vie privée anglaise était « plus close, plus « abritée, mieux encadrée dans son ensemble, plus « conforme par son esprit aux mœurs générales de la « race et de la nation. Ainsi ornée et préservée, à demi « enveloppée de son mystère comme le cottage l'est « dans ses roses ou comme un nid dans le buisson, « elle prête davantage à cette douce et poétique fer- « veur. » Les poètes lakistes ne s'étaient point *assis aux bords déserts des lacs mélancoliques* comme La-

1. Sur cette influence des Lakistes voir Joseph Texte, *Essais de Littérature européenne ;* les études de M. Legouis sur Wordsworth ; Georges Roth, *Sainte-Beuve, Crabbe et le conte en vers* (The French Quarterly 1908).

martine, pour y chanter leur amour ou pour y contempler leur âme : ils avaient su extraire des petits événements de la vie quotidienne la poésie qui y était contenue. N'y avait-il pas là une route nouvelle où pouvait s'aventurer la poésie française ?

Mais Joseph Delorme avait déjà vu la difficulté. « C'est à mesure, disait-il, que la poésie se rapproche « davantage de la vie réelle et des choses d'ici-bas « qu'elle doit se surveiller avec plus de rigueur, se « souvenir plus fermement de ses religieux préceptes « et, tout en abordant le vrai sans scrupule ni fausse « honte, se poser à elle-même, aux limites de l'art, une « sauvegarde incorruptible contre le prosaïque et le « trivial. » Plus l'objet que le poète se proposait de rendre était humble, plus la forme devait en être soignée, attentive, et le détail exquis. Cette poésie réclamait un artiste épris de perfection. Et cela ne suffisait pas. Pour peindre la vie domestique et saisir les rayons dont elle s'éclaire, s'égaie et parfois se transfigure, il fallait encore qu'on en goûtât le charme et qu'on l'eût vécue. William Cowper n'avait été, il est vrai, ni mari ni père ; mais, recueilli dans la plus honorable famille, il en était resté l'hôte et comme le fils d'adoption ; il y avait rencontré une pure tendresse qui ne s'était jamais démentie. Sainte-Beuve se croyait sûr de son art ; il l'était bien moins de son expérience. Longtemps après, dans son étude si sympathique et même si émouvante sur William Cowper [1], il s'est rendu compte de son impuissance à égaler les poètes anglais. « Quelques- « uns de ceux, écrivait-il, qui ont eu l'idée d'intro- « duire chez nous des images de la poésie familière et

1. *Causeries du Lundi*, XI.

« domestique, et qui y ont réussi à un certain degré,
« n'en ont pas eu assez la vertu pratique et l'habitude
« dans la teneur de la vie ; ils en ont bientôt altéré le
« doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers
« et adultères ; et l'on a trop mérité ce que Bossuet a
« dit : « On en voit qui passent leur vie à tourner un
« vers, à arrondir une période, en un mot à rendre
« agréables des choses non seulement inutiles mais
« encore dangereuses, comme à chanter un amour
« feint ou véritable et à remplir l'univers des folies
« de leur jeunesse égarée. » C'est à lui que pense ici Sainte-Beuve.

En effet, que chantait-il dans ses essais de poésie domestique ? Non ce qu'il avait, mais ce qu'il eût souhaité d'avoir : une femme jeune et belle, des fils, une maison aux contrevents verts, la seule du village qui fût recouverte en ardoise. Au printemps il sort avec un livre par la porte du bois ; les soirs d'hiver, autour du foyer, il lit à sa jeune famille les récits d'autrefois. Mais tournez quelques pages et prenez *le Rendez-vous* dédié à son ami Alfred de Musset : vous y apprendrez que, le lendemain du jour où une vierge innocente, une veuve à la fin d'un deuil de six mois, ou la jeune épouse d'un vieil époux s'est donnée à lui, le lendemain même, lassé d'un bonheur trop facile, le cœur saignant d'une plaie éternelle, il s'en va pour ne plus revenir,

> Car je foule la fleur sitôt qu'elle est ravie,
> Et mon bonheur à moi n'est pas de cette vie.

ni celui de ses victimes. Ce ne sont pas des sentiments très familiaux ; il y a là évidemment deux couleurs qui se repoussent, comme il le disait si justement à

propos des *Chants du crépuscule*. Mais aucune de ces deux couleurs n'est vraie. Le rêve du village et de la maison aux contrevents verts est un de ces rêves que font ordinairement ceux qui le savent irréalisable et qui craindraient le plus de le voir se réaliser. Quant à ce qu'il nous raconte des vierges innocentes, des jeunes épouses et des jeunes veuves, c'est imagination pure ou pure vantardise. Joseph n'était pas si coupable.

Sa sincérité, au contraire, se manifeste dans les pièces où il décrit un coin de campagne : un champ, un peu d'eau qui murmure,

> Un vent frais agitant une grêle ramure,
> L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort...

et dans les pièces où se trahit le critique, amateur de livres. Il nous dira son bonheur à flâner sur les quais devant les boîtes de bouquinistes, ses curiosités des petits problèmes d'histoire littéraire, sa joie de pouvoir éclaircir quelque point obscur.

> Sauriez-vous pas de grâce
> En quel recoin et parmi quel fatras
> Il me serait possible d'avoir trace
> Du long séjour que fit à Carpentras
> Monsieur Malherbe ? Ou de quel air Ménage
> Chez Sévigné jouait son personnage ?
> Monsieur Conrart savait-il du latin
> Mieux que Jouy ? Consommait-il en plumes
> Plus que Suard ? Le docteur Guy Patin
> Avait-il plus de dix mille volumes ?

C'étaient ses vers les plus familiaux, car sa bibliothèque était sa vraie famille. Ils n'ont pas l'accent romantique. Plus légers et moins scrupuleusement rimés, ils pourraient être signés d'un Gresset ou d'un

Ducis. Mais j'y sens mieux la personne de Sainte-Beuve que dans son ode sur *le Cénacle* où le lyrisme l'emporte jusqu'à comparer les poètes groupés autour de Hugo aux premiers chrétiens qui, sous Néron, se rassemblaient et s'entretenaient du grand miracle. L'éloge de Hugo y éclate en fanfare :

> Deux ou trois tours encore ; aux sons de sa trompette,
> Aux éclats de sa voix que tout un chœur répète,
> Jéricho tombera.

Jéricho, c'est la citadelle classique. Il arrivera un jour où Hugo, consciemment ou non, reprendra cette image et en fera un poème saisissant des *Châtiments :* Jéricho, alors, sera l'Empire.

Cependant à côté de cette pensée du foyer toute personnelle, dont l'inspiration était restreinte et pauvre chez Sainte-Beuve, il y avait celle qu'on entrevoit, qu'on devine, qu'on imagine en côtoyant les autres existences. Son enfance et sa première jeunesse l'avaient orienté vers les vies obscures qu'aucun bonheur n'a éclairées ou réchauffées, vers ces vies effacées sur lesquelles il faut se pencher très bas pour en distinguer les vertus, pour en respirer le parfum discret. On n'a point oublié le premier vers de cette pièce sans titre de *Joseph Delorme :*

> Toujours je la connus pensive et sérieuse.

Pourquoi ce vers se grave-t-il dans nos mémoires aussi durablement que les plus beaux vers des plus grands poètes ? Quelle grâce mystérieuse porte-t-il en lui ? L'histoire qu'il annonce est celle d'une jeune fille née raisonnable, réfléchie, douce et ferme comme le timbre de sa voix.

Elle ne rêvait pas comme la jeune fille,
Qui de ses doigts distraits laisse tomber l'aiguille,
Et du bal de la veille au bal du lendemain
Pense au bel inconnu qui lui pressa la main.

Mais qu'un cœur éprouvé vînt lui conter ses peines, elle savait l'écouter, le plaindre, le conseiller. Fille aînée, dont la mort de son père avait fait une seconde mère pour ses sœurs, elle a épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et sa vie s'est réglée sur ses nouveaux devoirs.

Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme et pourtant solennel,
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Une petite rivière paisible au détour de laquelle nous apercevrions tout à coup un grand lac pâle ou l'océan : Sainte-Beuve nous a très heureusement ménagé cet élargissement final. Il a rarement atteint une composition aussi harmonieuse. Et si vous songez que le sujet de cette pièce, très simple, — une vie sage, prudente, sans rêves, sans désirs, sans événements, — est aussi opposé à l'esprit romanesque qu'au goût romantique, vous la tiendrez pour une des plus originales du recueil, et non seulement pour une des pièces les plus nouvelles, mais pour celle qui donnait le ton juste d'une nouvelle poésie.

D'autres avaient une nouveauté plus provocante. Pourquoi la misère, toutes ces misères qu'étudiant en médecine il a vues de près, n'auraient-elles pas leur vertu poétique comme les vies manquées ou les cœurs incompris ? La maladie, l'agonie, la mort sont des réalités. Pourquoi seraient-elles interdites au poète ?

Le 21 octobre 1829, Hugo lui annonce la naissance de son second fils. Sainte-Beuve lui répond dans la nuit par une pièce qui forme comme un dyptique. D'un côté on voit Hugo veillant contre la cheminée et se tournant pour regarder encore le nouveau-né, la mère, et le frère et la sœur ; de l'autre on le voit, lui, Sainte-Beuve, veillant à cette même heure près d'un grabat sur le corps d'un défunt.

C'est un voisin, vieillard goutteux, mort de la pierre.
Ses nièces m'ont requis, je veille à leur prière.
Seul je m'y suis assis dès neuf heures du soir,
A la tête du lit, une croix en bois noir
Avec un Christ en os pose entre deux chandelles
Sur une chaise ; auprès, le buis cher aux fidèles
Trempe dans une assiette ; et je vois sous les draps
Le mort en long, pieds joints et croisant les deux bras.

Ce mort qu'il ne connaissait pas ne lui inspire aucune émotion : il désire seulement faire un tableau, non pas même pittoresque, mais réel. Nous avions des exemples de ce réalisme, ne fût-ce que chez le poète des *Embarras de Paris* et du *Lutrin ;* mais il était satirique ou humoristique : ici, ce sont les tristesses de la vie qui se présentent à nous dans leur nudité morne. Sainte-Beuve n'avait pas besoin de nous dire que sa Muse n'était pas l'odalisque brillante qui danse les seins nus, ni la jeune Péri dont l'aile radieuse éclipserait la queue d'un pan, ni la vierge ou la veuve éplorée qui erre sous les arceaux d'un cloître désert : nous nous en étions bien aperçus. Cependant il nous eût été difficile de deviner sur quelle Muse il avait arrêté son choix. Rappelons-nous que nous sommes à une époque où la maladie de poitrine est avantageusement portée.

Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumière
Sous l'arbre mort ? Auprès, un ravin est creusé ;
Une fille en tout temps y lave un linge usé...
Elle file, elle coud et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.
Si pour chasser de lui la terreur délirante
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri
Et lance les graviers de son poumon meurtri.

L'élection de cette Muse signifie sans doute que sa poésie sera celle des malheureux et des malades. Mais que la fin de la pièce est bizarre ! Sa Muse, à la nuit tombée, et quand son vieux père dort, va le rejoindre sur la bruyère,

Et pâle, dénouant sa chevelure brune,
Redevient belle encore aux rayons de la lune.

Et le poète de s'écrier :

O Muse, alors dis-moi, Muse chère à jamais,
Les noms mystérieux des âmes que j'aimais ;
Puis porte mes regards à la céleste toile
Et par leurs noms aussi nomme-moi chaque étoile.
Dis quel astre mystique au fond du firmament
Cent mille fois scintille en un même moment...

On aurait plutôt attendu qu'il lui demandât des leçons de pitié, de dévouement, de résignation... Comment veut-il que la pauvre fille connaisse la carte du ciel ! J'aime mieux les deux derniers vers malgré leur platitude :

Surtout dis-moi qu'il est là-haut un meilleur monde
Où pour les cœurs choisis un saint bonheur abonde.

Bien qu'elle fût originale et assez audacieuse, cette pièce choqua beaucoup moins que les *Rayons Jaunes*.

C'est très compréhensible : ces vers sur la Muse sentaient encore l'artifice, la convention. Mais tout ou presque tout était neuf dans les *Rayons Jaunes* et d'une nouveauté si singulière que le public devait se cabrer.

Le poète est chez lui, un dimanche d'été, assis à sa fenêtre, la persienne fermée ; et les jaunes rayons du couchant, « plus jaunes ce soir-là que pendant la semaine », teignent son rideau blanc. Pourquoi plus jaunes ? Ceux qui dans leur jeunesse ont épuisé la monotonie du dimanche savent que ce jour-là les sons et les couleurs augmentent d'intensité, les sons parce que l'espace est plus silencieux, les couleurs parce que nos yeux en sont moins distraits. Les cloches s'entendent de plus loin ; le jaune est plus jaune, comme la pluie est plus triste, l'ennui plus lourd. Ces mille atomes d'or du soleil mourant redorent dans l'âme du poète mille autres atomes, ceux des souvenirs. C'était à pareille heure, après vêpres, que, lorsqu'il était enfant, on les menait à la chapelle, ses camarades et lui :

La lampe brûlait jaune et jaune aussi les cierges,
Et la lueur glissant aux fronts voilés des vierges
Jaunissait leur blancheur ;
Et le prêtre vêtu de son étole blanche
Courbait un front jauni comme un épi qui penche
Sous la faux du faucheur.

Souvenirs d'église, souvenir des crucifix en jaune ivoire ; souvenir des jaunes missels. Et comme le cimetière touche à l'église et que la pensée de la mort flotte partout dans les choses religieuses, souvenir de son deuil récent. Il a vu mourir l'an dernier sa bonne vieille tante :

Le cercueil arriva qu'on mesura de l'aune.
J'étais là ; puis autour des cierges brûlaient jaune,
Des prêtres priaient bas...

Sa rêverie se poursuit. Sa mère aussi mourra. Bientôt peut-être il l'ensevelira dans un jaune linceul. Alors il sera seul sur la terre. Qui consentirait à l'épouser ? Verra-t-il jamais deux enfants, durant la messe, tenir suspendu au-dessus de lui le poêle jaunissant ? Non, jamais ; et quand il sera mort, sans que son front ait senti le baiser d'une bouche,

Jamais sur ton tombeau ne jaunira la rose
Ni le jaune souci.

Ainsi va ma pensée et la nuit est venue.
Je descends, et bientôt dans la foule inconnue
J'ai noyé mon chagrin.
Plus d'un bras me coudoie ; on entre à la guinguette ;
On sort du cabaret ; l'invalide en goguette
Chevrote un gai refrain.

Ce ne sont que chansons, clameurs, rixes d'ivrogne,
Ou qu'amours en plein air et baisers sans vergogne
Et publiques faveurs.
Je rentre ; sur ma route on se presse, on se rue ;
Toute la nuit j'entends se traîner dans la rue
Et hurler les buveurs.

Ces deux dernières strophes rompaient brutalement la rêverie du poète et le replongeaient dans la réalité brutale. On regimba. C'était trop nouveau. « Une seule qualité physique peut conduire l'esprit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses », avait dit Diderot dont l'influence sur les romantiques a été presque aussi grande que celle de Rousseau. Sainte-Beuve était parti d'une sensation. Retour sur son enfance pieuse, cha-

grin domestique, inquiétude filiale, apitoiement sur sa solitude, appréhension du morne avenir, tous ces sentiments ne sont pas nés en lui par leur propre vertu ; ils lui sont venus du dehors sur des vibrations lumineuses qui ont affecté ses yeux d'une autre manière qu'ils auraient fait des vôtres et des miens. Sa Muse n'était plus la petite poitrinaire de tout à l'heure : elle était la statue du sensualiste Condillac : on lui donne une rose à respirer, et elle devient odeur de rose. Et comme rien n'est plus intime, plus personnel que la sensation, on comprend que Brunetière pour qui le romantisme était avant tout le triomphe et l'expansion de l'individualisme, en ait vu dans cette pièce un des aboutissements. L'art qui se nourrit de sensations deviendra donc de plus en plus particulier et finira par retrancher l'artiste de la communauté humaine. C'est possible ; mais je me défie des théories. Chaque fois que Joseph Delorme me parle sentiment, je me sens très loin de lui ; et dès qu'il me parle sensation, très près. Nous avons tous nos rayons jaunes. Nous savons tous ce que peut réveiller en nous le passage d'un parfum, la saveur d'un fruit, l'éclairage d'un escalier, une lumière ou un son. Les atomes de l'air commandent nos rêveries. Quand Joseph Delorme me parle sentiment, je songe à Werther ou à René, à leur dégoût injustifié de la vie, à leur sentiment orgueilleux d'isolement, à leur mépris d'un monde qui les méconnaît, à leur aspiration vers la mort ; je soupçonne l'attitude et je mets en doute la parfaite sincérité. Mais quand Joseph Delorme me parle sensation, je le sens vrai et pareil à nous.

En 1857, Sainte-Beuve écrivait à Baudelaire : « Je « suis encore étonné lorsqu'il m'arrive (ce qui m'arrive

« rarement) de rouvrir ce petit volume de *Joseph De-*
« *lorme*, de ce que j'ai osé y dire, y exprimer. » Il avait raison : Baudelaire en reçut une influence incontestable ; et après lui Verlaine qui en 1865, dans le premier d'une série de trois articles consacrés à Baudelaire, écrivait : « ... *les Rayons Jaunes*, le plus beau poème, à coup sûr, de cet admirable recueil, *Joseph Delorme*, que pour mon compte je mets, comme intensité de mélancolie et comme puissance d'expression, infiniment au-dessus des jérémiades lamartiniennes et autres. Le public et la critique firent, en ce temps-là, des plaisanteries fort délicates sur le pauvre *Werther carabin*, pour me servir du foudroyant bon mot de ce poétique M. Guizot. » On voit que la gloire poétique de Sainte-Beuve reverdissait dans les dernières années de sa vie et de l'Empire. Mais Verlaine se fâchait bien à tort du mot de Guizot qui était heureux : un Werther carabin, ou, pour être exact, un Werther jacobin et carabin ; et presque tout l'intérêt du livre, en somme riche d'avenir, venait du carabin.

***

On pouvait se demander laquelle de ces diverses inspirations l'emporterait. Se contenterait-il de perfectionner son instrument et d'être un ciseleur ? Poursuivrait-il ses essais de poésie familière ? Exploiterait-il la veine apparue dans *les Rayons Jaunes* ? En mars 1830, onze mois après *Joseph Delorme*, il publiait *les Consolations*. « J'ai écrit l'année suivante, disait-il à Baude-
« laire dans la lettre citée plus haut, un recueil bien
« imparfait encore, mais animé d'une inspiration
« douce et plus pure, *les Consolations*, et, grâce à ce

« simple développement en mieux, on m'a à peu près « pardonné. » Il entend qu'on lui a à peu près pardonné les audaces de *Joseph Delorme*. Deux éléments nouveaux étaient entrés dans sa vie et par conséquent dans sa poésie : l'inquiétude religieuse et l'amour, mais l'amour à cette période heureuse où le cœur ne demande à l'être aimé que d'être là et de se laisser aimer. L'année 1829 fut vraiment pour Sainte-Beuve une année bénie, une *Vita Nuova*. Il renonce aux brillants exercices d'assouplissement du vers comme dans son *Ode à la Rime*, au lyrisme ambitieux de ses pièces sur *le Suicide* et *le Cénacle*, où manifestement il s'essoufflait. La veine des *Rayons Jaunes* semble avoir été tarie d'un coup. Il garde bien son goût de la poésie intime et familière ; mais elle est devenue toute morale. Comparez à ces fameux Rayons la troisième épître des *Consolations*, celle qui commence par ces vers :

> Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
> L'autre soir je passais...
> ... et c'était un dimanche.

Le sujet est à peu près le même ; mais quelle différence ! Ici l'évocation du passé ne dépend pas d'une sensation. Le dimanche est le jour du souvenir. Nous en sentons le retour à la gaieté d'autrui.

> De nos beaux ans brisés nous renouons la trame
> Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors
> Et notre blonde enfance et ses riants trésors.

L'image de sa tante lui revient comme naguère, mais non pas immobilisée dans la mort sous la lueur des cierges : il songe à tout ce qu'elle lui racontait de leur famille, à ces êtres disparus, à leurs peines, à leurs petites joies, à ces choses vieillies dont il est aujour-

d'hui le seul dépositaire et qui mourront avec lui, car nous nous survivons peu, et mieux vaut

> De bonne heure aspirer et se fonder plus haut
> Et croire en Celui seul qui dès qu'on le supplie
> Ne vous fait jamais faute et qui jamais n'oublie.

L'impression est tout autre que dans *Joseph Delorme*, et voilà le ton du nouveau recueil. L'influence des poètes lakistes s'y marque toujours, mais plus tendrement nuancée et mêlée d'onction. Il revoit une jeune cousine qu'il avait connue petite fille : elle avait quatre ans quand il en avait douze ; elle en a maintenant quinze : elle rougit, se tait, et quand il lui prend la main et la serre, elle se croit très honorée.

> O bien digne en effet de respect et d'honneur,
> Jeune fille sans tache, enfant chère au Seigneur !...

Il écrira, pour son ami Émile Deschamps, l'histoire d'un vicaire du comté de Surrey, John Kirkby, qui, poursuivi par le guignon, veuf avec quatre petits enfants, ayant omis un jour à l'église de prononcer dans sa prière le nom de Georges II, fut chassé de sa place, et dut quitter le pays. Il n'en demeura pas moins bon chrétien et bon père, « soumis à son devoir, esclave de l'honneur », et mourut béni, bénissant le Seigneur.

Le poète aspire à la solitude où rien ne distrait un cœur religieux, où l'homme absorbé par l'idée qu'il porte le sort de son âme immortelle, ressemble aux vieillards que Rembrandt aime à peindre.

> Courbés, passant les jours en lecture, en prière,
> Et tournés du côté d'où leur vient la lumière...
> C'est le symbole vrai des justes en ce monde ;
> Toujours ils ont passé, Rembrandt, et passeront
> Tout en noir et dans l'ombre, une lumière au front.

Mais ce qui me paraît le plus remarquable dans les *Consolations*, c'est cette admiration fervente, cette tendre gratitude qu'il manifeste à ses aînés, à ceux qui le dominent de leur génie. Il a confié ses tristesses à Lamartine et il a trouvé en Lamartine un frère.

Vous m'avez par la main ramené jusqu'au ciel.

Il réconforte Vigny contre les jalousies qui rallument leur rage en le voyant tenter le théâtre. D'ailleurs, n'a-t-il pas pour raffermir son cœur

Des élévations dans ses nuits solitaires ?

Et puis tous ces maux finiront :

Vous rentrerez au ciel une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi sur votre passage,
Sur le seuil, à genoux, pèlerin sans message...
Et si, vers ce temps-là, mon heure est révolue,
Si le signe certain marque ma face élue,
Devant moi roulera la porte aux gonds dorés,
Vous me prendrez la main et vous m'introduirez.

En 1831, dans un article sur les *Soirées littéraires*, Sainte-Beuve montrait combien les camaraderies consolent et soutiennent contre l'indifférence du dehors. « Elles permettent, disait-il, à quelques parties du « talent, craintives et tendres, de s'épanouir, avant que « le souffle aride les ait desséchées. » Mais elles avaient leur danger. « Le danger est plutôt pour ces timides et « mélancoliques talents qui se défient d'eux-mêmes, « qui s'ouvrent amoureusement aux influences, qui « s'imprègnent des odeurs qu'on leur impose et vivent, « de confiance crédule, d'illusion et de caresses. Pour « ceux-là, ils peuvent avec le temps et sous le coup des

« infatigables éloges, s'égarer en des voies fantastiques « qui les éloignent de leur simplicité naturelle. » Et il allait plus loin : « Les mécomptes ne tardent pas ; le « côté des amours-propres se fait bientôt jour et cor- « rompt les douceurs les mieux apprêtées ; de toutes « ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux « autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer. » Ce quelque chose d'amer, il ne l'avait pas encore senti à l'époque des *Consolations ;* il n'avait pas encore soupçonné le moindre péril sous les éloges qu'il recevait ; et ce que la défiance de lui-même et des autres, sa timidité, sa vie contrainte, sa tristesse native, avaient refoulé en lui de tendresse, qui n'eût demandé qu'à s'offrir, se répandait librement dans ces vers les plus coulants, les moins laborieux qu'il ait jamais faits. On eût dit au dix-huitième siècle qu'il y avait élevé un temple à l'Amitié : au centre rayonnaient l'image de Hugo et celle de sa femme.

Couple heureux et brillant je ne vis plus qu'en toi !

(Mais je remarque qu'à l'épître ou, pour mieux dire, à l'hymne qu'il leur adresse, et qui se termine sur ce vers, il a donné comme épigraphe quelques lignes de *Werther,* ce qui était d'un mauvais augure.) C'est à madame Hugo qu'il ouvre son cœur, et si « un nuage a passé sur leur amitié pure », c'est d'elle qu'il attend le pardon. C'est devant Hugo qu'il s'humilie, de ce Hugo qui revient tremblant, pâle, effaré, « la prunelle sanglante et la paupière *fauve* » (une épithète que Hugo n'oubliera pas !) de sa lutte avec l'ange ou de sa course effrénée sur le cheval de Mazeppa, tandis que lui, Sainte-Beuve, si son front se voile de pâleur,

C'est que son âme impure est ivre de mollesse ;
C'est le signe honteux que le plaisir lui laisse.

Comme il souhaiterait d'échapper aux tentations de la chair et de croire !

Pour arriver à Toi, c'est assez de vouloir,
Je voudrais bien, Seigneur ; je veux ; pourquoi ne puis-je ?
Je m'y perds, soutiens-moi ; mets fin à ce prodige ;
Sauve à mon repentir un doute insidieux
O très grand, ô très bon, miséricordieux !
C'est sans doute qu'en moi la coupable nature
Aime en secret son mal, chérit sa pourriture,
Espère réveiller le vieil homme endormi,
Et qu'en croyant vouloir je ne veux qu'à demi.

Il ne nous a jamais mieux fixé que dans ces très beaux vers son attitude à l'égard de la foi. Il désirerait croire ; il regrette de ne pas croire. Ce regret et ce désir persisteront longtemps en lui, peut-être toujours. Le héros de *Volupté* écrira : « J'ai passé une bonne partie « de mes jours et de mes nuits à côtoyer des parcs « comme un voleur et à convoiter des gynécées. » Il a côtoyé aussi des murs d'église et des cloîtres ; et il a convoité la paix et l'illumination intime des sanctuaires. Son âme est essentiellement côtoyante. Les *Consolations* plairont toujours aux esprits qui goûtent le recueillement et les accents confidentiels. C'est un de ces petits livres qu'on aime à lire dans un petit coin : *in angelo cum libello*. Elles les retiendront par ce qu'elles ont de noble, de juvénile et aussi d'un peu inquiétant. La sensibilité y est vive ; mais on ne voit pas jusqu'au fond. L'élan vers Dieu est sincère, mais c'est surtout l'élan d'un cœur vers l'amour. Désir de croire, désir de s'épancher, désir de chasteté, désir

d'intimité, désir « d'être toujours aimé de notre grand Victor », désir de pleurer comme Jean Racine, je ne sais quelle atmosphère de volupté baigne tous ces désirs.

⁂

Sept ans se passèrent avant qu'il publiât un nouveau volume de vers, les *Pensées d'Août*. Il eut bien soin d'avertir le public qu'entre les *Consolations* et les *Pensées d'Août* il en avait composé un autre sur lequel s'arrêtaient ses préférences secrètes ; mais il le tenait en réserve « parce qu'on ne peut pas se distribuer soi-« même au public dans sa chair et dans son sang ». Le malheureux avait peur qu'on ignorât qu'il avait fait le *Livre d'amour !* D'ailleurs ces sous-entendus ne piquèrent aucune curiosité. Les *Pensées d'Août* tombèrent à plat.

L'inspiration religieuse l'a presque entièrement quitté. Il n'a guère retenu de ses diverses inspirations passées que l'anglo-saxonne. A côté d'épîtres littéraires à Villemain, à Patin, sur *la fontaine de Boileau*, il s'efforce de développer le récit en vers domestique et moral, « d'établir un certain genre moyen », à l'imitation de Wordsworth et plus encore de Crabbe, dont il admirait tout particulièrement l'œuvre « écrite en « réaction déclarée contre l'idéalisme des Thompson « et des Goldsmith » et qui avait osé « braver la séche-« resse et le terne des couleurs ». L'année précédente, Lamartine, en publiant *Joceyn*, lui avait joué, sans le vouloir, un mauvais tour analogue à celui que lui joua Cousin lorsqu'il lança, au beau milieu de la publication du *Port Royal*, ses études sur le dix-septième siècle

et sur Pascal. « M. de Lamartine, dit-il, avec sa subli-
« mité facile, a d'un pas envahi tout ce petit domaine
« de poésie dite intime, privée, domestique, familière,
« où nous avions essayé d'apporter quelque origina-
« lité et quelque nouveauté. Il a fait comme un pos-
« sesseur puissant qui, apercevant hors du parc
« quelques petites chaumières, quelques cottages qu'il
« avait jusque-là négligés, étend la main et transporte
« l'enceinte du parc au delà, enserrant du coup tous
« ces petits coins curieux, qui, à l'instant, s'agran-
« dissent et se fécondent par lui. Or il m'a semblé
« qu'il était bon peut-être de replacer la poésie domes-
« tique et familière et réelle sur son terrain nu, de la
« transporter plus loin, plus haut, même sur les col-
« lines pierreuses, et hors d'atteinte de tous les magni-
« fiques ombrages. » Cette note, dont il accompagna plus tard un des poèmes les plus significatifs des *Pensées d'Août*, ne laisse percer sa mauvaise humeur que dans l'expression de *sublimité facile* [1] ; l'article qu'il avait consacré à *Jocelyn* était juste et bienveillant ; mais il y indiquait finement par où Lamartine dépassait les modestes limites du genre.

Il ne prétendait pas le corriger, il se flattait de rendre à cette poésie sa familiarité, sa simplicité native. Il y échoua. D'abord nous n'avons pas comme les Anglais de langue poétique qui, par ses tours et son vocabulaire, confère déjà aux sujets qu'elle traite une sorte de dignité, et prévient au moins le lecteur qu'il est sorti du monde de la prose. Du reste, malgré cette langue, les Lakistes n'avaient point évité le prosaïsme. Mais

1. A rapprocher du passage d'*Il ne faut jurer de rien* : « L'abbé, avez-vous lu *Jocelyn* ?... » ... « Il y a du génie, du talent et de la facilité... »

surtout Sainte-Beuve, renonçant, on ne sait pourquoi, à la science des rythmes, dont le *Joseph Delorme* nous avait donné des exemples, se mit en tête de ne plus chercher d'harmonie que dans les consonances et les allitérations, « ressources trop ignorées de notre poésie classique », et aboutit à des vers si rocailleux ou si plats qu'on les prendrait pour ceux d'un apprenti dénué de talent ou que l'on croirait à une gageure. Sainte-Beuve n'avait jamais eu en poésie beaucoup d'oreille ; il avait souvent manqué de ce tact qui vous avertit qu'une inversion, une ellipse, un raccourci trop vif peut rendre un vers ridicule. Quand Joseph Delorme formulait le vœu d'avoir

Sur sa table un lait pur, dans son lit un œil noir,

rien ne lui disait qu'il allait tenter le caricaturiste. Les *Pensées d'Août* abondent en vers bien pires. Nous pouvons citer au hasard. Il s'agit d'un malheureux que l'infortune poursuit :

A Paris de projets en projets et pour vivre
Ayant changé de nom il entreprit un livre,
Quelque atlas brésilien-espagnol et naval,
Alors, je le connus, mais, l'affaire allant mal,
Il courut de ces mots qu'à la légère on sème
Et j'en avais conçu prévention moi-même...

L'erreur du poète nous déconcerte. Je songe à une page de son *Port Royal* : « La poésie ne nous est donnée « qu'à l'origine, dans la jeunesse. C'est comme une « voile à part qui se déploie en chaque esquif pour « sortir du port... (Plus tard), cette voile de pourpre « légère et capricieuse se replie ; elle tombe le plus « souvent ; il en faut venir à la rame et aux voiles

« sombres. » Le poète des *Pensées d'Août* rame de plus en plus péniblement.

Cependant comme il est dommage que la forme soit si attristante de ces poèmes intitulés *Monsieur Jean*, *Pensées d'Août* ou *Maria !* Les sujets en sont si intelligemment choisis ! Demandez-vous ce que Musset aurait fait de *Maria*. En Portugal, un voyageur entre chez un barbier du moment où une femme y amène sa fillette dont elle veut vendre la chevelure. Le voyageur la lui achète, à condition qu'on ne la coupera pas et qu'elle lui montrera l'enfant chaque semaine. Et chaque semaine la petite Maria vient avec ses beaux cheveux et un bouquet de violettes, souvenir odorant que rien n'a fané. — L'histoire de Marèze est plus mélancolique. Marèze allait enfin pouvoir se livrer à ses goûts, quand sa sœur, veuve et ruinée, arrive de Saint-Dominique. Marèze renonce à tous ses rêves ; il reprend sa besogne pour faire vivre sa sœur et marier sa nièce [1]. — Doudun adorait sa mère infirme ; il n'hésita pas à emprunter afin de lui adoucir le crépuscule de sa vie. Il la soigna longtemps ; elle mourut ; et il travaillera jusqu'à sa mort à payer ses dettes. Ni Doudun ni Marèze ne se plaignent. Leur abnégation a le sourire.

Mais le poème auquel Sainte-Beuve tenait le plus, *Monsieur Jean*, est autrement dramatique : c'est sa plus belle imagination de poète. Un enfant trouvé, élevé à la campagne, recueilli par la Présidente de..., instruit par un grave et saint vieillard d'âme janséniste, apprend de sa bienfaitrice, dans sa vingtième année, qu'il est le cinquième fils de Jean-Jacques Rous-

1. C'est à peu près le même sujet que celui de *l'Infirme aux mains de lumière* de M. Edouard Estaunié.

seau. Il lit les œuvres enchanteresses de ce père qui l'attirent et le repoussent. Puis il veut le connaître. Il part pour Paris, trouve la maison ; il entend la voix criarde et lésineuse de Thérèse ; Jean-Jacques occupé à copier de la musique, lève la tête, voit ce jeune homme rougissant, le prend pour un de ces espions dont il s'imaginait être entouré, et le chasse. Le jeune homme retourne chez la Présidente, puis il passe en Amérique où il vit pendant la Révolution. Quand il revient au village, ses amis sont morts ; il se fait maître d'école, et, tout en enseignant la solide doctrine chrétienne, se conforme sur quelques points aux préceptes de l'*Émile*. Un mois avant sa fin il conduit ses élèves au parc d'Ermenonville où ils commencent la journée de fête par entendre une messe dite, vous devinez pour l'âme de qui... En 1863, George Sand confiait à Sainte-Beuve son projet d'écrire un roman dont le héros fût un des fils de Jean-Jacques abandonné aux *Enfants trouvés*. Il assisterait à la Révolution, épouvanté des crimes commis au nom des idées généreuses de son père. Sainte-Beuve lui apprit qu'il avait fait « un fils de Jean-Jacques », dans son poème *Monsieur Jean*. George Sand n'en crut que davantage à l'excellence de son sujet et se proposa même d'amener une scène où Monsieur Jacques (c'était le nom qu'elle donnait à son héros) rencontrerait son frère inconnu, Monsieur Jean. Mais elle en resta là, et le roman ne fut jamais écrit. Moins dramatique que l'idée de George Sand, ou d'un dramatique plus intérieur, avec sa teinte janséniste, l'idée de Sainte-Beuve était presque aussi belle. Elle soutient encore un peu ce poème, bien qu'elle soit abominablement trahie par la lourdeur, l'impropriété, les chevilles, le prosaïsme des vers.

Cependant on rencontre encore dans cet infortuné recueil quelques pièces assez heureusement venues, qui rappellent les *Consolations*, une surtout à Musset. Dans un article sur Millevoye, Sainte-Beuve avait écrit : *...un poète mort jeune à qui l'homme survit*, et il ne s'était pas aperçu qu'il faisait un vers. Musset le releva et lui envoya une improvisation charmante où il le priait de se souvenir qu'en nous il existe souvent

Un poète endormi toujours jeune et vivant.

Sainte-Beuve lui répondit, et de sa réponse je ne détacherai qu'une strophe. L'amour vint, lui disait-il, nous y avons cru. Sept ans se sont passés : y croyons-nous encore ?

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel s'est couché.

Les deux premiers vers font allusion à George Sand ; les deux autres à madame Hugo : c'est toute l'histoire de leur rupture ; mais quelle mélancolie ! Avoir été aimé et ne plus l'être ; là où l'on attendait encore de la tendresse, ne plus trouver que du silence et des larmes ; aimer toujours et se sentir mort dans un cœur qu'on a intéressé et possédé... Pour ces deux vers et leur geste désolé, je donnerais tout le *Livre d'amour*. « Des fibres saignantes furent à l'origine des « premières cordes de la lyre, disait-il, en 1834, au « sujet de Ballanche ; elles seront encore les dernières. « C'est parce que la statue de Memnon était brisée « qu'elle rendait un son à l'aurore. » Il faut toujours

en revenir là avec les poètes. Rien ne l'emporte sur l'émotion. Mais l'intelligence peut leur être bien précieuse. C'est par tout ce qu'il a essayé, ébauché, pressenti, par son goût critique pour les poètes anglais, par son sensualisme ingénieux, que Sainte-Beuve, jusque dans ses *Pensées d'Août*, a fortement influé sur notre poésie moderne. Et ce n'est pas rien qu'on soit obligé de penser à lui quand on lit du Francis Jammes, du Coppée, du Verlaine et surtout du Baudelaire.

MADAME VICTOR HUGO VERS 1825

par Achille Devéria.

IV

SAINTE-BEUVE ROMANCIER

Sainte-Beuve n'a pas été aussi romancier que poète. Il n'a fait qu'un roman, *Volupté*, paru en 1834, deux ou trois nouvelles insignifiantes et l'esquisse d'un petit roman par lettres qu'après sa mort on a réuni aux nouvelles et intitulé *le Clou d'or*. Je laisse de côté l'ébauche d'un roman *Arthur* composé sinon en collaboration, du moins en communauté d'esprit et de sentiment avec son ami Ulric Guttinguer, et resté inachevé. De *Volupté*, il a dit lui-même que ce livre « était très peu un roman ». Très peu, en effet ; les qualités les plus indispensables à un romancier ne s'y marquent nulle part : aucune invention, aucune action, un récit filandreux coupé de longues analyses morales et de longues oraisons, point de dialogue et rien qui en donne l'idée. Je sais nombre de bons lecteurs qu'il a fatigués ou rebutés. Et pourtant il serait impossible d'écrire l'histoire du roman français au dix-neuvième siècle sans tenir compte de *Volupté*.

L'imagination de Sainte-Beuve, — c'est lui qui nous

l'avoue, — n'a jamais été qu'au service de sa propre sensibilité. « Écrire un roman, pour moi, ce n'était « qu'une manière indirecte d'aimer et de le dire. » A cet égard, son livre est au moins aussi instructif que la *Vie de Joseph Delorme*, bien qu'il exagère quand il se flatte d'avoir peint « d'après des caractères vrais, « d'après des situations observées et senties », et de s'être attaché, « même dans la transposition de l'époque « et du milieu, à être rigoureusement vraisemblable. » D'ailleurs ce n'est pas à l'intérêt autobiographique, — qui n'a jamais préservé un roman de mourir, — que *Volupté* doit de survivre, pas plus qu'à sa valeur purement littéraire dont nous verrons qu'elle est curieuse et rare. Je répéterais volontiers ce que j'ai dit des *Poésies* de Sainte-Beuve et particulièrement des *Pensées d'Août* : l'intelligence ne supplée pas au don du poète ou du romancier ; mais elle empêche qu'une œuvre manquée le soit absolument. *Volupté* est une œuvre romanesque manquée ; mais nous la tenons pour la plus remarquable des œuvres romanesques manquées, la plus substantielle, la plus hardiment originale. Peu de gens la lisent : qu'importe, si ceux qui la lisent en reçoivent une forte impression ou, romanciers eux-mêmes, des suggestions fécondes ?

Le mieux, je crois, est de commencer par raconter le roman, ce qui n'est pas extrêmement facile. « Le vé- « ritable objet de ce livre, nous dit Sainte-Beuve dans « son *Avant-Propos*, est l'analyse d'un penchant, « d'une passion, d'un vice même et de tout le côté de « l'âme que ce vice domine et auquel il donne le ton, « du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, « mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, « tendre jusqu'à la mollesse enfin. De là, ce titre de

« *Volupté*, qui a l'inconvénient toutefois de ne pas « s'offrir de lui-même dans le juste sens et de faire « naître à l'idée quelque chose de plus attrayant qu'il « ne convient. » *Volupté* pourrait porter en sous-titre : *les Confessions d'Amaury*. Amaury est un prêtre qui a lu de très près les *Confessions* de saint Augustin et qui, dans la manière de se confesser, — mais seulement dans la manière, — lui empruntera beaucoup. Il raconte l'histoire de ses erreurs à un ami en qui il a reconnu les symptômes du mal dont il a eu tant de peine à guérir. Cet ami désespère de lui-même. « Avec « l'idée du bien et le désir d'y atteindre, il se croit « sans retour emporté dans un cercle d'entraînements « inférieurs et de mauvaises habitudes. » La volupté le tient et le possède. Amaury lui mettra sous les yeux la crise qu'il a traversée ; et peut-être cet exemple l'aidera-t-il à se désenchanter de son triste esclavage.

Amaury est entré dans le monde au moment où le monde essayait de se recomposer après les désastres de la Révolution. Jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, isolé au fond d'une campagne, grave, pieux, pur, il avait grandi comme Sainte-Beuve à Boulogne-sur-Mer. Comme Sainte-Beuve, il avait beaucoup lu. Les élégiaques latins lui avaient produit le même effet : un nouveau monde inconnu remuait déjà dans son cœur. Comme Sainte-Beuve enfin il s'était cru menacé d'une laideur repoussante ; mais « ce n'était là qu'un détour « particulier, une ruse inattendue de la sirène née « avec nous, qui s'est glissée à l'origine et veut triom- « pher en nos cœurs ; ce n'était qu'un moyen... de « l'amener plus vite à l'attrait sensuel en lui opposant « la difformité en perspective. » Il s'était également imaginé qu'un obstacle intime lui interdirait les joies

qu'il commençait à concevoir et dont il rêvait. Et ici une forte page dans le goût de Montaigne, mais corrigée par un lecteur de Pascal. « Je ne crains pas, mon « ami, d'entr'ouvrir à vos yeux ces misères hon- « teuses... parce que bien souvent tant d'hommes qui « font les superbes n'obéissent pas, dans les chances « décisives de leur destinée, à des mobiles secrets plus « considérables. On serait stupéfait, si on voyait à nu « combien ont d'influence sur la moralité et les pre- « mières déterminations des natures les mieux douées « quelques circonstances à peine avouables, le pois « chiche ou le pied-bot, une taille croquée, une ligne « inégale, un pli de l'épiderme : on devient bon ou « fat, mystique ou libertin, à cause de cela. Dans l'état « de faiblesse étrange où, par suite des désordres de « nos pères et des nôtres, nous est arrivée notre volonté, « de tels grains de sable, placés ici ou là, au début du « chemin, la font broncher et la retournent : on re- « couvre ensuite cette pauvreté de sophismes magni- « fiques. Pour moi qui sais combien d'heures d'ar- « dente manie, en cet âge d'intelligence et de force, « j'ai passées seul, navré, à remuer, à ronger de « l'ongle, à enfoncer dans ma chair ce gravier ima- « ginaire que j'y croyais sentir ; qui eusse payé joyeu- « sement alors du prix de mon éternité l'obstacle « évanoui, la séduction facile, la beauté de la cheve- « lure et du visage..., je ne crois plus tant aux expli- « cations fastueuses des hommes ; je ne vais pas cher- « cher bien haut, même dans les plus nobles cœurs, « l'origine secrète de ces misères qu'on dissimule ou « qu'on amplifie. » L'analyse de *Volupté* nous fournirait souvent l'occasion de citer d'autres pages aussi fortes ; c'est un des charmes de ce roman, — un charme

paradoxal, — que nous n'en voulons pas au romancier de s'effacer derrière le moraliste.

Dans ses courses à cheval de chaque jour, Amaury s'était accoutumé à rabattre par une grande et vieille ferme où habitaient, nobles épaves de la Révolution, monsieur et madame de Greneuc avec leurs deux petites-filles, l'une tout enfant encore, Madeleine de Guémio, l'autre âgée de dix-sept ans, Amélie de Liniers, dont les parents étaient montés sur l'échafaud. Amélie était belle, sans être une de ces beautés qui confondent les sens. Elle avait la noblesse du maintien, la régularité des traits, la décence qui sait contenir les mouvements de la sensibilité et une parfaite douceur. La vie retirée que menaient les Greneuc, cette vie d'abandon paisible, permettait aux deux jeunes gens une familiarité d'autant plus attrayante qu'elle était indéfinie. Ils ne s'avouaient pas leur tendresse ; mais celle de la jeune fille se révélait dans les intonations de sa voix et se lisait dans ses regards. Amaury, lui, l'aurait aimée si « par delà l'horizon d'un astre si charmant, derrière la vapeur d'une si blanche nuée » son âme n'avait entrevu toute une destinée de beaux orages. Il ne repoussait pas l'espoir d'une union ; seulement il en ajournait le terme jusqu'après des événements inconnus. Quand ils étaient ensemble, il lui confiait ses projets d'avenir, ses élans impétueux vers l'action et vers la gloire.

Un soir de mai, le long de l'enclos du verger en fleurs, il l'entretenait de ses ambitions et, chaque fois que le mot de gloire revenait sur ses lèvres, la jeune fille « répétait d'un ton plaintif, comme un refrain « de chanson qu'elle se serait chantée à voix basse et « sans y attacher trop de sens : *Vous l'aurez, vous l'au-*

« *rez.* » Les idées du jeune homme, excitées par l'heure, s'étendaient à mille objets. Dans son amour du savoir, il enviait la paix du cloître. Puis il sentait en lui des choses qu'on n'avait pas encore rendues comme il l'aurait voulu ; et il aspirait à la renommée du poète. « A ce vœu nouveau, mademoiselle de Liniers, qui « s'était tue à propos de cloître, reprit plus vivement, « assez moqueuse, je crois, et sans doute impatiente « de me voir à ses côtés tant de lointains désirs : « *Oh ! « vous l'aurez, vous l'aurez.* » Mais lorsque, redescendant à des considérations plus positives, il parla des obstacles que lui opposeraient son faible patrimoine et la ruine presque entière de sa famille, et qu'il prononça le mot de fortune, « elle laissa échapper d'une « manière charmante, comme si le refrain l'entraînait : « *Oh ! bien nous l'aurons !* »

Le passage est délicieux et j'aime encore ce qui suit : « Je l'entendis ! La lune brillait, l'arome des fleurs « nous venait de dessus l'enclos ; au même instant la « petite de Guémio s'écriait de joie à la vue d'un ver « luisant dans un buisson... Pendant que mademoi- « selle Amélie caressait plus complaisamment les « boucles de cheveux de cette chère petite qui lui ser- « vait de contenance et de refuge, j'aperçus à son doigt « une bague, présent de sa mère mourante, et dont la « pierre scintillait sous un rayon. J'affectai de la re- « marquer, je la désirai voir et pris de là occasion de « l'ôter à son doigt et de l'essayer au mien ; elle m'al- « lait, je la lui rendis : tout se fit en silence. Peu « d'instants après, je sortais à cheval, elle d'un pas « léger me précédant à la barrière ; et du dehors... je « lui jetai du geste un dernier salut. »

Mais à peine s'est-il éloigné qu'il se dit : « Quoi !

me fixer, me fixer là, même dans le bonheur ! » Et cette idée solennelle le fit tressaillir. Il ne peut accepter un bonheur rencontré dès ses premiers pas et qui lui coupe tout l'horizon des rêves. Cette félicité tranquille dans le mariage après un accord ininterrompu dans l'amour ne répond en rien au besoin inassouvi de sentir qui a été la fureur des enfants du siècle. Mais, sans incriminer le romantisme, on peut penser que le mariage, qui ne devrait jamais être une fin, risquerait d'être, pour certaines natures et pour certains enfants de tous les siècles, un commencement assez dangereux. Amaury songe qu'il repassera par ce verger en fleurs lorsqu'il aura vécu davantage, qu'il aura renouvelé son âme bien des fois, que les expériences l'auront mûrie, les comparaisons enrichie. Retrouvera-t-il alors la jeune fille à la bague ? L'aura-t-elle oublié ? C'est une chance à courir. Au fond il ne l'aime pas ; il n'aime que l'émotion qu'il se donne près d'elle. La preuve qu'il ne l'aime pas, c'est qu'il est travaillé par le désir de l'amour et qu'il passe et perd ses jours et ses rêveries dans l'attente de celle qui doit venir, mais dont il ne sait si elle viendra.

Son état ressemble assez bien à celui que Chateaubriand a décrit dans son chapitre du *Génie : le Vague des passions*. « Quand les monastères ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces âmes ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu des hommes. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde : alors elles sont devenues la proie de mille chimères ; alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur soli-

taire. » Mais ne poussons pas plus loin ce rapprochement : le cas d'Amaury est autrement subtil et raffiné que celui de ces âmes ardentes.

A une partie de chasse il est présenté au marquis de Couaën, un des hommes les plus importants de la contrée, qui a ramené d'Irlande, où une branche de sa famille était depuis longtemps établie, une jeune femme que l'on dit étrange et merveilleuse. Elle vit, avec son petit garçon et sa petite fille, retirée dans son manoir qui paraît être un nid d'intrigues politiques et de complots. Disons tout de suite que M. de Couaën, ennemi acharné du Premier Consul, nous est donné pour un grand homme, mais que rien dans le roman ne justifiera cette opinion. Il a du caractère, de l'intransigeance, des idées fumeuses et des ambitions démesurées qu'il flatte et trompe en les nourrissant de conspirations vaines. Amaury est invité au manoir et en devient un familier. Près de cet homme à la figure déjà labourée, au front sourcilleux, « à la bouche bien-« veillante, mais gardienne des projets de l'âme, à « l'attitude haute et polie », la marquise lui semble très belle, d'une de ces beautés étrangères auxquelles nos yeux ont besoin de s'accommoder.

« Je me trouvais encore, dira-t-il, après six mois de « liaison, dans un grand vague d'opinion sur elle, « dans une suspension de sentiments qui, bien loin « de tenir à l'indifférence, venait plutôt d'un raffine-« ment de respect et de mon scrupule excessif à m'in-« terroger moi-même à son égard. Présent, je la saluais « sans trop lui adresser la parole, je lui répondais sans « presque me retourner vers elle, je la voyais sans la « regarder : ainsi l'on fait pour une jeune mère qui « allaite son enfant devant vous. » A mesure qu'il la

connaîtra davantage, elle lui paraîtra tour à tour romanesque et sensée, et pleine de contrastes, « une âme « si troublée, puis tout à coup si dormante, si noyée « en elle ou si tendue sur les deux ou trois êtres « d'alentour, tantôt ne sortant pas d'une particulière « angoisse, tantôt ravie en des espèces d'apathies mys- « térieuses... » Il nous la montrera indolente, absente et lointaine. « Dans son indifférence des choses, dans le « règne souverain de sa fantaisie, il y avait des jours « de brume et de pluie où elle se parait, dès le matin, « avec une recherche ingénue et des jours de gai so- « leil où elle s'oubliait, jusqu'au moment de sortir, en « son premier négligé. » Enfin, pour nous peindre ses distractions, il trouvera cette jolie image d'humaniste : « Elle rentrait comme les Nymphes antiques, « dans ses royaumes mystérieux, sous les fontaines. » On comprend pourquoi je me plais à rassembler les traits épars de ce portrait : c'est celui de madame Hugo, amoureusement tracé.

Peu à peu, madame de Couaën et Amaury se sont habitués au charme des confidences. Ils se promènent ensemble. Ils vont un jour prier à une vieille chapelle. Chemin faisant, elle lui raconte son enfance en Irlande, son mariage, l'antagonisme de son mari et de son frère qui voyait dans la Révolution un puissant moyen d'émancipation pour son pays. Il s'émeut à l'entendre : elle s'émeut à lui parler ; et ils reviennent silencieux. « Comme il faisait assez de jour, nous distinguâmes « bientôt M. de Couaën en face sur la plate-forme du « château : il nous avait reconnus et nous regardait « venir, seuls êtres en mouvement dans la montagne, « précédant les ombres du soir... Au moment de notre « entrée dans la cour, madame de Couaën courut légè-

« rement à sa rencontre... et lui expliqua l'objet de « notre promenade. Il accueillit avec lenteur sa justi- « fication empressée, paraissant en jouir, immobile et « souriant, un peu voûté, toute sa personne exprimant « une bien tendre complaisance. Après qu'elle eut fini, « il l'entoura de son bras comme un père satisfait et « la souleva presque jusqu'à lui, la baisant aux che- « veux, car elle dérobait le front. *Un glaive soudain ne « m'eût pas autrement frappé.* » C'est par la jalousie que l'amour lui signale sa présence. Les avances les plus vives de l'amitié ne sont rien à côté de la plus indifférente familiarité du mariage. Mais pensez-vous que la découverte de ce sentiment, qui couvait en lui à son insu, va le remplir d'angoisse ou d'effroi ? « Ma « douleur même était un signe que j'interrogeais avec « espoir... j'étais sorti de mon néant, j'aimais... Au « réveil, mon premier mouvement était de me sonder « l'âme pour y retrouver ma blessure : j'aurais trop « craint d'être guéri. » A de pareils traits nous ne saurions douter que la confession est sincère.

Madame de Couaën ne semblait pas s'apercevoir des changements qui s'étaient opérés dans Amaury ou ne cherchait pas à en deviner la cause. Autant il évitait de la regarder auparavant, autant il était devenu avide de la contempler. « Pourquoi regardez-vous donc toujours maman ainsi ? » lui demandait un jour la fillette. Mais sous ces regards la mère restait calme, sereine. On ne pouvait soupçonner en elle le moindre désir de séduire. Malheureusement, qu'elle le désire ou non, toute femme est à certains moments une séductrice. « Il est des saisons et des mois, dit Amaury, où « elle devient sujette aux langueurs. Elle se lève dans « un nuage qui ne la quitte pas et qui la revêt d'une

« tiédeur perfide. Ses yeux nagent, ses bras retombent, « tout son corps s'oublie en d'incroyables postures ; « sa voix flatteuse va au cœur et fait mourir. Quand « on approche, l'émotion gagne, le trouble est conta- « gieux ; chaque geste, chaque parole d'elle semble « une faveur. On dirait que ses cheveux négligemment « amassés sur sa tête vont se dérouler ces jours-là au « moindre soupir et vous noyer le visage : une vo- « lupté odorante s'exhale de sa personne comme d'une « tige en fleur. » Quel que soit le sens que l'on donne au titre du livre, c'est là un des passages qui le légitiment. Rappelons-nous seulement, — car nous aurons à y revenir, — que celui qui parle est un prêtre.

Cependant la séduction devient trop forte : Amaury projette de fuir. Mais au moment où, par une nuit froide et brune, il allait s'embarquer, madame de Couaën accourt sur le rivage, pareille à Velléda. « Il ne lui manquait que la faucille d'or. » Elle vient d'apprendre que sa mère est morte et le supplie de ne pas partir, de ne pas les abandonner quand elle a tant besoin de lui et que M. de Couaën l'aime tant ! « Dites que vous resterez toujours avec nous, que vous ne vous marierez jamais... » *Vous ne vous marierez jamais !* Quand Balzac a refait *Volupté* et en a fait *le Lys dans la vallée*, c'est un des mots qu'il a pris à Sainte-Beuve. Mais ce mot était bien plus naturel sur les lèvres de son héroïne, madame de Mortsauf, que sur celles de madame de Couaën. On comprenait que madame de Mortsauf, très consciente de l'amour qu'elle ressentait et qu'elle inspirait, mariée à un malade dont elle était obligée de dissimuler constamment l'incapacité et l'hypocondrie, commît l'imprudence de vouloir s'attacher à jamais le jeune homme en qui elle trouvait un sou-

tien. On comprend moins bien que madame de Couaën, appuyée sur un mari qui est un véritable chef de famille, prétende enchaîner à sa vie cet Amaury qui ne lui a pas même dit qu'il l'aimait.

Amaury demeure donc, et bientôt il accompagne ses amis à Paris où son métier de conspirateur appelle M. de Couaën. Mais je n'entrerai pas dans le détail, d'ailleurs fastidieux, de cette conspiration. Qu'il nous suffise de savoir qu'après un séjour de deux mois aux Feuillantines, chez une tante de M. de Couaën, qui, ancienne supérieure d'un couvent de Rennes, y vivait en communauté avec de vieilles religieuses, ils s'en retournent en Bretagne ; que le marquis y est arrêté, et qu'ils reviennent à Paris afin d'essayer de le sauver. Pourquoi de tous les quartiers de Paris, Sainte-Beuve a-t-il choisi ces Feuillantines que les souvenirs d'enfance de Hugo ont en quelque sorte consacrées ? On dirait qu'il tient expressément à nous rappeler que les Hugo sont au fond de son histoire.

J'ignore si le Paris du Consulat, « dans l'opulence de son désordre et la frénésie de ses plaisirs », étalait les spectacles babyloniens que nous décrit Amaury ; mais j'ai peine à croire que de la Madeleine aux Feuillantines il était obligé de « traverser, comme à la nage, une mer impure. » Les tentations l'assaillaient, et quelles tentations ! Imaginez, si vous pouvez, un janséniste ou un calviniste sensuel égaré dans l'Alexandrie d'*Aphrodite*, et vous n'en aurez encore qu'une faible idée. Du reste il courait à leur rencontre. Un instinct funeste le dirigeait vers les carrefours « les plus jonchés de pièges », où « mille propos de miel et de boue l'accueillaient au passage. » Il se compare à un cerf aux abois, le front en eau, les pieds brisés, les lèvres arides :

c'est effrayant. « Et, s'écrie-t-il, lorsque j'avais rega-
« gné l'autre rive, lorsque, échappé au naufrage sur
« ma nouvelle montagne, j'arrivais au petit couvent
« où les bonnes religieuses de madame de Couaën
« n'avaient pas achevé de souper, il se trouvait que ma
« course dévorante à travers ces mondes de corruption
« n'avait pas duré plus d'une heure. « Il en faut encore moins pour succomber ; et il succomba enfin à son second voyage.

De ce jour sa double vie commence. Il s'abandonne à toute sa sensualité, et il continue d'aimer madame de Couaën. Son mari ayant été transféré dans une maison de santé de Passy, elle est venue se loger à Auteuil. Amaury y noue des relations avec les idéologues ; il assiste même à leur dernier dîner philosophique en compagnie de Cabanis, de Garat, de Joseph Chénier ; il suit les cours de Lamarck ; et en même temps il lit *René* où il se reconnaît tout entier. Mais derrière tout ce qu'il fait, derrière tous ses égarements, son amour est là, « pensée fidèle, sentiment voilé et puissant dans « sa langueur, désir sans espérance, lampe sans éclat. » Ses pires chutes le ramènent vers la femme aimée, mais le ramènent égoïste et dur : elle s'en aperçoit à peine. Elle est confiante, sans désir, « assez comblée « de voir à côté d'elle son ami, de lui abandonner « au plus sa main pour un instant ». Ces moments lui deviennent vite une douleur, une honte. Il souffre de sa position incomplète et fausse. Il aspire à se libérer.

L'occasion va lui en être offerte. Le Premier Consul a désigné comme résidence à M. de Couaën la ville de Blois où il habitera sous la surveillance de la haute police. Amaury est décidé à ne pas les suivre. Madame

de Couaën s'en étonne et s'en effraie. Il lui en donne la raison : il l'aime et il a besoin d'être aimé. Elle lui répond avec une ingénuité qui pourrait passer pour de la subtilité, une ingénuité imprudente qui ne défend pas absolument l'espoir. Alors il se tourne vers M. de Couaën qui, lui aussi, insiste. Il lui écrit une lettre où il lui touche quelque chose de l'état de son pauvre cœur et des passions promptes de la jeunesse. « Je lui demandai s'il ne voyait d'inconvénient pour « personne à cette union de plus en plus étroite où « il me conviait. » Et quelques lignes plus bas, notons bien l'aveu d'Amaury qui est à verser au dossier Sainte-Beuve-Hugo : « N'y avait-il pas aussi dans cette singu- « lière démarche une arrière-pensée non avouée d'être « plus libre désormais selon l'occasion et plus dégagé « de procédés à son égard, l'ayant, en quelque sorte, « averti ? Je ne pense point que cette méchante finesse « se soit glissée là-dessous ; mais la nature est si tor- « tueuse et si doublée de replis que je n'oserais rien « affirmer. » Victor Hugo a certainement lu *Volupté*. Je voudrais bien savoir quelles réflexions ce passage lui a inspirées. Il y avait tout juste quatre ans que Sainte-Beuve avait fait près de lui la même démarche qu'Amaury près de M. de Couaën. M. de Couaën rassura Amaury. « Ne vous mettez pas, lui dit-il, à tour- « menter avec votre pensée inquiète une situation « simple, que tous les bons et loyaux sentiments ga- « rantissent. » Et il fut convenu que le jeune homme irait bientôt les rejoindre.

Il faut dire qu'il avait rencontré à Auteuil, près de madame de Couaën, une jeune femme, madame R..., que son mari laissait fort libre, et qu'il avait entrepris

de la séduire. On pourrait omettre cet épisode ; mais il est utile à la connaissance du caractère d'Amaury. C'est avec celui de mademoiselle de Liniers, le mieux venu du livre ; et il jette à travers la monotonie de toute cette dernière partie une étrange lueur. Madame R... lui servait à « ennoblir le dérèglement de son cœur », en ce sens qu'il se jugeait moins indigne de son véritable amour, moins infidèle, lorsqu'il se contentait d'un échange de propos galants avec elle que lorsqu'il s'abandonnait à d'autres séductions. Mais ce n'était là qu'un sophisme, car il y avait des jours où le plaisir même qu'il avait pris à ces propos vous le renvoyait, ô Chananéennes, plus désarmé, plus vulnérable. Quant à cette jeune femme, il nous en fait un portrait psychologique qui vaut au moins celui de madame de Couaën et qui me semble même plus neuf.

Elle était honnête, mais coquette ; elle ne se livrait point. « Passé une limite très voisine, c'était une fer-« meture sourde, obstinée, et comme de prudence, une « discrétion sans grâce et sans le vague du mystère. » Elle ne permettait pas qu'on pénétrât dans sa vie d'avant-hier. On la sentait timorée, dissimulée par habitude et par crainte. Il dira précieusement : « C'était un calice qui doutait de ses parfums. » Elle était plus fière qu'heureuse des lettres passionnées qu'il lui adressait. S'il la suppliait de s'épancher dans ses réponses, elle le lui promettait et ne tenait pas sa promesse. Mais il découvrit qu'elle détruisait presque tout ce qu'elle lui avait d'abord écrit. Chaque matin, au réveil, elle déchirait ses billets d'après minuit. Elle ne donnait l'impression de l'abandon et presque de la fragilité que là où ils n'avaient à eux qu'une minute rapide, à la traversée d'une chambre dans l'autre.

Tantôt elle lui prodiguait les familiarités comme si elle voulait qu'on la crût sa maîtresse ; tantôt elle affectait l'insensibilité, l'indifférence, le dédain. Sa force de résistance n'était pas moins grande que sa force de réticence. Chez elle, la présence d'esprit, la vertu, veillaient toujours. Quand, aux heures d'accalmie, il lui disait qu'elle pouvait compter sur son affection inaltérable et son éternelle estime, ce mot d'estime la faisait pleurer de reconnaissance. Elle n'admettait pas l'idée d'une rupture, dans son admirable insouciance du mal qu'elle pouvait faire.

Un matin, arrivé brusquement chez elle, plus exaspéré de la voir redoubler de défense et de réserve, il lui dit brutalement combien il souffrait à ses côtés et combien il l'en haïssait. Elle l'écoutait pâle et muette. Cet impassible silence excita sa colère. « J'étendis la « main et je l'enfonçai avec fureur dans la chevelure « négligée qui s'assemblait derrière sa tête, la tenant « ainsi sous ma prise et continuant à sa face ma lente « invective. Le mince roseau ne plia pas, il ne fut pas « même agité. Elle resta haute, immobile jusqu'au « bout, souriant avec mépris à la douleur et à l'in- « jure... A la fin, de fatigue et de honte, je retirai ma « main ; ses cheveux dénoués l'inondèrent ; l'écaille « du peigne, que j'avais brisé sous l'effort, tomba à « terre en morceaux. Alors seulement, les yeux levés « au ciel, avec une larme sur la joue, et rompant son « silence : « Amaury, Amaury, est-il bien possible ? « s'écria-t-elle ; est-ce vous qui me traitez ainsi ? » Ils comprirent bientôt que la rupture s'imposait. Il trouva des prétextes pour ne plus retourner la voir ; elle cessa de lui écrire.

Quelques années plus tard, il apprit que son union

avec son mari s'était resserrée, qu'elle avait un enfant et qu'elle semblait heureuse. Sainte-Beuve a eu bien tort de ne pas lui donner un nom. Cette singulière figure, qui nous reste assez mystérieuse, est presque une création. N'oublions pas qu'il sera un de nos grands portraitistes de femmes. Je ne pense pas qu'il ait inventé madame R... : il n'inventait pas. Quand il ne rencontrait pas son modèle dans la littérature ou dans l'histoire, il le prenait dans une réalité qu'il avait vécue.

Mais retournons à madame de Couaën, comme Amaury. Il arrive à Blois où elle l'accueille par un cri de surprise. Son fils avait eu la nuit même de violents étouffements. « Une première et inévitable pensée me « blessa, c'est qu'en ce moment peut-être elle eût « mieux aimé voir entrer le médecin que moi-même. » Il regagne Paris assez vite. Les graves affaires auxquelles il a été mêlé (toujours la conspiration) l'obligent à y demeurer encore quelque temps. Mais il apprend que l'enfant est mort, que M. de Couaën a obtenu de pouvoir séjourner quinze jours à Paris et qu'il y amène sa femme. Amaury va les attendre.

Ils arrivent en pleine nuit. Le marquis est abattu. Ce n'est pas seulement un enfant qu'il a perdu ; c'est l'héritier de son nom ; et Amaury pense qu'il est homme à en désirer un autre. « Mon front se couvrit « de honte, je souhaitai que les médecins la jugeassent « atteinte de mort. » Pauvre femme ! Elle considère que le coup qui l'a frappée l'a punie d'avoir désiré quelque chose hors du cercle tracé, hors de la famille. Il semble que l'harmonie soit rompue entre Amaury et ses amis. M. de Couaën commence à lui peser. « Quel

« chaos, que d'énigmes, quelles mers peu navigables « que ces âmes de grands hommes ! » Il lui échappe de le contredire âprement. « Ah ! s'écrie M. de Couaën, « combattez-moi, réfutez-moi à extinction, pourvu que « vous nous aimiez ! » Et je l'aimais en effet... Absent, « cet homme énergique eut toujours une large part de « moi-même ; je lui laissai dans le fond du cœur un « lambeau saignant du mien, comme Milon laissa de « ses membres dans un chêne. Et j'emportai aussi des « éclats de son cœur dans ma chair. » Cependant M. de Couaën garde quelque ombrage des contradictions d'Amaury, et il s'avise tout à coup d'une ride jalouse, « comme si, en ces sortes de caractères superbes, l'éveil « même dans les sentiments plus tendres ne pouvait « venir qu'à l'occasion d'un choc dans les sentiments « plus fiers. » Un jour, l'ayant laissé en conversation avec sa femme et rentrant une demi-heure après, il lui dit d'un ton de voix légèrement altéré : « Ah ! vous « êtes là encore ? » De son côté, madame de Couaën, quand ils sont seuls, lui demande : « Est-ce que vous « êtes bien changé pour nous ? Est-ce bien vrai qu'une « autre nous a remplacés ? » Amaury avait ainsi trouvé le moyen « d'aigrir le sombre deuil de l'un, d'obscur- « cir l'angélique résignation de l'autre, d'enfoncer « un gravier de plus sous leurs pas meurtris. » Les quinze jours passés, monsieur et madame de Couaën repartent pour Blois ; et peu après Amaury reçoit de celle qu'il ne devait plus revoir qu'une fois sur cette terre un petit paquet où elle lui envoie un portrait en médaillon de sa mère et une boucle de cheveux de son fils.

Il est las, dégoûté de lui-même, excédé des voluptés qui amollissent sa volonté et lui endurcissent le cœur.

Mais où rencontrer le frein dont il aurait besoin ? « J'étais tenté de m'aller jeter aux pieds d'un prêtre « pour qu'il me tirât de mon abaissement. » Le prêtre vint au-devant de lui, un abbé qui ressemble à Lamennais et que Dieu avait investi du don d'être aimé. On lui ouvre une belle bibliothèque janséniste où il apprend à connaître, à aimer, à pratiquer Port-Royal. Bref, il entre au séminaire. Ici un chapitre sur la vie au séminaire, qui est de Lacordaire. Sainte-Beuve lui ayant, au moment de l'écrire, demandé des renseignements, Lacordaire le conduisit au séminaire d'Issy, et, le lendemain, il lui envoya une longue lettre où il complétait ses instructions de la veille. Sainte-Beuve l'inséra dans son récit et ne s'en cacha pas.

Des années passèrent. Amaury prêtre va se rendre à Rome ; mais avant il veut revoir son pays natal et, au fond de lui-même, le château de Couaën. Il le croyait inhabité. Il y est reçu par M. de Couaën qui y a ramené, sur son désir, sa femme mourante. Et sentant en effet les approches de la mort, madame de Couaën demande à Amaury de la confesser, de la communier, de la préparer au suprême passage. Il la confesse, la communie et lui donne l'extrême-onction. Il porte le pinceau sacré « à ces yeux d'abord, comme « au plus noble et au plus vif des sens ; à ces yeux « pour ce qu'ils ont vu, regardé de trop tendre, de « trop perfide en d'autres yeux, de trop mortel ; pour « ce qu'ils ont lu et relu d'attachant et de trop chéri ; « pour ce qu'ils ont versé de vaines larmes sur les « biens fragiles et sur les créatures infidèles, pour le « sommeil qu'ils ont tant de fois oublié, le soir, en y « songeant. — A l'ouïe aussi pour ce qu'elle a entendu

« et s'est laissé dire de trop doux, de trop flatteur et « enivrant... — A cet odorat ensuite, pour les trop « subtils et voluptueux parfums des soirs de printemps « au fond des bois, pour les fleurs reçues le matin et « tout le jour respirées avec tant de complaisance. — « Aux lèvres, pour ce qu'elles ont prononcé de trop « confus ou de trop avoué..., pour leur murmure inar- « ticulé, pour leur silence. — Au cou au lieu de la « poitrine pour l'ardeur du désir, oui, pour la douleur « des affections, des rivalités, pour le trop d'angoisse « des humaines tendresses, pour les larmes qui suf- « foquent un gosier sans voix, pour tout ce qui fait « battre un cœur ou ce qui le ronge. — Aux mains, « aussi, pour avoir serré une main qui n'était pas sain- « tement liée, pour avoir peut-être commencé d'écrire « sans l'achever, quelque réponse non permise. — Aux « pieds pour n'avoir pas fui, pour avoir suffi aux « longues promenades solitaires, pour ne pas s'être « lassés assez tôt au milieu des entretiens qui sans cesse « recommençaient. » Vous reconnaissez ici les deux motifs que traiteront, deux ans et vingt ans après Sainte-Beuve, Lamartine et Flaubert, les deux scènes célèbres dans notre littérature de la mort de Laurence confessée par Jocelyn et de l'extrême-onction donnée à madame Bovary. Il y a bien quelque gloire à être un pareil devancier.

Plus tard, Sainte-Beuve jugea bon de faire suivre son roman des témoignages les plus flatteurs de ses illustres contemporains : Chateaubriand, Michelet, Villemain, Nisard, Brizeux, Magnin, Desbordes-Valmore, George Sand. Le plus plaisant est celui de Chateaubriand. Il n'en était encore qu'à la page 51 ; — quand

on s'arrête à la page 51 d'un roman pour écrire à l'auteur, il y a des chances qu'on ne le reprenne plus ; — mais il était ravi. Cela lui paraissait aussi beau que si lui-même l'avait fait. « Comment n'ai-je pas trouvé... *ces deux vieillards et ces deux enfants entre lesquels une révolution a passé* et *les torrents de vœux et de regrets aux heures les plus oisives* ?... Bien est-il heureux, monsieur, que ma jeunesse fût achevée dans mes *Mémoires*, car je vous aurais certainement volé. » Michelet non plus n'avait pas entièrement lu le livre ; mais il y reconnaissait la psychologie morale de leur époque. Quant à George Sand qui, avec une perspicacité douteuse, avait déjà diagnostiqué en Sainte-Beuve une âme angélique, elle criait au chef-d'œuvre. *Volupté* était le plus beau roman de la nouvelle littérature. Mais, comme elle s'embarrassait peu des combats de la chair et de l'esprit, il lui semblait qu'Amaury faisait bien des manières. L'amour d'une femme l'eût guéri plus vite et plus sûrement que le cloître. (Là-dessus elle n'avait pas tout à fait tort)... Puis elle craignait que le livre ne fût vraiment utile et profitable qu'aux dévots. « M. de Couaën, disait-elle, se consolant de la perte de son fils, de sa femme et de toutes ses espérances par la croyance catholique me choque... Je vous déclare qu'à la place de M. de Couaën, je me brûlerais la cervelle. » Heureusement elle n'a jamais eu à se consoler de pertes aussi graves ! Elle terminait sur des remarques de style très justes. La vérité est que, malgré tous ces beaux témoignages, le roman n'eut qu'un succès d'estime et dans un cercle restreint. « Il « fut accueilli avec bienveillance, dit Sainte-Beuve, et « il passa avec une extrême facilité. Il passa *comme* « *une lettre à la poste*. Cela m'a étonné depuis à la

« réflexion ; mais rien ne prouve mieux la disposition « accueillante et large où étaient alors les esprits let- « trés et cultivés. »

En effet, le public qui s'était rebiffé à *Joseph Delorme* ne broncha pas à *Volupté*. Cela vient peut-être de ce que le lyrisme édifiant dont il débordait et l'effort de bonne volonté qu'il exigeait du lecteur en défendaient la nouveauté audacieuse. Les défauts sautent aux yeux : point d'action, un mouvement à peine sensible, « monotone et subtil », l'attente de quelque chose qui ne se produit jamais, « des intervalles immenses pour des riens. » Mais ces défauts avaient été voulus ; et les autres étaient bien involontaires. Qu'un romancier puise dans son expérience personnelle, qu'il dépayse et transpose sa propre histoire : c'est souvent un gage de succès, à condition toutefois qu'il se donne du recul pour en mieux distinguer les ressources, les effets, les conséquences, et qu'il ne la travestisse pas. Sainte-Beuve écrivait son roman d'amour dans le temps même où il le vivait avec le plus d'ardeur. Il pouvait le chanter, si j'ose dire, et composer le *Livre d'amour* : il se trompait en croyant pouvoir le raconter. On n'écrit pas l'histoire sur le champ de bataille. Et le travestissement qu'il lui faisait subir le dépouillait de sa vraisemblance morale.

Il prenait la situation où il s'était trouvé, mais il changeait les personnages et ne s'apercevait pas que, du même coup, les rapports entre eux devaient au moins se modifier. Hugo déguisé en conspirateur royaliste d'âge mûr, toujours fidèle à sa femme, usé par les mécomptes, aigri par son obscurité, n'était plus Hugo. Sainte-Beuve, jeune aristocrate, élégant cavalier, assez fortuné pour ne rien faire, n'était plus l'ancien

carabin de *Joseph Delorme*. On ne s'expliquait plus très bien la fascination de l'un sur l'autre ni cette fervente amitié que, dans la réalité, avaient scellée les mêmes joies intellectuelles et les mêmes ambitions. Souvent, au cours de son récit, il lui arrive d'oublier l'être qu'il a imaginé et de ne plus se souvenir que de l'être réel. Nous serons surpris, dans les dernières pages, d'entendre Amaury nous dire qu'il retombait sous l'influence des paroles de M. de Couaën, « tout en y « sentant plus fortement que jamais quelque chose « *d'outré, de faux...* » C'est Hugo que Sainte-Beuve a dans l'esprit et non M. de Couaën qui n'avait point mérité jusqu'ici qu'on lui appliquât ces deux épithètes, ni surtout la seconde. Tant qu'il immobilise ses personnages, — j'en excepte madame R..., — les portraits sont beaux ; dès qu'ils se meuvent, ce ne sont plus que des ombres sur lesquelles il projette de temps en temps la lumière crue d'un souvenir personnel qui les fait paraître encore plus factices. Mais rien ne dépasse en invraisemblance la conversion d'Amaury Sainte-Beuve et son entrée dans les ordres. Et que dire de ce prêtre qui, entremêlant sa confession d'homélies à la manière de saint Augustin, s'attarde si complaisamment à l'évocation de ses voluptés ? Il me rappelle le sévère chrétien Eudore des *Martyrs*, qui nous raconte, à nous en faire sécher d'envie, ses amours avec Velléda et sa vie voluptueuse à Naples. Et l'un et l'autre me rappellent, toute révérence gardée, ce converti à l'abstinence que l'Armée du Salut exhiba un soir sur ses tréteaux. Il dit à ses frères quel misérable pécheur il avait été, avec quelle lâcheté il acceptait, sollicitait, mendiait petits verres sur petits verres, et tout à coup, au souvenir de ces petits verres

brillants et parfumés, il soupira : « Mon Dieu, que c'était bon [1] ! »

Là nous touchons au vice du livre et en même temps à ce qui en constitue la pénétrante originalité. Il faut prendre le roman de *Volupté* pour ce qu'il est, pour l'étude d'un cas psychologique. Amaury a séparé la vie des sens de la vie du cœur, et il porte alternativement dans la vie des sens la nostalgie de la vie du cœur et dans la vie du cœur le remords de la vie des sens. Mais ce remords et cette nostalgie, qui aiguisent l'attrait de cette double vie, lui laissent toujours le sentiment de l'incomplet et comme un espace vide où se déploient son rêve et sa langueur. Il s'absorbe dans les contrastes irritants et passionnés que lui impose son imagination. Il a le goût des complexités savantes, des chemins obliques, des hésitations et des timidités qui lui permettent de tourner et de retourner l'objet de son désir. Tout lui devient jouissance, même la sensation de honte qui réveille en lui les délicatesses de l'âme. Cette perversion intime, Sainte-Beuve l'a impitoyablement analysée et en a déroulé les tristes conséquences : le relâchement de la volonté, le gaspillage de l'intelligence, l'impuissance de se donner, c'est-à-dire d'aimer, la satiété et le dégoût, l'endurcissement

1. Sainte-Beuve a fait la même critique du récit d'Eudore. « C'est une coquette à sa manière que ce bel Eudore. » Et il la fait bien plus joliment et poétiquement dans une note du *Chateaubriand et son groupe littéraire* : « Tandis qu'Eudore parle, dit-il, et d'une voix hypocrite à force d'être mélodieuse, caresse si longuement son repentir, il me semble entendre à deux pas de là, derrière un arbre, un Faune moqueur qui joue sur sa flûte un air tendre, et j'y mets ces paroles de La Fontaine : *Hélas ! quand reviendront de semblables moments !....* ou encore ce joli vers de Moncrif sur les belles heures envolées : *Rendez-les moi, grands dieux, pour les reprendre encore !* » Mais les confessions d'Amaury n'ont pas le charme de celles d'Eudore.

et des accès soudains de colère outrageante. La personne morale est réduite à n'être plus « qu'un composé « de courants et de fluides, un amas mobile et tour- « noyant, une scène commode à mille jeux, espèce de « nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi « sincère et toujours vaine. »

L'anatomie était si minutieusement faite, jusqu'aux fibres les plus ténues, qu'on a pu se demander, — l'observation est de M. Henri de Régnier, — si Marcel Proust n'y avait pas trouvé un exemple et un modèle, car c'est le privilège de Sainte-Beuve poète et romancier, que son influence s'exerce, longtemps après lui, sur les avant-gardes. Je ne crois pas qu'aucun moraliste ait jamais écarté d'un doigt plus soigneux, plus agile et plus cruel les voiles diaprés dont le dilettantisme de la volupté revêt ses désirs, et nous ait mieux montré ce qui s'y cache d'amour-propre et de perversité. Un prêtre lui écrivit : « Je ne comprends pas que vous, Monsieur, homme du monde, ayez pu sonder ainsi et poursuivre le vice dans ses illusions, ses agitations, ses transformations, ses délires, ses excès, ses remords. Je croyais naïvement qu'il ne pouvait y avoir qu'un confesseur, homme d'esprit, d'observation et d'expérience, capable de le saisir ainsi et de le dépeindre. » Bien des casuistes auraient pensé comme ce prêtre [1].

Mais un confesseur n'aurait pas consigné le résultat de son expérience dans un style semblable à celui de *Volupté*, dans ce style métaphorique, allégorique, ondoyant et onctueux, chargé de souvenirs littéraires et de figures de rhétorique, apostrophes et prosopopées,

1. « Quand on a fait *Volupté*, me dit madame Swetchine la première fois que je la vis, on a une responsabilité. » Je m'inclinai en silence. » (*Nouveaux Lundis*, I, p. 224.)

gorgé d'odeurs, de rayons, de murmures d'eaux vives, d'ombres forestières. Les comparaisons empruntées à la nature, au lieu d'y faire circuler de l'air et de la fraîcheur, y créent une atmosphère opaque et lourde de serre chaude. Les fleurs s'y entassent en tel nombre qu'on les sent qui commencent à pourrir. Parfois la corruption de ce style s'accorde pleinement à la corruption du cœur qui se livre à nous, et nous nous y plaisons comme à une singulière et surprenante harmonie. On s'afflige de lire des phrases du goût de celle-ci : « J'en étais déjà à goûter les prémices de cette fidélité « commencée, à entendre du fond de mon ennui, « comme dans un bosquet obscur avant l'aube, le « murmure d'allégresse de la chasteté renaissante. » Mais on tourne la page, et on admire la souplesse enlaçante de l'écrivain et son habileté à rendre le plus subtil de sa pensée sans en perdre un atome. George Sand avait bien vu qu'une telle luxuriance d'images essayait de suppléer au mouvement et servait à couvrir « la fixité de la pensée ». Seulement il est fâcheux, pour l'effet moral, qu'un livre qui dénonce tous les vices de la volupté révèle chez son auteur un si voluptueux désir de s'enchanter avec des couleurs et des sons ; et l'on doute un peu de la sincérité d'un repentir qui fait le beau devant son miroir.

D'ailleurs, il renoncera désormais au style de son roman. « J'avais une manière, dira-t-il ; je m'étais « fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à « raffiner ma pensée ; je m'y complaisais. La nécessité, « cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en « changer ; cette nécessité, qui, dans les grands mo- « ments, fait que le muet parle et que le bègue arti- « cule, m'a forcé, en un instant, d'en venir à une

« expression nette, claire, rapide, de parler à tout le « monde et la langue de tout le monde : je l'en re- « mercie [1]. »

⁂

Nous passerons sur sa nouvelle *Madame de Pontivy* qu'il écrivit et publia en 1837 dans la *Revue des Deux Mondes*, avec l'espoir, bien chimérique, que madame Hugo la lirait et reviendrait à lui. Il y peignait le bonheur de deux amants qui, après s'être séparés sans raison, se reprennent, arrivent à la fusion véritable des âmes et, toujours unis, « s'avancent dans les an- « nées qu'on peut appeler crépusculaires et où un voile « doit couvrir toutes choses en cette vie, même les « sentiments devenus chaque jour plus profonds et « plus sacrés. » Si, par extraordinaire, madame Hugo l'a lue, elle a dû la trouver, comme nous, fort mau- vaise. C'en était fait ; le romancier était mort.

Il faillit ressusciter une dizaine d'années plus tard. Il avait aimé une des filles du général Pelletier, l'avait demandée en mariage et avait essuyé un refus dont il avait été si atteint qu'il erra trois jours durant, dit-il dans une lettre à son ami Juste Olivier, « comme un chien sous le soleil ». Vers la même époque (1840) il fut présenté à madame d'Arbouville. Le 29 août, le jour où mademoiselle Pelletier l'avait refusé, il écrivait sur ses *Cahiers* : « Pauvre cœur une dernière fois brisé, « tu crois souffrir plus que tout. Illusion encore ! Per- « sonne ici-bas n'a le monopole de la douleur. Je puis « dire de mon âme ce que Manzoni a dit de l'Italie :

1. *Portraits littéraires*, III, p 550.

« Repentante toujours et jamais convertie [1]. » Ce n'était point madame d'Arbouville qui le convertirait à la sagesse [2].

Elle avait trente ans ; elle était la fille du comte de Bazancourt, l'arrière-petite-fille de la comtesse d'Houdetot que Jean-Jacques avait aimée et la nièce de M. Molé. Sa mère, qui avait du sang créole, l'avait élevée dans des idées religieuses teintées de mysticisme. Mariée à vingt-deux ans au chef de bataillon, M. d'Arbouville, qu'elle aimait avec passion, elle le suivit en Afrique où le climat l'éprouva au point qu'il lui fallut revenir à Paris. Elle semble s'en être consolée assez facilement. Elle faisait des vers ; elle écrivait des nouvelles ; et elle ouvrit au faubourg Saint-Honoré un salon littéraire très recherché et fort avantageusement par les candidats à l'Académie, au nombre desquels figurait Sainte-Beuve. Madame d'Arbouville était laide : elle en avait souffert ; elle en souffrait ; mais, si sa laideur, disait madame de Janzé, la rendait mélancolique, la mélancolie la rendait attrayante, — et son esprit encore plus que sa mélancolie. Sainte-Beuve distinguait les femmes belles en trois classes : « Celles « qui le sont ; — celles qui l'ont été et qui le sont « toujours ; — celles qui auraient dû l'être et qu'un « simple accident a *voilées*, mais en qui tout révèle « la première intention naturelle. » Et il ajoutait : « Combien elle était de celles-là ! » Il remarquait aussi qu'une laide est plus portée à la coquetterie qu'une belle. « Elle agace les hommes et l'autre les

1. *Mes Poisons.*

2. Sur madame d'Arbouville, voir Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, son article à la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1909 et son livre sur le même sujet.

attend. » Et, selon lui, madame d'Arbouville, coquette d'esprit, « agaçait les hommages » et le faisait à coup sûr.

Je crois qu'il l'a bien jugée : plus fière que tendre, plus glorieuse que passionnée ; la plus dissipée des femmes sérieuses. Et l'auteur de *Volupté*, revenant à ses images familières, a pu dire très justement : « Elle « veut toujours en amour des fleurs... Il vient un mo- « ment où, les fleurs données, les sentiments naturels « n'ont plus qu'à produire leur fruit. Mais elle ne veut « pas de ce fruit et demande toujours et toujours des « fleurs. » Elle était de ces femmes qui aiment surtout à être aimées, qui, sûres d'elles-mêmes, ne voient aucun inconvénient à encourager l'amour en lui dissimulant les limites qu'elles se sont tracées et que, le jour venu, elles démasqueront brusquement. Madame d'Arbouville joua avec Sainte-Beuve à peu près le même jeu que la duchesse de Castries avec Balzac. La vertu reste sauve ; mais le doit-elle à sa propre force ou à la faiblesse du sentiment ? Les compromissions qu'elle s'est permises nous laissent toujours un doute qui ne lui est pas favorable. Reconnaissons d'ailleurs que la coquetterie de madame d'Arbouville avait l'excuse d'une affection sincère. Je ne pense pas qu'elle ait aimé d'amour Sainte-Beuve. Aucune des lettres qu'on a publiées d'elle ne le prouve. Elle a aimé son intelligence, son esprit, sa conversation qui lui embellissait toutes ses fins d'après-midi et ce fonds de tendresse et de bonté qu'elle distinguait à travers les complexités de sa nature. « Oui, vous m'avez fait de la peine, lui écrivait-elle, mais je vous connais si bien que, le soir, en rentrant, j'ai dit : « N'y a-t-il pas une lettre de M. de Sainte-Beuve ? » Elle me semble avoir donné la note

exacte de son sentiment dans deux phrases que j'emprunte aux lettres qu'elle lui envoya de Lyon où, après 1848, elle s'était retirée près de son mari : « *Je crois que vous êtes la personne, en dehors de mes liens naturels, qui m'a le plus aimée, et j'en éprouve une reconnaissance que rien n'entame.* » et « *J'ai été une des meilleures pages de votre vie.* » Ces deux phrases disent tout : sa joie d'avoir été réellement aimée, et sa joie plus intime à la pensée que leur liaison, si différente de celles qu'il avait connues, compterait parmi ses plus beaux souvenirs.

Mais c'étaient là des joies que Sainte-Beuve ne partageait pas. Attiré d'abord vers elle par son ambition, retenu par « ce voile éblouissant d'esprit, de bienveil- « lance, d'agrément dont elle recouvrait sa laideur », il n'avait pas tardé à rêver d'une conquête qui le dédommagerait de ses dernières défaites, et fort de son ancienne expérience, il avait adopté près d'elle le même rôle que jadis près de madame Victor Hugo. Malheureusement ce qui était alors spontané et sincère n'était plus aujourd'hui que de la stratégie. Il lui avouait ses tristesses ; il lui confessait ses faiblesses ; il ne demandait qu'à lui remettre le soin de son âme. Madame d'Arbouville aurait pu être tentée par la gloire de le ramener à la foi. Mais, sous l'humilité de ce pénitent, elle sentait des exigences incompatibles avec le repentir. « Vous avez besoin d'une direction morale ? lui disait-elle. Eh bien où est l'obstacle ? » Il essaya de l'intéresser autrement et lui communiqua le *Livre d'amour*. Étrange aberration d'un homme dont l'esprit fut si délicat et le cœur si peu ! Elle lui rendit le livre en lui disant simplement : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté sur *les Consolations* ? »

Cependant c'était la première fois que, dans l'amour, son intelligence était prise autant que le reste. Il en avait la conscience bien nette vers la fin de 1843, car plus on aime, plus on craint de mourir, comme si le sentiment qui remplit notre vie nous en rappelait davantage la fragilité ; et nous savons qu'en décembre Sainte-Beuve fit son testament. Il léguait à madame d'Arbouville, entre autres livres, un exemplaire de la *Valérie* de madame de Krudener, dont ils avaient sans doute discuté ensemble certains passages où se mêlaient la dévotion et la volupté, et une *Imitation de Jésus-Christ*. Il fut malheureux ; et madame d'Arbouville lui disait : « Ne changez pas en amertume pour moi le bien si rare d'avoir un ami véritable. » Un ami ? Oui certes : il l'était, il voulait l'être, il le serait. Mais il fallait d'abord qu'elle l'aimât comme il l'aimait, et qu'un instant d'abandon, — ne fût-ce qu'un seul instant, — établît pour toujours la confiance entre eux. C'est ce qu'il appelait « planter ensemble le clou d'or de l'amitié ». Madame d'Arbouville lui répondit : « Jamais. »

Nous lisons dans ses *Cahiers intimes* [1] ce bout de dialogue : « Que vouliez-vous donc dans cette relation « avec madame d'Arb... : qui vous a tout à coup re- « froidi ? Que demandiez-vous d'elle ? — Eh ! mon « Dieu, une seule chose : je ne voulais ni sauter par « la fenêtre, ni m'échapper dans le jardin aux endroits « défendus ; rien de tout cela ; ce que j'aurais seule- « ment voulu, c'est qu'on ne mît pas des barreaux de « fer à ma fenêtre ; ces barreaux, une fois mis, ont « suffi pour gâter mon horizon. O femmes, ne cédez

1. *Mes Poisons.*

« pas (si vous avez de bonnes raisons) à celui qui vous « aime ; mais pour peu que vous teniez à lui, n'allez « pas lui dire : *Jamais !* »

On pourrait conclure de ces quelques lignes que le *Jamais* de madame d'Arbouville l'avait pour toujours éloigné d'elle : on se tromperait. Il se retirait furieux, amer, désespéré ; puis il revenait. En 1849, elle tomba malade à Lyon, et les médecins perdirent tout espoir de la sauver. Sainte-Beuve courut la voir. Il la revit encore à Paris, étendue sur sa chaise longue, émaciée, mourante. Il put l'approcher une ou deux fois ; mais quand le Père de Ravignan eut passé avec les derniers sacrements, elle refusa de le recevoir par mortification peut-être ou peut-être pour ne pas lui laisser le souvenir d'un visage décomposé que sa vivacité d'esprit ne sauvait plus. Il inscrivit sur ses *Cahiers* : « Le 22 mars 1850, à trois heures du matin. Elle n'est « plus. Toute la grâce de la vie, toute la douceur dont « je pouvais me flatter encore a péri avec elle. Elle ne « laisse pas après elle le vide dans mon cœur, mais le « désert [1]. » Et il dit encore : « Elle a été pendant dix « ans ma meilleure amie et j'ai été son meilleur ami. » Il l'avait encouragée à écrire ; il lui avait facilité l'entrée des Revues, mais avec tant de discrétion qu'il s'était refusé à la présenter lui-même au public. Lorsqu'elle fut morte, on sollicita de lui une étude, un portrait : il ne voulut point, dit-il, « élever son tombeau de ses propres mains. » Cependant il lui était resté de cette intimité spirituelle et orageuse le chagrin lancinant de n'avoir pas obtenu de cette femme le moment de faiblesse ou de passion qu'il avait poursuivi ou

1. *Mes poisons.*

attendu si longtemps. Il se la rappelait, charmante, « coquette, un peu tendre, mais sujette aux craintes « religieuses et aux considérations sociales et mon- « daines ; » et, en 1864, il inscrivait sur ses *Cahiers :* « Elle n'a pas eu la force de contracter alliance avec « moi en face de la mort. Aussi, malgré de sincères « regrets et de vraies larmes, me suis-je cru libre et « dégagé envers sa mémoire. » Ces mots annonçaient sans doute le petit roman qu'il méditait d'écrire et justifiaient dans sa pensée l'emploi de ses anciennes lettres.

Son dernier secrétaire, Troubat, a retrouvé en effet, parmi ses papiers, le canevas inachevé d'un roman ou plutôt d'une nouvelle, où Sainte-Beuve se proposait de faire entrer quelques-unes des lettres qu'il avait jadis envoyées à madame d'Arbouville et quelques autres qui n'étaient point parties. Ce canevas et ces lettres furent publiés sous le titre *le Clou d'or*. De la théorie du *Clou d'or* nous n'avons rien à dire, sinon qu'elle fleure l'épicurisme du dix-huitième siècle. Troubat nous assure gravement que Sainte-Beuve, en vrai critique, s'était adressé aux meilleurs maîtres, s'était entouré des moralistes les plus recommandables sur ce sujet scabreux, et de toutes les autorités possibles. Peu nous importe ; les douze lettres qui nous sont mises sous les yeux nous émeuvent plus que tout le roman de *Volupté*.

L'homme qui les a écrites ne cherche aucun effet littéraire. Que sa souffrance soit condamnable ou non, elle est réelle. Il reconnaît lui-même qu'il a une malheureuse nature et qu'il est indigne de l'amitié puisqu'elle ne lui suffit pas. La lueur d'espérance qui avait lui un instant dans des yeux trop chers s'est éteinte, et

il aspire à la fuite. « Je fuirai un jour loin de vous... « je suis homme à tout faire un certain jour pour « m'arracher à ce qui eût pu être si doux... » Il s'emporte : « Une femme qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révère ses trente-six tantes, qui craindrait « d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait pas non « plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg « ou des Ambassades, et qui à la fois réclame pour « elle en sus le plus platonique et le plus vif des « amants, — Enfer ! Enfer ! » Ah ! comme il voudrait reconquérir sa liberté, même au prix de la douleur de ne plus aimer ! « Si, après tout ce grand démêlé et ce « grand combat entre nous, en relevant les morts et les « blessés, je trouvais parmi ceux-ci le Charme, ce « fatal *je ne sais quoi* blessé à mort, oh ! comme je « bondirais à la fois de douleur et de liberté ! *O joie, « ô cri d'orgueil, ô liberté rendue !* » Mais il ne l'espère pas : « Je me prête à tout un jeu aimable et affectueux que je connais et que je maudis : je retombe, « au sortir de là, dans une misanthropie d'autant plus « amère. » Il a sur son passé des retours dont l'âcreté fait surgir l'ancien Amaury : « Je ne sais pas tout à « fait comment on abolit les sentiments ; mais je sais « des recettes sûres pour les arrêter, les ravager en moi, « les empoisonner... Je m'extermine de fatigue le plus « possible : je voudrais pouvoir me livrer à toutes les « passions pour en finir. » Il gémit sur la perte irréparable de moments qui auraient été uniques dans la vie ; mais l'âge viendra, pour elle aussi ; et le jour où ce *je ne sais quoi* qui l'a ravi aura son échec, il sera enfin « libre et vengé ». En attendant cette délivrance, le fond de son cœur est d'une désolation morne. Depuis huit jours, chaque matin il espère une lettre. « J'at-

« tends l'heure du courrier avec impatience. Je fais « demander coup sur coup si l'on n'a rien ; puis, « quand j'en suis certain, ma journée est close ; je « ferme mes rideaux, je m'étends sur mon lit d'ennui « et m'y figure aisément un tombeau. Ma pensée ne « vit plus ; tout travail m'est odieux, et je ne me plais « qu'à retourner mon ennui, mon délaissement, la « fuite des choses aimées. » Et pourquoi lui imposait-elle ce tourment quotidien ? Pourquoi le laissait-elle faire toutes les suppositions fatales ? Pourquoi ? Elle était simplement piquée. Cependant, « il n'y a de vrai, « à un certain moment, de raisonnable et de sûr dans « les passions franches et naturelles que de se lier une « bonne fois, que d'enchaîner l'avenir et de l'embellir « à jamais par un éternel souvenir. » Les derniers mots de la dernière lettre résument toute la tristesse passionnée des onze autres : « Vous maintiendrez votre empire, « heureuse d'atteindre à vos fins, même sans avoir « donné dans votre vie la moindre minute de bonheur « à celui qui vous aura aimée. »

Le romancier de *Volupté* n'a rien écrit d'aussi vrai, d'aussi désespéré. Et maintenant feuilletez ses *Cahiers* intimes et arrêtez-vous à la date où il revenait à ces anciennes lettres et en remuait tout ce qu'elles avaient d'amer, vous y lirez : « Je vis dans une tristesse conti- « nuelle et mortelle, sans ombre de joie et sans un « sourire. Est-ce donc parce qu'il ne m'est plus donné « d'espérer l'amour ? N'est-ce pas plutôt parce que j'ai « flétri la vertu en moi ? » Je ne me place qu'au point de vue littéraire ; toute la valeur de sa contribution psychologique et romanesque est là : une confession d'âme à la fois obsédée du besoin d'aimer et consciente des flétrissures qui l'empêchent de se donner entièrement

dans l'amour ; un amalgame extraordinaire de conception libertine et de passion douloureuse ; le désir de cueillir les roses de l'épicurisme si vite fanées et la morsure, le cilice des hontes et des humiliations intérieures ; une intelligence où il se voit comme dans un cruel miroir et une sensualité toujours triste, même lorsqu'elle n'est pas déçue.

ENFANTIN

Chef de la Religion Saint-Simonienne.

VI

A LA RECHERCHE D'UNE CROYANCE

Du moment où Sainte-Beuve avait connu Victor Hugo jusqu'au moment où il partit pour Lausanne en 1837, et plus particulièrement de 1830 à 1834, il défiait personne, excepté lui, — et encore ! — de débrouiller ce qui lui arriva de croisements en tous sens et de conflits intérieurs. « Sa jeune imagination, nous a-t-il « avoué, caressa indifféremment bien des systèmes. « Il avait le cœur malade, le cœur souffrant, en proie « à la passion, et pour se distraire et s'étourdir, il « jouait à tous les jeux de l'esprit. Il s'y portait ar- « demment, très sincèrement sur l'heure, sans arrière- « pensée ni calcul. » Les journaux ne voyaient en lui que le critique littéraire ou le poète romantique. Mais, comme il l'écrivait en mai 1830 à son camarade d'enfance, l'abbé Barbe, les opinions littéraires occupaient beaucoup moins de place dans sa vie et dans ses réflexions qu'on ne le supposait. « Ce qui m'occupe « sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le « mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sain- « teté... Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'En Haut,

« ce serait un grand bien pour moi d'être aussi détaché « de tout le bruit et le monde d'alentour. »

Au fond, Sainte-Beuve est aussi « enfant du siècle » que Musset ; mais il l'est plus intellectuellement. Et le siècle était assez dur pour ses enfants. Il les avait mis en présence d'une vaste banqueroute. Le *Dors-tu content, Voltaire ?...* de *Rolla*, n'est pas un simple mouvement de rhétorique : c'est le cri de révolte contre une philosophie qui leur avait promis le bonheur et qui les a laissés plus malheureux au milieu de ruines. Le siècle précédent leur avait légué une société à refaire, un monde où les institutions, les classes sociales, les mœurs, les croyances, les nouvelles exigences de l'esprit ne s'harmonisaient plus. Les uns voulaient revenir en arrière pour retrouver l'équilibre perdu ; les autres s'efforçaient de conquérir sur l'État le plus de liberté possible ; d'autres cherchaient un régime qui fût mieux adapté aux besoins du temps présent. Quand on étudie l'époque de la Restauration, on admire la vitalité de la France qui, meurtrie par la Révolution et l'Empire, rentrée en elle-même, travaille ardemment à résoudre les plus graves problèmes et à renouveler en politique comme en religion, en philosophie et en art, toutes les formes de la vie.

Sainte-Beuve ne resta étranger à aucune de ces tentatives. Il a déjà passé du petit clan clairsemé des Idéologues au parti des Libéraux, du parti des Libéraux au Cénacle romantique. La Révolution de 1830 a désagrégé le Cénacle au moment où, son enthousiasme refroidi, il commençait à s'en détourner. Sa malheureuse passion lui aggravait la tristesse d'une solitude que, pendant deux ans, son intimité avec les Hugo lui avait masquée. Le 28 décembre de cette dure année 1830, son

ami Victor Pavie écrivait : « Sainte-Beuve est d'une tristesse navrante ; il m'a conté des choses qui m'ont fait bien de la peine. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme et finira par endosser l'une ou l'autre de ces soutanes. Malheureusement, il n'y a guère d'équilibre pour lui au milieu de ces deux chances. » C'était mal connaître Sainte-Beuve ; mais on pouvait encore s'abuser. Ses *Consolations* étaient de nature à faire concevoir de grandes espérances aux catholiques : il semblait si près de la profonde adhésion ! Elles en inspiraient aussi à une jeunesse qui, hostile au catholicisme, se tenait, selon l'expression d'Hippolyte Carnot, « à l'affût de toutes les manifestations philosophiques ayant une tendance religieuse. » Les saint-simoniens, qui habitaient précisément la maison où se trouvaient les bureaux du *Globe*, avaient senti chez le poète un besoin de croire, une aspiration au dévouement, un désir de fraternité, qu'ils pourraient peut-être capter. Ils n'eurent point de peine à l'attirer, car sa curiosité, à défaut de son inquiétude, l'eût poussé vers eux.

Le saint-simonisme était l'héritage d'un des hommes les plus extraordinaires qui aient passé dans le monde. Il avait écrit un jour à son neveu qu'il n'entrait au temple de la Gloire que des échappés des Petites Maisons ; et si tous ceux qui y entrent lui ressemblaient, cette pensée nous paraîtrait à peine paradoxale. Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, petit cousin du fameux duc et pair, prétendait descendre de Charlemagne et s'égalait à son grand cousin par la violence et l'orgueil. Encore adolescent, chaque matin, son domestique avait ordre de le réveiller en lui disant : « Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » D'Alembert lui avait donné des

leçons ; il avait approché Rousseau. Sous-lieutenant à seize ans, il part dans le corps expéditionnaire de la guerre d'Amérique, combat aux Antilles, visite le Mexique et soumet au vice-roi un projet de canal entre les deux océans. Dix ou douze ans plus tard on le trouve en Espagne où il songe à creuser une voie navigable entre Madrid et la mer. La Révolution éclate : il rédige une adresse pour demander qu'on supprime « les distinctions impies de la naissance » ; et il s'enrichit cyniquement dans des spéculations sur les biens nationaux. La Terreur l'emprisonne au Luxembourg ; mais une nuit Charlemagne lui-même apparaît à son descendant et lui dit : « Mon fils, tes succès comme philosophe égaleront ceux que j'ai obtenus comme militaire et comme politique. » Sauvé par le Neuf Thermidor, il étale un faste princier. Il a une figure ouverte, la parole haute et spirituelle, le nez de don Quichotte et des yeux de génie. Il monte des entreprises en même temps qu'il se refait étudiant pour suivre les cours de l'École polytechnique et de l'École de médecine ; il s'entoure de savants ; il héberge des travailleurs ; il se propose de créer une banque gigantesque et de fonder une nouvelle morale. Marié à la fille d'un ancien compagnon d'armes, il divorce au bout d'un an, après la lecture d'un ouvrage de madame de Staël. On raconte qu'il alla trouver l'illustre dame et lui dit : « Madame, vous êtes la femme la plus extraordinaire du monde comme j'en suis l'homme le plus extraordinaire : à nous deux, nous ferions sans doute un enfant encore plus extraordinaire. » Elle ne crut pas la chose possible et refusa. Ruiné en 1805, trompé, volé par un capitaliste allemand, il accepte au Mont-de-Piété une place de mille francs par an. Sa

famille lui consent une modique pension ; il recouvre assez d'indépendance pour avoir deux secrétaires, et quels secrétaires ! Augustin Thierry et Auguste Comte. Il est soutenu par des industriels, mais bientôt ses idées les effraient et sa vie amoureuse les éloigne. En 1823, à soixante-trois ans, il se tire un coup de pistolet qui ne fait que l'éborgner. Et voici que des disciples lui viennent. Lorsqu'il meurt en 1825, il leur confie son œuvre et leur prédit le succès. « Allez, croissez et multipliez [1] !

Cette œuvre, ou plutôt cette révélation, Saint-Simon n'était arrivé à la formuler que dans les dernières années de sa vie. Une idée géniale la domine : il prévoit la formation de la classe prolétarienne ; et il annonce qu'une seule puissance est capable de sauver la société : celle de l'Association. Mais de qui peut-on attendre le triomphe de l'Association ? Ni de la noblesse qui a abdiqué, ni du clergé qui est démonétisé. Il faut se tourner vers les producteurs, industriels et savants, vers ceux qui mettent en œuvre les inventions réalisées. De là son célèbre pamphlet connu sous le nom de *Parabole*.

Supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes, ses cinquante premiers mécaniciens, ses cinquante premiers ingénieurs civils et militaires, ses cinquante premiers architectes, ses cinquante premiers banquiers, ses deux cents premiers négociants, ses six cents premiers cultivateurs... en tout ses trois mille premiers savants, artistes et artisans. Comme ces hommes sont

1. Sur Saint-Simon, voir le livre de Georges Weill : *Saint-Simon*, et celui de Maxime Leroy : *Henri de Saint-Simon*.

les Français les plus essentiellement producteurs, à l'instant où elle les perdrait, la nation deviendrait un corps sans âme. Mais admettons que la France les conserve et qu'elle ait le malheur de perdre ce même jour Monsieur frère du roi, et Monsieur le duc d'Angoulême, et Monsieur le duc d'Orléans, tous les grands officiers de la Couronne, tous les ministres d'État, tous les conseillers d'État, tous ses maréchaux, tous ses cardinaux et, en plus, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement, cet accident, qui affligerait certainement les Français parce qu'ils sont bons, ne causerait aucun dommage au pays.

Ce pamphlet le conduisit en 1819 devant la cour d'assises qui l'acquitta. N'y voyez d'ailleurs aucune attaque contre la monarchie. Saint-Simon se désintéresse complètement de la question du régime politique. Il ne s'attache qu'au problème social. Il ne croit pas à l'égalité ; il ne réclame pas le suffrage universel ; il veut établir une aristocratie nouvelle composée de savants, d'artistes, de compétences. C'est à la science d'organiser la société. Mais, loin de s'opposer à la religion, la science ne peut rien organiser si elle ne s'adjoint l'esprit religieux. Qu'elle s'élance sur la route qu'avait suivie le catholicisme et où il s'est arrêté ! Comme elle doit créer une nouvelle politique, elle créera un *Nouveau Christianisme* : c'est le titre que Saint-Simon a donné au dernier de ses nombreux ouvrages. Ce nouveau christianisme unira toutes les forces de la société « pour l'amélioration la plus rapide du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Il sera la religion d'un monde dont la science, par ses vastes spéculations, par des percements d'isthmes, par des voies de communication nouvelles,

par une puissante organisation du crédit, va bouleverser l'ancienne économie et la refaire entièrement. Désormais, seuls les producteurs compteront ; les oisifs seront rendus impossibles.

Dans un chapitre des *Misérables*, Hugo, qui avait lu Saint-Simon, résumait sa doctrine en ces quelques mots : « Tous les problèmes que les socialistes se proposent peuvent être ramenés à deux problèmes principaux. Première problème : produire la richesse. Deuxième problème : la répartir. Le premier problème contient la question du travail ; le deuxième contient la question du salaire. Dans le premier problème, il s'agit de l'emploi des forces ; dans le second, de la distribution des jouissances. Du bon emploi des forces résulte la puissance publique ; de la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. »

A la mort de Saint-Simon, ses disciples, Olinde Rodrigues, ancien polytechnicien ; le carbonaro Bazard, fondateur de la Charbonnerie française ; Enfantin, le fils d'un failli, polytechnicien démissionnaire ; d'autres polytechniciens, des juristes, des médecins reprirent et développèrent cette doctrine, d'abord dans un journal qui eut la vie courte, *le Producteur*, puis par l'enseignement oral et les prédications, enfin en achetant *le Globe* que ses rédacteurs passés hommes d'État avaient déserté et qui allait « mêler ses nouveaux propriétaires plus intimement à la vie politique de la nation [1] ». Ils proclamèrent la bonne nouvelle qu'ils apportaient au monde : « A chacun suivant sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres. » Jésus a dit : « Plus d'esclavage ! » Saint-Simon : « Plus d'héritage ! » Saint-

1. Charléty, *Histoire du saint-simonisme.*

Simon a été « le philosophe de la science, le législateur de l'industrie, le prophète d'une loi d'amour ». Le monde attendait un sauveur. Saint-Simon a paru. Ce n'est pas une école qu'il a fondée, c'est une église.

Les membres de cette église aspiraient à la vie commune. Ils louèrent un grand logement, rue Monsigny, dans l'ancien hôtel de Gesvres ; et, comme « la société de l'avenir devait être une hiérarchie religieuse, ils en organisèrent chez eux le modèle [1] ». Ils eurent deux papes : Bazard et Enfantin, ce qui était trop d'un, ainsi que l'événement le prouva, un *collège* formé par les Anciens, « un apostolat secondaire et un degré d'initiation intermédiaire entre le *collège* et le monde. » Ce fut leur âge d'or, le règne de l'enthousiasme, de la fraternité et des plus belles illusions. Leur bibliothèque était encore bien pauvre ; mais c'étaient les premiers rayons de la bibliothèque universelle ; leurs chambres, bien petites ; mais avant six mois ils auraient un palais et un temple. « Autour d'eux erraient les âmes inquiètes et troublées qui cherchent auprès des croyants de toutes les églises une certitude et une espérance ; et ces jeunes gens goûtaient la joie, qui ne va pas sans un orgueil secret, de diriger les consciences, de pacifier les cœurs [2]. » Leurs réunions avaient lieu le mardi, le jeudi et le samedi. Vers la fin de 1830, on y rencontrait souvent Émile Souvestre, Félicien David, Liszt qui improvisait au piano, Béranger, Sainte-Beuve en qui le Saint-Père Enfantin voyait déjà un converti.

Mais le désaccord se mit entre les deux papes. Bazard était un esprit aussi ardent que lucide et d'une probité intellectuelle qui l'avait détourné naguère du roma-

1. Charléty.
2. *Idem.*

nesque des conspirations parce qu'elles ne menaient à rien. Enfantin, d'une beauté olympienne, singulier mélange d'homme d'affaires et d'apôtre sentimental, tenace et enveloppant, tranchant et doux, d'un orgueil incommensurable et d'une cordiale familiarité, chimérique et génial, exerçait sur la grande majorité des pères une séduction dont il avait conscience et dont il se faisait une virtuosité. « Salut, Père, lui disait un de ses disciples, le 1er janvier 1831, tu t'avances comme un géant divin et tu nous entraînes sur tes pas. » Il accueillait ces hommages avec une simplicité souriante qui empêchait presque qu'on en sentît le ridicule. D'ailleurs il disait : « Le vieux saint Paul vit en moi. » A la devise catholique : « Abstenez-vous, mortifiez-vous ! » le saint-simonisme avait substitué le conseil de se sanctifier dans le travail et dans le plaisir. Pas plus qu'il n'admettait d'antagonisme entre les classes sociales ou entre les États, il n'en admettait entre l'âme et le corps. Il prétendait élaborer une nouvelle morale. Bazard et Enfantin se heurtèrent sur la question de la réhabilitation de la chair et de l'affranchissement de la femme qu'Enfantin ne comprenait que si on la déliait dans le mariage du vœu de fidélité. Les controverses se déroulèrent dans une atmosphère d'incroyable exaltation qui rappelle les délires contagieux des sectes d'illuminés. A la suite d'une réplique d'Enfantin, Bazard tomba frappé d'apoplexie. Enfantin dit : « Mes enfants, Bazard vient de se laisser foudroyer. »

Resté seul pape, Enfantin précipita le saint-simonisme dans toutes les extravagances. Ce fut alors qu'il rêva le couple prêtre : « L'homme se souvient du passé, la femme pressent l'avenir ; le couple voit le présent. » On attendit la femme Messie, la Mère qui

compléterait le Père. Les saint-simoniens s'étaient retirés à Ménilmontant où ils se servaient eux-mêmes, cultivaient leur jardin et « dansaient pour la faire venir [1] ». La justice s'inquiéta ; une instruction fut ouverte contre eux. On les vit descendre de leur Thébaïde pour comparaître devant le tribunal, dans leur costume symbolique : pantalon blanc, couleur de l'amour ; gilet rouge, couleur du travail ; justaucorps d'un bleu violet, couleur de la foi ; une écharpe avec leur nom brodé, et un collier de losanges, de cercles, de triangles, dont la demi-sphère, qui en unissait les deux bouts, signifiait que le monde religieux, représenté par l'homme seul, attendait son autre moitié, la Mère. Mais Sainte-Beuve leur avait faussé compagnie ; il ne les avait point suivis dans leur exode ; il s'était soigneusement écarté de ces orgies juvéniles et mystiques d'où sortirent cependant des hommes d'affaires, des hommes politiques, des financiers, l'idée du canal de Suez, — une des grandes idées d'Enfantin, — la fusion des petites compagnies de chemin de fer en compagnies puissantes, — qui fut son œuvre, car il mourut secrétaire général de la compagnie Paris-Lyon. Les saint-simoniens sont à l'origine de la féodalité financière qui nous opprime et, en même temps, du socialisme français dont ils allumèrent la flamme généreuse sur laquelle a si tristement soufflé le socialisme germanique.

En dehors de cette recherche inquiète d'une croyance où ancrer sa vie, les raisons qui avaient attiré Sainte-Beuve chez les saint-simoniens sont faciles à déterminer. Ils séduisaient son girondinisme par leur souci

1. Reybaud.

du peuple, par leur amour de la classe pauvre. Ils flattaient en lui l'homme de pensée par la place éminente qu'ils faisaient dans la société de leur rêve aux écrivains et aux artistes. Saint-Simon les rangeait parmi les producteurs, ou plutôt il leur confiait la mission « d'animer les producteurs », de « passionner les hommes pour l'établissement du système scientifique et industriel », de les amener à penser librement et à comprendre la beauté souveraine du travail. Le saint-simonisme, qui, en tout ce qu'il avait d'utopique se rattachait au mouvement du romantisme, s'y opposait sur deux points essentiels. Dans un discours qu'un des disciples de Saint-Simon prononça devant la tombe de son maître, je relève cette phrase : « Vous lui devez une nouvelle existence morale, disait-il à ses frères : *l'affection mélancolique, dont il vous a guéris, est celle dont à votre tour vous devez débarrasser la société.* » La doctrine saint-simonienne, avec son robuste optimisme et son exaltation de l'activité, apparaissait comme l'antidote même du mal de Werther et de René dont Sainte-Beuve avait souffert. Et, par son principe de l'Association, elle réagissait contre les excès de l'individualisme qu'il avait notés chez les romantiques, qui commençaient à l'effrayer et qu'en janvier 1831 il dénonçait dans un article sur Mérimée. Enfin son ancien matérialisme ne répugnait pas à une conception qui tendait à relever la matière « de l'interdit sous lequel l'avait placée le christianisme » et qui ouvrait la religion à la science et à l'industrie. « Nos besoins « physiques étaient réintégrés dans la plénitude de « leur satisfaction légitime ; le conseil de diminuer ces « besoins était remplacé par celui d'augmenter nos « moyens ; le précepte d'amortir nos désirs en nous se

« taisait devant le devoir d'étendre notre puissance au « dehors. »

Évidemment le saint-simonisme ne répondit pas à son espoir. Sainte-Beuve recula devant les manifestations délirantes et ridicules où sombra tout le crédit des saint-simoniens lorsqu'ils passèrent des réformes sociales et politiques à la création de leur nouvelle morale. Mais, il le disait lui-même longtemps après, ce n'était pas en vain qu'on les avait fréquentés et qu'on s'était assis au milieu d'eux. Une lettre qu'il écrivait à Enfantin, datée de janvier 1859, nous précise ce qu'il y avait gagné : « J'ai toujours présentes les années où « je vous ai vu à l'œuvre et où il m'a été donné par « vous de comprendre tant de choses que les vieilles « écoles n'enseignaient pas. Je vous ai dû de com- « prendre l'importance de ce principe religieux autre « part que dans les formes consacrées et amorties, et, « dût-il ne pas sortir tout son effet et ne pas s'épanouir « dans une floraison nouvelle, de concevoir du moins « par une savante expérience comme il avait dû et « pu opérer dans le passé. Vous m'avez ouvert des « jours dans l'histoire, vous m'avez appris à honorer « et à respecter cette Industrie qui est la gloire du pré- « sent et vers laquelle mes études et mes goûts ne me « portaient pas. Grâce à vous..., bien que disposé à « n'estimer la pensée que sous sa forme spirituelle, je « me suis gardé d'une injustice trop fréquente chez les « littérateurs de ma génération, et je n'ai pas tourné « le dos à la civilisation qui nous offre un renouvelle- « ment de merveilles à peine commencées. »

Il faut bien peser les mots de cette lettre qui me paraît si importante pour la connaissance de Sainte-Beuve. Il avait aimé, il aime, il aimera toujours la

liberté ; mais le saint-simonisme l'a mis à jamais en garde contre la « métaphysique » libérale ; et je lui applique ce que M. Charléty dit excellemment du libéralisme qui, grâce aux saint-simoniens, fut obligé de « reconnaître que, si la liberté est un idéal à atteindre, il y a une foule de questions que la liberté politique seule ne peut résoudre, au moins actuellement et par sa seule vertu ». C'est dans le même sens à peu près qu'à la même époque (1851) Renan écrivait aussi à Enfantin : « Vous me réconciliez presque avec de Maistre... » Nous n'aurons pas à nous étonner que Sainte-Beuve se rallie si facilement à l'Empire. D'autre part, le saint-simonisme l'a pénétré de cette idée que la religion, de toutes les formes sociales, était la plus haute. « Je l'ai vu de près et par les coulisses : il m'a « beaucoup servi à comprendre l'origine des religions « avec leurs diverses crises et même, — j'en demande « bien pardon, — Port-Royal et le christianisme. Ainsi « pour les expériences physiques : vous faites des mé- « langes dans un matras, et cela vous aide à com- « prendre les météores [1]. » Du saint-simonisme enfin il retira cette leçon que l'art pouvait, devait être utile ; et nous le verrons de plus en plus considérer la critique comme un instrument susceptible de perfectionner la société. Il se séparera nettement d'un Flaubert pour qui rien n'existe en dehors de la littérature ou d'un Théophile Gautier qui pensait que, dès qu'une chose devenait utile, elle cessait d'être belle.

Mais le saint-simonisme ne l'avait pas guéri des misères de son âme, et la seconde partie de sa lettre à Enfantin est bien intéressante : « Pourquoi, en m'ai-

1. *Causeries du lundi*, livre XI, *Notes et Pensées*.

« dant à comprendre tant de choses, ne m'avez-vous « pas appris à aimer la vie ? Malade de la fin du vieux « monde et du commencement de celui-ci, malade « vous m'avez trouvé, malade vous m'avez laissé. La « seule différence, c'est que Joseph Delorme, comme « un enfant, criait son mal par-dessus les toits, et moi « je le cache, mais la passion douloureuse et funeste, « la passion individuelle n'en est pas moins chérie... » Ce que le nouvel évangile des saint-simoniens n'avait pu faire, le vieil Évangile, l'Évangile tout court, le ferait-il ?

***

Dans le même temps qu'il observait le saint-simonisme, il entrait en relations avec Lamennais. Arrêtons-nous devant cette figure, une des plus complexes et des plus dramatiques du dix-neuvième siècle. Personne n'a poussé plus loin que lui l'oubli de ses propres contradictions. Personne n'a donné à l'évolution de ses idées un tour plus insolemment révolutionnaire. On l'a vu successivement aux deux camps extrêmes de la pensée moderne : de l'ultramontanisme le plus intransigeant il s'est jeté d'un bond dans l'absolutisme de la démagogie. Et ce ne fut point à l'âge naturel aux emportements, à l'âge où les convictions encore mal assises sont facilement ébranlées et arrachées : il avait plus de cinquante ans lorsqu'il offrit ce scandale à ses amis, à ses disciples, à tant d'âmes qui lui avaient engagé leur foi. Pourtant, si grands qu'aient été dans ces âmes l'étonnement, la douleur ou l'indignation, nul n'a jamais suspecté sa sincérité. On a pu le haïr ; on ne l'a pas méprisé. L'Église trahie ne se détourna pas entièrement de lui. En 1847, onze ans

après son éclatante rupture, les hommes les plus respectables et les plus considérés de Rome lui faisaient savoir, par M. de Cornemin, qu'ils avaient conservé de lui « un tendre et précieux souvenir ». Et Lamennais, citant ces mots, ajoute : « N'est-ce pas étrange ? » Tout, en effet, paraît étrange dans sa destinée, mais peut-être moins étrange si l'on voit en lui un des hommes les plus représentatifs de cet état d'esprit qu'on nomme le romantisme. Lamennais, c'est le souffle violent du romantisme qui entre dans l'Église, et avec lui de l'air et de la lumière, mais une lumière inconstante, un air chargé d'orage. Les visages des fidèles en ont été comme rafraîchis, les voûtes éclaircies ; mais capable dans sa fougue de bouleverser et d'entraîner les objets du culte, il était temps qu'il trouvât une issue et allât se perdre au sein du monde.

Il nous est aussi difficile de nous expliquer l'ascendant exercé par un Enfantin ou par un Lamennais que de nous représenter le jeu et les intonations des grands acteurs d'autrefois. Encore Enfantin avait-il pour lui sa haute stature et sa figure très noble et très belle. Mais imaginez un petit homme souffreteux, au nez proéminent, au front sillonné de grands plis verticaux, des traits anguleux, des lèvres plissées, une figure de procureur « poudreux comme ses dossiers ». Son attitude est commune, sans grâce, timide, embarrassée. Quand il est assis et qu'il parle, il joint les mains devant lui. Il aime à parler aussi en marchant d'un pas rapide, et tout son corps trépide. Hugo nous le dépeint pauvrement vêtu : sa redingote usée de gros drap gris laisse voir une chemise de toile bise ; sa cravate, autrefois de soie noire, n'est plus qu'une ficelle. « Son pantalon écourté atteint à peine sa cheville amaigrie et se con-

tinue par des bas bleus déteints. A chaque pas on entend sonner le triple rang de clous qui consolide grossièrement ses souliers de paysan. » Lorsqu'une dame du monde venait frapper à sa porte, elle s'adressait toujours à lui comme au domestique de Lamennais. « Placez-le dans une assemblée d'ecclésiastiques, disait Lacordaire, on le prendra pour le sacristain de l'église. » Mais les yeux luisaient étrangement dans cette figure maigre et jaune et tout ce petit homme éclatait de génie.

Il était né triste. Du jour où commence sa correspondance, il gémit sur lui-même. « Je ne me suis jamais senti bien en ce monde ; j'en ai toujours désiré un autre... Mon âme est douloureuse de tous côtés... Mon cœur boit la tristesse comme l'éponge s'imbibe d'eau... » Faut-il reconnaître dans cette tristesse innée la nostalgie de René ? L'ennui de Chateaubriand provient d'une ambition qui brûle de donner toute sa mesure et qui, l'ayant donnée, n'en sera pas encore assouvie. Sa mélancolie fastueuse recouvre un immense désir de jouissances et un rêve napoléonien de domination sentimentale. Il sait ce qu'il veut ; c'est un homme d'action ; et les créatures de son imagination qu'il envoie parmi les hommes ne sont que des messagers qui lui fraient la route vers le pouvoir. La tristesse de Lamennais a une cause plus intime : « Je souffre toujours, écrivait-il en 1811. Peut-être mon âme se relèverait-elle un peu si j'étais plus éclairé sur ma destinée. »

L'irrésolution est sa grande maladie. Elle se manifestera en tout et surtout aux heures les plus décisives de son existence. C'est à vingt-sept ans que, cédant à son frère, il reçoit la tonsure avec une exaltation qui fait trembler. Mais, quelques jours après, il

écrit : « L'idée d'être prêtre sans entrer dans un Ordre contemplatif m'effraie. » Comme il craint d'être livré à lui-même ! — C'est à trente-quatre ans, en 1816, qu'il est ordonné prêtre, traîné par l'abbé Caron ou plutôt porté à l'autel. Deux mois plus tard il écrit : « Je suis et je ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux... Je n'entends faire de reproche à qui que ce soit... » Et quel reproche pourrait-il faire ? Il a eu plus de sept ans pour se décider à franchir le pas. — Seize ans après, en 1832, il est chef de parti. Le journal qu'il a fondé, *l'Avenir*, désavoué en France, dénoncé à la cour romaine, périclite. Le pape se tait, ne voulant être mis en demeure ni d'approuver ni de condamner. La sagesse serait d'arrêter la publication, dont les fonds sont épuisés, et d'attendre. Il suffit que Lacordaire, un jeune homme de vingt-huit ans, lui dise : « Allons à Rome ! » pour que soit décidé ce voyage qui eut des suites désastreuses. — Lisez sa correspondance avec le jeune Benoît d'Azy. Il y a entre eux une différence d'âge d'au moins quinze ans. Ce sont, penserez-vous, des lettres de direction. Le pauvre directeur de conscience ! Il écrit uniquement pour s'épancher, pour goûter quelques instants de repos dans la douceur d'une affection. « Voilà ta lettre que je n'attendais plus ; je l'ai relue deux fois ; je la relirais sans cesse qu'elle me toucherait toujours davantage ; elle a remué tout mon cœur, ce cœur épuisé de souffrances et qui ne se ranime sur la terre que près du tien. »

Cette irrésolution foncière et brûlante de Lamennais se masquait d'une dialectique pressante et agressive. Incertain sur la conduite à tenir, il n'en était que plus entier et plus autoritaire dans l'expression de sa pen-

sée. Il ne saisissait pas seulement les esprits par l'abondance impérieuse de son argumentation ; il les fascinait par le prestige de ses images qui ne sont peut-être pas d'un grand poète, mais qui sont souvent d'un grand orateur. Il s'écriait un jour : « *Incedo per ignes :* je m'avance au milieu des flammes. » Son imagination en jetait et n'était jamais plus ardente que dans l'invective. Il était facilement injurieux. Les mots d'imbéciles, d'idiots, de scélérats, de canailles, se pressent sous sa plume. Il est las de l'imbécillité et de la férocité du monde. Il n'aurait jamais pu penser que la nature humaine descendît si bas : elle a passé ses conjectures et ses espérances ! Son ironie va presque toujours jusqu'au sarcasme. Comme sa santé ne cessait d'inspirer des inquiétudes à ses amis, mais comme, en 1827, la royauté était plus malade que lui, il écrivait à M. de Vitrolles : « Je continue d'avoir une disposition prochaine à l'évanouissement, si bien que je suis tenté de croire qu'il y a en moi quelque chose de royal. »

Il est terrible, et pourtant c'est un tendre. Il a besoin d'air, de mouvement, de foi, d'amour. Il gardera jusqu'au bout, à travers des visions infernales et toutes les fumées d'une âme de colère, une surprenante fraîcheur d'impressions et un goût de poésie sentimentale comme on le rencontre souvent chez de vieilles personnes qui ont vécu loin du monde au fond d'un presbytère. Il rêvera d'avoir les ailes de la colombe pour s'enfuir vers la solitude ; il aimera le vague des complaintes ossianesques où la voix des morts se mêle à la voix de la cloche du hameau. Et ce visionnaire qui prédit tous les matins des cataclysmes croit au progrès de la race humaine qu'il anathématise et qu'il foudroie.

Ainsi un homme incurablement triste ; toujours indécis, mais qui ne conçoit que des idées absolues ; un prêtre qui peut croire à certains jours qu'on s'est abusé sur sa vocation ; un orateur qui unit à la fougue frénétique d'un ligueur une nervosité presque féminine, et une imagination prophétique et apocalyptique à un goût de romance ; enfin un directeur de conscience qui demande à être dirigé : le romantisme n'a pas inventé de personnage en qui s'opposent autant de contrastes. Écoutez-le ; « Le Créateur nous environne de ses dons, et nous refusons d'en jouir par je ne sais quelle triste obstination à nous tourmenter nous-mêmes. Au milieu de l'atmosphère de parfums qui émanent de lui, nous nous en faisons une composée de toutes les vapeurs mortelles qui s'exhalent de nos soucis, de nos inquiétudes et de nos chagrins, — fatale cloche de plongeur qui nous isole dans le sein de l'Océan immense. » Voilà bien l'isolement désespéré des Manfred et des Lara. George Sand comprit la valeur esthétique de cette réelle et profonde infortune. Elle fit de Lamennais le héros de son *Spiridion*, qui, du reste, est un des ses plus mauvais romans, mais qui n'est si mauvais que parce qu'au lieu d'étudier l'homme dans sa pitoyable humanité, elle se proposa uniquement de tourner sa dramatique aventure en machine de guerre contre la religion catholique.

Tel était le prêtre que, dès 1828, Sainte-Beuve désirait connaître. Il écrivait cette année même à son ami Barbe : « J'ai presque vu, il y a quelques mois, l'abbé « de Lamennais chez Victor Hugo, mon voisin et ami « bien cher. J'eusse été heureux de faire la connais- « sance de l'illustre écrivain et je ne désespère pas que « l'occasion s'en présente encore. » L'occasion s'en

présenta. Au besoin Lamennais l'eût fait naître, surtout lorsque les *Consolations* eurent paru, ce petit livre ayant le don d'allumer chez les réformateurs ou les apôtres l'espoir de conquérir une âme.

Lorsque l'*Essai sur l'indifférence* avait été publié, Sainte-Beuve était encore trop jeune pour avoir reçu le choc de ce livre, qui fit, du soir au lendemain, la célébrité de son auteur. Aujourd'hui ce magnifique réquisitoire contre l'individualisme et contre le libéralisme rencontrait en lui des échos. L'indifférent, aux yeux de Lamennais, n'était pas seulement celui qui passe sa vie « sans songer à la dernière fin de sa vie », — ce monstre, disait Pascal. L'indifférent, c'était celui qui ne voyait dans la religion qu'une institution politique ; c'était aussi celui qui admettait la nécessité d'une religion, mais qui ne croyait pas à la Révélation ; c'était encore celui qui admettait la Révélation, mais qui n'y choisissait que ce qui lui plaisait et en éliminait ce qui ne s'accordait point à notre raison. Et qu'y a-t-il au fond de toutes ces espèces d'indifférence ? Le scandale de l'apothéose individuelle. L'homme s'adore comme homme. Il trouve « dans son orgueil et dans ses convoitises le caractère de l'infini. Il adore son orgueil sous le nom de raison et l'adore sous l'emblème de la volupté, car la volupté n'est que l'orgueil des sens comme l'orgueil n'est que la volupté de l'intelligence ». Ainsi Lamennais, après Pascal et Bossuet, avec Joseph de Maistre et Bonald, dénonçait la superbe effrontée de la raison. Il n'allait pas plus loin qu'eux ; mais il y allait avec une éloquence batailleuse et je ne sais quel emportement lyrique qui répandait sur cette furieuse attaque de l'individualisme un air d'individualisme exaspéré. Il s'acharnait contre

Rousseau ; il l'immolait à ses propres ressentiments. Il prenait à la gorge ses adversaires. « Calvin, sur quel fondement nies-tu l'existence de Dieu ? » Parfois il s'arrêtait, suffoqué : « La plume tombe des mains ! Que dire à des hommes qui en sont venus là ? » Parfois une prière jaillissait de ce cœur tumultueux : « O Dieu qui êtes un, infini, éternel, saint ! Du fond de votre être incompréhensible, daignez abaisser vos regards sur un faible mortel qui essaie en tremblant de défendre votre immuable vérité contre l'erreur qui la combat, contre l'impiété qui la blasphème... Ce n'est pas pour moi que je demande à connaître davantage, à voir plus clairement ce que, par votre grâce, je vois déjà d'une foi inébranlable. » Ce n'est pas pour lui ; nous n'en doutons pas, mais il fait bien de nous le dire.

L'homme ne peut donc, par le secours de sa seule raison, atteindre la vérité. Cependant la vérité existe. Comment la découvrir ? C'est la seconde partie de l'*Essai sur l'indifférence* où il abordait le problème de la certitude. La vérité n'est pas dans l'homme qui passe, elle est dans l'homme qui dure et se perpétue. Elle est ce qui a été universellement cru et unanimement attesté par tout le genre humain. Remontons aussi loin que nous le pourrons. Soulevons les ruines des idolâtries pour y chercher les traces d'une première révélation. Distinguons à travers leur poussière la figure d'un christianisme qui a préexisté à tous les paganismes. Cette preuve de l'existence de Dieu et des vérités fondamentales chrétiennes par le consentement unanime, outre qu'elle repose chez Lamennais sur une érudition hâtive et fragile, n'a aucune valeur aux regards des philosophes et des théologiens. Mais ces rapproche-

ments entre les divers cultes orientaient les esprits vers une étude plus approfondie des religions comparées ; et c'était déjà quelque chose. Ils établissaient aussi comme une solidarité émouvante entre les peuples qui se sont mis en marche dans les ténèbres vers la vérité divine. Et ils attestaient le pouvoir bienfaisant de l'idée de tradition au lendemain d'une révolution qui lui avait porté les coups les plus rudes. L'*Essai sur l'indifférence* n'est pas une des grandes apologies de la religion chrétienne ; c'est l'admirable roman théologique d'un cœur passionné.

La lecture du premier volume avait arraché à M. de Frayssinous le cri fameux : « Cet homme-là possède un genre d'éloquence qui réveillerait un mort. » Un mort se réveilla : le moyen âge. Lamennais allait remonter à la conception théocratique des grands papes comme Grégoire VII. L'indifférence consistant à tenir également pour vraies toutes les religions ou plusieurs religions, un État qui la professe est politiquement athée. Mais, dira-t-on, que faites-vous de la tolérance ? Ce mot le révolte : « On a bien entendu dire que la sagesse conseillait de tolérer momentanément certaines erreurs ; mais tolérer la vérité, qu'est-ce autre chose qu'une prétention insolente et sacrilège, une séditieuse protestation contre la souveraineté qui lui appartient dans le monde moral ? » Sa haine de la tolérance le forçait d'avoir recours au gouvernement pour rétablir l'Église dans sa pleine indépendance et dans ses privilèges. Il exigeait de la Restauration qu'elle se subordonnât au pape. Mais la Restauration avait hérité du Concordat et maintenait l'Église dans l'état de soumission où l'avait placée Napoléon et, avant Napoléon, le gallicanisme de Louis XIV ; et elle n'entendait point

se dessaisir de son autorité sur les évêques. Lamennais commença à la considérer comme la mortelle ennemie de la religion. Le gallicanisme, en affranchissant la royauté de tout contrôle ecclésiastique dans les choses temporelles, la poussait vers la tyrannie. Elle n'était entravée dans sa marche à l'absolutisme que par le parti libéral dont les principes conduisaient à l'anarchie.

L'heure est solennelle. Si les libéraux triomphent, l'Église est opprimée ; et elle l'est encore si ce sont les royalistes. De tous côtés, en France, en Belgique, en Pologne, en Italie, en Irlande, les peuples fermentent contre leurs gouvernements. Que l'Église abandonne les monarchies croulantes. Qu'elle se mette résolument à la tête des peuples. Qu'elle recommence sa glorieuse histoire des onzième, douzième et treizième siècles avec, au lieu d'aristocraties et de monarchies, des démocraties dont elle sera la puissante régulatrice. Lamennais demande la dénonciation du Concordat. En émancipant la religion catholique, on lui rendra toute son action. Pour y arriver, il était nécessaire de fonder un parti où s'allieraient l'obéissance et la liberté, ces deux éléments constitutifs de toute société, éternellement séparés hors du catholicisme. « Ce parti, composé de tout ce qu'il y a d'honnête, de noble et de généreux, serait le parti social incompatible, par son essence, avec tout désordre et toute tyrannie. »

Que Sainte-Beuve se soit rallié à ces idées, je ne le pense pas ; et rien, dans son article de 1832 sur Lamennais, ne nous permet de le penser. Elles pouvaient cependant avoir pour lui un attrait analogue à celui des idées saint-simoniennes. Même réaction contre l'individualisme, même élan vers le peuple. Mais ce fut

surtout l'homme, dans Lamennaïs, ce fut surtout le prêtre qui l'intéressa et qui le séduisit.

Au lendemain des journées de Juillet, Lamennais avait quitté la Chênaie et « ses chênes druidiques », où il avait groupé ses disciples dans une sorte de Tiers Ordre, et, sur le point de lancer un grand journal, *l'Avenir*, il avait accepté l'hospitalité de l'abbé de Salinis au vieux collège oratorien de Juilly. Il y resta de la première quinzaine d'octobre 1830 à la fin d'août 1831. Il y composait « les premières parties d'un grand « ouvrage de philosophie religieuse qui promettait « d'embrasser par une méthode toute rationnelle « l'ordre entier des connaissances humaines », et dont il donnait lecture à ses disciples. Sainte-Beuve, en pleine crise de passion, y fut invité et accueilli. « Nous avons « été assez favorisé pour l'entendre durant plusieurs « jours de suite... dans une de ces anciennes chambres « d'oratoriens, où bien des hôtes s'étaient assis sans « doute depuis Malebranche jusqu'à Fouché ; je ne « me souvenais que de Malebranche. Pendant que lisait « l'auteur, bien souvent distrait de ses paroles, n'écou- « tant que sa voix, occupé à son accent modeste et à « sa face qui s'éclairait du dedans, j'ai subi sur l'inti- « mité de son être des révélations d'âme à âme qui « m'ont fait voir clair en une bien pure essence. Si « quelques enchaînements du livre m'ont ainsi « échappé, j'y ai gagné d'emporter avec moi le plus « vif de l'homme [1]. » On ne saurait mieux dire que les idées de l'écrivain et du penseur l'arrêtaient moins que la personnalité du prêtre. Dans les conversations il admirait « sa faculté d'entrer avec impétuosité,

1. *Portraits contemporains* (article de 1832).

« puissance, intérêt, et pour des heures entières, dans « n'importe quel sujet élevé, métaphysique, mathé- « matique, musique ; et là, sans parler des hommes ni « des livres, mais, ne s'adonnant qu'aux seules idées, « d'en produire, d'en susciter de fortes, de justes, de « charmantes, d'originales, capables d'édifier et d'é- « tonner ceux mêmes qui ont fait de la question sou- « levée leur sujet d'étude le plus habituel. » Il fut dominé par cette intelligence et par « le singulier ca- ractère d'autorité et de foi », dont elle semblait mar- quée ; et il crut un instant qu'il allait croire.

Rentré à Paris, il lui écrivit cette lettre [1] : « Mon « Dieu, comme on vit bien chez vous et auprès de « vous ! Quel calme propice à l'étude et à la médita- « tion des hautes vérités ! Comme les distractions fri- « voles et les pensées du jour sont loin et laissent au « pur esprit ses libres facultés ! Allez, ce que vous « m'avez lu et ce que j'ai senti en vous pratiquant a « bien réveillé en moi tout ce que le christianisme « avait pu autrefois m'inspirer de sentiments tendres « et de respect soumis. C'est bien là la vraie et l'unique « religion. Il resterait seulement, et c'est là l'impor- « tant et aussi le difficile, il resterait à en faire la règle « de sa vie, l'arbitre souverain de ses habitudes et de « ses penchants ; mais dans les distractions, dans les « séductions journalières de la vie même la plus « simple qu'on puisse mener à Paris, la lutte entre la « foi vacillante et des penchants fougueux, des habi- « tudes enracinées, n'est pas égale. Il arrive alors « qu'après quelques bonnes résolutions, quelques ten-

1. Je dois la communication de cette lettre inédite à M. Goyau. Les *Lettres de Lamennais et de Sainte-Beuve* sont la propriété de Madame Bucquet.

« tatives de sacrifice, on s'étourdit, et que, rentré dans « le tourbillon des plaisirs ou de la curiosité, on se « croit presque heureux parce qu'on s'échappe à soi- « même. Ainsi jusqu'à ce que la jeunesse nous « manque ! Ainsi jusqu'à ce qu'on ait tué en soi la foi « et l'amour ! Alors, il ne reste que l'intelligence sans « chaleur, un vide immense et un ennui croissant. « J'espère que je n'en viendrai pas là ; mais j'aurais « bien besoin de conseils et de secours presque conti- « nus. *Nul n'est plus faible, plus mobile, plus livré « que moi à l'intelligence curieuse et à la mobilité des « sensations...* » Il y a peu d'hommes qui se soient analysés avec plus de sincérité et plus d'acuité que Sainte-Beuve. Il est encore loin de l'adhésion définitive, presque aussi loin que dans *les Consolations*. Mais il dépendrait peut-être de Lamennais qu'il s'en approchât jusqu'à y toucher, — du Lamennais tel qu'il le voit, tel qu'il se l'imagine, beaucoup plus prêtre, beaucoup moins poète et homme de lettres.

Cependant le journal était fondé : l'*Avenir* réclamait la liberté de conscience, d'enseignement, d'associations, la liberté de la presse, et il proclamait, en s'appuyant sur la tradition théologique, la souveraineté du peuple. C'était un fougueux mélange de théories excessives et téméraires et d'idées pratiques, neuves, justes, dont s'emparait l'apologétique catholique. Il attaquait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, un gouvernement que Sainte-Beuve exécrait. Hugo y publiait l'*Hymne aux Morts de Juillet* et un chapitre de *Notre-Dame de Paris* ; Lamartine, son poème *Contre la peine de mort* et *la Réponse à Némésis*. Mais le journal succombait sous l'hostilité des évêques et des hommes politiques. Il fallait le laisser succomber. Les idées qu'il avait

mises en circulation devaient fructifier. Il avait semé : que n'attendait-il la moisson ? Les fortes volontés sont patientes. Lamennais, lui, s'irritait « qu'on ne fît pas tout à la fois et tout en vingt-quatre heures ». Le silence de Rome ne lui suffisait pas. Il ne songeait point que solliciter l'approbation du pape, c'était ressembler à un corsaire qui prétendrait embarquer son souverain dans son brûlot. Il affirmait que l'avenir appartenait aux démocraties. Mais l'Église en avait vu passer sur la terre italienne, des démocraties ; et, pour parler comme lui, quel souffle eût ranimé leurs ossements arides ? Ce prêtre à cheveux gris, nouveau venu à la foi républicaine, avait des impatiences de néophyte. Le voyage à Rome fut décidé ; et Sainte-Beuve lui était si cher qu'il lui proposa de l'emmener avec ses deux compagnons, Lacordaire et Montalembert. Mais une trop forte attache retenait Sainte-Beuve. Qui sait ? Peut-être Lamennais lui avait-il fait cette offre dans l'intention de l'arracher à la Sirène.

Ce que fut ce voyage, nous l'avons dit : un désastre. Grégoire XVI, par prudence et encore plus par bienveillance, refusa de l'entendre [1]. Lamennais avait-il

1. Grégoire XVI consentit à le recevoir à la condition expresse que, dans cet entretien, on n'aborderait pas la question qui l'avait amené. Lamennais n'était pas homme à observer cette condition ; mais le Pape était autrement fin qu'il ne le pensait. Le récit de l'audience, tel qu'il le fit plus tard à Eugène Pelletan (Voir *Les Uns et Les Autres*) est bien curieux. L'abbé fléchit le genou, Grégoire le releva aussitôt. Puis il ouvrit lentement le couvercle d'une tabatière de lapis-lazuli qu'il tenait à la main : « En usez-vous ? » dit-il. L'Abbé, par déférence, accepta une prise, maugréant en lui-même et se disant qu'il n'était pas venu là pour priser. Le pape en prit une autre, la huma gravement et tout en époussetant la devanture de son camail : « Aimez-vous l'art ? demanda-t-il brusquement. — Je l'aime à son heure, reprit Lamennais avec une pointe d'impatience, mais aujourd'hui... — C'est pourtant ce qu'il y a de mieux à

espéré rencontrer un pape aussi jeune que lui ? L'impatient avait-il oublié que les papes sont de vieux souverains, pour qui le temps existe d'autant moins qu'ils sont assis au seuil de l'éternité ? Il déclara que, puisqu'on ne l'avait pas condamné, il reprendrait la publication de son journal. Alors l'Encyclique *Mirari vos* le frappa, mais sans le nommer. Dès son retour, Sainte-Beuve était allé le voir. Il l'avait trouvé en proie à la plus vive excitation, fiévreux, sarcastique, déjà rebelle. Dans la chambre au-dessus, Lacordaire le reçut, très calme et soumis.

Leur amitié n'en fut point ébranlée. En juin 1833, il regrettait de ne pouvoir se rendre sous les beaux ombrages de la Chênaie, près de l'homme « si vénéré, dont l'amitié avait pour lui des mots si tendres ». Ce n'était pas le travail qui l'en empêchait. Il laisserait son travail avec bonheur et y courrait « pour en remporter quelque sanctifiant souvenir ». Mais d'autres

Rome, interrompit le Pape. » Lamennais n'eut pas l'air de comprendre ou ne comprit pas le conseil qui se déguisait sous cette phrase légèrement ironique : La papauté ne peut rien pour vous en ce moment ; retirez-vous de la lutte ; occupez-vous de l'art ! Il allait répliquer quand Grégoire lui demanda : « Vous avez visité Saint-Pierre-aux-Liens, monsieur l'abbé ? — Oui, Saint-Père, et plut à Dieu que ce fût la seule église aux liens dans la chrétienté ! » Le Pape laissa tomber l'allusion : « Et vous y avez admiré le Moïse de Michel-Ange ? — C'est son chef-d'œuvre, répondit Lamennais ; mais, pour moi, avec toute ma dévotion... — Vous pourriez vous tromper, reprit vivement le Pape. Je veux vous montrer un autre chef-d'œuvre de Michel-Ange. » Il alla chercher sur son bureau une statuette d'argent : « Reconnaissez-vous la griffe du lion ?,,, Regardez-la bien... Je voudrais pouvoir vous l'offrir ; mais ici rien ne m'appartient : je l'ai reçue, je dois la transmettre. » Il étendit la main sur la tête de Lamennais : « Adieu, monsieur l'abbé. » L'audience avait duré un quart d'heure. *Ici rien ne m'appartient : je l'ai reçue, je dois la transmettre.* Pouvait-on faire entendre au défenseur de la tradition, d'une manière plus discrète, l'impuissance de Rome à sanctionner des idées qui semblaient subversives aux gouvernements et à tant d'évêques ?

raisons, « je dirais presque d'autres devoirs » le retenaient cloué. L'année suivante, il exprimait le même regret de renoncer à ce doux pèlerinage qu'il aurait fait cette fois en compagnie de Liszt.

Mais, au mois d'avril, Lamennais, qui était revenu à Paris, lui avait écrit qu'il désirait le voir pour une affaire pressante. Il demeurait à l'extrémité de la rue de Vaugirard, dans une grande maison qu'il occupait avec quelques-uns de ses amis. Quand Sainte-Beuve arriva, un carrosse stationnait devant la porte ; et, en traversant la cour, il croisa l'archevêque de Paris, M. de Quélen, qui sortait de chez Lamennais et qui, sans doute, était venu « lui prodiguer des égards pour le contenir ». Lorsqu'il se fut assis sur la chaise de paille où Lamennais avait fait asseoir l'archevêque, il remarqua l'agitation de l'abbé qui lui dit aussitôt : « Mon cher ami, il est temps que tout cela finisse. » Il ouvrit le tiroir d'une petite table de bois et y prit un assez mince cahier d'une fine écriture : « Voici, continua-t-il, un petit écrit que je vous remets et que je voudrais que vous fissiez paraître le plus tôt possible. Je pars dans deux jours. Arrangez cela auparavant avec un libraire ; vite, très vite, je vous en prie. Je n'y veux pas mettre mon nom. » Sainte-Beuve alla immédiatement chez Renduel qui accepta le manuscrit, mais en déplorant l'anonymat. Le lendemain, Lamennais (comme c'est bien lui !) consentit à le signer : « Vous êtes le maître absolu, dit-il à Sainte-Beuve, vous changerez ce qu'il vous plaira. »

Sainte-Beuve avait parcouru le petit écrit qui lui avait paru déclamatoire et assez apocalyptique. Mais il fut bientôt averti de « la flamme communicative et de la puissance d'éruption » que ces pages recélaient.

Un matin qu'il reportait les épreuves, l'imprimeur demanda à lui parler : « Vous êtes chargé de l'impression d'un écrit de M. Lamennais qui va faire bien du bruit : mes ouvriers eux-mêmes ne peuvent le composer sans être comme soulevés et transportés ; l'imprimerie est toute en l'air. Je suis ami du gouvernement ; je ne puis mettre mon nom à cette publication ; mais, comme l'affaire est commencée, je ne refuse pas mes presses. On a le temps de chercher un autre nom d'imprimeur. » Renduel, prévenu, trouva moyen de calmer ces craintes. Quant à Sainte-Beuve, il prit sur lui d'effacer deux lignes qui lui semblaient « passer toute mesure en ce qui était du pape en particulier et du catholicisme ». Il les remplaça par deux lignes de points. Ce livre explosif n'était autre que *les Paroles d'un Croyant*. « Sa publication, dit Sainte-Beuve, fut « comme le coup de canon qu'on tire en mer pour « dissiper le brouillard. Il fut manifeste dès lors, à « tous, que Lamennais était entré à pleines voiles dans « un Océan nouveau. »

Les Paroles d'un Croyant firent non sa gloire, mais sa popularité. Renan les définit « un pastiche de génie ». Et je pense : comme il est fâcheux qu'on mette du génie dans un pastiche ! Le pastiche, par sa nature même, est un genre frauduleux. Qu'un jeune homme s'amuse à parodier finement des maîtres qu'il admire et dont il a attrapé la manière, on s'égaie de sa malice. Mais c'était la première fois qu'un grand écrivain, un chef de parti, se livrait, avec une gravité prophétique, à cette sorte de mystification littéraire. Et que pastichait-il ? Passe encore pour *les Pèlerins polonais* de Mickewitz et pour *l'Enfer* de Dante et même pour *l'Apocalypse*. Mais il pastichait l'Évangile. Si nous

n'avions pas affaire à un homme sincère et candide, nous serions en droit de considérer ce livre de démagogue visionnaire, qui commence par le signe de croix, comme une odieuse supercherie pour piper les humbles. L'Encyclique *Singulari nos* le caractérisa justement « un abus impie de la parole divine ». Vous spéculez sur la crédulité et l'ignorance. Ceux qui vous liront croiront lire l'Évangile. Votre titre de prêtre donne de l'autorité à votre mensonge. Vous leur présentez le Christ, mais, sous sa couronne d'épines, vous l'avez coiffé du bonnet rouge. *Les Paroles d'un Croyant* sont la grande erreur de Lamennais. Erreur littéraire, car elles prouvaient son incapacité d'écrire un vrai poème ; erreur morale, car il est faux et dangereux de séparer l'humanité en deux classes : ceux qui détiennent tout et qui ont tous les vices ; ceux qui ne possèdent rien et qui ont toutes les vertus. C'est du mauvais vin romantique, et je préfère, bien que la philosophie en soit aussi rudimentaire, les déclamations des Michelet et des Hugo. Eux du moins, ils ont vendangé dans leurs propres vignes et non dans celles du Seigneur.

Sainte-Beuve comprenait maintenant toute la portée révolutionnaire du petit livre dont il s'était chargé. Il essaya très habilement de l'atténuer, de la voiler, dans l'article qu'il fit. Irréconciliable ennemi de la monarchie de Juillet, il justifiait l'indignation que ce prêtre avait ressentie à la vue « de la tiédeur ou du relâche-« ment public qui enhardissait un pouvoir sans « morale à tous les envahissements rusés ou gros-« siers. » Il ne voulait pas s'inquiéter du retentissement que devait avoir cet éclat dans l'ordre purement ecclésiastique. Cependant il serait regrettable « que *les Pa-*

« *roles d'un Croyant* n'y fussent pas acceptées ou « tolérées comme une de ces paroles libres de prêtres « qui ont toujours eu le droit de s'élever en sens « contradictoire dans les crises sociales et politiques « aux diverses époques ». Il risquait un avertissement du côté de Rome dont il n'osait espérer beaucoup. « Nous sommes, disait-il, trop chrétien et catholique, « sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne « pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie de « ce grand corps déjà si compromis humainement. » En somme, l'inspiration des *Paroles d'un Croyant* n'était-elle pas la même que celle de *l'Essai sur l'indifférence* ? « Dans *l'Essai*, Lamennais s'efforçait de faire « descendre l'esprit et la purification par en haut, « c'est-à-dire par les gouvernements et, au delà des « gouvernements, par le Saint-Siège. Mais les gouver- « nements se refusaient à transmettre la doctrine an- « tique à la fois et régénératrice ; et le Saint-Siège « aussi. En observant davantage la masse confuse de « la société où il n'avait d'abord vu que froideur et « mort, il y avait découvert un grand travail de fer- « mentation et de courants, et il avait recours à ces « éléments vierges et profonds : c'est au peuple qu'il « s'adresse pour le régénérer... et l'épurer. » La formule de *l'Essai* était : tout par le pape et pour le peuple ; la formule des *Paroles* était : tout pour le peuple et par le peuple. Son but était resté identique : spiritualiser, guérir, moraliser chrétiennement une société qui a passé du matérialisme à l'indifférence. Sainte-Beuve édulcorait le terrible petit livre. Là où l'on percevait déjà comme un appel aux armes, il ne voulait voir que « des conseils d'union et d'association « qui offraient le sens juste du Bonhomme Richard

« dans un ton élevé de pathétique et de poésie ». Il y avait, à son goût, trop de couleur apocalyptique, un abus d'Enfer et de Satan ; mais la signification d'un pareil ouvrage était grande. « Tant pis, disait-il, pour qui la méconnaît ! » D'ailleurs le fragment sur *l'Avenir du monde*, que Chateaubriand venait de publier, la brochure de Lamartine sur *la Politique rationnelle*, « soulevaient les mêmes problèmes, signalaient l'approche des mêmes rivages ». L'article était d'un excellent ami que l'on sentait fort ennuyé, mais qui se refusait encore à croire tout perdu.

Deux ans après parurent *les Affaires de Rome*. C'est, à mon avis, le chef-d'œuvre de Lamennais. Il y expose seulement son dernier voyage. Le livre est calme, redoutablement calme, le seul calme qu'il nous ait donné avec l'*Esquisse d'une Philosophie*. Il y a mis la tranquillité des beaux ciels que leur profondeur rend si mélancoliques et d'où sortent parfois des éclairs. Ce ne sont ni les descriptions de la Côte d'Azur ni celles des campagnes italiennes qui nous émeuvent, bien que la brillante douceur en forme un contraste dramatique avec les songes noirs dont il est dévoré ; mais ce sont ses promenades dans Rome, « la cité de la mort », où chaque soir son pas devient plus solitaire et plus fatigué ; ce sont ses jours passés au cloître San Andrea della Valle, où ce pèlerin passionné a un instant goûté l'illusion d'un repos, d'une halte à moitié route entre la terre et le ciel ; c'est enfin le retour, le lent retour à travers les villes d'Italie, quand il porte de l'une à l'autre, de leurs ruines à leurs misères, sa pauvre âme d'ultramontain désabusé. Il a jeté un dernier regard sur la Ville Éternelle. « Les feux du soleil couchant enflamment la coupole de Saint-Pierre, visage et reflet

de l'antique papauté. » Puis il s'est éloigné à la lueur douteuse du crépuscule. Orvieto, Bologne, Ferrare, Venise... il a suivi les chemins de Dante et du Tasse ; il a foulé cette terre donnée à l'homme pour y passer en paix quelques heures rapides et dont chaque coin fut marqué par l'infortune et le crime. Il s'applique à comprimer les battements de son cœur. Il essaie de s'intéresser aux choses qu'il voit, aux gens qu'il rencontre, à son cocher Pasquale, à tout ce qui peut le distraire un moment du fardeau de sa colère. Il s'efforce de cheminer tranquillement avec son désespoir. Il y a là vingt ou trente pages qui vous étreignent le cœur.

Sa première déclaration de soumission à l'Encyclique *Mirari vos* n'était pas explicite : elle rappelait trop « le silence respectueux des jansénistes ». Il s'inclinait ; il ne s'agenouillait pas. Il commettait même la maladresse ou l'impertinence d'assurer que désormais il resterait « étranger, totalement étranger aux questions qui intéressent l'Église et la cause de la religion ». Qu'est-ce qu'un prêtre qui tient ce langage ? Un enfant boudeur ou un révolté ? Rome insiste ; Rome le presse. Elle le fit avec ménagement. Mais, si la main était douce, elle était ferme. Lamennais est chassé de refuge en refuge, de rétractation en rétractation. On exige de ce contempteur de l'individualisme une obéissance absolue. Personne n'a soutenu plus éloquemment que toutes les erreurs se réduisent à la négation de l'autorité. Personne n'a plus ardemment prêché au chrétien le sacrifice de ses opinions et de ses pensées particulières. Mais il est sourd aux voix de son passé ou plutôt elles se confondent pour lui dans un même gémissement. Des cinquante ans qu'il a vécus

sur la terre, des trente ans qu'il a passés à combattre les ennemis de l'Église, il ne garde que le souvenir d'une détresse où toutes ses idées se sont abîmées. Que voulez-vous de lui ? Vous voulez qu'il signe que le pape est Dieu ? Il le signera ! Il le signera ! Il ne demande, il n'implore que la paix. Rome pouvait la lui donner ; son cœur, jamais. Il se retrancha de l'Église. Sous le calme apparent du livre on sentait un vaincu si implacable que, selon le mot de madame Swetchine, il ôtait même à Rome la chance du repentir.

Sainte-Beuve fut scandalisé. Dans son article sur *les Affaires de Rome*, il retrace le rôle de Lamennais ; il rappelle les campagnes de *l'Avenir*. « Le pape, invoqué « sans cesse, dit-il, pouvait parler, et force était alors « d'obéir ou de n'être plus du tout le même. « Eh bien, aujourd'hui le pape a parlé ; il a jugé ; et Sainte-Beuve n'estimait point qu'il l'avait fait d'une façon déraisonnable : quel spectacle donnez-vous ? Quel spectacle nous donne l'homme de la certitude, « qui ne sépa- « rait jamais dans son anathème les doctrines libérales « ou démocratiques d'avec les doctrines hérétiques « et impies, et qui subordonnait le prince au pape, « l'épiscopat à Rome ? » Ceux que ce prêtre éloquent refoulait et réduisait à l'athéisme, les voilà enjambés par lui. « La trompette éclatante et digne de Jéricho, « qui sonnait contre eux au couchant, la voilà qui « résonne de plus belle à l'Orient sur le même ton et « dans un camp tout différent du premier. » Il y avait là de quoi faire sourire. Mais Sainte-Beuve, tout à coup, avec une véhémence inaccoutumée, s'écriait : « Est-ce bien possible d'abdiquer brusquement de la « sorte et cela vous était-il permis ? Rien n'est pire, « sachez-le bien, que de provoquer à la foi les âmes

« et de les laisser là à l'improviste en les délogeant. « Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous « est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus « que du vague à y opposer. Combien j'ai vu d'âmes « espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans « votre besace de pèlerin et qui, le sac jeté à terre, sont « demeurées gisantes le long des fossés ! L'opinion et « le bruit flatteur et de nouvelles âmes plus fraîches, « comme il s'en prend toujours au génie, font beau- « coup oublier sans doute et consolent ; mais je vous « dénonce cet oubli, dût mon cri paraître une « plainte ! »

C'en était une. La volte-face de Lamennais désempara Sainte-Beuve. Ce n'était point qu'il fût à la veille de se convertir. Mais elle le blessait au plus vif de lui-même. Elle lui enlevait la foi dans un homme dont il admirait le caractère, près duquel il se sentait plus fort, qu'il considérait comme un directeur de conscience, qui représentait à ses yeux l'enthousiasme sacré. Quelle leçon de scepticisme ! « Il est, disait-il, « en terminant son article, un chapitre bien essentiel « à ajouter au livre connu de Huet ; on pourrait l'in- « tituler : *De la faiblesse de l'esprit humain, au mo- « ment du plus grand talent, dans les grands « hommes.* »

Cet article était une rupture. Ils se rencontrèrent quelque temps plus tard près de l'Odéon. Lamennais prétendit que Sainte-Beuve gêné, interloqué, avait baissé la tête. Sainte-Beuve prétendit que tout l'embarras avait été du côté de Lamennais. Mettons qu'ils furent l'un et l'autre embarrassés. Lamennais, rapportant la scène, aurait dit : « Sa critique n'est que du marivaudage. » Sainte-Beuve releva vertement le pro-

pos dans une de ces notes où il donnait issue à ses impatiences et à ses rancunes ou aux vérités qui lui pesaient. Et il écrivit sur ses *Cahiers :* « Quand il lui « vient pour la première fois une idée (papauté, sou- « veraineté du peuple) à l'instant il s'y attache comme « au résultat le plus important, le plus fécond et croit « que le monde irait se perdant s'il ne la communi- « quait immédiatement au monde. Comme il est bon- « homme d'ailleurs, il se met donc aussitôt en branle « pour opérer cette communication de sa découverte « qui est l'unique salut universel. Pendant toutes ses « marches et ses démarches et tout ce qu'il mène et « démène, l'orchestre d'orgueil joue au fond, au loin, « en lui, à la sourdine : Je suis le Sauveur ! je suis « le Sauveur ! » Cela fait toujours plaisir. »

Il le revit dix ans après : il le trouva aimable, charmant, jeune d'esprit et toujours « fécond de vues ». Il sentit qu'il avait été injuste, et il songea que le premier rang parmi les écrivains d'une époque appartient à ceux qui agitent continuellement le problème de l'amour des hommes, du bonheur des hommes. « La- « mennais, dit-il, n'a cessé un moment d'y penser. « Son absolution est là. » Un peu plus tard, l'ancien ultramontain passé démagogue lui parut odieux. « Le « bonhomme ne décolère pas... Ce qui perd ces gens- « là, c'est d'avoir un talent plus fort qu'eux et qu'ils « ne gouvernent pas. » Mais de tous les mots qu'il a prononcés contre lui, le plus dur est celui qu'on lit dans son *Port-Royal* [1] : « Quelqu'un de bien célèbre de « nos jours s'est écrié une fois devant les hommes : « Je leur ferai voir ce que c'est qu'un prêtre ! » Il a

1. *Port-Royal*, t. I, 154.

« trop prouvé par la suite que même alors il n'en « savait rien [1]. » C'est là que vous sentez l'amertume de l'homme qui n'a pas pardonné à Lamennais d'avoir méconnu et trahi un idéal [2].

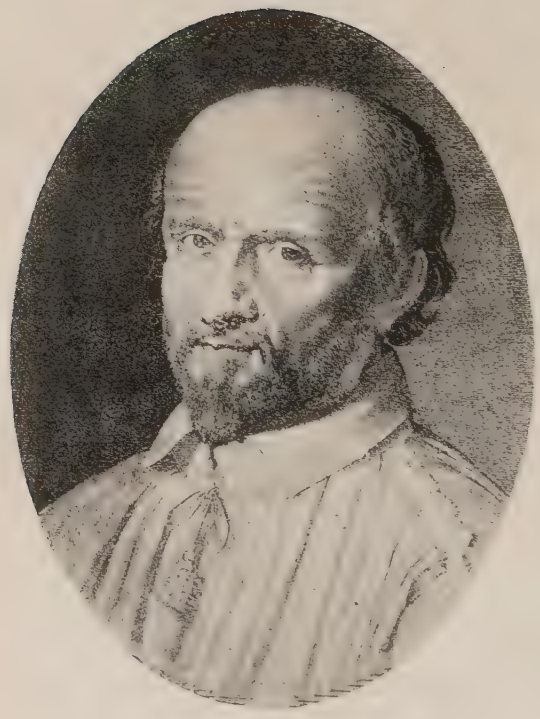
Cependant il n'avait pas à regretter, même au prix d'une désillusion bouleversante, de l'avoir fréquenté. Le souvenir de ce prêtre « qu'il avait vu aux champs « sous de beaux ombrages, parlant passionnément des « choses de Dieu, entouré de jeunes amis et disciples « qui ne désiraient rien tant que de régler leur vie et « leur pensée sur ses conseils et ses maximes [3] », ce souvenir devait le guider dans la compréhension intime des âmes religieuses et jeter quelque clarté sur ses pas à travers les ombres de Port-Royal. Le saint-simonisme avait voulu fonder une religion et s'était couvert de

1. En 1862 (*Nouveaux Lundis*, I, p. 414-25) il reprenait ce mot : « Quand Lamennais s'écria dans un moment solennel : « Je vous ferai voir ce que c'est qu'un prêtre », et qu'ensuite il donna à cet engagement si éclatant le démenti qu'on sait, il eût beau faire désormais, être un grand écrivain, et plus grand même que par le passé, un homme sincère, désintéressé, un cœur dévoré de l'amour des hommes : il se déconsidéra. »

2. A la fin d'un article sur les *Recueillements* de Lamartine, il regrettait, en 1848, que les grands esprits et talents de sa génération n'eussent pas rempli l'idéal de caractère et de carrière qu'il avait conçu pour eux ; et, revenant à Lamennais, il disait : « J'aurais voulu, « par exemple, un Lamennais devenu catholique et libéral, comme « au lendemain de l'*Avenir*, mais ayant la force de demeurer tel « sous le coup même des Encycliques et malgré l'appel et l'attrait « de la démocratie ; je l'aurais désiré s'enfermant pendant quelque « temps dans un religieux silence et n'en sortant depuis qu'à de « rares intervalles par des écrits de réflexion et d'éloquence où il « aurait tout concilié, tout maintenu du moins, où il n'aurait rien « sacrifié, où il serait resté opiniâtrement le prêtre de la tradition « antique et des espérances nouvelles. En s'attachant à un tel rôle « bien difficile sans doute mais si fait pour imposer à tous le respect et « l'estime, il aurait fini, sans la chercher, par retrouver son heure « d'action et d'influence et il n'aurait pas eu à l'acheter au prix de « la considération. »

3. *Port-Royal*, IV, 336.

ridicule. Lamennais avait rêvé et prêché une régénération chrétienne et avait abouti à la révolte. Où se prendre ? Réfugions-nous dans le passé. Interrogeons des chrétiens, de vrais chrétiens et qui furent les plus austères des chrétiens. Espérons que des cendres de leur grand foyer jaillira quelque étincelle susceptible de nous enflammer le cœur. Et Sainte-Beuve s'enfonça dans l'étude du jansénisme.



SAINT-CYRAN

VI

PORT-ROYAL

Le héros de *Volupté*, nous l'avons vu, avait été introduit dans une bibliothèque de théologie, héritage d'un vieux prêtre. Depuis le fameux *Augustinus* jusqu'au dernier numéro, daté de 1803, des *Nouvelles Ecclésiastiques*, clandestinement imprimées durant tout le dix-huitième siècle, il n'y manquait rien des archives jansénistes. Le jeune homme y apprend l'histoire de l'abbaye de Port-Royal des Champs et reçoit une très forte impression « d'un si récent exemple des austérités primitives ». Parmi les Solitaires, il choisit comme un de ses maîtres invisibles M. Hamon qui, à l'âge de trente-trois ans, médecin de la Faculté de Paris, avait vendu son bien et s'était retiré à Port-Royal ; et il nous en donne longuement les raisons, dont la principale, — qu'il ne nous dit pas, — est peut-être que M. Hamon avait fait sa médecine comme Joseph Delorme et comme Sainte-Beuve.

Volupté ayant paru en 1834, Sainte-Beuve avait dû songer, auparavant, à ce sujet d'étude. En tout cas, sa résolution était prise cette année-là, probablement sur la promesse de Guizot que, s'il donnait un livre qui lui servît de titre devant le public universitaire, il pourrait obtenir une maîtrise de conférences à l'École nor-

male supérieure. Il en avertit Lamennais qui, détestant les Jésuites, s'empressa de l'y encourager : « Vous vengerez ces hommes de grande vertu et de grand talent, — les Jansénistes, — des injustices de M. de Maistre qui les a sacrifiés aux Jésuites si au-dessous d'eux à tous égards. Ceux-ci n'ont, que je sache, qu'un seul écrivain, et encore de second ordre, à citer : Bourdaloue. Le caractère de leurs auteurs, je dis des plus loués, c'est le vide et le bel esprit de collège. Sans parler de Pascal, qu'est-ce que ces gens-là près d'Arnauld, de Nicole et tant d'autres moins connus et que vous ferez connaître ? » Lamennais venait de publier *les Paroles d'un Croyant*, et je ne serais pas étonné que, dans son amitié pour lui, l'idée eût souri à Sainte-Beuve d'exalter les Jansénistes que Rome avait condamnés, car, presque en même temps, il écrivait à Ampère : « J'ai tout à « fait embrassé l'étude et les saints solitaires de Port-« Royal. *C'est une Rome à ma portée et je l'aime déjà « autant que vous votre Vatican.* » Deux mois plus tard, en février 1835, nous lisons dans une de ses lettres à l'abbé Barbe : « Je m'occupe en ce moment d'une « histoire littéraire de Port-Royal et des Solitaires qui « s'y rattachent. C'est une belle part de l'histoire litté-« raire du dix-septième siècle, la plus belle peut-être « en y faisant rentrer Racine, Despréaux même, ma-« dame de Sévigné un peu, et en parlant, par occasion, « de Bossuet et Fénelon, qui eurent des rapports de « contradiction, il est vrai, avec le jansénisme. J'es-« père, à la fin de l'année, être avancé dans ce travail « dont je suis pourtant trop souvent distrait par « d'autres travaux. »

Il nous a dit lui-même quel genre d'attrait ce sujet de *Port-Royal* avait eu sur lui : « J'y avais été conduit

« par mon goût poétique pour les existences cachées et « par le courant d'inspiration religieuse que j'avais « suivi dans *les Consolations*. » Mais la poésie des Jansénistes, qui s'évanouit si vite dès qu'on entre dans l'âpreté de leur histoire, ne l'aurait pas aussi longtemps retenu et d'autres sujets non moins religieux auraient pu le séduire encore davantage, si l'étonnante aventure de ce monastère et de cette secte n'avait surexcité sa curiosité psychologique, — n'avait-il pas entendu Royer-Collard lui dire de son ton d'oracle : « Qui ne connaît pas Port-Royal, ne connaît pas l'humanité ! » — et si les grandes figures de Pascal et de Racine, auxquelles devaient s'en ajouter bien d'autres, n'avaient pas promis à l'historien de beaux motifs et de belles digressions littéraires. Et peut-être son choix s'expliquerait-il encore par ce fait que les incrédules, qui ont des velléités de croire, sont souvent portés de préférence vers les mystiques qu'une ardente logique a entraînés jusqu'à la limite de l'hérésie, et même au delà, comme s'ils espéraient découvrir dans ces âmes si profondément creusées, si violemment soulevées, le secret de la foi que leur dérobe la sérénité croyante. Ils ne s'adresseront pas plus à un Bossuet qu'ils ne reprendront leur catéchisme [1]. Mais ils se plairont à poursuivre le sentiment religieux dans ses étrangetés, sur les cimes et au bord des précipices. Notons enfin que, si vers 1834 Sainte-Beuve est détaché du romantisme, il ne l'est pas au point de ne pas apprécier à leur valeur romantique le côté sombre et fulgurant des coups de la Grâce que présente l'histoire de Port-Royal,

1. « Bossuet est impatientant et irritant pour tous ceux qui pré- « fèrent à la vérité même possédée, et dès lors étroite, la recherche « éternelle de la vérité. » (*Nouveaux Lundis*, II, 340).

sa lumière de Thébaïde, ses orages, son drame fécond en péripéties dont quelques-unes touchaient au romanesque, ses personnages qui connurent la prison, l'exil, les interdictions et les persécutions jusque dans la mort.

En 1837, l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire n'était qu'ébauché. Il avait quitté Paris et voyageait en Suisse, surtout pour échapper à la tyrannie de son malheureux amour. Il fut reçu, près de Lausanne, dans la maison de campagne d'un jeune professeur de l'Académie qui, sept ans plus tôt, était venu le voir à Paris et avec lequel il était resté en relations. M. Juste Olivier enseignait l'histoire et faisait des vers ; sa femme en faisait aussi[1]. Il les entretint du livre qu'il préparait et des difficultés à écrire un ouvrage de cette importance dans la dispersion de la vie parisienne. Olivier en parla autour de lui. Bref, quelques mois après, le Conseil d'État de Lausanne lui offrit un cours et l'invita à y traiter Port-Royal. Il n'hésita pas à l'accepter. Le dépaysement lui serait bon, surtout au milieu des sympathies qui l'attendaient en Suisse. Il avait éveillé chez ses amis suisses les mêmes espérances que chez les saint-simoniens et dans le groupe de Lamennais. Qui sait si cette âme à la recherche de la foi et désemparée par ses dernières expériences ne se réfugierait pas au sein du protestantisme ? D'autre part, comme souvent les hommes qui ont entrepris une énorme tâche, il avait besoin qu'on la lui facilitât en l'obligeant à la faire régulièrement. Sans Lausanne, on peut se demander s'il serait jamais venu à bout de son *Port-Royal*.

1. Sainte-Beuve fut très lié avec eux. Puis ils se brouillèrent. La jeune femme en fut cause. D'ailleurs les broüilles sont assez fréquentes dans la vie de Sainte-Beuve.

Il y arriva vers la fin d'octobre 1837 avec toute une bibliothèque, toute sa collection de livres jansénistes qu'on déballa dans la remise de l'Hôtel d'Angleterre ; et le 6 novembre il prononça son discours d'ouverture. Il devait descendre chez les Olivier ; mais il « trouva plus prudent de se faire deux domiciles, l'un pour le travail, inviolable, inavoué, à l'Hôtel d'Angleterre ; l'autre pour le public, chez ses amis ». Pendant sept mois il mena l'existence la plus sévèrement réglée. Il s'enfermait dans sa chambre d'hôtel jusqu'à quatre heures du soir lorsqu'il n'avait pas de cours et jusqu'à trois heures les jours où il professait. Sa leçon était de trois à quatre heures, trois fois par semaine ; et il y en eut quatre-vingt-une. Elles furent terminées le 31 mai et quelques jours plus tard il rentrait à Paris avec « son ouvrage construit et comme bâti » ; mais il mit près de vingt ans à le publier, le premier volume datant de 1840 et le dernier de 1859.

Son succès de professeur ne fut pas très vif. Il avait contre lui son inexpérience de l'enseignement, son accent picard, l'austérité de sa matière et, jusqu'à un certain point, sa probité d'historien qui, — si le désir de plaire l'amenait parfois, dans un sujet catholique, à faire d'aimables concessions au protestantisme de ses auditeurs, — n'y sacrifiait jamais rien d'essentiel. C'est d'autant plus à remarquer qu'il avait voulu que le cours, gratuit seulement pour les étudiants, le fût pour les jeunes filles et les dames. Elles profitèrent largement de cette gratuité, et il en résulta, paraît-il, plus de fiançailles et de mariages que dans les années ordinaires.

En dépit des criailleries que suscita ce cours de Sainte-Beuve, des critiques désobligeantes dans quelques journaux et des plaisanteries qui coururent les

cafés, il est singulièrement honorable pour la ville de Lausanne d'avoir pu, quatre-vingt et une fois, rassembler un assez nombreux public au pied d'une chaire où Sainte-Beuve développait, sans lui épargner ses aridités et ses ronces, l'histoire de Port-Royal. Le snobisme ne jouait aucun rôle ; et d'ailleurs les snobismes n'ont pas la vie aussi endurante. La réputation du jeune professeur, — il avait trente-quatre ans, — n'était pas encore bien établie. On savait que son dernier livre, *les Pensées d'Août*, avait été un échec. Il est vrai qu'il s'était fait précéder par un article, paru en septembre dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Vinet, une des gloires les plus pures de la Suisse, critique et moraliste que l'Académie de Lausanne, dont il avait été l'élève, venait précisément de reconquérir en l'enlevant à Bâle où il avait professé vingt ans. Mais on ne se serait pas ennuyé trois heures par semaine pour payer la dette de reconnaissance que Vinet avait contractée. La vérité est que les sujets religieux, les questions de la Grâce et de la Prédestination passionnent les pays protestants, qu'on y reconnaissait dans les Jansénistes des demi-frères et qu'on leur savait gré d'avoir été condamnés par le même gouvernement qui avait révoqué l'Édit de Nantes. Et justement, à cette époque, le canton de Vaud était « réveillé », comme on dit de ces pays lorsqu'une renaissance religieuse les travaille.

***

En France, l'apparition du premier volume fut un événement, et Sainte-Beuve sera désormais l'auteur de *Port-Royal*. Les derniers volumes, qui se succédèrent à de si longs intervalles, refroidirent l'intérêt sans di-

minuer l'admiration. Le grand coup avait été porté. Pour en mesurer l'effet, demandons-nous ce qu'était Port-Royal dans l'imagination et la pensée françaises avant Sainte-Beuve et ce qu'il fut après. Avant Sainte-Beuve, ceux qui n'avaient pas eu la chance, comme l'Amaury de *Volupté*, qu'on leur ouvrît une riche bibliothèque janséniste, n'en connaissaient l'histoire que par l'*Abrégé* que Racine en avait fait, qu'il avait tenu bien secret et qui ne parut qu'en 1767, soixante-huit ans après sa mort. Boileau, qu'il avait mis dans la confiance, disait de ce travail que c'était « le plus parfait morceau d'histoire que nous ayons dans notre langue. » Non ; mais le plus beau plaidoyer pour Port-Royal ; et l'on y retrouvait la terrible ironie voilée avec laquelle Racine, jeune et impatient de toute contrainte, s'était amusé jadis des ridicules et des mesquineries de ce même Port-Royal, et que maintenant il retournait contre les Jésuites.

L'histoire commençait comme un chapitre de légende dorée : un très vieux monastère, en plein relâchement, dans un fond de vallée marécageux et malsain ; une abbesse de onze ans et une douzaine de religieuses ; l'abbesse, Angélique Arnauld, s'ennuie, et son ennui grandit avec elle. Comme elle atteignait ses dix-sept ans, un capucin dont on sut plus tard qu'il était sorti de son couvent par libertinage et qu'il allait se faire apostat dans les pays étrangers, passant à Port-Royal, et probablement pour en payer l'hospitalité, demanda à y prêcher. C'était le soir ; on se rendit à l'église, et « ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et la sainteté de la règle de saint Benoît, que la jeune abbesse en fut vivement émue et forma dès lors la

résolution non seulement de pratiquer sa règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire observer de ses religieuses. » Il lui fallut cinq ans pour y parvenir. Comme tous les réformateurs, elle fut vivement désapprouvée, et il se rencontra nombre de moines et même d'abbés qui traitèrent les religieuses de Port-Royal de folles, d'embéguinées, de novatrices, de schismatiques et qui les menaçaient de les faire excommunier. Mais le général de l'ordre de Cîteaux, dont Port-Royal était une des plus anciennes abbayes, la soutint et l'envoya dans la plupart de ses maisons rétablir la règle de saint Benoît. A Maubuisson, elle connut François de Sales qui l'encouragea de son amitié, et elle devint aussi l'amie de la bienheureuse Mère de Chantal. Quand elle revint à Port-Royal, elle y amena, bien que le monastère fût très pauvre, trente religieuses qui l'avaient conjurée avec beaucoup de larmes de ne pas les abandonner. Mais bientôt la communauté, accrue jusqu'au nombre de quatre-vingts religieuses, ne fut plus qu'un hôpital. L'endroit était si insalubre qu'en 1826 on la transféra à Paris, au faubourg Saint-Jacques.

Jusqu'ici, c'est une histoire très simple. La réputation de la Mère Angélique et « les merveilles qu'on racontait de la vie toute sainte de ses religieuses » ne lui attirèrent pas seulement la bienveillance de Marie de Médicis et l'amitié de personnes très pieuses : elles constituaient dans l'Église une force qui devait tenter le zèle entreprenant des réformateurs. Nous sommes au lendemain des guerres religieuses ; l'Église, ébranlée par la Réforme, travaille à se réformer elle-même. L'évêque de Langres, M. Zamet, dans son dessein d'instituer un ordre de religieuses particulièrement consa-

crées à l'adoration du mystère de l'Eucharistie, eut recours à la Mère Angélique et introduisit près d'elle l'abbé Jean du Verger de Hauranne de Saint-Cyran, avec lequel, d'ailleurs, ce prélat, prompt aux engouements et borné, ne tarda pas à se brouiller. Saint-Cyran entre à Port-Royal en 1636, et derrière lui les théories sur la Grâce que son ami Jansénius, évêque d'Ypres, est en train d'élaborer dans son énorme *Augustinus*, une religion terriblement intransigeante, une forme abrupte de grandeur morale, un esprit combatif, la haine des Jésuites et la ruine. Saint-Cyran fait de ce couvent la citadelle du jansénisme. Mais Richelieu, comme homme d'État, suspecte cette nouveauté dont peut sortir un danger politique, et s'en irrite comme théologien. Il ordonne l'arrestation de Saint-Cyran et son emprisonnement à Vincennes en 1639. Le prisonnier ne continua pas moins à diriger le mouvement du fond de sa prison, dont on ne lui ouvrit les portes que quatre mois après la mort du grand ministre, en 1643. Il mourut lui-même cette année là.

Les religieuses du Port-Royal de Paris n'avaient pas oublié leur monastère des Champs. Un certain nombre d'entre elles y étaient retournées. Deux des neveux de la Mère Angélique, son frère aîné, cinq ou six autres séculiers ou ecclésiastiques, s'y étaient retirés pour y achever leur vie dans la retraite. Ce furent les premiers solitaires. Ils avaient réparé les bâtiments, cultivé la terre « comme de simples gens de journée », et « rendu l'habitation de ce désert plus saine et plus commode ». Dispersés à l'arrestation de Saint-Cyran, ils y revinrent quand on l'eut mis en liberté.

Cependant l'*Augustinus*, paru après la mort de son auteur, faisait son chemin en Allemagne et en France,

soulevant les passions théologiques et des attaques furieuses de la part des Jésuites qui accusaient les Augustiniens ou Jansénistes de pactiser avec les protestants et qui craignaient de voir les écoles de Port-Royal leur enlever l'éducation de la jeunesse, et « tarir ainsi leur crédit dans sa source ». Ajoutez, dit Racine, « qu'il se joignit à ces raisons entre les Jésuites et les écrivains de Port-Royal une pique de gens de lettres. » Les écrivains de Port-Royal les dépossédaient du premier rang qu'ils occupaient dans la littérature édifiante. Leur fureur s'accrut encore lorsque le plus jeune frère de la Mère Angélique, mais non le moins vaillant, M. Arnauld, celui qu'on appela le Grand Arnauld comme on disait le Grand Corneille, publia son livre de *la Fréquente Communion*. Il fallut bien que Rome intervînt. En 1652 et en 1656, deux bulles condamnèrent cinq propositions extraites du monumental *Augustinus*. Et ce fut le signal de nouvelles batailles. Les cinq propositions étaient-elles oui ou non dans le livre de Jansénius ? Les Jansénistes reconnaissaient qu'elles étaient hérétiques et *en droit* condamnables ; mais *en fait* ils ne reconnaissaient pas qu'elles fussent dans Jansénius. Racine oublie de nous dire que pour Bossuet, qui n'était ni Jésuite ni Janséniste, les cinq propositions étaient l'âme même du livre de Jansénius.

Le refus d'absolution qu'un prêtre de Saint-Sulpice opposa au duc de Liancourt parce qu'il avait retiré chez lui un ecclésiastique ami des Jansénistes et parce que sa petite-fille était pensionnaire à Port-Royal, fut l'occasion pour Arnauld d'écrire deux lettres, autrement dit deux volumes, « où il justifiait à fond la pureté de sa foi et l'innocence des religieuses de ce monastère ». Ses ennemis y relevèrent deux proposi-

tions qui furent déférées à la Sorbonne. La première fut condamnée comme téméraire, la seconde comme hérétique. Les Jésuites triomphaient. A ce moment, deux événements, également mais différemment extraordinaires, se produisirent qui rétablirent les affaires du Jansénisme et lui donnèrent gain de cause dans l'opinion publique : *les Provinciales* de ce nouveau venu parmi les Solitaires, Blaise Pascal ; et la guérison subite, dans l'église de Port-Royal, d'une petite fille dont l'ulcère lacrymal disparut à l'attouchement d'un reliquaire où était contenue une épine du Sauveur. La petite fille était la nièce de l'auteur des *Provinciales*. On nomma ce miracle le Miracle de la Sainte Épine. Racine insiste autant sur le Miracle de la Sainte Épine que sur les *Provinciales*. Lequel de ces deux miracles porta le plus ? Malgré le succès retentissant des *Provinciales*, ce fut, je crois, tout d'abord celui de la Sainte Épine. Mais les Jésuites eurent plus à souffrir et plus longtemps de l'autre.

Ils prirent leur revanche quand l'Assemblée du Clergé de 1660 décréta que le formulaire, promulgué quatre ans plus tôt, qui condamnait les propositions de Jansénius, devrait être signé des religieux, des religieuses et même des régents et des maîtres d'école. Les religieuses de Port-Royal refusèrent. Leurs écoles avaient déjà été fermées ; leurs novices furent chassées ; les plus récalcitrantes d'entre elles furent dispersées dans d'autres couvents. Mais les esprits commençaient à éprouver le besoin d'une détente. Les Jésuites sentaient leur échapper toute une élite. Les deux partis arrivèrent péniblement à une paix plâtrée. Ce fut en 1668 la *Paix de l'Église*. Elle dura à peu près dix ans. Puis les persécutions reprirent. Louis XIV

voulait extirper l'hérésie janséniste. Elles ne s'arrêtèrent qu'en 1710 : cette année-là, le Conseil d'État rendit un arrêt pour démolir Port-Royal des Champs, et un second arrêt pour exhumer tous les corps. L'histoire du monastère se clôt sur cette profanation. L'*Abrégé* de Racine ne va pas même aussi loin que la *Paix de l'Église*.

Ce n'est pas seulement en cela qu'il est incomplet. Sur l'histoire de ce monastère régénéré se greffe celle du jansénisme qui, frappé par le pape, poursuivi par le roi, en cause tous les malheurs et la fin lugubre. Il est difficile de raconter l'une sans raconter l'autre. Racine, merveilleusement habile, y a presque réussi. Il s'est contenté de quelques allusions aux propositions condamnées comme téméraires, iniques, scandaleuses, blasphématoires ; et de la théologie, il a détourné la question pour l'amener sur le glorieux terrain du gallicanisme où il se sentait beaucoup plus fort, blâmant la soumission excessive au pape et niant qu'il soit infaillible sur des faits non révélés.

Mais ces propositions, il faut pourtant en avoir une idée. Je n'en citerai que les deux premières et la cinquième, à mon avis les plus claires et les plus significatives. La première était littéralement tirée du livre de Jansénius : *Quelques commandements de Dieu sont impossibles à des justes qui veulent les accomplir et y font effort, selon les forces dont ils disposent : la Grâce qui les leur rendrait possibles leur manque.* Suivant Jansénius qui ne parle que d'après saint Augustin, l'homme, pleinement libre avant la chute, a perdu sa liberté dans l'état de corruption où il est tombé : le juste ne peut rien que le mal sans le secours de la Grâce ; et « cette Grâce, Dieu la donne à qui il veut

dans la profondeur redoutable de ses mystères ». — La seconde découle de la première : *Dans l'état de la nature déchue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.* En effet, la Grâce est invincible. Vous en conclurez que nous n'avons pas le mérite du bien que nous faisons : c'est Dieu qui le fait en nous et par nous. — La cinquième est ainsi conçue : *C'est une erreur des semi-Pélagiens de dire que Jésus-Christ est mort ou qu'il a répandu son sang pour tous les hommes sans exception.* L'Écriture a bien dit : *tous les hommes.* Mais l'apôtre n'entendait-il pas par là « certains hommes élus de tous états indistinctement, de toute nature et condition, Juifs ou Gentils, esclaves ou maîtres » ? Le sentiment de saint Augustin était que le Christ n'avait répandu son sang que pour les prédestinés. Si bien qu'en vertu de cette interprétation, lorsque, dans le *Mystère de Jésus,* le Christ disait à Pascal : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi », c'était comme s'il le félicitait d'être un prédestiné.

En résumé, le Jansénisme remontait à saint Augustin, sans tenir compte des circonstances où saint Augustin avait été entraîné par ses polémiques à forcer sa pensée ou même à se contredire ; et il l'invoquait sur la doctrine de la prédestination, comme Calvin l'avait fait. Depuis saint Augustin l'Église s'est égarée. Elle est devenue semi-pélagienne puisqu'elle admet la liberté de l'homme et son choix toujours possible entre le bien et le mal. Saint-Cyran disait : « Dieu m'a donné de grandes lumières : il m'a fait connaître qu'il n'y a plus d'Église. Non, il n'y a plus d'Église, et cela depuis cinq ou six cents ans. » Mais ne nous engageons pas dans la question de la Grâce. Rappelons-nous Bossuet qui parlait de la nuit d'énigmes et d'obscu-

rités où « cette doctrine céleste s'est trouvée enveloppée parmi des difficultés impénétrables. » Et rappelons-nous aussi sa parole que le jansénisme « entretient un chagrin superbe et un esprit de fastueuse singularité ».

Voilà donc ce que l'on savait ou ce qu'on pouvait aisément savoir avant Sainte-Beuve : une histoire de monastère devenu le modèle des plus hautes disciplines religieuses ; autour de ce monastère, des hommes retirés du siècle en qui semblaient avoir ressuscité les vertus des Pères du désert, mais qu'on aurait depuis beau temps oubliés, s'ils n'avaient pas fourni Pascal d'arguments contre les Jésuites, si Racine n'avait soupiré ses premiers vers sous les ombrages de leur Thébaïde, si Boileau n'avait écrit l'épitaphe de leur plus célèbre défenseur de la foi, si madame de Sévigné n'avait tant prisé leur moraliste Nicole. Vers 1840, au milieu d'une conversation avec Sainte-Beuve, Royer-Collard s'interrompait tout d'un coup et lui disait : « Nous causons de Port-Royal, mais savez-vous bien, monsieur, qu'il n'y a que vous et moi, en ce temps-ci, pour nous occuper de telles choses ? »

***

Et maintenant, après Sainte-Beuve, le nom seul de Port-Royal évoque dans notre esprit tout un monde. C'est d'abord la vieille abbaye quatre fois centenaire au creux de son vallon fiévreux et embroussaillé, où est nommée, un jour, comme coadjutrice, une petite fille âgée de sept ans et quelques mois. La famille qui l'a vouée à Dieu est la rude famille auvergnate des Arnauld. Le grand-père huguenot, sauvegardé par Catherine de Médicis le jour de la Saint-Barthélemy, s'est

converti, mais plusieurs de ses huit fils sont restés de la religion. Le second, Antoine, catholique, — le père de la petite coadjutrice, — passe pour l'avocat le plus éloquent de son époque, surtout depuis que, par sa bouche, en 1594, l'Université de Paris a demandé au Parlement l'expulsion des Jésuites. Son plaidoyer fut d'une violence inouïe [1]. Cette maison des Arnauld, apparentée à la noblesse, en charge près des Grands et dans leurs conseils, a une très haute opinion d'elle-même. Le faste, l'orgueil, la jactance, toutes les vanités, y ont élu domicile. Vienne la Grâce : ses membres s'en dépouilleront au profit de leur religion particulière. Ils seront humbles les uns envers les autres dans la foi la plus aristocratique et la plus intolérante.

M. Arnauld avait eu vingt enfants : il lui en restait dix. Sur ses quatre fils, l'un tomba au siège de Verdun ; l'autre fut abbé de Saint-Nicolas d'Angers, évêque de Toul ; un autre, M. d'Andilly, une fois veuf, se fit Solitaire à Port-Royal ; le quatrième, qui était le dernier né des vingt, remplit le siècle de son nom et de sa grandeur : ce fut le Grand Arnauld. Sur ses six filles, cinq entrèrent à Port-Royal. L'aînée avait épousé M. Isaac Lemaître, conseiller du roi ; mais elle fut obligée de se séparer de lui : il la rendait trop malheu-

1. Et, en maint endroit, d'une étonnante stupidité. Sainte-Beuve qui, pour ne pas déplaire à son public de Lausanne ou pour une autre raison, atténue volontiers, a laissé de côté les accusations les plus absurdes qu'il lançait contre les jésuites. Il les accusait d'avoir fait mourir vingt millions d'êtres dans les Indes par le fer et le feu, d'avoir organisé au Pérou la chasse à l'homme, d'y avoir dressé des dogues et même des tigres, d'avoir semé leur route maritime de tant de cadavres indiens que les navires n'avaient besoin ni d'aiguille ni de carte marine. Toutes ces histoires délirantes étaient tirées de pamphlets protestants d'outre-Rhin. (V. *les Jésuites de la légende* d'A. Brou.)

reuse. Elle avait eu cinq fils qui, tous les cinq, passèrent ou restèrent à Port-Royal. Son mari lui fit attendre, après leur séparation, vingt-quatre ans l'état de veuvage qui lui permit d'aller rejoindre ses sœurs et sa mère, madame Arnauld, derrière les grilles du monastère. Port-Royal fut ainsi le fief d'une famille qui avait traversé le protestantisme et qui en avait emporté, avec la rigidité des mœurs, un sentiment d'indépendance plus que gallicane à l'égard de Rome et l'horreur des Jésuites.

Neveux, tantes, oncles, mère, grand'mère, ils ont tous naturellement des traits communs ; mais chacun nous apparaît dans la force de sa personnalité, et les physionomies des femmes sont distinctes sous le voile. Madame Lemaître, une de ces femmes qui pourraient dire qu'elles n'ont été jamais plus heureuses que depuis que leur vie a été brisée, aspira longtemps à devenir la dernière de ses sœurs ; elle en est la plus humble et la plus aimante. La Mère Angélique, calme et ferme, respire le génie de l'organisation. Sa sœur, la Mère Agnès, glorieuse et romanesque dans sa première jeunesse, mêle à sa dévotion un tour d'esprit précieux ; leur nièce, la fille de M. d'Andilly, la Mère Angélique de Saint-Jean, n'est pas seulement une des plus belles et des plus fortes intelligences de Port-Royal : elle a un sens artistique tout à fait rare chez les Arnauld et sculpte, non sans quelque scrupule, des figurines pour orner des reliquaires. Son père, M. d'Andilly, a vécu longtemps dans le monde ; il a été marié ; il a même été amoureux. C'est un homme impétueux et pourtant d'une politesse raffinée. Le tonnerre est dans sa voix et l'innocence dans ses yeux. Il versifie sur les *Vérités chrétiennes ;* il écrit les *Vies des Pères du Désert ;* il

traduit les *Confessions de saint Augustin ;* il fait dessécher le marais pestilentiel, et il se montre fier de ses espaliers dont il envoie des corbeilles de fruits *monstres* à Sa Majesté la Reine. M. Lemaître est un grand pénitent, un implacable tourmenteur de lui-même en Jésus-Christ, avec une voix charmante. Il n'assista pas aux funérailles de son père, mort impénitent ; mais par un scrupule qui lui fut très pénible, il crut ne pas devoir assister à la prise d'habit de sa mère. Son frère cadet, M. de Séricourt, sorti de l'armée, est « le premier des pénitents qui brisèrent leur épée au pied de la croix ». Son second frère, M. de Saci, traducteur de l'*Ancien Testament*, en apparence flegmatique, d'une complexion délicate, marche sur l'étroit sentier rempli de la crainte du Seigneur. « On apprenait le recueillement dans sa conversation », disait la Mère Agnès. Le grand Arnauld, petit homme noir et laid, qui vécut caché trente et un ans sur cinquante, « concentre en lui et redouble tout l'esprit et le feu de sa race ».

Sainte-Beuve les a pris au berceau ; il les mène jusqu'à leur mort ; et ce sont des scènes funèbres d'une suprême beauté ou d'un sombre pathétique. Madame Lemaître, sur son lit de mort, est assistée par son fils, M. de Saci, qui, prêtre depuis un an, n'avait pas encore confessé. Elle voulut qu'il commençât par elle à exercer ce ministère sacré et qu'il devînt ainsi *le père de son âme*. « Mon fils, lui disait-elle, aidez votre mère à bien mourir et à la mettre dans le ciel, elle qui ne vous a mis que dans cette misérable vie. » Il eut assez d'empire sur lui-même pour conserver la liberté de l'esprit, des yeux, de la voix, « quand tout le monde autour de lui n'avait plus ni parole ni chant et ne priait que par des larmes ». Ce même M. de Saci

meurt en soupirant : « O bienheureux Purgatoire ! » Il observait encore, comme le remarque Sainte-Beuve, jusque dans l'espoir suprême du salut chrétien sa modestie constante. Son corps fut déposé un matin de janvier au milieu d'une chapelle ardente et reçu par une centaine de religieuses en pleurs, *plus brillantes de charité que les cierges qu'elles portaient dans leurs mains*. La sœur Marie-Claire, la cinquième fille de M. Arnauld, durant les transes de l'agonie, fit réciter quelques prières à la Vierge et, son visage devenant tout calme, elle dit : « Que c'est une grande chose de mourir dans l'espérance de la vie éternelle ! » Et quand elle fut sur le point d'expirer, élevant de ses faibles mains la croix qu'elle tenait serrée, elle s'écria par deux fois : « Victoire ! Victoire ! » Mais la Mère Angélique « qui n'avait fait que le bien et qui n'avait tout au plus à se reprocher que d'avoir eu à lutter avec la duplicité inévitable des pensées », dès que l'idée de la mort prochaine fut entrée dans son esprit fut saisie d'une indicible terreur. Elle se voyait devant Dieu, selon sa propre expression, comme un criminel au pied de la potence qui attend l'exécution de l'arrêt de son juge. Elle n'osait même plus espérer en la miséricorde divine. La dernière fois qu'elle vit son directeur, M. Singlin, elle lui dit : « Je ne vous reverrai donc plus, mon Père, mais je vous promets que je n'aurai plus peur de Dieu. » Cependant cette peur ne la quitta que tout à la fin.

Sortons de cette famille des Arnauld. Les figures qui se groupent autour d'elle vivent avec la même intensité. La plus étonnante de toutes est peut-être l'abbé de Saint-Cyran, l'ami de Jansénius qu'il avait connu à Paris et qu'il avait emmené à Bayonne, sa

ville natale, où sa mère craignit qu'il ne tuât le bon Flamand à force de le faire étudier. Malgré ses étrangetés qui nous inquiètent sur son équilibre mental, il dispose d'une autorité que Richelieu a redoutée et que pendant un temps, a subie saint Vincent de Paul. C'est lui qui a façonné l'esprit de Port-Royal. Religieux et solitaires n'ont jamais eu de plus grand directeur ni de plus vénéré. Une scène charmante, — et vous verrez que l'épithète de charmante est juste, — nous montre à quel point il occupait les âmes. Quand la Mère Agnès apprit que, prisonnier à Vincennes, il était enfin rendu à la liberté, elle entra au réfectoire, et sans faire infraction au silence, elle délia sa ceinture devant la communauté. Chacun comprit à l'instant que Dieu avait rompu les liens de son serviteur ; « et la joie se répandit du cœur sur les visages sans paroles et sans dissipation ». Vers cinq ou six heures du soir, on se réunit au parloir pour recevoir le Père tant désiré. Mais « la « première entrevue fut moins solennelle qu'on n'au- « rait pu s'y attendre... Lorsqu'il entra, M. de Rebours, « qui avait la vue fort basse, prit une lunette pour « lorgner, ce qui fit rire une religieuse et celle-ci en « fit rire une autre, et toutes, ayant le cœur plein de « joie, éclatèrent. M. de Saint-Cyran dut ajourner les « paroles plus graves : « J'avais bien quelque chose à « vous dire, mais il y faut une autre préparation que « cela ; ce sera pour une autre fois. » Et l'on se retira « un peu confus de cet éclat d'allégresse innocente. » L'homme, dont le retour causait à Port-Royal cette prodigieuse explosion de gaieté, avait lui-même ses jours de belle humeur ; mais il voyait partout, et surtout dans la foi, des sujets d'épouvante. La Vierge, à qui il fut donné d'enfanter son Créateur, prenait à ses

yeux une grandeur terrible. « Il faisait tomber sur ce doux front, dit Sainte-Beuve, un éclair d'effroi, *à la Jéhovah.* » Pour lui, l'enfance était chose terrible, car chaque petit enfant lui représentait la perte prochaine de l'innocence baptismale, si difficile à recouvrer. Il disait : « Pensons à mourir, lorsque nous vivons dans le repos et dans la santé. On ne saurait trop faire pour se préparer à la mort et pour éviter les tonnerres dont la plus grande partie des chrétiens sont menacés dans l'Évangile. » Quand il ouvrait un livre hérétique, il commençait par l'exorciser d'un signe de croix « ne doutant point que le démon n'y résidât », et craignant sans cette précaution d'être séduit. Et Sainte-Beuve remarque bien joliment qu' « il y avait affinité secrète « en effet en même temps qu'horreur naïve ».

M. Antoine Singlin, presque aussi grand directeur que lui, était un fils d'un marchand de vin mis en apprentissage chez un marchand de draps. A vingt-deux ans, un mouvement intérieur le détermine à aller trouver « Monsieur Vincent » qui lui conseille d'entrer dans les ordres. Il y entre : M. Vincent le place comme catéchiste et confesseur à l'hôpital de la Pitié. Là il connaît Saint-Cyran et se range sous sa conduite. Ce fut entre ses mains que Jacqueline Pascal remit son frère, quand celui-ci voulut mourir au monde. *Les Provinciales* lui paraissaient trop railleuses pour être tout à fait chrétiennes. Il était timide avec une autorité surprenante.

Un de ses pénitents, M. Hamon, le médecin, arrive à Port-Royal en 1650, après avoir vendu et distribué aux pauvres son petit patrimoine. Il compose des traités de piété pour les religieuses. « Sa théologie est comme une physiologie de la foi. » Ame modique et tremblante, dit Sainte-Beuve, à la fois saintement pi-

toyable et magnifiquement vénérante ! Il aima tendrement le petit Racine. Sainte-Beuve admire ses qualités d'imagination et son symbolisme qui tranchent sur la manière grise et terne des autres écrivains jansénistes. « C'est un solitaire qui rappelle les ascètes de l'Orient. « A le voir, on lui donnerait l'aumône ; et il a des « paroles d'or ; il porte l'encens et la myrrhe. C'est « un roi-mage en haillons. » Près de lui, M. Lancelot, qui n'avait jamais osé dépasser l'ordre de sous-diacre, était le modèle accompli de ces hommes « qui se tiennent au bas des degrés redoutables ou brillants et qui introduisent les autres ». Les écoles de Port-Royal n'eurent point de maître plus dévoué, plus patient, plus ferme dans son humilité.

Nicole, l'ami particulier, l'aide de camp du grand Arnauld, est une bien bonne figure. Fils d'un avocat de Chartres, il avait hérité de son père l'amour des livres et il en avait dévoré plus à lui seul que les autres solitaires réunis. Que n'avait-il pas lu ! Tous les classiques, toutes les relations de voyage, tous les romans depuis les *Amadis de Gaule* jusqu'à *la Clélie* et *la Princesse de Clèves*, tous les ouvrages des hérétiques anciens et modernes ; il ne prenait pas le temps de les exorciser. Sa santé délicate, son âme tendre et *partout douloureuse*, ses scrupules l'inclinent à la modération. Son humeur conciliante lui attire de sourdes hostilités dans ce milieu de Port-Royal d'où rien ne transpire des querelles de famille. Mais ses connaissances et son tour d'esprit font de lui un excellent controversiste ; et plus il s'engage dans les disputes du siècle, plus il médite de se retirer de la société des hommes. « Chacun « lui disait : « Bravo, courage ! battez-vous, écrivez ; « c'est bien votre affaire à vous ! Et il croyait sentir

« qu'il n'était nullement soldat à ce point, surtout sol-
« dat d'avant-garde. Il y a eu à la guerre, j'imagine,
« bien de ces hommes-là, héros malgré eux. » Il se comparait à « un homme qui, se promenant sans dessein dans un petit bateau sur le bord de la mer, aurait été porté par une tempête en haute mer et obligé de faire le tour du monde ». Il était naturellement timide et avait peur de tout. Il ne passait pas une rivière dans un bac sans une ceinture de sauvetage. Il n'osait sortir quand il ventait, par crainte qu'une tuile ne lui tombât sur la tête. L'existence clandestine d'Arnauld, qu'il avait longtemps partagée, « avait développé chez lui les appréhensions et l'art des stratagèmes ». Il allait de temps en temps à la campagne où un ami lui offrait l'hospitalité ; et il avait fait faire dans la chambre basse qu'il occupait une trappe au plancher. Dès qu'un visiteur se présentait, il donnait un coup de pied ; la trappe s'ouvrait et sa table disparaissait avec tout ce qui était dessus. « Que de mystères ! Que d'appareil pour se dé-
« rober ! dit Sainte-Beuve. Quelle exagération de l'im-
« portance et du danger de l'ouvrage auquel on tra-
« vaillait, et comme l'imagination aussi bien que
« l'amour-propre y trouvait son compte ! »

Tous ces personnages et bien d'autres nous deviennent familiers, à peu près de la même façon que ceux de *la Comédie humaine*. Nous connaissons leur caractère, leur tempérament, leurs habitudes, leurs affections, leurs manies. Mille menus traits nous ont dessiné leur âme. Sont-ils aussi éloignés de nous que le pensait Flaubert qui ne pouvait pas admettre que des hommes, vivant ensemble, aient continué jusqu'à leur mort à s'appeler « Monsieur » ? A chaque instant un rapprochement ingénieux ou profond les

rend presque nos contemporains. « Qu'on veuille, di-
« sait Sainte-Beuve, me passer ces rapprochements
« fréquents que je fais des illustres du passé avec des
« vivants de notre connaissance : ce ne sont pas dans
« mon idée de pures fantaisies. » C'était au contraire
une méthode qu'il inaugurait et qu'il exposait ainsi :
« Les familles véritables et *naturelles* des hommes ne
« sont pas si nombreuses. Quand on a un peu observé
« de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on
« reconnaît combien les natures diverses d'esprits,
« d'organisations, se rapportent à certains types, à
« certains chefs principaux. Tel contemporain notable
« qu'on a bien vu et compris vous explique et vous
« pose toute une série de morts, du moment que la
« réelle ressemblance entre eux vous est manifeste et
« que certains caractères de famille ont saisi le re-
« gard... Un individu bien observé se rapporte vite à
« l'espèce qu'on n'a vue que de loin, et l'éclaire. »

Par exemple, avez-vous cru que les Amélie de Chateaubriand et les Lélia de George Sand étaient des créations spontanées ? Supprimez la sanction religieuse :
« Vous surprenez au net dans Port-Royal, à travers la
« piété s'analysant déjà elle-même et se racontant, ce
« qui de nos jours est devenu la tendresse humaine
« égarée, l'orgueil inquiet, inassouvi, s'analysant ainsi
« sans fin et se décrivant : c'est la même veine du
« cœur. » La nature de Lamartine, « dans l'ordre pure-
« ment sentimental et mondain, a plus d'un rapport
« avec celle de saint François de Sales, toute propor-
« tion gardée de l'état chrétien si ferme, si solide, avec
« l'état poétique naturel, qui est toujours errant. »
M. Hamon est un Oberman chrétien. Pour mieux comprendre M. de Séricourt « ce jeune militaire si doux,

« si délicat de complexion et si fort de cœur, essayons « de concevoir ce qu'aurait été Vauvenargues s'il avait « vécu vers le temps de M. de Saint-Cyran. »

Ce ne sont pas seulement les personnes que Sainte-Beuve rapproche ainsi les unes des autres à travers le temps et l'espace : ce sont aussi les œuvres. Telle partie de l'*Augustinus*, par sa beauté philosophique, par « l'éloquence d'une théologie insondable », lui rappelle le second chant du *Paradis perdu* de Milton. M. Hamon écrit à un ami qui vient de perdre son filleul, un tout jeune enfant ; et il compare sa lettre aux vers de Hugo sur *l'Ombre d'un enfant* et au passage d'*Atala* où Chateaubriand fait parler une jeune mère indienne devant le tombeau de son nouveau-né. « Eux-mêmes, Cha- « teaubriand et Victor Hugo s'avoueraient vaincus, « j'en suis certain. » C'est par ces portraits, ces tableaux, ces détails, ces analogies que Sainte-Beuve, on peut le dire, a fait entrer Port-Royal dans l'imagination et dans la sensibilité françaises.

L'a-t-il fait aux dépens de la vérité ? A-t-il embelli ou idéalisé sa matière ? Son information est immense et d'une précision inattaquable. On admire la somme de connaissances et de lectures que suppose une œuvre aussi considérable et son agilité à s'y mouvoir ; et je crois qu'il est impossible de ne pas rendre hommage à sa patiente recherche du vrai. Son *Port-Royal* le classe incontestablement au premier rang de nos historiens. Mais il lui est arrivé dans ce travail historique ce qui lui est si souvent arrivé dans la vie. Il avait l'admiration prompte. Il a éprouvé en pénétrant à Port-Royal le même genre d'attrait et de fascination qu'en abordant Hugo ou Lamennais. M. l'abbé Bremond, dans

son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, si féconde pour nous en révélations, s'étonne de l'admiration un peu naïve que lui inspire Saint-Cyran. Pour un peu, Sainte-Beuve l'égalerait à Richelieu. Il le définit à un certain moment « un Sieyès en disponibilité ». Il va même jusqu'à faire de lui une sorte d'Eschyle du jansénisme. Cependant tel passage qu'il cite de lui nous paraît d'une rare incohérence. Tel autre, où il trouve la marque d'une « mâle indépendance », n'est que déclamatoire. « Un homme de tant d'esprit, s'écrie M. Bremond, s'éprendre d'une rhétorique aussi grossière : j'ose à peine y croire. » Sainte-Beuve était très capable de naïveté au début d'une amitié. Mais il se reprenait assez vite ; et très souvent ses reprises se manifestaient dans ses notes au bas des pages. Il faut toujours s'y reporter comme à des corrections, des suggestions ou des repentirs. C'est là qu'il ne nous a pas dissimulé l'inquiétude que lui avaient quelquefois causée le personnage de Saint-Cyran, ses ténèbres de pensées et d'expression, les symptômes qu'il donnait d'un état morbide. C'est là qu'il nous rapporte le jugement de Richelieu : « Saint-Cyran est Basque et a les entrailles chaudes et ardentes par tempérament : cette ardeur excessive lui envoie à la tête des vapeurs dont se forment ses imaginations mélancoliques qu'il prend pour des réflexions spéculatives ou pour des inspirations du Saint-Esprit. » Et Sainte-Beuve d'ajouter : « Explication à part, je crois le trait juste sur le tempérament. » Il y avait du visionnaire dans Saint-Cyran, comme il en eut chez M. Olier, le fondateur de Saint-Sulpice, dont cette fondation suffirait, d'ailleurs, « à honorer et à perpétuer la mémoire » ; et il est bon d'en conclure, ainsi que le faisait Nicole,

que les plus grandes choses du monde, lorsqu'il plaît à Dieu, s'exécutent par des visionnaires. Que Sainte-Beuve ait surfait Saint-Cyran, cela me semble incontestable ; il n'en a pas moins indiqué ses faiblesses, ses bizarreries qui avaient détourné de lui le sage et prudent Vincent de Paul et sur lesquelles M. Bremond a très justement insisté.

J'en dirais autant du grand Arnauld. Il nous est impossible de souscrire aux éloges qu'il fait de *la Fréquente Communion*, un des évangiles du jansénisme, et d'y voir un ouvrage aussi important pour le style et la méthode de la théologie française que ceux de Malherbe et de Boileau pour les vers, ceux de Corneille pour la tragédie, ceux de Descartes pour la métaphysique. Après tout, ce ne sont là que des opinions ; elles ne lui retiraient pas le droit d'écrire : « J'aime mon « sujet, je le révère, mais j'y habite depuis des années, « et j'ai eu le temps d'en faire le tour : j'en sais les « côtés faibles et bornés et, comme rien ne m'oblige à « les dissimuler, je les dénonce. »

Il a parfaitement dénoncé le péché originel du jansénisme qui naquit, dit-il, un boulet au pied : et ce boulet était saint Augustin. Jansénius avait lu dix fois saint Augustin et disait qu'il aurait passé agréablement sa vie dans une île déserte en tête à tête avec lui. Cette longue figure osseuse coupée d'une moustache de mousquetaire ne pouvait se détacher des ouvrages du saint. « Mais, dit Sainte-Beuve, si saint Augustin est « à ce point nécessaire, radicalement essentiel, et à « la fois si peu connu, si difficile à bien connaître (ce « que répète continuellement Jansénius dans son *Au-* « *gustinus*), le voilà donc à substituer à saint Paul, « à égaler presque à l'Évangile ; voilà, tout à côté du

« livre des livres, — plus portatif heureusement, — « un autre livre ou plutôt une dizaine d'*in-folio* préa- « lablement indispensable à la droite voie de « l'humanité. Est-ce admissible ? Il y eut, il faut le « reconnaître, dès l'origine de cette doctrine du jan- « sénisme, une indiscrétion et une indigestion de « science, une prédilection de savant infatigable et « opiniâtre. »

Ajoutez à ces dix *in-folio* les quarante *in-quarto* du grand Arnauld. Le jansénisme voyage avec une bibliothèque, c'est une religion d'érudit, j'oserais presque dire, en songeant à tous les mémoires, à toutes les confessions qu'il a produits, une religion d'homme de lettres, en somme une religion trop intellectuelle. Un aussi lourd bagage de manuscrits ou d'imprimés gêne forcément sa diffusion. Il manque de rayonnement. Quand je pense à cet immense effort vers la sainteté qui se concentre peu à peu dans le creux d'un vallon, je me rappelle, malgré moi, *le soleil noir de la mélancolie*, du pauvre Gérard de Nerval. Et, si Sainte-Beuve ne nous le dit pas positivement, il ne vous empêche pas de le dire : le jansénisme manque d'humanité. « Un « bon janséniste, le meilleur des hommes, nous ra- « conte-t-il, mais un de ceux qui sont comme figés en « esprit sur l'extrémité d'un dogme dur, disait un « jour, en parlant de quelqu'un dont il discutait la « doctrine : « Enfin il ne veut pas croire que les enfants « morts sans baptême sont damnés : concevez-vous « une pareille horreur ? » L'horreur, aux yeux de ce « bonhomme, n'était pas de croire que des enfants nés « et morts d'hier sont condamnés à la géhenne « du feu, c'était de n'y pas croire. » Qu'une doctrine aussi sombre, aussi impitoyable, qui renverse toutes

nos notions de justice, qui humilie la raison jusqu'à la confondre, qui nous courbe sous le dogme de la prédestination, qui nie la liberté humaine ou n'en laisse à l'homme qu'un vague fantôme aussi inutile que les dieux d'Épicure, soit génératrice de volontés héroïques, — et le jansénisme l'a été, — c'est la preuve que l'orgueil de se singulariser l'emporte chez nous sur la logique et sur tous les autres sentiments. On mène l'homme très loin avec l'idée qu'il accepte ce que le reste du monde repousse avec effroi et que cette acceptation des décrets formidables et incompréhensibles de la puissance divine l'y fait en quelque sorte participer. Si l'orgueil avait pu faire des saints, c'eût été à Port-Royal.

Enfin Sainte-Beuve ne nous a pas caché la tare foncière du jansénisme dans l'affaire des Cinq Propositions. Les casuistes, que les jansénistes ont si durement dénoncés à l'indignation publique, n'ont rien inventé de plus subtil, de plus retors, ni qui sentît plus la restriction mentale, que la distinction du *fait* et du *droit* à laquelle s'accrochait opiniâtrément le grand Arnauld. Sainte-Beuve l'accuse nettement d'avoir fait dévier Port-Royal, le Port-Royal de Saint-Cyran, de sa droiture primitive. Les Cinq Propositions étaient dans Jansénius ou ressortaient de Jansénius. D'ailleurs tous les solitaires ne partageaient pas l'opinion d'Arnauld. Il y en avait qui auraient voulu qu'on dît : « Il importe peu qu'elles soient ou non dans Jansénius : elles sont dans saint Augustin ; et, en les condamnant, le pape condamne saint Augustin. » C'était vrai, et c'eût été franc. On ne les écouta pas ; et le jansénisme a été vicié et peu à peu stérilisé par cette mauvaise foi initiale. « M. Arnauld, disait Bossuet, était inexcusable d'avoir

tourné toutes ses études, au fond, pour persuader au monde que la doctrine de Jansénius n'avait pas été condamnée. »

Le plus grand reproche que l'Histoire — je dis l'Histoire et non pas nous — puisse adresser à Sainte-Beuve, c'est d'avoir exagéré l'importance de Port-Royal, d'avoir embarqué tout le dix-septième siècle dans l'arche sainte de Jansénius. Depuis que son livre a paru, Port-Royal a démesurément grandi. Il semble qu'il ait absorbé toutes les énergies religieuses du siècle et que les plus hautes intelligences relèvent de lui. On en est venu à classer nos écrivains en amis de Port-Royal, en ennemis et en indifférents. Les indifférents sont rares : « On parle toujours, dit Sainte-Beuve, du « siècle de Louis XIV comme d'un grand siècle reli- « gieux, d'un siècle qui doit faire honte à ceux qui ont « suivi pour la doctrine et la foi ecclésiastique... Mais « du temps de Louis XIV, les clairvoyants et les véri- « diques en parlaient autrement et comme du plus « relâché des siècles... L'impiété raffinée s'était glissée « dans bien des esprits : de loin nous ne voyons que « les têtes élevées et les surfaces lumineuses. » Grâce à Sainte-Beuve, point de têtes plus élevées que celles de ces Solitaires ; point de surface plus lumineuse que celle de l'abbaye dont la Mère Angélique et la Mère Agnès sont abbesses tour à tour. L'influence de Port-Royal est partout, dans la tragédie cornélienne, dans les maximes de La Rochefoucauld, dans le théâtre de Racine, dans Boileau, dans le pessimisme de Molière, jusque dans La Fontaine, pour un méchant poème dont il s'est rendu coupable. De Port-Royal partent des avenues ou des chemins de traverse qui nous conduisent à Bossuet, à Fénelon, à La Bruyère. Du point de vue

religieux autant que du point de vue littéraire, l'exagération est évidente. Mais nous la pardonnons très volontiers à Sainte-Beuve qui était tout prêt à la reconnaître : « Disons-le une fois pour toutes, écrivait-il : « quand Port-Royal ne serait pour nous qu'une occa« sion, une méthode pour traverser l'époque, et quand « on s'en apercevrait, l'inconvénient ne serait pas « grand. »

L'avantage est même bien plus grand que l'inconvénient. Dans cette sombre forêt d'obscurités théologiques et de dogmes menaçants, l'auteur nous ménageait des clairières où se laissaient approcher les plus belles figures et les plus belles œuvres littéraires du siècle. Et avec quel art ou quels ingénieux détours il nous y conduisait ! Voici la jeune Mère Angélique qui a enfin accompli la plus grave réforme de son monastère : elle a rétabli la clôture, « une clôture exacte, « absolue, à l'égard du monde et à l'égard de la fa« mille, sans excepter son père, M. Arnauld ». Et elle sait que ses parents vont venir. « Les saints évêques « qui, désarmés à la porte des villes, attendaient Alaric « ou Attila, dont les chevaux déjà et les armes au loin « se faisaient entendre ne devaient pas ressentir quel« que chose de plus serré au cœur que la jeune Angé« lique prêtant l'oreille à la venue de son père. » Au premier bruit du carrosse, où il y avait monsieur et madame Arnauld, leur fille aînée madame Lemaître, une autre de quinze ans et leur fils M. d'Andilly, les religieuses, qui étaient dans le secret, coururent à leur poste. « Dès le matin, les clefs avaient été retirées des « mains des tourières par précaution et de peur de « surprise, comme dans un assaut. La Mère Angélique, « qui s'était mise depuis quelque temps à prier dans

« l'église, en sortit et s'avança seule vers la porte de « clôture à laquelle M. Arnauld heurtait déjà. Elle ou- « vrit le guichet. » Aux premières paroles de son père, elle le prie d'entrer dans le petit parloir d'à côté. Il s'emporte. Elle tient bon. Il redouble de violence. Madame Arnauld traite sa fille d'ingrate ; M. d'Andilly traite sa sœur de monstre et de parricide, « comme aurait fait son père dans un plaidoyer ». Parmi les religieuses, les moins régénérées, éclataient ouvertement pour M. Arnauld. La jeune Angélique reste inflexible. M. Arnauld, outré, ordonne qu'on remette les chevaux au carrosse. Mais sa fille le supplie de consentir à entrer un moment au parloir. Il y consent. Ils se voyaient mieux à travers la grille du parloir qu'à travers le guichet. Le visage bouleversé de son père, ses larmes, son rappel du passé et de l'affection qu'il avait toujours eue pour elle, ne la firent pas céder ; mais elle s'évanouit.

Belle scène que les historiens de Port-Royal appelèrent la *Journée du guichet*. Sainte-Beuve reproche à Racine de l'avoir passée sous silence. « Il jugea peut- « être la scène trop forte de naturel et de naïveté : il « craignit les railleurs. » Je crois plutôt que Racine n'y attachait pas la même importance, la même valeur dramatique que Sainte-Beuve [1]. Pour Sainte-Beuve, cette *Journée du guichet* est aussi pleine de consé-

1. Sainte-Beuve n'en a pas omis le côté comique. Lorsque la mère Angélique fut revenue à elle et qu'elle put reprendre l'entretien, « une conversation s'établit, paisible, affectueuse, et tirant même des émotions passées plus de douceur. » Mais voilà que M. de Vauclair, le bon directeur, dont les conseils avaient contribué au grand résultat, s'avisa de paraître et de les justifier. « Pour le coup il tomba mal. Toute la colère apaisée ou réprimée, dont on ne savait plus que faire, se réveilla et se déchargea sur lui : ce fut un haro sur le pauvre moine... Il paya les frais de la réconciliation. »

quences que la *Journée des barricades* ou la *Journée des dupes*. Sans elle, pas de Port-Royal. Royer Collard la citait « comme une des grandes pages de la nature humaine ». Ne vous récriez pas : il faut qu'elle le soit pour qu'en sortant du parloir, où les religieuses accourues relèvent la Mère Angélique, nous puissions entrer de plain-pied dans la tragédie de *Polyeucte*. « Si *Po-* « *lyeucte* a été possible en son temps au génie de Cor- « neille, c'est que quelque chose existait encore à « l'entour (que Corneille le sût ou non) qui égalait et « reproduisait les mêmes miracles. La conclusion de « la *Journée du guichet* est aussi mémorable, aussi « éloquente à sa manière, aussi pathétique et idéale- « ment sublime que le dénouement même de *Po-* « *lyeucte*. » Suit une magnifique étude de la pièce de Corneille. « Corneille s'était emparé au passage de cette « idée grondante, de ce coup de foudre de la Grâce « pour s'en faire hardiment un tragique flambeau. » Mais l'étude sur *Polyeucte* resterait incomplète si on n'y joignait le *Saint Genest* de Rotrou ; et Sainte-Beuve d'écrire un autre chapitre sur cette tragédie ou plutôt sur ce drame romantique. D'ailleurs, les jansénistes, furieux détracteurs du théâtre, ne firent point d'exception pour *Polyeucte*. Le chef-d'œuvre de Corneille « ne « fut point reconnu d'eux à ce signe de la Grâce qu'il « porte au front et qui le devait faire adopter ». Il est probable que, sur ce point, — comme sur bien d'autres, — le livre de Sainte-Beuve les eût offusqués. Vous avez là un exemple de la manière dont l'historien dans *Port-Royal* passe la main au critique littéraire. C'est ainsi qu'il y introduira une étude de Guez de Balzac, de Montaigne, de Joseph de Maistre, sans compter toutes ses digressions sur Saint-Évremond,

sur Boileau, sur La Bruyère, sur La Fontaine, sur madame de Sévigné, sur Vauvenargues, sur Fénelon. Si toutes ne s'imposaient pas, il leur donne à toutes une raison d'être ; et c'est un grand charme.

Mais deux personnages se dressaient devant lui qui, à eux seuls, assureraient la durée de Port-Royal dans la mémoire des hommes. Plaisante ironie : les Jansénistes faisaient profession de dédaigner les ressources et les agréments de l'art. Saint-Cyran, qui « a dominé, inspiré et comme affecté la littérature entière de Port-Royal », ne voulait pas « qu'on s'amusât tant à épiloguer sur les mots « et prétendait que « cette grande justesse de paroles était plus propre aux académiciens qu'aux défenseurs de la vérité » ; Nicole méprisait les vers, et pour lui les poètes dramatiques étaient des empoisonneurs d'âmes ; tous ces graves messieurs s'appliquaient à être aussi négligés de style que de mise et noyaient leurs dons naturels, quand ils en avaient, dans une insupportable prolixité. Et cependant ils ne se survivent que parce qu'il plut à Dieu de leur envoyer deux écrivains de génie qui ont porté à leur point de perfection la prose et la poésie françaises. Non seulement ils se survivent, mais la cause qu'ils ont perdue à Rome, il suffit que les arbres émondés par M. d'Andilly aient mêlé leur ombre aux rêveries d'un jeune poète pour qu'ils la gagnent continuellement dans les cœurs ou que, du moins, elle ne soit jamais désespérée. Il suffit que leur ermitage ait logé un savant qui connaissait la valeur des mots pour que leurs ennemis fassent encore figure de vaincus et gardent la trace de leurs blessures. La poésie dont nous leur composons une étrange atmosphère, ils en sont rede-

vables au théâtre, à l'ensorcelante et damnable Phèdre, « malgré soi perfide, incestueuse », aux compagnes d'Esther qui pleurent harmonieusement leur exil, à la splendeur d'*Athalie* et aux parvis du temple qu'une vieille reine égorgée éclabousse de son sang. C'est à l'immortelle comédie des *Provinciales* qu'ils doivent qu'on parle encore de leur grand Arnauld.

Des deux études de Sainte-Beuve sur Pascal et sur Racine, la seconde est la moins complète, la moins définitive. Il a mis dans une juste lumière les rapports de Racine et de Port-Royal, mais sans pénétrer très intimement l'âme de l'homme. Il fait amende honorable au poète qu'il traita jadis un peu durement. S'il accepte la thèse ingénieuse du jansénisme de *Phèdre*, que Racine imagina pour obtenir le pardon de ses anciens maîtres, il ne voit la réelle influence de Port-Royal que dans *Esther* et dans *Athalie* qu'il juge incomparables. Il ne la cherche pas où il nous semble qu'elle se marque le plus : dans la conception pessimiste de tout son théâtre, dans sa peinture des passions dont aucun dramaturge n'a dépassé le tragique inexorable. Cela vient de ce que Sainte-Beuve, bien qu'il admirât chez lui « un genre de beauté invisible et spirituelle » ignorée des talents qui mettent tout en dehors, et bien qu'il reconnût combien son élégance et sa noblesse recouvraient de force, ne sentait pas comme nous ce que Brunetière appelait son naturalisme.

Mais son *Pascal*, qui occupe environ un cinquième du *Port-Royal*, est au premier rang des études qu'il nous a données et qu'on nous a données. On peut considérer comme un modèle d'intelligence et de science historique son analyse des *Provinciales*. Il s'est efforcé

d'être impartial : il ne l'a pas été, son antipathie à l'égard des Jésuites étant trop profonde et ses souvenirs de la Restauration trop vifs. Du moins il ne nous a pas dissimulé les inexactitudes volontaires, les citations tronquées, toutes les adresses polémiques de Pascal. Et il a porté sur les conséquences de ces pamphlets un jugement qui aurait fait horreur à Port-Royal et qui, aux yeux des chrétiens, pèsera toujours sur la mémoire de leur auteur. « Pascal, dit-il, en écrivant les *Provinciales*, pensait avant tout à la morale chrétienne outragée ; il la voulait venger et rétablir aux dépens et « à la confusion des corrupteurs. Mais, en s'adressant au monde et sur le ton du monde, il a obtenu « un résultat auquel il visait le moins : il a hâté ce « que j'appelle la *morale des honnêtes gens* qui n'est « pas la stricte morale chrétienne..., qui n'est pas la « vertu, mais un composé de bonnes habitudes, de « bonnes manières, d'honnêtes procédés reposant « d'ordinaire sur un fonds plus ou moins généreux, « sur une nature plus ou moins bien née. » Je ne vois pas que ce soit parce qu'il s'est adressé au monde et sur le ton du monde : c'est plutôt parce qu'au nom d'une morale intransigeante et *invivable* il jetait le discrédit sur la seule conciliation possible, pour le plus grand nombre des hommes, entre le christianisme et la vie. Que *les Provinciales* aient rendu quelques casuistes plus circonspects, quelques confesseurs moins accommodants, quelques pénitents plus sévères pour eux-mêmes : ce fut un effet momentané. Mais Pascal n'a converti personne à sa morale absolue ; il n'a gagné que des admirateurs de son génie qui seraient les premiers à s'insurger si on les forçait à se conformer aux impératifs qu'il a posés ; et le ridicule

dont il frappait la casuistique, si bienfaisante, si nécessaire malgré ses excès, rejaillissait sur toute la religion et fournissait une raison de s'en détacher. Aussi Sainte-Beuve n'a pas tort de rapprocher le *Tartufe* des *Provinciales* et de faire de Molière le successeur direct et l'héritier de Pascal.

Ce rapprochement, qu'il étendait à leur observation du monde et à la tristesse de leur philosophie, lui a inspiré la page où, poète et romancier, il imagine une rencontre entre le grand Comique et le grand Janséniste :

Dans le jardin de l'hôtel Longueville ou ailleurs, par un de ces hasards singuliers comme il en est dans la vie, Molière et Pascal se rencontrent : Molière est plein de son amour trompé, mais il n'en dit mot par respect pour celui avec qui il parle. Sous cette impression profonde pourtant, et comme excité par sa peine personnelle, il se met à entamer, en général, le monde, la vie, la destinée, et ce grand doute, et ce malheur immense au sein duquel l'homme est englouti, — malheur d'autant plus grand que la pensée plus grande dans l'homme se fait plus égale à le comprendre. Celui qui traduisit Lucrèce semble tout d'un coup devenu pareil à lui de plainte et d'accent, en présence du grave solitaire. Chose remarquable ! à chaque pas d'abord que fait l'entretien, ces deux hommes sont d'accord : Molière parle et s'ouvre amèrement ; Pascal écoute et approuve ; et toute la misère et la contradiction de la nature, avec ses générosités manquées et ses sottes rechutes, ce faux sens commun qui n'en est pas un et qui n'est que le trompe-l'œil du grand nombre ; cette soi-disant liberté et volonté souveraine qui, chez les Alexandre comme chez les Sganarelle, s'en va trébucher à son plus beau moment et se casse le nez dans sa victoire ; toute cette déception infinie se déroule et se défile en mille saillies grimaçantes ; toujours ils semblent d'accord, jusqu'à ce point, où Molière ayant tout dit et terminant dans le silence ou par quelque éclat de dérision, Pascal à son tour reprend et continue. Il reprend et repasse chaque misère, mais dans un certain sens suivi ; et de tout ce marais immense, de cette immersion universelle, il arrive au bas de l'unique Colline ; il y prend pied, et la gravit en insistant ; il

monte dans son discours, il monte avec une sorte d'effroi qui perce dans ses paroles, il monte sous le poids de toutes ces misères cette rude pente du Golgotha ; et, à mesure qu'il s'y élève, il fait voir de là comment tout s'y range et s'ordonnance que cela prend : tant qu'enfin saisissant et serrant d'un violent amour le pied de la Croix qui règne au sommet, il crie le mot *salut* et force son interlocuteur étonné à reconnaître du moins de là aux choses de notre univers, le seul aspect qui ne soit pas visible ou désolé. « Cet homme est étrange pour un si grand esprit », se dit Molière rêveur en s'en retournant (1).

Les chapitres que Sainte-Beuve a consacrés aux *Pensées* nous semblent définitifs. Il avait commencé par tracer les limites de ce puissant génie, mais entre ces limites quel vaste espace et quelles hauteurs ! « Esprit logique, géométrique, scrutateur des causes, « fin, net, éloquent, Pascal me représente la perfec- « tion de l'entendement humain en ce que cet enten- « dement a de plus défini, de plus distinct en soi, de « plus détaché par rapport à l'univers. » Sainte-Beuve essaie, avec une imagination dramatique, de reconstituer le plan, la marche, l'action de cette *Apologie* de la religion chrétienne dont *les Pensées* ne sont que les matériaux épars [2]. Il nous fait sentir et toucher la beauté toujours frémissante et angoissante de ce livre unique comme la Colline dont il parlait tout à l'heure. Et surtout, dans cette longue étude, il ne sépare jamais

1. On peut rapprocher de ce morceau brillant celui où Sainte-Beuve, après nous avoir fait assister au convoi et aux funérailles de M. de Saci, nous décrit « le convoi idéal et comme perpétuel que la postérité fait incessamment à Montaigne ». C'est le même tour d'imagination, la même façon romantique de symboliser une idée dans un tableau pittoresque.

2. Cependant nous ne serons pas de son avis lorsqu'il nous dit : « Pascal, admirable écrivain quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu. » Il nous est impossible de nous figurer ce qu'eût été son *Apologie de la Religion.*

l'homme de l'œuvre. Pascal vit, pense, souffre, agit sous nos yeux, je dirais presque dans notre âme. Le jour où, chez lui, les principaux de ces Messieurs discutèrent la signature du Formulaire et, malgré l'opinion qu'il avait ardemment soutenue, admirent qu'on pouvait signer ces paroles : « *N'ayant rien de si précieux que la Foi, nous embrassons sincèrement et de cœur tout ce que les Papes en ont décidé* », il se sentit tout d'un coup si pénétré de douleur qu'il tomba sans connaissance. « Laissons la question de détail, et si « décriée, du Formulaire, s'écrie Sainte-Beuve ; allons « au fond, jugeons de l'esprit même, c'est-à-dire de cet « amour sans bornes pour la vérité. Quelle grandeur « morale ! Et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent « souffrir à ce point pour l'intégrité de la conscience, « jusqu'à défaillir, jusqu'à mourir... Fontenelle, « Gœthe et M. de Talleyrand n'ont pas de ces syn- « copes-là. »

⁂

On aime ces vives réactions de sa sensibilité. Elles sont un des attraits de son *Port-Royal*. Elles sont bien plus. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, nous assistons à la grave expérience que poursuit un esprit attiré par la foi, puis déçu, puis repoussé. « Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées », il est entré dans son sujet « comme on se met du cloître ». En vérité, « il s'était fait de la famille Arnauld » ; il en avait épousé les idées et les sentiments. Que ce premier Port-Royal l'a enchanté ! Il a pénétré sur la pointe du pied dans les saintes cellules du monastère. Tout ce qui plaisait tant au poète des *Conso-*

lations et des *Pensées d'Août*, les vies obscures, les abnégations muettes, les sacrifices dont on ne soupçonne la flamme qu'à l'odeur d'encens qui monte vers le ciel, il l'y trouvait. Il découvrait un monde nouveau. Les coups de la Grâce le ravissaient, même les petits coups. Lorsque la jeune réformatrice, la Mère Angélique, proposa à ses filles de tout mettre en commun selon le vœu de pauvreté, une vieille religieuse, la sœur Morel, la plus ancienne de la maison, s'y résigna péniblement, hors sur un point auquel elle tenait trop. « Elle rendit tout, excepté un *petit jardin* qui lui était « particulier et qui faisait, dit-on, son idole. Nous « avons tous un petit jardin et l'on y tient souvent « plus qu'au grand... Dame Morel entrait dans de « grandes colères, si quelque religieuse ou quelque « bon Père capucin lui parlait avec affliction de cette « réserve illégitime. Enfin, un jour, sans qu'on lui en « eût parlé, et par pur miracle intérieur, elle se rendit ; « elle envoya, dans une lettre, la clef du jardin comme « d'une dernière citadelle ; en effet, c'était la clef de « son cœur. » Sainte-Beuve connaît le prix de ces humbles histoires et les recueille ou, si vous préférez, les cueille avec une pieuse délicatesse.

Il aime tout de Port-Royal, même la lettre amphigourique de la Mère Agnès à son neveu, M. Lemaître, qui lui avait fait part de son projet d'épouser une des plus belles et des plus sages personnes de Paris. Elle feint de croire qu'il lui parle « par énigme tirée des paraboles de l'Évangile » et lui répond : « Vous voulez épouser la Chasteté ; que ne m'avouez-vous votre secret, puisque Jésus-Christ m'en a donné la connaissance ? » Et Sainte-Beuve sourit à cette préciosité : « On « peut dire que, dans son style angélique, elle le

« lutine. » Quand à la Mère Angélique, elle l'a conquis ; et dès qu'il rencontre Saint-Cyran, il est subjugué. C'est bien le directeur qu'il a rêvé et dont il avait cru voir briller l'autorité dans les yeux de Lamennais. Il vit réellement au milieu des Solitaires ; plus d'une fois, il songe en les écoutant à ce qu'il a été, à ce qu'il voudrait être. Il admet leurs austérités, même quand ils les redoublent. « L'amour divin, dit-il, comme tous les « amours, a ses excès et ses égarements ; mais n'est-ce « pas le cas à bien plus d'excuses, s'il n'est que le plus « vrai des amours ? »

Il me semble entendre M. de Saint-Cyran murmurer à M. Lemaître ou à M. de Saci : « Ne pensez-vous pas que M. de Sainte-Beuve sera bientôt des nôtres ? » Et ces Messieurs hochent la tête. La Mère Agnès lui trouve beaucoup d'esprit ; et la Mère Angélique s'attend d'un jour à l'autre à ce qu'il lui confesse sa misère : elle a déjà décidé qu'elle le remettrait entre les mains de M. Singlin.

Et voici que Pascal apparaît parmi les Solitaires. Personne n'a plus vivement décrit l'arrivée de ce jeune homme « réputé selon le monde, plein de diversités « amusantes, de conversations curieuses, brillant, « presque à la mode, un vrai bel esprit en regard de « M. Saci qui en tire mille étincelles. » Mais avec Pascal il faut livrer bataille. « Pascal, dans toute sa vie « et dans toute son œuvre, dit Sainte-Beuve, n'a fait « et n'a voulu faire que deux choses, combattre à « mort les Jésuites dans *les Provinciales*, ruiner et « anéantir Montaigne dans *les Pensées*. » Et il dit encore : « Montaigne fut pour Pascal, à certaines heures, « le renard de l'enfant lacédémonien, le renard caché « sous la robe ; Pascal en était souvent repris, et mordu

« et déchiré [1]. » Ce que les Jansénistes haïssent dans Montaigne, c'est qu'il est, par excellence, l'homme naturel.

Serré entre Pascal et Montaigne, quel parti prendre ? « Il en est, sachons-le bien, du cœur de presque cha- « cun comme de certains pays où le christianisme, en « s'implantant, n'a guère fait que recouvrir et revêtir « à la surface l'ancien culte qu'on y reconnaîtrait « encore. Ainsi dans une églogue sur Naples :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit ;
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

« Ce paganisme-là, immortel en ce monde jusque « sous le christianisme, et plus raffiné dès lors, plus « compliqué au cœur que l'ancien, se peint et brille « dans sa réflexion la plus lucide en tout Montaigne. » De ce moment Sainte-Beuve se ressaisit, s'éloigne, se tient à une distance respectueuse : sa ferveur est tombée. Il voit plus clair, Il n'admire pas moins, quand il admire, mais avec un discernement plus sûr. Il demeure aussi sensible à la beauté et à la grandeur morales. Sur Jacqueline Pascal et les sœurs des grands hommes, il écrira des pages d'une émotion charmante ; la Mère Angélique de Saint Jean sera un de ses plus vivants portraits, une de ses plus profondes analyses d'âme. Il nous avertira dans une note qu'il ne fait ni

1. Sainte-Beuve n'a pas appuyé, (et il a bien fait), sur ce trait romantique de *l'angoisse du doute* que le XIXe siècle a voulu distinguer en Pascal, et qui nous semble faux. Si quelques-unes de ses *Pensées* paraissent l'autoriser, il faut se rappeler que nous avons affaire à un puissant génie dramatique, comme le prouvent les *Provinciales* où le Père jésuite est une création digne de Molière, — qu'il lutte avec un adversaire invisible et qu'il lui prête des objections...

du jansénisme, ni même de la littérature, mais de la morale ; et, à propos d'une lettre de Rancé, il nous dira : « Abstraction faite de l'explication religieuse, le « christianisme, en tant que doctrine morale, connais- « sait bien la nature humaine et son vice ; il s'en « rendait compte, à beaucoup d'égards, bien mieux « que la philosophie qui a succédé et dont le défaut « capital, sous prétexte d'honorer l'homme, a été de « le flatter et de le flagorner en masse. De cette méconnaissance du sujet est résultée l'absence de toute « précaution morale et sociale ; et c'est ainsi que l'ancienne société a péri. Tel moine chrétien en savait « plus long sur les vrais ressorts de l'humanité que « beaucoup de nos prétendus politiques. » Port-Royal l'a convaincu à jamais de l'excellence morale et sociale du Christianisme, et on peut être assuré qu'il en parlera toujours avec respect.

Mais à mesure qu'il s'avance dans son énorme sujet, et une fois que Pascal est mort, on le sent qui se fatigue. Les trois premiers livres répondent au dessein qu'il nous exposait en commençant, de se conduire avec Port-Royal « comme avec un personnage unique « dont on écrirait la biographie ». Les autres trahissent l'effort. L'unité du sujet se dissout en monographies. La suite des événements est continuellement rompue. Je ne dis pas que ce défaut de composition, si souvent sensible chez Sainte-Beuve, ne paraissait pas déjà dans les premiers livres ; mais il s'accuse fortement dans les derniers. L'étroitesse d'esprit des gens au milieu desquels il s'est cantonné l'agace. Il manque d'air. « A « quoi bon, ô Lancelot, si bien apprendre aux enfants « le grec, l'espagnol, l'italien, les finesses du latin pour « défendre ensuite d'aller au théâtre entendre *Chi-*

« *mène*, pour ne permettre ni *la Jérusalem*, ni « *l'Aminte*, ni *Théagène*, ni l'Anthologie, ni tout Ca- « tulle ? »

Il finit par ressentir à l'égard de ces bonnes religieuses, si entêtées à ne pas signer le Formulaire, la même impatience que les prélats qui les y exhortaient. Elles n'avaient jamais lu Jansénius : l'auraient-elles lu, elles auraient été incapables de le comprendre. Mais Jansénius avait été l'ami de M. de Saint-Cyran, et donc les Cinq propositions n'étaient pas dans son ouvrage. Sainte-Beuve apprécie leur constance, leur dévouement. Elles n'en sont pas moins exaspérantes [1]. Et puis on leur avait fait croire que « de signer c'était comme de renoncer à la foi et se jeter dans l'étang de feu et de soufre ». Il ferait volontiers comme l'archevêque de Paris qui, après les avoir tancées d'importance, au moment de les quitter, leur demandait de prier pour lui. Elles sont respectables, de saintes créatures, mais on pourrait leur appliquer le mot de M. d'Andilly sur une de ses filles qui, elle, avait signé : ce sont des oisons.

Alors il se rabat sur Nicole qui a quelquefois de l'esprit et un certain enjouement, et il lui est reconnaissant de chercher des biais pour atténuer la doctrine de la Grâce qui est, dit-il, « le côté odieux du jansé-

1. Jules Levallois qui entra chez Sainte-Beuve comme secrétaire en 1855, nous dit dans le livre qu'il a écrit sur son ancien patron : « Il était rare qu'il se dégoûtât tout à fait de ses anciens favoris. Je ne lui ai vu cette disposition bien décidée que pendant l'achèvement de son *Port-Royal*. L'ancien admirateur des Solitaires et des religieuses avait fini par prendre littéralement en grippe tout ce monde d'élite, trop entêté à son gré dans l'indépendance et la lutte. Par un renversement de rôle assez piquant, c'était moi qui, la plupart du temps, défendais les Port-royalistes contre l'auteur de *Port-Royal*. Je tenais pour Arnauld, et Sainte-Beuve pour Louis XIV. »

nisme ». Ou encore il se promène longuement en compagnie de Du Guet, un oratorien sorti de l'Oratoire et rallié aux Jansénistes. Il l'avait découvert. « Je « puis dire que c'est un des hommes vers qui je me « suis senti de tout temps le plus d'attrait et avec « qui j'ai, tout bas, le plus vécu. » Ne vous en étonnez pas. Il retrouvait quelque chose de lui dans ce prêtre qui n'était pas ennemi des grâces, qui avait aimé *l'Astrée*, qui donnait d'exquis conseils aux âmes trop éprises de l'enchantement sensible, qui écrivait si délicatement aux femmes, qui se complaisait même un peu trop dans ce commerce spirituel, qui avait une mémoire prodigieuse, une intelligence universelle et qui parlait de toutes choses avec toutes sortes d'agrément.

Et c'est ainsi qu'il arrive enfin à la mort de Port-Royal. Il ne s'étend pas sur les scènes horribles qui la suivirent. Il les explique en historien, en calme historien. Les Jansénistes avaient trop exprimé l'espoir que leurs religieuses pourraient un jour être réintégrées dans leur monastère. Le bruit courut que les Jésuites voulaient l'acheter et y établir un séminaire. Saint-Sulpice s'en inquiéta et, paraît-il, employa le crédit de madame de Maintenon pour obtenir du roi la destruction des bâtiments. L'église en était exceptée. Mais elle était transformée en une sorte de magasin et, quand on parla de la démolir, il allait de soi qu'on exhumerait tous les corps qui étaient au nombre de plus de trois mille. Le premier qui parla d'exhumation fut le dernier rejeton de la branche de cour des Arnauld, M. de Pomponne ! On commença par transporter en lieu sûr les morts de qualité. Les autres, malgré les ordres de l'Archevêque, furent abominable-

ment profanés. La fin du songe d'Athalie, dit Sainte-Beuve, se vérifia à la lettre :

> Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
> D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
> Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
> Que les chiens dévorants se disputaient entre eux.

Ce fut un jour du mois d'août 1859 que Sainte-Beuve acheva la dernière page du dernier tome de cet ouvrage, qui n'avait point d'analogue dans notre littérature, qui créait l'histoire religieuse littéraire, et qui, dans quelques-unes de ses parties, en donnait le modèle. Il se sentit « délivré, mais triste » et il éprouva le besoin de prendre congé de ceux qui l'avaient accompagné trente ans environ sur le chemin de la vie et à sa table de travail.

Directeurs redoutés et savants, illustres solitaires, parfaits confesseurs et prêtres, vertueux laïques qui seriez prêtres ailleurs et qui n'osiez prétendre à l'autel, vous tous, hommes de bien et de vérité, quelque respect que je vous ai voué, quelque attention que j'ai mise à suivre et à marquer vos moindres vestiges, je n'ai pu me ranger à être des vôtres. Si vous étiez vivants, si vous reveniez sur la terre, est-ce à vous que je courrais d'abord ? J'irais une ou deux fois peut-être pour vous saluer et comme par devoir, et aussi pour vérifier en vous l'exactitude de mes tableaux, mais je ne serais pas votre disciple. J'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre ; hors de là, je ne suis point à vous. Ce que je voudrais avoir fait, du moins, c'est d'amener les autres, à votre égard, au joint où je suis moi-même : concevoir l'idée de vos vertus et de vos mérites en même temps que de vos singularités, sentir vos grandeurs et vos misères, le côté sain et le côté malade (car, vous aussi, vous êtes des malades) ; en un mot, à force de contempler vos physionomies, donner et sentir l'étincelle, celle même qu'on appelle divine, mais une étincelle toujours passagère et qui laisse l'esprit aussi libre, aussi serein dans sa froideur, aussi impartial après qu'avant... J'ai eu

beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un instigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose... Et quelle doctrine plus artificielle que la vôtre ! Vous avez toujours parlé de vérité et vous avez tout sacrifié à ce qui vous est apparu sous ce nom : j'ai été à ma manière un homme de vérité, aussi avant que je l'ai pu atteindre. Mais cela même que c'est peu ! Que notre regard est borné ! Qu'il s'arrête vite ! Qu'il resssemble à un pâle flambeau allumé un moment au milieu d'une nuit immense ! Et comme celui qui avait le plus à cœur de connaître son objet, qui mettait le plus d'ambition à le saisir et le plus d'orgueil à le peindre, se sent impuissant et au-dessous de sa tâche, le jour où, la voyant à peu près terminée, et le résultat obtenu, l'ivresse de sa force s'apaise, où la défaillance finale et l'inévitable dégoût le gagnent, et où il s'aperçoit à son tour qu'il n'est qu'une illusion des plus fugitives au sein de l'illusion infinie !

C'est sur cette page et sur cet accent de mélancolie presque bouddhique que se terminent les expériences religieuses de Sainte-Beuve.

CHATEAUBRIAND

par Devéria.

MADAME RÉCAMIER

par Gérard.

VII

L'ADIEU AU ROMANTISME

Sainte-Beuve, revenu de Lausanne, avait repris sa vie assez précaire d'homme de lettres. En 1840, Cousin le fit nommer conservateur à la Bibliothèque Mazarine, ce qui lui assurait, en même temps qu'un logement à l'Institut, un commencement d'indépendance matérielle. Son ambition était tournée vers l'Académie. Il fréquentait les salons qui y conduisaient et où son premier volume de *Port-Royal* avait produit le meilleur effet. *Port-Royal* devenait à la mode, et son auteur. Sa critique se ressentait un peu de ses fréquentations et de son ambition. Mais, pour se donner de l'air, il envoyait à son ami Olivier, maintenant directeur de la *Revue suisse*, des articles ou des notes d'articles, réunis depuis sous le titre de *Chroniques parisiennes*, dont l'anonymat lui permettait une franchise qui n'était pas toujours très louable. Il ne pouvait espérer que cet anonymat ne fût pas un jour percé, et il s'exposait ainsi, de gaieté de cœur, à des accusations de duplicité. Sainte-Beuve est de sa nature prudent et circonspect ; mais il est incapable de résister au démon

de la médisance ou seulement au désir de se décharger le cœur.

Il n'avait aucune chance d'être de l'Académie avant que Victor Hugo en fût ; et Hugo n'y entra qu'en 1841. Deux ans plus tard, il se présenta au fauteuil de Casimir Delavigne. La majorité était de dix-huit voix. Il en obtint dix-sept au troisième tour ; Vatout, candidat de la cour, en obtenait seize et Vigny trois. Hugo avait voté pour Vigny. L'année suivante, en 1844, lorsqu'il s'agit de remplacer Nodier, Sainte-Beuve n'hésita pas ; sa fièvre académique l'emporta sur son amour-propre et sur le sentiment de gêne morale que cette démarche lui causait : il alla trouver Hugo, qui, nous dit-il, se montra parfait à son égard. Il ne se contenta pas de cette visite ; il fit agir sur lui M. Molé. Vigny, qui était aussi candidat, se prêta, sans y rien comprendre, à toutes les tractations. Bref, Sainte-Beuve fut élu, et sa réception eut lieu le 25 février 1845. Le sort voulut que Hugo fût chargé de le recevoir. Bien que la cause de leur rupture, déjà ancienne, fût restée assez secrète, on les savait brouillés. Aussi la séance fut-elle très courue. La veille, madame de Girardin écrivait dans une de ses chroniques qu'elle signait *Vicomte de Launay* : « On se dispute, on se bat pour aller jeudi à l'Académie. La réunion sera des plus complètes : il y aura là toutes les admiratrices de M. Victor Hugo ; il y aura là toutes les protectrices de M. de Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les lettrées du parti classique. Qui nous expliquera ce mystère ? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monar-

chiques et *classiquissimes* et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons ? On répond à cela : il a abjuré. Belle raison ! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent ?... Oh ! le présage est funeste ! Ceci n'a l'air de rien, eh bien, c'est très grave ; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes... »

Le nom de renégat ne convenait guère à Sainte-Beuve. Il n'était jamais revenu du désappointement que le gouvernement, héritier de la Révolution de juillet, avait fait éprouver, selon lui, à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur. On n'avait été préoccupé que d'éviter à tout prix la république et, la république évitée, d'obtenir de l'Europe qu'elle nous pardonnât la révolution accomplie [1]. Aucun bon moyen n'avait été pris pour fonder et nationaliser la monarchie ; et rien n'avait pu l'absoudre de la tache originelle qu'une timidité excessive lui avait imprimée. « Il n'est qu'un temps pour la jeunesse, avait-il dit : « nous avions lieu, en 1830, d'espérer pour le nôtre « un régime plus actif et plus généreux que celui de la « parole. Nous fûmes refoulés et nous souffrîmes. » Sainte-Beuve avait horreur du régime de la parole, du parlementarisme, où, à chaque instant, l'homme, si facilement mis en déroute ou hors de soi par quelque discours passionné, n'est qu'un animal ou un enfant. Louis-Philippe ne lui inspirait point d'animosité particulière. Il considérait seulement que ce roi manquait de dignité royale : « De même que le roi de France « n'était autrefois que le premier gentilhomme du « royaume, il n'était, lui, que le premier bourgeois du

1. *Nouveaux Lundis*, I, p. 88.

« pays... et il ressemblait trop à un bourgeois pour « être respecté longtemps des bourgeois... Il avait du « savoir-faire et s'en vantait. Il mettait de la rondeur « dans la ruse. Il croyait avoir fait de grands sacrifices « à la France en la gouvernant, et il s'étonnait qu'on « ne lui en sût pas plus de gré... Ce prince était, « somme toute, un homme d'esprit et bonne tête, tant « qu'il ne faiblit pas..., bonne tête ou plutôt bonne « *caboche*, disait de lui un de ses premiers ministres « qui se reprenait comme si le premier mot était un « peu trop noble pour le sujet [1]. » Sainte-Beuve avait refusé deux fois la Légion d'honneur ; et lorsqu'au lendemain de sa réception à l'Académie, — où Hugo et lui avaient fait assaut de courtoisie, — il dut être présenté au Roi, « Louis-Philippe ne lui adressa pas « la parole, et lui, ne desserra pas les dents : il en fut « quitte pour des saluts. » Et il ne reparut jamais aux Tuileries. D'ailleurs il avait désarmé ; il n'attaquait plus le gouvernement qu'il avait si âprement jugé et combattu ; le scepticisme l'avait gagné aussi bien en politique qu'en religion ; mais il ne voulait pas donner le spectacle d'une palinodie. Il n'en était pas moins l'hôte assidu des grands salons orléanistes, où ses *Portraits de femmes* lui valaient nombre d'admiratrices.

Ses *Cahiers* rendent toujours les mêmes notes aigres ou tristes. Sa pauvreté lui est un continuel tourment. « Il faut, dit-il, du loisir pour l'agrément de la vie ; « les esprits qui ont toute leur charge ne sauraient avoir « de douceur. » Il a des accès de découragement devant son chemin solitaire : « Je suis arrivé dans la vie

1. *Nouveaux Lundis*, I, p. 99-101. Le mot est de Cousin.

« à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu « que je fasse *quelque chose* le matin et que je sois « *quelque part* le soir ! » Il se trompe : quand on est, comme lui, possédé de l'amour des lettres et qu'on a besoin de croire, comme lui, à l'efficacité de son œuvre, on n'arrive jamais à la complète indifférence, et vous pouvez être sûr qu'il ne se désintéresse jamais de ce *quelque chose* qu'il a écrit le matin. Mais il regrette amèrement de n'avoir pas de famille. « J'aurais « pu avoir à moi une fille de quinze ans qui ferait aujourd'hui ma joie et remplirait ce cœur de voluptés « permises, au lieu de continuels égarements. » La nostalgie d'une autre existence l'a poursuivi quand il a visité l'Italie et le midi de la France. Il a rapporté d'Aigues-Mortes cette impression, dont le jeune Maurice Barrès, qui l'avait tant étudié, me semble avoir retenu l'accent : « Mon âme est pareille à ces plages « où l'on dit que saint Louis s'est embarqué : la mer « et la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées ; « et c'est tout si parfois, à travers les sables, sous « l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un « instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin. »

Le mardi 22 février 1848, le peintre Horace Vernet, chargé d'aller à Toulon faire le portrait d'Abd-el-Kader prisonnier, avait audience de Louis-Philippe et lui exprimait le désir de retarder son voyage. Il y avait de l'émotion dans Paris ; Vernet, officier d'état-major de la garde nationale, ne voulait pas quitter au moment où l'on aurait peut-être des troubles à réprimer. « Des troubles, mon cher Horace ! répondit le roi : y pensez-vous ? » A l'instant même, l'attention du roi, qui était debout à une fenêtre, fut attirée par un mou-

vement de troupes et une charge de cavalerie autour du palais Bourbon. Un aide de camp interrogé répondit que « ce n'était rien, quelques polissons qu'on dissipait ». Louis-Philippe reprit : « Vous voyez bien, mon cher Horace. Je suis plus fort que tous les rois de l'Europe ; je tiens lord Palmerston dans ma main, je l'écraserais au besoin. Aucun roi en Europe ne peut bouger sans ma permission [1]. » Quarante-huit heures plus tard, Louis-Philippe avait abdiqué.

Sainte-Beuve fut aussi surpris que le roi de la révolution qui abattit le trône. Spectateur d'abord amusé de la folie des hommes et intéressé par ce changement de décors, il fut bientôt dégoûté. « Le vice moderne qui « a fait le plus de mal peut-être dans ces derniers « temps, écrivait-il en 1849, a été la phrase, la déclama- « tion, les grands mots dont jouaient les uns et que pre- « naient au sérieux les autres, que prenaient au sérieux « tous les premiers ceux même qui en jouaient. » Comme la République lui fera admirer le mot d'Henri IV au savant Casaubon. « Vous voyez combien j'ai de peine, moi, afin que vous puissiez étudier en paix [2] ! » Il eut l'impression qu'on allait tomber dans une grossièreté immense, et il en reçut une éclaboussure qui lui fit une plaie. L'histoire vaut d'être rapportée, puisqu'il nous l'a contée tout au long dans la préface du *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

En octobre 1847, le logement qu'il occupait à l'Institut avait une cheminée qui fumait. Le travail à exécuter montait à une centaine de francs ; mais, comme il rentrait dans les dépenses locatives, Sainte-Beuve

1. *Nouveaux Lundis*, V p. 129.
2. *Causeries du Lundi*, XIV, p. 403.

adressa une demande au ministre. La cheminée fut réparée, et il n'y pensa plus. Un mois environ après la révolution, vers la fin de mars, son ami Jean Reynaud, qui remplissait au ministère de l'Instruction publique des fonctions de sous-secrétaire d'État, le fit prier de venir. Sainte-Beuve lui vit une figure consternée. Reynaud lui apprit que des listes, contenant le chiffre des sommes distribuées par l'ancien gouvernement, avec les noms de ceux qui les avaient reçues, avaient été saisies et que son nom, à lui, Sainte-Beuve, y était inscrit pour une somme..., pour des sommes assez considérables. Sainte-Beuve se mit à rire ; mais Reynaud ne riait pas et faisait des appels réitérés à la mémoire de son ami. D'ailleurs il n'avait pas vu ces listes. Il savait seulement que la chose était certaine. Sainte-Beuve adressa immédiatement au rédacteur du *Journal des Débats* « une lettre de dénégation, un défi à la calomnie ». Puis il voulut tirer l'affaire au clair. Ni son ami Taschereau, qui publiait ces fameuses listes dans la *Revue rétrospective*, ni Carnot, ni le procureur de la République, ni les anciens ministres questionnés à Londres, personne ne put lui fournir le moindre éclaircissement. La dénonciation venait sans doute d'un certain Génin qui détestait Sainte-Beuve et qui le rendait responsable d'un article refusé à la *Revue des Deux Mondes*.

Sur quoi reposait-elle ? Cet incident, que son imagination grossissait, mais qui était susceptible de laisser une ombre sur son intégrité, acheva de l'écœurer. Chateaubriand, qui était comme en enfance, avait reçu au mois de mai la visite de Béranger. Il n'avait trouvé à lui dire qu'un mot : « Eh bien, vous l'avez, votre république ! » — « Oui, je l'ai, répondit Béranger,

mais j'aimerais mieux la rêver que l'avoir. » L'ancien républicain de 1830, qu'avait été Sainte-Beuve, partageait ce sentiment. Il envoya sa démission de conservateur à la Mazarine et accepta l'offre, qui lui avait été faite dix-sept ans plus tôt, d'une place de professeur de littérature française à Liége. Il partit. La presse salua son départ d'éclats de rire. On crut qu'il fuyait par peur du nouveau régime. « Quand un homme de « lettres, dit-il, n'a pas de parti ni d'armée à lui, et « qu'il marche seul avec indépendance, c'est bien le « moins qu'on se donne le plaisir de l'insulter un peu « au passage. » Raillé en France, il fut accueilli en Belgique par un violent article de la *Revue belge*, furieuse de sa nomination et par « d'incroyables brochures ». Il en fut ulcéré, mais il tint bon.

Ce ne fut que dans le trente et unième numéro de la *Revue rétrospective* que parut enfin la terrible liste où figurait son nom : on y lisait : *M. Sainte-Beuve, cent francs*. Alors il se souvint du tuyau de sa cheminée. La dépense, ordonnancée par le ministère, mais trop tard pour être portée au budget de 1847, avait été payée sur les fonds secrets. Dans l'histoire de Port-Royal, un prêtre ayant refusé l'absolution au duc de Liancourt, il s'ensuivit qu'Arnauld écrivit deux lettres, que la Sorbonne le condamna et que Pascal vola à son secours. Le prêtre se nommait M. Picoté, et Sainte-Beuve de s'écrier : « Sans M. Picoté point de *Provinciales !* » De même, sans ce tuyau de cheminée, point de départ pour Liége, point de cours sur Chateaubriand. C'est lui qui nous le dit. Cependant je crois que, libéré de toute contrainte par la mort du grand homme en juillet 1848, et par celle de madame Récamier qu'une attaque de choléra avait emportée dix mois après,

Sainte-Beuve n'aurait pas attendu longtemps pour nous donner cette étude : il avait trop besoin d'exprimer tout haut ce qu'il pensait tout bas et de liquider une partie importante de son passé.

Il avait connu Chateaubriand et madame Récamier pendant près de vingt ans. Ampère l'avait introduit dans le salon de l'Abbaye aux Bois, dont Chateaubriand était l'orgueil et dont elle était l'âme. On ne fera jamais un plus délicieux portrait de madame Récamier que celui qu'il a tracé dans une de ses *Causeries du Lundi*. Elle ne lui était apparue qu'au soir de sa vie, après le soleil couché ; mais, écrivait-il, « je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. » Du physique, il ne retient qu'un ou deux traits qui sont exquis. « Elle avait conservé ce rire enfant, ce geste « jeune qui lui faisait porter son mouchoir à la bouche « comme pour ne pas éclater. » Le portrait est tout psychologique et moral ; et pourtant, par les images qu'il évoque, par la finesse du crayon, par je ne sais quelle délicatesse et quelle légèreté de contours, il nous semble imprégné de lumière. « Elle ne ressem- « blait à personne... Elle n'avait jamais aimé, aimé de « passion et de flamme ; mais cet immense besoin d'ai- « mer que porte en elle toute âme tendre se changeait « pour elle en un infini besoin de plaire ou mieux « d'être aimée et en une volonté active, en un fervent « désir de payer tout cela en bonté... Une personne qui « l'a bien connue disait qu'elle avait dans le caractère « ce que Shakespeare appelle *le lait de la bonté* « *humaine*, une douceur tendre et compatissante... « Elle tenait presque à vous blesser d'abord le cœur « pour se donner ensuite le plaisir et le miracle de vous « guérir. Elle était vraiment magicienne à convertir

« insensiblement l'amour en amitié, en laissant à « celle-ci toute la fleur, tout le parfum du premier « sentiment. Elle aurait voulu tout arrêter en avril. « Son cœur en était resté là, à ce tout premier prin- « temps où le verger est couvert de fleurs blanches et « n'a pas de feuilles encore... Il dut y avoir autour « d'elle à de certaines heures, bien des violences et « des révoltes dont cette douce main avait peine en- « suite à triompher. En jouant avec les passions « humaines, qu'elle ne voulait que charmer et qu'elle « irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la « plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler « des lions et à les agacer. Imprudente comme l'inno- « cence, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon « le sien ; et pourquoi ne le dirai-je pas aussi ? à ce « jeu hasardeux et trop aisément cruel, elle a troublé, « elle si bonne, bien des cœurs ; elle en a ulcéré, sans « le vouloir, quelques-uns, non seulement d'hommes « révoltés et aigris, mais de pauvres rivales sacrifiées, « sans qu'elle le sût, et blessées... Quand elle vit s'a- « vancer l'heure où la beauté baisse et pâlit..., elle « comprit que le dernier moyen de paraître encore belle « était de ne plus y prétendre. A une femme qui la « revoyait après des années et qui lui faisait compli- « ment sur son visage : « Ah ! ma chère amie, répon- « dait-elle, il n'y a plus d'illusion à se faire. Du jour « où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne « se retournaient plus, j'ai compris que tout était « fini. »... Elle ne tint jamais plus de place dans le « monde que quand elle fut dans cet humble asile de « l'Abbaye aux Bois, à une extrémité de Paris. C'est « de là que son doux génie, dégagé des complications « trop vives, se fit de plus en plus sentir avec bienfai-

« sance. On peut dire qu'elle perfectionna l'art de « l'amitié... Elle n'avait point de repos qu'elle n'eût « fait se rencontrer chez elle ses amis de bord opposé, « qu'elle ne les eût conciliés sous une médiation clé- « mente. C'est par de telles influences que la société « devient société autant que possible et qu'elle acquiert « tout son liant et toute sa grâce. C'est ainsi qu'une « femme, sans sortir de sa sphère, fait œuvre de civili- « sation au plus haut degré et qu'Eurydice remplit à « sa manière le rôle d'Orphée. Celui-ci apprivoisait « la vie sauvage ; l'autre termine et couronne la vie « civilisée [1]. »

Chateaubriand était le grand intérêt de sa vie. Elle ne lui sacrifiait personne, mais elle lui subordonnait tout. Et Sainte-Beuve nous dira encore : « Comme elle « était coquette pour sa gloire ! Comme elle réussis- « sait parfois aussi à le rendre réellement gai, aimable, « tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était « si aisément dès qu'il le voulait !... Elle avait chaque « jour mille inventions gracieuses pour lui renouve- « ler et rafraîchir la louange. Elle lui ralliait de toutes « parts des amis, des admirateurs nouveaux. Elle nous « avait tous enchaînés aux pieds de sa statue avec une « chaîne d'or. »

Cette chaîne n'était point lourde à l'auteur de *Volupté* qui s'était jadis reconnu dans René. Il l'avait longtemps admiré presque sans réserve. Il avait été des rares privilégiés admis à entendre la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* sous le jour bleu de ce salon « où l'on respirait un air de discrétion et de mystère ». Chateaubriand, petit, les épaules trop hautes, mais la tête

1. Ce portrait donne une idée du Sainte-Beuve portraitiste de femmes qui mériterait une étude spéciale

magnifique, était assis au-dessous d'un grand tableau qui occupait le fond de la pièce et qui représentait Corinne au cap Misène. En face de lui, sur la cheminée, « une branche de chêne, au milieu de vases grecs et « de brillantes délicatesses, tenait lieu de l'heure qui « fuit. » Il ne lisait pas lui-même ; mais on suivait sur son visage les reflets de la lecture, émotion ou fierté. Il avait permis au jeune homme de feuilleter le manuscrit et d'en copier des fragments qui parurent dans la *Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve les avait fait précéder d'une étude d'ensemble sur le poète « dont « toute l'école moderne émanait... et qui, se retour- « nant le premier contre le dix-huitième siècle, lui « avait montré le bouclier inattendu, éblouissant de « lumière et dont quelques parties étaient de vrai dia- « mant. » Ce bouclier, — *le Génie du Christianisme*, — était une image digne du modèle. Six ans plus tard, en 1844, lorsque Chateaubriand avait publié son dernier ouvrage, la *Vie de Rancé*, Sainte-Beuve lui avait consacré un assez long article. Mais on sentait sous l'éloge que le livre ne lui avait pas beaucoup plu, et, avec une malice qui n'avait pas l'air d'en être une, il en avait détaché une page bien étrange dans un sujet aussi grave, aussi religieux, une digression, d'ailleurs de toute beauté, sur les lettres d'amour.

Entre ces deux articles de 1834 et de 1844, — passé cette dernière date les facultés de Chateaubriand commencèrent à décliner, — il l'avait souvent approché. Madame Récamier disait un jour qu'elle parlait de ses jeunes amis : « Mais le plus jeune de tout, c'est certainement M. de Chateaubriand. » En effet, il était encore, par l'imagination, la jeunesse même. Et Sainte-Beuve avait recueilli comme les derniers éclats, les

derniers charmants éclairs de cette jeunesse qui ne pardonnait pas au temps d'avoir fait de sa belle tête de jeune homme et d'homme une tête de vieillard encore si belle. Il avait vu sur ces lèvres harmonieuses le sourire dont M. Molé disait qu'il n'avait connu le pareil en finesse que sur celles de Napoléon. Il l'avait entendu parler de ses voyages, de ses séjours à Rome, à Rome, disait-il, qui est le plus grand appui aux lassitudes de l'âme. Il gardait le souvenir des instants de bonne humeur où ce grand désespéré, plus fatigué de la vie que de la gloire, se laissait aller aux confidences familières. Un jour qu'on s'entretenait de magnétisme animal, de catalepsie, de somnambulisme et qu'on avait cité des faits merveilleux : « Pour moi, dit Chateaubriand, je crois en Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence. Je crois au christianisme, comme grande vérité toujours, comme religion divine tant que je puis. J'y crois vingt-quatre heures ; puis le diable vient qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller. Il en résulte du moins que toutes mes puissances de foi étant tendues de ce côté, je n'en ai pas à perdre sur ces objets de crédulité secondaire. »

Que d'anecdotes caractéristiques Sainte-Beuve tenait en réserve ! Il avait assisté à la reprise des relations entre Lamennais, le Lamennais des *Paroles d'un Croyant*, et Chateaubriand. Ils s'appelaient *M. l'abbé*, *M. le vicomte* « en se raccrochant à des temps déjà « bien éloignés et où ils étaient l'un et l'autre fort « différents ». Les deux hommes se revirent et se lièrent assez étroitement. « Leurs misanthropies com- « binées s'accordaient contre le présent. » Mais « quand « Lamennais entamait l'attaque contre la religion ca-

« tholique, Chateaubriand n'était pas assez sûr de sa « foi pour en laisser discuter l'objet : « Je veux croire, » « disait-il pour toute réponse. »

Sainte-Beuve était là, seul avec madame Récamier et Chateaubriand, lorsque Lamartine vint les voir, tout feu et flamme du succès de son *Jocelyn*. « Madame Ré- « camier, avec son empressement habituel, le mit là- « dessus dès le premier mot : « Je vous lis, monsieur, « nous vous lisons, nous vous devons bien des « plaisirs ; M. de Chateaubriand surtout est bien « charmé. » Chateaubriand ne disait mot ; il avait « pris son foulard, selon son habitude, et le tenait entre « ses dents, comme quand il est décidé à ne pas « parler... (Il le tire de temps en temps avec la main « en le retenant avec les dents, ce que ses anciens « amis appellent *sonner la cloche*.) Il sonnait donc la « cloche ; et madame Récamier se prodiguait d'au- « tant plus pour couvrir son silence... Au premier « compliment, Lamartine l'avait interrompue en lui « demandant *à quelle lecture elle en était*. — Mais à « la première ! — *C'est*, reprit-il, *qu'on ne goûte bien « le livre qu'à la seconde*. » Quand elle eut prononcé « le mot de style... — Le style ! s'écria Lamartine, c'est « précisément ce que j'ai soigné le plus : *c'est fait à « la loupe*. » Il sortit... La portière de la chambre était « à peine retombée que Chateaubriand, qui jusque-là « n'avait pas desserré les dents, éclata tout d'un coup « et s'écria, comme s'il eût été seul : « Le grand « dadais ! » J'y étais et je l'ai entendu. »

Cet homme qui avait inauguré le siècle et le dominait de son génie, cet homme qui, maintenant encore, « muet, maussade, disant non à toute chose, cloué dans « tous les membres et se rongeant de rage comme un

« vieux lion », retrouvait soudain des images fraîches ou splendides, un esprit vif et sa royauté sur les âmes, intéressait prodigieusement Sainte-Beuve et l'intriguait. Était-il sincère ? Avait-il joué un rôle ? Que tout semblait compliqué en lui, la sensibilité comme le reste ! Comment pénétrer jusqu'au fond de sa nature ? On ne pouvait même pas savoir la vraie couleur de ses yeux. Il prétendait aux yeux bleus, mais on les voyait noirs et, selon le mot de Barbey d'Aurevilly, *si noirs de mélancolie indifférente !* L'évolution de Sainte-Beuve s'était fortement accentuée depuis ses études de Port-Royal. De plus en plus épris de vérité morale, de plus en plus historien, de moins en moins accessible aux prestiges d'une éloquence qui ne se nourrirait pas de la substance des faits, il avait entrepris de réviser ses anciens jugements, ses anciennes admirations. Celle de Chateaubriand avait été la plus durable. Il n'avait pas encore osé porter la main sur l'idole que protégeait, comme un voile sacré, la grâce de madame Récamier et qu'entourait aussi une sorte de respect filial, car tous les romantiques, et lui-même le premier, n'étaient-ils pas les fils spirituels de René ? Mais le René couvert de gloire tournait le dos à ses héritiers et restait sourd à leurs plus beaux accents. Il n'aimait pas sa postérité, surtout quand elle ajoutait à son héritage. Eh bien, cet héritage, le moment était venu d'en dresser l'inventaire. L'année 1848, « cette année folle et fatale », y conviait. Chateaubriand avait-il sa part de responsabilité dans la démence qui s'était emparée du monde ?

Que Sainte-Beuve n'ait pas été fâché de faire payer à l'auteur du *Génie du Christianisme* les éloges ou le silence que lui avait doucement imposés le salon de l'Abbaye aux Bois : c'est évident. Lorsqu'il avait parlé

de la *Vie de Rancé*, il s'était comparé tout bas à la cigale obligée de chanter dans la gueule du lion. Que l'ancien Joseph Delorme, si peu favorisé en amour, ait trouvé quelque plaisir à donner sur les doigts de ce grand seigneur qui avait traîné tant de cœurs après lui : c'est possible. Vous remarquerez d'ailleurs que les hommes, en général, n'accordent pas à ces sortes de conquérants la même indulgence qu'aux grandes amoureuses. Mais ce serait rapetisser étrangement le *Chateaubriand* de Sainte-Beuve que d'en faire remonter l'origine à un désir de revanche ou à une mesquine envie. Il nous apparaît bien plutôt comme l'examen de conscience littéraire de toute une époque. Il annonce un revirement dans le goût du public. Il signale et devance la réaction inévitable et nécessaire contre une œuvre d'où était sorti un demi-siècle de littérature et dont les défauts nous avaient séduits presque autant que les qualités. Écrit en 1849, j'y vois le premier ouvrage de la littérature du Second Empire.

« Je parle de Chateaubriand, dit Sainte-Beuve, avec « la même liberté que je parlerais de Gœthe et de « Byron... L'admiration, en définitive, retrouvera son « compte ; mais nous tâcherons de ne la faire porter « que sur les portions vraiment dignes d'être admi- « rées. » Rien de mieux : c'est le rôle de la critique. Malheureusement, s'il n'a pas entrepris de le rabaisser, il rabaisse son siècle ; il ne lui enlève pas sa grandeur relative, mais il lui refuse une grandeur absolue. Chateaubriand est un grand artiste, le plus grand artiste, mais d'une époque de décadence. « Nous « ne sommes pas en 1800, écrit-il, à l'aurore d'un « grand siècle, mais seulement au début de la plus « brillante des périodes de déclin. » Décadence ou

déclin est bientôt dit. Il reste à définir ce qu'on entend par la décadence.

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Paul Bourget en a exposé la théorie. Une littérature de décadence est celle où l'artiste, devenu un virtuose raffiné des voluptés et des douleurs, se délecte à des singularités d'idéal et de forme, ne songe qu'à son plaisir intellectuel et, ayant fait le tour des idées, « est parvenu à cette équité suprême qui légitime toutes les doctrines en excluant tous les fanatismes ». Dans un style de décadence, « l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot. » Je ne connais pas de meilleure définition. Mais, si elle répond assez bien aux *Fleurs du Mal* de Baudelaire, qui en ont été l'occasion, on ne saurait l'appliquer aux maîtres du romantisme. Pour Sainte-Beuve, « la vraie décadence dans une littérature brillante et qui compte encore des talents puissants, prend sa source dans le désaccord qu'il y a entre l'inspiration véritable et le résultat apparent, dans le manque d'harmonie et de vérité au sein des plus beaux ouvrages. » C'était l'idée de Nisard quand il avait publié ses *Poètes latins de la Décadence*, au travers desquels il visait les romantiques ; mais ces poètes, Stace, Lucain, Perse, Martial et même Juvénal, n'étaient, en somme, que des hommes de talent qui avaient souvent forcé leur talent. Une littérature de décadence est avant tout celle qui ne produit plus de génies ou, comme dit Sainte-Beuve, de talents puissants. Elle ne renouvelle aucune des grandes formes, aucun des grands genres littéraires ; elle se contente

d'amenuiser les formes existantes ; elle n'en prend que les germes de mort et leur donne artificiellement une apparence de vie.

Que vient-on parler de décadence devant un rajeunissement ou une transformation de la poésie, du théâtre, du roman, de l'histoire, de la critique ? Personne n'a plus que nous l'aversion de la politique issue du romantisme et de sa méconnaissance des hommes. Mais nous englobons dans le romantisme les esprits les plus divers et même les plus opposés. Les romantiques ne se ressemblent que par la conception générale d'un art mieux accordé aux besoins d'une société dont la littérature des deux siècles précédents ne pouvait plus satisfaire entièrement la sensibilité et l'imagination. Cet art a-t-il été supérieur ou inférieur à l'art classique ? Disons qu'il a suivi d'autres chemins et n'oublions pas qu'arrivés à une certaine hauteur, les deux arts se rejoignent et n'en font qu'un.

Biffons donc ce mot malencontreux de décadence ; ne nous attachons qu'au jugement porté sur Chateaubriand et sur son œuvre. Si Sainte-Beuve n'a pas tout dit, tout ce qu'il a dit est vrai. Il commence par distinguer dans l'âme de René trois mobiles, trois éléments essentiels : d'abord, l'ennui, — « je crois, « disait-il, que je me suis ennuyé dès le ventre de ma « mère », — un ennui incurable, sans cause, « si « souvent doux et enchanteur dans son expression, « sauvage et desséchant au fond, et mortel au cœur, « mortel à la bonne et saine pratique familière des « vertus » ; — puis le culte païen de la jeunesse, le « désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève ter- « restre », une flamme profane qu'il portera, qu'il cou-

vera partout « jusqu'au milieu des scènes et des sujets « les plus faits pour ramener à l'austérité simple », dans *le Génie du Christianisme ;* dans *l'Itinéraire à Jérusalem* où, pèlerin d'un nouveau genre, embarqué au port de Desdémone et d'Othello, — « remarquez, dit « Sainte-Beuve, le choix des noms et les associations « d'idées », — du bord de son navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, il ne lui demandait que de la gloire pour se faire aimer ; dans la *Vie de Rancé*, ouvrage de sa vieillesse, où il laisse échapper malgré la gravité du sujet, le secret de son éternelle nostalgie. Chateaubriand est *l'homme de désir*, au sens épicurien[1].

Le troisième élément, c'est l'honneur, correctif bien nécessaire à ces deux autres éléments si dévorants, si dissolvants. « Par là, dit Sainte-Beuve, il fut véritable- « ment de l'ancienne France, il garda quelque chose « des anciens preux. Lui, si différent à tant d'égards, « il retint par cet anneau la tradition de ses pères, et « il se retrouva de leur sang par instinct dans chaque « situation mémorable. Cette disposition de l'hon- « neur, elle-même, est plus altière et scabreuse que « stable et tout à fait assise : elle tient plus de compte « de la gloire que de la vertu et souvent participe plus « de la générosité que de l'équité et de la justice. On « est prodigue, libéral, plein d'éclat et de noblesse ; « on s'expose, on se sacrifie un moment ; mais à ce « prix on se passe bien des passions et tous ses ca- « prices. Du moins il y a là un ressort puissant, quel- « que chose qui se révolte contre toute lâcheté, contre « toute cupidité sordide, contre toute bassesse. » Ajoutez, comme le fait Sainte-Beuve, un vaste déploie-

1. Cette formule a été reprise par Melchior de Vogüé.

ment d'imagination, une magie de plume incomparable, un esprit qui, dans les jugements ordinaires, avait beaucoup de justesse, une amabilité qui pouvait être *bon enfant* lorsqu'on le voyait hors du monde : vous avez là, plus qu'une ébauche, les grandes lignes d'un admirable portrait de Chateaubriand. Sainte-Beuve a compris de quelle importance était, dans cette physionomie morale, l'élément de l'honneur. C'est pour ne pas en avoir tenu compte que, malgré tout son esprit et toute sa finesse, Jules Lemaître nous a paru la fausser et que son livre nous a souvent donné l'impression d'un persiflage prolongé.

Sainte-Beuve est sévère avec un fond d'aigreur : il ne dénigre pas. Rien ne serait plus facile que d'extraire de son ouvrage un des plus beaux éloges et des plus motivés de Chateaubriand. Il lui reconnaît l'élévation, la noblesse de la ligne, du contour, de l'attitude, un sentiment de la grandeur qui nous ramène à l'antique. Il se plaît à citer la préface d'*Atala* où Chateaubriand s'élève contre cette erreur que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. « On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'âme à la torture... Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir. » Par ce côté nouveau de son esthétique, Chateaubriand, complètement dégagé du dix-huitième siècle qui avait tant aimé les larmes, revenait à l'art des Grecs et de Racine ; et Sainte-Beuve faisait parfaitement ressortir ce qu'il y avait de classique et de pur dans la conception d'*Atala* et des *Martyrs*.

Il insistait sur la portée sociale du *Génie du Christianisme*. Le 18 avril 1802, jour de Pâques, un *Te Deum*,

chanté à Notre-Dame, célébra en même temps la paix générale et le rétablissement du culte. « C'est au sortir « de cette cérémonie même que le *Génie du Christia-* « *nisme* apparaît et qu'il fait entendre ses accents « demi-religieux et demi-profanes, comme l'accompa- « gnement extérieur de la fête, comme l'orgue du « dehors... M. de Chateaubriand qui arrange si bien « les choses, lors même que son imagination eût été « ici la maîtresse, ne les aurait pas mieux arrangées « ni avec un plus grand art. » D'ailleurs, on lui rendra cette justice qu'il avait eu conscience du service à rendre à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse. Si son apologie du Christianisme est très contestable (et personne ne le niera), replaçons-la au milieu des circonstances où elle est née, et nous conviendrons que c'était peut-être la seule qui eût chance d'être entendue. Ce fut, dit Sainte-Beuve, « une machine merveilleuse et prompte jouant « au moment décisif et faisant fonction d'auxiliaire « dans une restauration sociale d'où nous datons. Heu- « reux les littérateurs qui, par une rare rencontre, « peuvent voir ainsi leur nom et leur œuvre unis, ne « fût-ce qu'un moment, aux actes mémorables ou « mieux aux époques de l'histoire ! Leur nom conti- « nuera de se transmettre et de vivre, alors même qu'on « ne les lirait plus. Il est à jamais gravé aux tables « de pierre. »

Toute la partie du *Génie* où Chateaubriand examine les caractères naturels dans l'antiquité et chez les modernes, tous ces parallèles entre Homère et Milton, entre *l'Odyssée* et la *Bible*, entre Virgile et Racine, Sainte-Beuve n'hésite pas à y voir de la grande critique littéraire ; et il ajoute : « L'expression des

« sentiments et des beautés classiques, comme les « Français les entendent, n'a jamais été au delà. C'est « un égal, c'est un pareil qui juge avec amour de ses « frères. L'Allemagne avait ses Lessing et ses Herder : « nous avions à leur opposer ces pages. » Il aurait pu appuyer davantage et nous indiquer toute la nouveauté féconde d'une critique qui, en même temps qu'elle inaugurait les études psychologiques de littérature comparée, introduisait dans l'histoire le sens si précieux des états successifs de l'humanité.

L'épisode de Velléda dans *les Martyrs*, lui arrache des cris d'admiration : « Je n'en analyserai pas la fin : « on n'analyse point la foudre... De telles beautés « consacrent à jamais une physionomie et la fixent « dans une attitude immortelle, comme Niobé, comme « Ariane, comme Sapho se précipitant du rocher. « Velléda, du haut de son char, inclinant sa belle tête « sous la faucille d'or, vivra toujours dans les songes « de tout poète et de tout amant. » Mais c'est surtout *René* qui éveille en son cœur de profonds échos, ce René qu'on reconnaît à *la splendeur pâle et fanée* dont Milton a marqué son archange déchu. Chateaubriand n'a pas inventé la mélancolie. Lucrèce a souffert de ce mal sacré. Saint Augustin le sentait dans Virgile et en lui-même. Albert Dürer en a gravé l'attitude et la beauté sombre. Hamlet le porte sur ses traits. Bossuet a noté la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu. Mais René est le premier type accompli que nous offrent en ce genre les lettres françaises. Sainte-Beuve en fait une longue et admirable analyse qu'il termine par cette invocation : « Non, ce n'est « jamais nous, ô René, qui parlerons de vous autre-

« ment que nous avons accoutumé : nous sommes vos « fils, notre gloire est d'être appelés votre race. Notre « enfance a rêvé par vos rêveries, notre adolescence « s'est agitée par vos troubles, et le même aquilon « nous a soulevés. Quand le génie de la prière et de la « foi est venu vers nous, un rameau à la main, c'est « par vous qu'il nous est apparu, il avait un éclat tout « nouveau qui nous a séduits. Comme vous, nous « avons pleuré ; nous avons accueilli, puis rejeté la « pensée sinistre comme vous ; nous nous sommes « agenouillés encore une fois devant le Dieu de nos « mères et nous avons cru un moment que nous « croyions. Et quand l'orage et la bise sont revenus, « nous avons encore oscillé comme vous, nous avons « essayé de tous les cultes généreux et de toutes les « pensées que l'imagination voudrait assembler dans « un même cœur. Nos inconstances ont été les vôtres. « Ne soyez jamais renié par votre race, ô René ! Soyez, « dans cette tombe tant souhaitée, à jamais honoré par « nous. » Les plus grands admirateurs de Chateaubriand n'ont rien écrit qui donnât une plus forte idée de son ascendant.

Il me semble aussi que Sainte-Beuve a épuisé les éloges que l'on peut faire de sa forme. Il étudiera le passage des *Martyrs* où Eudore, aux avant-postes de l'armée des Romains sur les frontières de la Germanie, raconte les propres sentiments de Chateaubriand au siège de Thionville ; et devant ces souvenirs personnels « armés et vêtus à la romaine », devant cette réflexion de la réalité dans une imagination merveilleuse, il nous montrera comment de vingt traits épars observés un à un, puis rassemblés et groupés, le poète a su faire un tout auquel rien ne manque ; et il

s'écriera : « C'est l'art suprême ! » Il nous parlera de la « divine » peinture de Naples. De la *Lettre sur la campagne romaine*, il nous dira qu' « en prose il n'y a rien au delà ». Il nous rappellera le mot de madame de Beaumont : « Le style de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour : il joue du clavecin sur toutes mes fibres. » Chateaubriand réussit à rendre le sentiment de l'ineffable. « Quand on sait tirer de tels effets de la prose, on a presque le droit de dédaigner les vers. » Son talent n'a jamais été mieux défini que par cette parole de Ducis : « Il a le secret des mots puissants. »

Mais voici maintenant les réserves et les critiques. Sauf dans *les Martyrs*, dans *Atala* et dans *René*, Chateaubriand ne compose pas un ensemble : il fait le morceau ; il fait la page ; il travaille pour les anthologies. Ses tableaux sentent trop l'arrangement, la magnificence concertée, le splendide artifice. Ses images sont belles, éclatantes, grandioses, mais concourent à former des groupes un peu raides et un peu factices, à la manière de la peinture de l'Empire. Ni l'harmonie ni le nombre de sa phrase n'empêchent ces saillies éblouissantes d'offenser le regard. Sa recherche de la couleur locale gâte souvent notre émotion, non seulement parce qu'elle nous accroche maladroitement à un détail insignifiant qui prend des proportions imprévues, mais surtout parce qu'elle nous avertit que l'auteur est là, désireux de nous étonner sous prétexte d'exactitude. Son style, appliqué à l'histoire ou à la politique, « a des traits qui percent, mais il manque « trop souvent de suite, d'enchaînement, de calme, de « sang-froid, de gravité : il est à tout moment à la « merci de la pointe et de l'image. » D'où viennent

ces défauts ? De ce que Chateaubriand n'a pas l'amour de la vérité. Il cherche avant tout le beau et, s'il le faut, aux dépens du vrai. Mais on n'atteint alors, on n'étreint que son fantôme. Il ne peint pas les objets comme il les voit ; il les peint comme il les aime. Sa sincérité n'est qu'une sincérité poétique ; sa vérité n'est qu'une vérité d'artiste.

Voulez-vous saisir l'homme au naturel avec sa vraie sensibilité, tout à fait sincère, prenez-le avant l'art et avant la gloire, dans son premier ouvrage, *l'Essai sur les révolutions*. Il est déjà misanthrope, mais il est encore l'homme ; le dieu en lui n'a pas commencé. Sainte-Beuve préfère ce Chateaubriand « primitif et tout d'accord avec sa poésie », persuadé que les hommes sortent du néant et y retournent, éblouissant et mélancolique rêveur qui méprise la société, que la société n'a pas encore repris à sa solitude sauvage, et que le personnage politique ne recouvre pas encore. C'est ce Chateaubriand qui, parlant de Chamfort, écrivait : « Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » Sainte-Beuve tombe en arrêt devant cette phrase : « Relevons, dit-il, « ce fond d'indifférence première de l'auteur, avant « les partis pris et les irritations politiques. Malgré tout « ce fond persista toujours. Nous touchons le tuf. « M. de Chateaubriand n'a été qu'un grand acteur « cherchant, comme tous les grands acteurs, à placer « et à déployer son talent. » Durant près de cinquante ans, il a joué un rôle qu'il n'a jamais démenti et, — ce qui est plus fort, ce qui prouve un prestige extraordinaire, — avec la complicité de toute son époque. On lui eût rattaché son masque si, comme il en avait

quelquefois la tentation, il l'avait laissé glisser. « Il est « peut-être le seul écrivain de ce temps-ci qui ait pu « porter le masque si constamment, sans que cette « sorte d'hypocrisie ait nui à sa dignité. »

Faut-il croire à sa conversion ? « Les hommes, dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur et ils se croient convertis dès qu'ils pensent se convertir. » Et le philosophe Saint-Martin écrivait : « L'un de ces éloquents écrivains dit avec une douce sensibilité qu'il a pleuré et puis qu'il a cru. Hélas ! que n'a-t-il eu le bonheur de commencer par être sûr ! Combien ensuite il aurait pleuré ! » Ne soyons point surpris qu'au sortir de Port-Royal Sainte-Beuve ait douté d'une conversion qui n'avait produit que de beaux fruits littéraires et qu'il ait malmené la thèse du *Génie* où l'auteur s'efforçait de prouver la vérité de la religion chrétienne par sa beauté et sa poésie. Chateaubriand dissimule le côté sombre du Christianisme et se rabat sur les accessoires, comme si l'Église n'avait d'autres fins que de charmer nos yeux et de remuer nos cœurs par ses cérémonies et ses pompes. Sa façon de comprendre la religion dénote une absence totale de gravité. Et, par exemple, « il confond le « mystère qui est vague et les mystères, au sens chré- « tien, qui sont une chose positive. Quand il veut abor- « der la Trinité, la Rédemption, l'Incarnation, il se « perd dans les images ; il en est réduit à chercher le « côté poétique de ces redoutables obscurités... Parlez- « nous d'un Mystère parce qu'il est grand, redoutable « et *vrai* ; mais venir nous en parler et le prêcher « parce qu'il est *beau*, c'est puéril. De même pour un « Sacrement... »

Dans *Atala*, lorsque le Père Aubry célèbre la messe

au désert, Chateaubriand écrit : « Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et *son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs.* O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien !... » Et Sainte-Beuve d'interrompre la citation : « Il tire, dit-il, de cet accident du rayon une raison « de croire... Quel faux brillant en matière de foi !... « Que doivent penser de ces jeux de lumière ceux qui « croient tout gravement au Saint-Sacrement de l'au- « tel et qui, par conséquent, n'y croient pas moins les « jours de nuage que les jours de soleil ? » Chateaubriand n'a été que l'avocat poétique du Christianisme.

Il n'est pas nécessaire d'avoir passé par Port-Royal pour penser comme Sainte-Beuve. Mais il se montre plus âpre, et, lui si conciliant d'ordinaire, plus intransigeant que les véritables chrétiens. Veuillot, dont les jugements sur les romantiques ressemblent assez souvent aux siens, Veuillot qui appelait Chateaubriand un catholique honoraire, ne s'autorisait pas plus des faiblesses ou même du côté profane de son apologie que de ses nombreuses rechutes pour contester la sincérité de sa conversion ; et, le lendemain de sa mort, il écrivait magnifiquement : « Dans ses années de jeunesse, apostat inconscient, comme tant d'autres, il avait dormi aux éclats de la foudre, et la tempête l'emportait avec son nom, sa fortune et son rang sans qu'il se réveillât. Il revint à l'appel et aux pleurs de sa mère mourante, non pour essayer de ressaisir ses biens terrestres, mais son Dieu. Il s'accrocha aux franges du manteau de Jésus et, après cinquante ans, roulé par les passions et les enivrements de la terre, il

mourut le tenant dans ses mains. » Ce ne sont pas toujours les incrédules qui témoignent le plus d'indulgence aux chrétiens défaillants.

Dur pour le chrétien, Sainte-Beuve l'est encore bien plus pour l'homme politique. Les René, ces enfants du rêve « sont d'une race toute opposée à celle des vrais « hommes d'État... Ils *entrent avec ravissement dans « les mois des tempêtes ;* ils sont repris pour un rien « du dégoût de la terre, de cette terre qu'ils veulent « pourtant gouverner ; ils dévorent les siècles en un « jour ; ils seraient tentés à la moindre contrariété, « au moindre défi, de mettre le feu au vaisseau et de « s'engloutir eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la so- « ciété tout entière, comme le vaisseau *le Vengeur*, « pour avoir une belle mort sur l'Océan [1]. » Sainte-Beuve avait eu entre les mains un exemplaire confidentiel de l'*Essai sur les Révolutions*, annoté par Chateaubriand. Il y avait lu en marge d'un passage où le Républicain et le Sujet d'un roi étaient traités avec le même mépris, cette variante manuscrite encore aggravante : *Qu'est-ce qu'un Républicain ? Un sot dévoré par des fripons. Qu'est-ce qu'un Royaliste ? Un*

1. Rapprochez ce jugement de Sainte-Beuve de celui que porte Charles Maurras dans *Trois idées politiques*... « Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers, Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel : mais le passé, comme passé, et la mort, comme mort, furent ses uniques plaisirs. Loin de rien conserver, il fit au besoin des dégâts, afin de se donner de plus sûrs motifs de regrets. En toutes choses, il ne vit que leur force de l'émouvoir, c'est-à-dire lui-même. A la cour, dans les camps, dans les charges publiques comme dans ses livres, il est lui et il n'est que lui, ermite de Combourg, solitaire de la Floride. Il se soumettait l'univers. Cette idole des modernes conservateurs nous incarne surtout le génie des révolutions. Il l'incarne bien plus que Michelet peut-être. On le fêterait en sabots, affublé d'une carmagnole et cocarde rouge au bonnet. »

sot dévoré par un... Le nom du monstre était laissé en blanc. Comment l'auteur, en réimprimant cet ouvrage en 1826, avait-il pu écrire qu'on y trouverait un jeune homme exalté plutôt qu'abattu par le malheur et dont tout le cœur *était à son roi* ? Chateaubriand, champion de la royauté en 1814, chevalier de la liberté en 1824, « royaliste, républicain pêle-mêle et tour à tour, » affichant sa fidélité à un trône qu'il avait aidé à renverser, n'a jamais couru que du côté qui offrait à son talent d'écrivain et de polémiste les plus belles occasions de briller. Quand les ressentiments d'un amour-propre blessé ne le jetaient pas dans la bataille, c'était l'attrait d'un thème littéraire à développer qui l'y engageait. A quoi lui avait-il servi de tant voyager ? Il ne sortait jamais de lui-même.

Ces critiques et ces éloges ne se présentent pas dans le livre de Sainte-Beuve aussi ramassés que je les résume ici. Ils y sont disséminés et entremêlés, selon sa méthode analytique. Et pas une critique qui ne s'appuie sur un exemple, sur une preuve. Il a peu parlé des *Mémoires d'Outre-tombe* qui étaient en cours de publication ; il ne les aimait pas ; cependant il a bien vu qu'après tout, c'était « la grande œuvre de Chateau- « briand, celle où il se révèle dans toute sa nudité « égoïste et aussi dans son immense talent d'écri- « voin » [1]. Il a laissé de côté les *Natchez* dont il a simplement noté la prodigieuse fertilité et qui lui ont servi

1. Dans un article sur madame de Staël, où il constate que sa renommée recule et s'efface un peu, il dira en songeant aux *Mémoires d'Outre-tombe* : « Le meilleur coup de fortune pour une mémoire immortelle est d'avoir, du sein du tombeau, deux ou trois de ces retours et de ces réveils magnifiques qui étonnent les générations nouvelles, qui les convainquent qu'un mort puissant est là, redoutable encore jusque dans son ombre et son silence. » (*Nouveaux Lundis*, II, 292)

pour l'analyse de *René*. Il n'a pas touché aux œuvres historiques ; mais nous savons ce qu'il pense de Chateaubriand historien. Sa conclusion sur l'homme, surtout sur le poète, sur cet enchanteur qui ne fut point un imposteur, retient plus l'éloge que la critique. Persiflages, fatuités, arguties, sophismes, sentiments de parade et de théâtre : oui ; « mais à travers tout « cela de perpétuels jaillissements de talent et une élé- « vation extraordinaire qui jette hors du connu ; une « grande nature primitive qui reprend le dessus et qui « se donne espace. Une vanité d'homme de lettres, des « dépits d'ambitieux, des étonnements quasi de par- « venu, toutes les petitesses de la terre ; puis tout à « coup une imagination étrange, mélancolique et ra- « dieuse qui monte puissamment et se déploie dans les « solitudes du ciel comme le condor... Tel nous a « paru... celui que notre siècle, jeune encore, salua « et eut raison de saluer comme son Homère. »

Il avait terminé cet ouvrage devenu classique. Mais il ne quitta pas Chateaubriand et surtout Chateaubriand ne le quitta pas. Que de fois il est revenu à lui dans ses Lundis ! Que de pages éloquentes contre l'homme politique et sur l'amoureux ! Comme il dénonce « cette lèpre de vanité qui traverse en tout sens ses Mémoires ! » Traite-t-il de Bossuet ? Le jugement de Chateaubriand s'impose à sa mémoire. De Benjamin Constant ? Il le compare à Chateaubriand. De Montaigne voyageur ? Il se reporte au voyageur que fut Chateaubriand. S'agit-il de madame de Tracy qui a su vieillir ? Il songe que les hommes n'ont pas moins besoin de cet art que les femmes. « Le jour même où « il avait quarante ans, M. de Chateaubriand passait « toute une journée solitaire et mélancolique sous les

« ombrages de Champlâtreux, et à M. Molé qui lui « demandait la cause de sa tristesse il livrait cet aveu « pénible : j'ai quarante ans. » Chateaubriand le hantait, l'obsédait ; et l'on sent de l'admiration jusque dans ses emportements contre lui. Par-dessus tout, il lui en veut, à lui, dont l'influence a été souveraine, de ne pas avoir aimé le vrai. Il y a si souvent du trop dans sa phrase, disait-il, et du creux, de ce creux qui est en raison de l'enflure. Et il ajoutait : « C'est ce « qu'on pourrait dire presque toujours, sans crainte « de se tromper, aux plus magnifiques endroits des « écrivains de ce temps-ci. Au contraire jamais le « plein des choses ne se sent mieux que quand on tient « en main les grands écrits du siècle de Louis XIV. »

*
* *

C'est une erreur accréditée de prétendre que Sainte-Beuve a été injuste pour ses contemporains les romantiques. Son ancien secrétaire, Levallois, disait un jour à Jules Claretie : « Il était facile de lui faire prendre sa tête de Balzac, de Hugo ou de Michelet. » Ces trois noms avaient le don de *lui faire prendre une tête*, de le jeter hors de lui-même [1]. Le seul Balzac aurait pu crier à l'injustice. Dans son article de 1834, Sainte-Beuve l'avait si volontairement blessé, avec tant de perfidie, qu'on se demande si cette attaque n'avait pas de raison plus secrète qu'une antipathie littéraire, du reste fort compréhensible. Balzac s'en vengea par une violente diatribe contre le premier volume de *Port-Royal* où, malheureusement pour lui, à quelques justes

1. Voir plus loin page 331.

critiques étaient mêlées de grosses erreurs. Sainte-Beuve y répondit aussi violemment. Mais, à la mort du romancier, il lui fit une réparation très honorable et le mit à son vrai rang. — Quant à Michelet, qui semblait « s'être proposé la gageure d'écrire l'his-« toire avec une suite d'éclairs », cette manière exaspérait positivement Sainte-Beuve. Rien n'était plus contraire à ses goûts et à ses habitudes. Il ne condamnait pas moins le tour sensuel que prenaient les curiosités de Michelet, sa prédilection pour les anecdotes d'alcôve ; et sa prétention à ressusciter le passé lui paraissait bien scabreuse : « On n'arrive d'ordinaire à pro-« duire ce sentiment de la réalité dans l'esprit des « lecteurs, disait-il, qu'avec un art infini et des len-« teurs, des préparations extrêmes, par des analyses « rapprochées, des témoignages rapportés, des narra-« tions sérieuses, lucides, fidèles. Autrement, en y « allant d'un premier et d'un seul coup de baguette, « si le mort n'obéit pas et ne se dresse pas à votre voix, « si le nom par lequel on prétendait l'évoquer n'est « pas le plus juste et le plus frappant, l'opération est « manquée : on voulait être un Christ, on n'est qu'un « Simon le magicien ou un Apollonius de Tyane ; on « frise le Cagliostro. » Mais il ajoutait, un peu et même beaucoup à contre-cœur : « Admirons M. Mi-« chelet, dans cette voie qui est presque celle des mi-« racles, d'avoir si souvent rencontré si bien, d'avoir « échoué si peu[1]. » Et plus tard, dans une étude sur Mathieu Marais, il citait la belle pensée de Cicéron : *Il faut avoir grandement égard à la tendresse humaine et ne point s'attaquer à ceux qui se sont fait*

1. *Nouveaux Lundis*, II.

beaucoup aimer. « J'ai un jeune ami des plus dis-
« tingués, écrivait-il, à qui, dans un mouvement d'ex-
« plosion sincère, il est arrivé de dire devant moi :
« Le jour où Michelet disparaîtrait, je sentirais une
« fibre se briser dans mon cœur. » J'ai compris dès
« lors que, pour être ainsi aimé et chéri, pour exci-
« ter en des âmes d'élite de tels tressaillements, il
« fallait que cet homme aux brillants défauts, à la
« parole pénétrante, eut quelque chose d'à part et de
« profond *qui m'échappait*... et depuis ce jour je me
« suis mis à le respecter et à respecter en lui ceux
« qui le sentent si tendrement et qui l'aiment [1]. » Connaissez-vous beaucoup de critiques qui nous aient fait aussi simplement des aveux aussi méritoires ?

Au sujet de Victor Hugo, il s'est abstenu depuis leur rupture. Il tint la promesse qu'il avait faite à madame Hugo de garder le silence tant que son mari serait en exil. D'ailleurs leurs douloureux conflits lui avaient enlevé la liberté de son jugement. Levallois nous raconte que Sainte-Beuve lui donna un jour à lire un article intitulé *le Cyclope littéraire* qui aurait eu du retentissement s'il l'avait publié, mais qu'il avait relégué au fond d'un tiroir et qui n'a jamais paru. C'est bien sous cet aspect d'un Polyphème énorme, d'un génie « né de la race des dragons », d'une puissance « à la fois puérile et titanique », « d'un roi barbare [2] », qu'il le représente dans ses cahiers intimes où sa bile fait œuvre d'eau-forte. Mais ces expressions recouvrent mal une admiration involontaire dont l'aveu, — nous le verrons plus loin, — lui échappera souvent. Et que peu de chose suffirait pour qu'on pût les tourner

1. *Nouveaux Lundis*, IX, p. 8 et 9.
2. La même expression se retrouve sous la plume de Veuillot.

en faveur du poète ! Un de ses admirateurs les plus éclairés, Ernest Dupuy, ne l'a-t-il pas comparé au dieu Glaucus, cuirassé de coquillages, gigantesque, émergeant au-dessus des brisants neigeux « comme un ouvrage des Cyclopes » ? Un équipage grec l'a découvert dans quelque mer lointaine aux eaux basses. « C'est du rocher vulgaire ! » s'écrient ces Athéniens ou ces Syracusains, et « le dieu, vu de trop près, en plein midi, reçoit toute une grêle de sarcasmes. » Mais ils se sont éloignés. « Le rocher symbolique apparaît, une fois de plus, à la distance d'où il faut le contempler. La flamme du couchant colore en rose les arêtes de la pierre, les creux en bleu foncé. La robe du dieu étincelle. L'ombre, projetée par sa stature colossale, s'allonge sur la mer et semble suivre le vaisseau. Le pilote, qui tient la barre, se sent troublé, et il murmure cette invocation : « O Dieu Glaucus, plus merveilleux et plus puissant que le dieu d'Olympie ! » [1] Il est au moins curieux que les notes les plus dures de Sainte-Beuve sur Hugo confirment en quelque sorte l'impression de grandeur troublante qu'a magnifiquement rendue cette page d'un de ses fervents admirateurs.

L'intelligence de Sainte-Beuve n'était jamais en défaut. Même lorsqu'il n'aimait pas, il comprenait. Il considéra que les *Destinées* d'Alfred de Vigny étaient un déclin ; et cela nous paraît une hérésie ; mais il prédisait tout le cas que « les esprits élevés et ceux mêmes « des nouvelles écoles philosophiques ou religieuses » feraient de ce poète qui avait posé quelques-uns des grands problèmes de notre âge. « Il est de cette

1. *Victor Hugo*, par Ernest Dupuy. *Préface.*

« élite de poètes qui ont dit des choses dignes de Mi-
« nerve. Les philosophes ne le chasseront pas de leur
« république future. »

Il a proclamé le génie de Musset ; mais ce jeune homme qui avait eu de si bonne heure « pour idéal « l'orgie, la bacchanale éclatante et sacrée » a-t-il répondu à tout ce qu'on attendait de lui ? « Au milieu « d'admirables éclats de passion, de jets ravissants « d'élégance et de grâces, il a semé tant de disparates, « de taches et d'incohérences, il a laissé tomber tant « de morceaux décousus [1] ! » Cela n'empêche pas « que « tant qu'il y aura une France et une poésie française, « les flammes de Musset vivront comme vivent les « flammes de Sapho. » — Il a écrit sur Lamartine des pages de critique admirative dont nous aurions peut-être aujourd'hui à rabattre ; mais il a été sans indulgence pour l'énervante fatuité de ses *Confidences*, pour son *Histoire des Girondins* où, selon le mot de Chateaubriand, il avait doré la guillotine ; pour ses ignorances, ses à peu près ; sa versatilité qu'on appellera, si l'on veut, de la mobilité d'intelligence ; pour ses perpétuelles improvisations, pour son appétit de popularité, pour son humanitarisme, pour cet Orphée enfin qui n'écoute que son chant, ne regarde pas derrière lui et ne sent pas qu'il dirige une invasion de barbares [2]. « Quel dommage, s'écrie-t-il, que le « sens du vrai soit si souvent en défaut chez ces « hommes en qui prédomine le talent ! » Chez Lamartine l'insouciance de la vérité est une véritable

1. *Causeries du Lundi*, XIII, 365-375.

2. C'est le mot de sir Henry Bulwer qui écrivait le lendemain de la Révolution de Février en lisant les improvisations de Lamartine : « Vous avez eu une invasion de barbares dirigée par Orphée. » *Nouveaux Lundis*, VII, p. 335.

corruption. « C'est la corruption de l'ambroisie. »

A-t-il obéi à des mobiles de jalousie dans ces critiques qui s'adressaient à d'anciens amis ? Je n'en sais absolument rien. Je me demande seulement quand je le lis s'il prouve ce qu'il avance ; et il le prouve. On peut attribuer l'âcreté intermittente de son accent à de la rancune ou à l'impatience que lui ont donnée les défauts des personnes elles-mêmes. N'oublions pas qu'il a connu de près ces hommes, que leur gloire grandit à nos yeux ; qu'il les a vus dans leurs petitesses, avec leurs manies, leurs médisances, leur pose, leur infatuation, et ce qu'il appelait, sur ses Cahiers intimes, leur priapisme d'amour-propre. On peut croire aussi à une déconvenue dont les raisons seraient plus nobles, à une déception du genre de celle que Lamennais lui avait causée. Le romantisme a fait faillite parce qu'il n'a pas eu le culte de la vérité, parce qu'il a laissé la phrase et la couleur l'emporter sur le fond, parce que « la plupart des poètes se sont livrés « sans contrôle et sans frein, à tous les instincts de « leur nature et aussi à toutes les prétentions de leur « orgueil, ou même aux sottises de leur vanité. »

Mais pense-t-on qu'il s'en réjouisse ? « En accep- « tant ce pénible rôle de noter les arrêts, les chutes et « les déclins avant terme, de tant d'esprits que nous « admirons, nous voulons qu'on sache bien qu'aucun « sentiment en nous ne peut s'en applaudir. Hélas ! « leur ruine (si ruine il y a) n'est-elle pas la nôtre, « comme leur triomphe tant de fois prédit eût fait « notre orgueil et notre joie ? La sagacité du critique « se trouvait liée à leurs destinées de poètes fidèles et « d'écrivains révérés. Le meilleur de nos fonds était « embarqué à bord de leurs renommées, et l'on se sent

« périr pour sa grande part dans leur naufrage [1]. »

Je serais d'autant plus tenté de croire à sa sincérité que, s'il disait ces choses, il n'aimait pas beaucoup qu'un autre les dît. On se permet sur les membres de sa famille des libertés qu'on n'admet pas chez les étrangers. Dans son discours de réception à l'Académie, où il remplaçait M. Jay, M. de Saci parla d'un ouvrage de son prédécesseur, une satire des romantiques, fort médiocre, intitulée *la Conversion de Joseph Delorme* : « Je ne vois, disait-il, à reprendre dans cet ouvrage qu'une seule chose : le romantique y est converti par le classique. Pure vanterie ! Personne n'a converti les romantiques : en gens d'esprit et de talent, ils se sont convertis tout seuls. » Sainte-Beuve trouva que le nouveau confrère faisait bien lestement les honneurs de Vigny, de Hugo, de Musset. « Je trouvai aussi qu'on m'avait peu consulté en me « louant aussi absolument d'une *conversion qui n'é-* « *tait pas si entière qu'on le supposait.* » Anacréon disait qu'il y a un petit signe au cœur auquel se reconnaissent les vrais amants. « Il y a de même, dit « Sainte-Beuve, un signe et un coin auquel restent « marqués et comme *gravés* les esprits qui dans leur « jeunesse, ont *cru*, avec enthousiasme et ferveur, à « une certaine chose tant soit peu digne d'être crue [2].» Et il part de là pour rappeler le programme de l'école romantique qui valait bien qu'on s'en éprît et qu'on

1. Il dira encore, à propos de Lamartine : « J'avoue mon faible et ma chimère : j'avais conçu pour tous ces grands hommes, ces grands esprits et talents de ma génération ou de la génération immédiatement antérieure, un idéal de caractère et de carrière qu'ils n'ont point rempli ou qu'ils ont vite dépassé et traversé d'outre en outre. »

2. *Causeries du Lundi*, XIV (article de 1857).

s'en enflammât. « Rendre à la poésie française de la « vérité, du naturel, de la familiarité même, et en « même temps lui redonner de la consistance de style « et de l'éclat ; lui rapprendre à dire bien des choses « qu'elle avait oubliées depuis plus d'un siècle, lui « en apprendre d'autres qu'on ne lui avait pas dites « encore ; lui faire exprimer les troubles de l'âme et « les nuances des moindres pensées ; lui faire réfléchir « la nature extérieure non seulement par des cou- « leurs et des images, mais quelquefois par un simple « et heureux concours de syllabes ;... lui imprimer, « dans les vastes sujets, le mouvement et la marche « des groupes et des ensembles ;.. faire songer « dans une ode, et sans trop de désavantage, à la « grande musique contemporaine ou à la gothique ar- « chitecture ; — n'était-ce rien ? C'est pourtant ce « qu'on voulait, ce qu'on osait ; et si l'on n'a pas réa- « lisé tout cela, on a du moins le droit de mettre le « résultat à côté du vœu, et l'on peut, sans trop rou- « gir, confronter le total de l'œuvre avec les pre- « mières espérances... Demandons-nous quelle figure « nous ferions, nous et notre littérature, dans la com- « paraison avec tant de richesses étrangères modernes, « si nous n'avions pas eu cette école poétique tant « raillée... Supposez-la absente : quelle lacune [1] ! »

Voilà le Sainte-Beuve tel que nous l'aimons. Il ne

1. Dans les *Notes et Pensées* (*Causeries du Lundi*, XI) je relève cette réflexion qui confirme ce qu'il dit ici : « Fontenelle trouvait que cette admirable Eglogue de Virgile (*Silène*) était bizarre. Oh ! c'est bien cela !... Toute la calamité de la poésie française, tout son dénuement d'art, est dans ce mot de Fontenelle... Nous autres dits romantiques, ce brave André Chénier en tête, nous avons essayé de pratiquer cette grande manière d'art, selon nos forces, et nous sommes restés aux yeux du grand nombre *bizarres*. Courage, courage pourtant, et nous vivrons ! »

reniera jamais le romantisme. Il lui a dit adieu parce que la vérité lui est plus chère que tout. Imaginez un Boileau dont Racine aurait trahi l'espérance en retournant aux *Alexandre* au lieu de faire des *Britannicus* : vous aurez son état d'esprit en face des romantiques, et vous comprendrez ses irritations. Il en a fait supporter une partie à Chateaubriand : il n'a pas ébranlé la statue ; il ne voulait pas l'ébranler. Peut-être, au demeurant, nous a-t-il appris à mieux l'admirer.

SAINTE-BEUVE

Sous l'Empire.

VIII

LES LUNDIS

Bien qu'il eût déjà publié les *Portraits littéraires*, les *Portraits contemporains*, les *Portraits de femmes*, les trois premiers volumes de *Port-Royal*, Sainte-Beuve n'avait pas encore acquis son plus grand titre de gloire auprès de la postérité. Ce fut l'ancien impresario de l'Opéra, l'ancien fondateur de la *Revue de Paris*, le docteur Véron, qui lui en fournit l'occasion à son retour de Liège, où, ayant toujours sur le cœur l'accueil discourtois et même injurieux qu'il avait reçu en Belgique, mécontent de la froideur des étudiants, il avait, une fois son année terminée, refusé de prolonger son séjour. Véron dirigeait alors le *Constitutionnel*, journal modéré qui s'adressait surtout à la bourgeoisie conservatrice. Il lui offrit d'y faire, chaque semaine, le lundi, une causerie littéraire. Sainte-Beuve accepta. Toutes les connaissances qu'il avait amassées, toutes ses épreuves, lui donnaient le sentiment d'être mûr pour une nouvelle forme de critique. « Au *Globe* « d'abord et ensuite à la *Revue de Paris*, sous la Res- « tauration, jeune et débutant, j'avais fait de la cri- « tique polémique, volontiers agressive, entreprenante

« du moins, de la critique d'invasion. Sous le règne « de Louis-Philippe, j'avais fait, principalement, à la « *Revue des Deux Mondes*, de la critique plus neutre, « plus impartiale, mais surtout analytique, descrip- « tive et curieuse. Cette critique pourtant avait, comme « telle, un défaut : elle ne concluait pas. Les temps « redevenant plus rudes, l'orage et le bruit de la rue « forçant chacun de grossir sa voix, et, en même « temps, une expérience récente rendant plus vif à « chaque esprit le sentiment du bien et du mal, du « juste et de l'injuste, j'ai cru qu'il y avait moyen « d'oser plus, sans manquer aux convenances, et de « dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité « sur les ouvrages et sur les auteurs [1] ». Son premier *Lundi* parut le 1er octobre 1849. Jusqu'en 1869, année de sa mort, cette écrasante collaboration d'un grand article littéraire par semaine ne subit guère d'interruption que pendant les quatre ans où il fut nommé professeur à l'École normale supérieure, de 1857 à 1861. Du *Constitutionnel* il passa au *Moniteur officiel*, revint au *Constitutionnel* puis au *Moniteur* et finit au *Temps*. Une trentaine de volumes abondamment nourris en sortirent : les *Causeries du Lundi* et les *Nouveaux Lundis*.

Désormais il n'était plus que critique ; et pourtant la critique avait été pour lui, selon sa propre expression, un pis-aller. Peu d'hommes ont méconnu plus longtemps leur véritable vocation, tout en la suivant. Il avait ambitionné la renommée du poète et du romancier et restait assez convaincu que la critique était un genre inférieur. Dans une étude sur Bayle de 1835 [2],

1. Préface des *Causeries du Lundi*.
2. *Portraits littéraires*, t. I.

il énumérait complaisamment « les manques de talents ou de passions ou de dons supérieurs » qui faisaient un critique accompli. Et, par exemple, il était bon de ne pas avoir d'art à soi ni de style. Un style à soi rend plus soucieux de la manière dont on exprime sa pensée que de la pensée de l'auteur qu'on explique. Un art à soi donne un goût trop limité. On a toujours son œuvre à l'horizon : c'est un clocher qu'on ne perd jamais de vue. Il est également bon de n'apporter aucune ferveur dans ses croyances religieuses, si on en possède ; et l'on est admirablement servi par l'absence de désirs amoureux et de passion galante. Cette façon de comprendre les conditions du génie critique, en admettant même une pointe d'humour, prouvait, dans le Sainte-Beuve de *Volupté* et des *Pensées d'août*, que ce n'était pas son idéal. Assurément, rien ne vaut la gloire du grand poète, du grand dramaturge, du grand romancier. Mais ces grandeurs sont rares. Et il ne faut pas confondre la création, au sens plein du mot, avec l'invention dramatique et romanesque qui ne nous semble pas naturellement supérieure à la sagacité et à la pénétration critiques. Le principal objet de la littérature, son plus digne objet, est de nous apprendre à mieux connaître l'homme. Que vous y arriviez par l'histoire, par le théâtre, le roman, la critique, — en dépouillant des archives, en imaginant des êtres et des situations, en étudiant les œuvres et, à travers les œuvres, les esprits et les âmes, — il n'importe guère. C'est au résultat qu'on jugera de votre valeur. Que de bonnes comédies, que de bons romans sont encore loin de contenir autant de vérité humaine qu'un chapitre de Montaigne !

Sainte-Beuve le savait fort bien ; et lorsqu'il parais-

sait considérer la critique comme un genre moins relevé que les autres, peut-être y avait-il là une précaution de modestie surtout au milieu des romantiques, et peut-être prenait-il les devants pour qu'on ne se donnât pas la peine de le lui laisser entendre. Il était né critique. La critique avait envahi les *Pensées* de Joseph Delorme, ses vers et son roman. Sa formation avait été rapide. Il n'a fait jusqu'à la fin que perfectionner son genre où, dès le *Globe*, il s'était installé en maître.

Si, dans une étude minutieuse, on cherchait à fixer les moindres nuances, il faudrait s'en rapporter à ce qu'il dit lui-même de son évolution : d'abord polémique et littéraire, puis descriptive et morale, sa critique des *Causeries du Lundi* est plus dégagée, plus nette, plus franche, plus « en rase campagne », et celle des *Nouveaux Lundis* encore plus actuelle et plus hardie, comme il est naturel d'un écrivain qui a pris une très grande autorité et qui se sent soutenu par l'opinion publique. Mais sa conception fondamentale n'a pas varié.

En 1828, il commençait ainsi un article sur Pierre Corneille : « En fait de critique et d'histoire littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus « récréante, plus délectable et à la fois plus féconde « en enseignements de toute espèce, que les biographies bien faites des grands hommes : non pas ces « biographies minces et sèches, ces notices exiguës « et précieuses,... mais de larges, copieuses et parfois « même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres: « entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous « ses aspects divers ; le faire vivre, se mouvoir et parler comme il a dû faire ; le suivre en son intérieur

« et dans ses mœurs domestiques aussi avant que « l'on peut ; le rattacher par tous les côtés à cette terre, « à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque « jour, dont les grands hommes ne dépendent pas « moins que nous autres, fond véritable sur lequel ils « ont pied, d'où ils partent pour s'élever quelque temps « et où ils retombent sans cesse. » En 1831, dans un article sur Diderot, il nous disait son goût très vif pour les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère des grands écrivains : « On s'enferme, écrivait-il, pendant une quinzaine « de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou « philosophe ; on l'étudie, on le retourne, on l'inter- « roge à loisir ; on le fait poser devant soi ; c'est « presque comme si l'on passait quinze jours à la « campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, « de Scott, de Gœthe. Seulement on est plus à l'aise « avec son modèle, et le tête-à-tête, en même temps « qu'il exige un peu plus d'attention, comporte beau- « coup plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute à « son tour et prend place de lui-même dans cette phy- « sionomie qu'on essaie de reproduire... On sent « naître, on voit venir la ressemblance ; et le jour, « le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire « révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime « et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux « déjà clair-semés, — à ce moment l'analyse dispa- « raît dans la création, le portrait parle et vit, on a « trouvé l'homme. »

Vingt-cinq ans plus tard, il aimerait, lorsqu'on écrit sur un auteur, qu'on se le figurât présent. Cette supposition pourrait d'abord intimider : mais l'impression de pudeur serait bientôt dissipée. « On serait animé

« par la pensée qu'on l'instruit, lui aussi, qu'on lui « fait faire un pas de plus dans la connaissance de « lui-même et de la place qu'il tient dans la renom- « mée ; on jouirait de sentir qu'on lui développe un « côté de sa gloire, qu'on lui lève un voile qui lui en « cachait quelque portion, qu'on lui explique mieux « qu'il ne le savait son action sur les hommes, en quoi « elle a été utile et salutaire et croissante ; on oserait « ajouter en quoi aussi elle a été moins heureuse et « parfois funeste. Les soins qu'on mettrait à toucher « ces endroits défectueux pour la morale et pour l'art « et les précautions qu'on apporterait à l'en con- « vaincre, seraient un hommage de plus au génie et « à la renommée et ne feraient que communiquer à « la critique je ne sais quelle émotion contenue et « quelle réserve sentie qui aurait sa délicatesse et qui, « venue de l'âme, irait à l'âme. »

Enfin en 1862, à ceux qui lui reprochaient de ne pas avoir de théorie, — comme si nous avions toujours besoin qu'un critique en eût, comme s'il nous fallait toujours en littérature un code et des principes ! — il répondait en leur exposant sa méthode qui consistait à ne pas séparer l'homme de sa production littéraire. S'agit-il d'un homme supérieur ou simplement distingué ? Étudions le dans son pays natal, dans sa race, dans ses ascendants, dans ses parents, dans sa mère surtout, dans ses sœurs, dans ses frères, dans ses enfants. Ne surprenons-nous pas au fond des yeux égarés de Lucile de Chateaubriand la tristesse nostalgique dont son frère a été hanté ? Il n'est pas inutile de connaître les sœurs de Lamartine. « Royer Collard « parlait d'elles dans leur première jeunesse comme « de quelque chose de charmant et de mélodieux,

« comme d'un nid de rossignols. » La sœur de Balzac, qui ressemblait tellement à son frère, donne une idée plus avantageuse du romancier à ses plus tièdes admirateurs, « les éclaire, les ramène ». La gaieté, la libre humeur du *Barbier de Séville*, l'irrésistible esprit de saillie du *Mariage de Figaro* étaient un héritage de famille : les sœurs de Beaumarchais en avaient leur part et surtout Julie, « l'aimable et gaillarde fille », qui mourut presque en chantant une chanson dont toute la maisonnée, autour de son lit, reprenait le refrain. Nous distinguerons dans Nicolas Boileau les traits délicatement combinés par la nature de ses deux frères : l'aîné, satirique, mais un peu vulgaire ; le cadet débordant de verve, mais un peu trop chargé, un peu trop « enluminé ». Madame de Sévigné « semble s'être dédoublée dans ses deux enfants : « le « chevalier léger, étourdi, ayant la grâce ; Madame « de Grignan, intelligente, mais un peu froide, ayant « pris pour elle la raison. Leur mère avait tout ; on « ne lui conteste pas la grâce ; mais à ceux qui vou- « draient lui refuser le sérieux et la raison, il n'est « pas mal d'avoir à montrer Madame de Grignan, « c'est-à-dire la raison toute seule, sur le grand pied « et dans toute sa pompe. »

Une fois qu'on se sera édifié sur la parenté immédiate ou prochaine, et après le chapitre des études et de l'éducation, on s'appliquera à déterminer le premier milieu, le groupe d'amis où le talent de notre auteur a d'abord éclaté. Quels sont les jeunes talents « de la même volée et du même printemps » ? C'est toujours par les associations particulières que la jeunesse s'excite et se féconde. La Pléiade est un groupe célèbre ; la petite société des Boileau, des Racine, des

La Fontaine, des Molière, vers 1664, en est un autre ; et le Globe de 1827 et le Cénacle de 1828. « Il y a des « talents, dit Sainte-Beuve, sans doute en pensant à « lui, qui participent de plusieurs groupes à la fois « et qui ne cessent de voyager à travers des milieux « successifs, en se perfectionnant, en se transformant « ou se déformant. Il importe alors de noter, jusque « dans ces variations et ces conversions lentes ou « brusques, le ressort caché et toujours le même, le « mobile persistant. » On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts « pour connaître « un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur es- « prit ». Une série de questions se posent : « Que pen- « sait-il en religion ? Comment était-il affecté au spec- « tacle de la nature ? Comment se comportait-il sur « l'article des femmes ? Sur l'article de l'argent ? « Était-il riche ? Était-il pauvre ? Quel était son ré- « gime ? Quelle était sa manière journalière de vivre ? « Quel était son vice ou son faible ? » Quand il s'agit d'une femme, on se demandera : « Était-elle jolie ? A-t-elle aimé ? » Si elle s'est convertie, quel en a été le motif déterminant ? On peut encore étudier les talents dans leurs disciples et leurs admirateurs natu- rels. « Le génie est un roi qui crée son peuple. » L'é- lève, en exagérant les traits du maître, nous en fait mieux sentir les travers. Et Sainte-Beuve inscrivait sur ses Cahiers : « Les défauts de Hugo sont déjà énormes « et, comme s'il avait peur qu'on ne les vît pas, il les « a placés entre deux miroirs grossissants : Gautier « et Vacquerie. » Ainsi on obtiendra des portraits res- semblants, les plus ressemblants possible, les plus étudiés et réellement vivants. On y mettra « les ver- rues, les signes au visage », tout ce qui caractérise une

physionomie. On donnera la sensation même « du nu « et des chairs sous les draperies, sous le pli et le faste « du manteau ». Sainte-Beuve veut être réaliste comme on l'est dans l'École hollandaise.

Il est assez rare que cette méthode puisse être appliquée rigoureusement. Les auteurs anciens y échappent. L'insuffisance, la pauvreté des renseignements personnels réduit Saint-Beuve au commentaire de leurs œuvres. Ses études sur Virgile nous prouvent qu'il y est tout à fait supérieur. Parmi les auteurs modernes, combien sous ce rapport ressemblent aux anciens ! Sans parler de Shakespeare, que savons-nous de la vie intime d'un La Bruyère, d'un Lesage, d'un Marivaux ? Les années les plus belles, les plus fécondes de Racine restent voilées et se dérobent pudiquement à notre investigation. C'est pour cette raison que Sainte-Beuve a tant aimé les *Mémoires* et les *Correspondances*. Quant aux auteurs vivants, leur voisinage gêne un critique qui se respecte. « Si l'on y gagne de connaître un peu « mieux le personnage par des traits particuliers, on « y perd de ne pouvoir le plus souvent exprimer ce « qu'on sent avec une entière netteté et franchise. » Notez aussi que la personne trop connue peut nuire dans votre esprit à l'impression de l'œuvre [1].

Cette méthode peut être dangereuse. Nous en voyons tous les jours les excès dans ces énormes livres où la recherche du détail biographique se suffit à elle-même. Sainte-Beuve les a presque toujours évités. « Qu'a-t-on « besoin de particularités insignifiantes qui ne révè-

1. « Il me devient presque impossible, disait-il encore, d'écrire sur les principaux auteurs du temps : j'en suis depuis longtemps à juger non plus leurs ouvrages, mais leurs personnes même et à tâcher d'en saisir le dernier mot. » (*Mes Poisons.*)

« leraient rien de plus caractéristique sur cet homme « facile et heureux ? » disait-il au sujet de Tallemant du Réaux. Il ne choisit dans sa documentation que ce qui a trait au caractère et ne pousse jamais l'indiscrétion jusqu'à la limite de la décence. Il réprouvait la manie qu'avait Michelet de chercher dans les mystères de la génération les éléments et le secret d'une âme.

Mais une autre objection se présente : sa méthode tend à déplacer l'intérêt de la littérature en le faisant porter sur la personne des littérateurs. Elle risque de sacrifier l'œuvre à la connaissance de l'écrivain, ou, si vous préférez, de considérer surtout cette œuvre comme un moyen d'arriver à cette connaissance, comme un document psychologique. Lisons-nous *Manon Lescaut* pour connaître l'abbé Prévost, ou demandons-nous à connaître l'abbé Prévost pour mieux comprendre *Manon Lescaut*, ou n'y cherchons-nous qu'un divertissement dont la critique se chargera de déterminer la qualité ? Les grandes œuvres ont une vie indépendante. Au besoin ces créations émancipées renieraient leurs auteurs. Je ne m'inquiète ni du milieu de la Ferté-Milon, ni de M. Racine père et de madame Racine née Sconin, ni de Port-Royal, ni de Boileau, ni de la Champmeslé quand je lis *Phèdre ;* je ne m'intéresse qu'à Phèdre, et tout ce qu'on me racontera de la Champmeslé ou de Port-Royal ne modifiera en rien mon émotion. Mais, d'autre part, il ne me sera pas indifférent de savoir que Bossuet n'avait point dans son privé la décision majestueuse de son style ; que le grand Corneille, une fois sorti du cabinet de travail où il vivait en familiarité avec toutes les grandeurs du monde, faisait figure de bourgeois gauche, lourd, embarrassé dans ses phrases, affamé de profit ;

que Bernardin de Saint-Pierre était le contraire de l'âme tendre et bénisseuse que nous représentent ses ouvrages. Je n'en admirerai ni plus ni moins les *Sermons*, *Polyeucte*, *Paul et Virgine ;* il me semblera seulement avoir pénétré un peu plus avant dans « cette chimère qu'est l'homme ». Et, quand l'homme diffère aussi profondément de l'écrivain, la question se posera de savoir où il est le plus vrai, dans sa vie apparente ou dans son œuvre.

Cela revient à dire qu'il y a, du moins, deux genres de critique : celle qui s'occupe des œuvres et qui est surtout esthétique ; celle qui s'occupe des hommes et qui est surtout morale. Sainte-Beuve a essayé de les concilier, avec une préférence pour la seconde. Aussi le sent-on, à certains moments, plus à l'aise dans l'étude purement historique ou purement psychologique. Il s'étendra complaisamment, jusqu'à lui consacrer deux articles, sur un écrivain du dix-septième siècle, fort obscur et fort décrié, l'abbé de Marolles, parce qu' « au point de vue de la description des caractères « et de l'observation naturelle des talents, l'étude de « ce collectionneur et de ce *curieux* a sa moralité par- « ticulière : il nous apprend à ne mépriser personne. » Il goûtera particulièrement les livres d'hommes qui ne sont pas des écrivains de profession ; cette littérature plus spontanée, plus proche de la vie, plus sincère, traductrice plus immédiate des sentiments de l'âme, aura pour lui une incomparable saveur.

On prétend qu'excellent dans la peinture des personnages secondaires, il faiblit lorsqu'il est en présence d'une de ces individualités puissantes qui dépassent de la tête tous leurs contemporains ; et Henri Heine, toujours empressé à rabaisser une gloire fran-

çaise de son temps, n'a pas manqué de lui adresser ce reproche. C'est oublier son *Pascal*, son *Chateaubriand* et même son *Virgile*. On attribue, à une sorte de fléchissement sous l'abondance des documents et des détails, son habitude de n'envisager les grands hommes, un Bossuet ou un Voltaire, un Frédéric II ou un Mirabeau, que dans une partie de leur vie publique ou privée [1]. On ne tient pas compte de l'article hebdomadaire qui l'oblige à se restreindre, à traiter d'un point particulier plutôt que d'un vaste sujet, d'un livre plutôt que d'une œuvre entière. Mais enfin l'observation n'est pas absolument dénuée de justesse : c'est le défaut de Sainte-Beuve ; c'est l'envers des qualités de ce grand amateur d'âmes qui goûtait le plus vif plaisir à bien placer un détail exact, à ressaisir une figure nette et distincte dans le passé, à recomposer une existence disparue et qui, pendant qu'il préparait et écrivait son *Lundi*, appartenait corps et âme à son modèle. Il a été avant tout un de nos meilleurs moralistes, un moraliste doué d'un sens littéraire exquis.

Mais il aspirait à être plus. Ses nombreuses monographies ne sont dans sa pensée que les matériaux soigneusement travaillés d'une science future. « Un « jour viendra, dit-il, que je crois avoir entrevu dans « le cours de mes observations, un jour où la science « sera constituée, où les grandes familles d'esprits et « leurs principales divisions seront déterminées et con- « nues. Alors, le principal caractère d'un esprit étant « donné, on pourra en déduire plusieurs autres. » C'est une idée proche parente de celle que Balzac a développée dans la *Comédie humaine*. Tous deux

1. Voir *Sainte-Beuve, Sa vie, ses Œuvres*, par M. D'HAUSSONVILLE.

s'inspirent de la zoologie. Sainte-Beuve rêverait de fonder une histoire naturelle des talents, sans se dissimuler que la complexité de l'homme moral ne permettra jamais de faire pour lui comme pour les animaux et les plantes. Ce que nous nommons notre liberté suppose une trop grande mobilité de combinaisons possibles ; et cette science des esprits, une fois organisée, exigerait encore une vocation naturelle et une extrême délicatesse d'observation. Sainte-Beuve a raison sur ce point ; du reste, il n'y a de nouveau dans son idée que la forme scientifique dont il la croit susceptible. Les parallèles, à la mode dans l'ancienne critique, en dérivaient. Nous y avons continuellement recours lorsque nous disons : « Un tel ? il est de ces hommes qui... Je connais ce genre d'hommes qui... » Mais je doute que cette science, en admettant qu'elle soit réalisable, nous mène aussi loin que, malgré toutes ses prudentes réserves, l'espérait Sainte-Beuve. Nous nous heurterons très vite au problème insoluble de la personnalité qui fait que, sous un même air de famille, sous une même conception générale et superficielle des choses, vivent et se manifestent des caractères inassimilables. Nous nous contentons des divisions de l'histoire naturelle dans le règne animal parce que nos moyens d'y saisir l'individu sont très insuffisants, très rudimentaires, et qu'au surplus l'individu n'y produit rien qui nous intéresse. En littérature comme en histoire, seul l'individu compte. Cependant cette science des esprits, cette classification des caractères et des talents peut nous servir au commencement d'une étude, nous aider à trouver le fil conducteur, quelquefois même à repérer les sentiers cachés d'une âme. Réduisons-la à de simples compa-

raisons. « Comparer, nous dira très justement Sainte-« Beuve, c'est mieux marquer les contours, c'est ache-« ver de définir ». Et nous avons déjà vu, dans son *Port-Royal*, combien ces comparaisons étaient heureuses et vivifiantes.

Elles abondent dans les *Lundis*. Vauban est rude ; il a les habitudes, les manières de dire et d'agir de Sully et de Michel de l'Hopital : trois caractères de la même famille. Le rire, la fraîcheur du teint, la santé florissante de l'esprit font de Madame de Sévigné comme une sœur de Molière. « Il y a de la Dorine en elle, « une Dorine du beau monde et de la meilleure com-« pagnie : à cela près, la même verve. » Fontenelle, à certains moments, « ce Fontenelle si impartial, si « intelligent et si impassible, fait l'effet d'un Gœthe « un peu aminci et réduit, mais d'une espèce appro-« chante et qui mène à l'autre. » Dans une très belle étude sur Littré, qui avait toujours négligé de prendre le titre de docteur, il éclaire tout à coup cette noble physionomie de savant d'un souvenir de Port-Royal : « J'ai beaucoup étudié les Port-Royalistes, ces stoï-« ciens du Christianisme. Eh bien, parmi eux, com-« bien en ai-je rencontré qui, purs, savants et fer-« vents, tout nourris de la moelle sacrée des Basile et « des Chrysostome, capables d'être prêtres et des meil-« leurs, n'osaient prendre sur eux le ministère de « l'autel et se rabattaient à ne vouloir jamais être que « diacres ou acolytes. De même, j'imagine cette âme « austère et modeste de M. Littré, qui s'est montrée « égale à l'interprétation du plus grand médecin de « l'Antiquité et à l'intelligence de cette royale nature « d'Hippocrate, se rabat volontiers à n'être qu'un des « derniers de son ordre, un officier de santé, pendant

« ses mois d'été à la campagne. » Il est certain qu'un pareil rapprochement, que nous sentons si juste, met sur la figure de Littré un point lumineux qui la rend plus vivante et qu'on n'oublie pas. Le rapprochement est quelquefois plus imprévu, plus saisissant, et nous ouvre une profonde perspective sur les âmes. « Le « propre des conversations de Napoléon, comme de « celles de Pascal, était de se graver bon gré mal gré « dans les esprit qui l'écoutaient... J'ai nommé Pas- « cal : c'est peut-être l'écrivain moderne duquel se « rapproche le plus, pour la trempe, la parole de Na- « poléon quand celui-ci est tout entier lui-même. »

Cette faculté de découvrir les traits de parenté, de relever les analogies, de courir aussi vite que l'étincelle électrique d'un point cardinal à l'autre du monde des esprits, suppose d'immenses acquisitions et une puissante mémoire. Un homme qui l'a vu au travail de très près, son secrétaire Levallois, nous dit qu'il s'orientait avec autant de rapidité que de décision dans les sujets les plus touffus, les plus complexes. Que de pages il a écrites comme celle-ci que je prends presque au hasard. Au cours d'une étude sur Henri IV, il nous parle de l'année 1600. Cette année-là, il y eut « dans « la nature aussi bien que dans les âmes, un immense « et vigoureux printemps... Plus d'un laboureur dut « se dire comme le vieillard de la comédie grecque, « chez cet antique Palémon dont on n'a que des « fragments : « Les philosophes cherchent, à ce qu'on « m'a dit, — et ils perdent à cela beaucoup de temps, « — quel est le souverain bien ; et pas un n'a en- « core trouvé ce que c'est... En demeurant dans mon « champ et en bêchant la terre, moi, maintenant, je « l'ai trouvé : c'est la Paix. » Et à ce propos Sainte-

Beuve se rappelle les Mémoires du bon abbé de Marolles qui avait dix ans à la mort de Henri IV, et qui gardait un vif souvenir de ses années d'enfance passées en Touraine. Marolles nous raconte les noces tourangelles, les beaux habits de l'épousée, les robes bleues bien plissées qu'on tirait de coffres parfumés de lavande, de rose sèche et de romarin, les concerts de musettes, de flûtes, de hautbois, les danses rustiques. « Il y a, ajoute Sainte-Beuve, dans les derniers cha-« pitres de *la Mare au Diable*, une noce de Berry qui « ne fait pas trop pâlir cette noce de Touraine. » Ainsi, en une seule page, à propos de Henri IV, sa pensée s'est promenée du vieux comique grec Palémon, dont nous ne possédons que des débris, jusqu'à George Sand, en passant par un mémorialiste très oublié du dix-septième siècle.

On ne sera pas étonné de la variété des *Lundis*. Feuilletez-en la table des matières : Massillon, Villehardouin, Madame Geoffrin, *Daphnis et Chloé*, Jeanne d'Arc, Mazarin, Pline l'Ancien, Frédéric II, la duchesse du Maine, Viollet le Duc, Léonidas de Tarente, *les Ouvriers européens* de Le Play, Barnave, *les Touaregs du Nord*, Marie-Antoinette, Buffon, Madame de la Vallière, Paul-Louis Courier, David Hume, Dante, Catherine II, le maréchal de Saint-Arnaud, des personnages littéraires, des personnages historiques, des peintres, des hommes d'État, des hommes de guerre, des figures illustres, des méconnus, des inconnus qui n'ont pas mérité de l'être, — un extraordinaire musée d'humanité ou, comme l'a dit Taine, « un herbier d'hommes », mais un herbier où la plante reprend la fraîcheur et les couleurs de la vie. Les sujets d'histoire sont au moins aussi nombreux que les purs sujets

de littérature. La réédition d'un livre de *Mémoires* par la *Société de l'Histoire de France*, la publication d'une *Correspondance*, un ouvrage de documents, un travail d'érudition, que nous n'aurions jamais ni le temps ni l'occasion, ni même le courage de lire, lui fournissent la matière d'un article ; et c'est toute une période de notre passé qui en reçoit une clarté nouvelle, ou c'est un portrait parlant qui nous apporte son témoignage. Les historiens de profession considèrent un peu trop l'histoire comme leur propriété exclusive et en chasseraient, s'ils le pouvaient, les écrivains qui ne la professent pas. Ils auraient bien tort de dédaigner Sainte-Beuve. « On en croira peut-être un homme, dit M. Jacques Bainville, qui a cherché à comprendre notre histoire nationale avant de l'écrire et qui, à cette fin, a lu un grand nombre de livres. Les historiens de métier ne se donnent pas toujours beaucoup de mal pour trouver les causes des événements qu'ils racontent. Il y a dans notre histoire de larges portions vagues ou obscures. Là tout s'embrouille. On ne discerne plus ni les mobiles des hommes ni les raisons de leurs actes. Il semble que l'intelligence et l'analyse aient abdiqué devant un enchevêtrement d'incohérences. Celui qui, malgré tout, cherche à se rendre compte, finit par désespérer d'apercevoir la lumière. Alors il est bien rare que, si l'on cherche dans quelqu'un des portraits qu'à écrits Sainte-Beuve pour le moment dont on s'occupe, le fil d'Ariane ne se présente pas. A qui veut éclairer les taches d'ombre qu'on rencontre dans notre passé, je me permets de donner un conseil, c'est d'avoir les *Lundis* sous la main, et de recommander une méthode de travail, c'est, devant un fait qui partout ailleurs est inintelligible, de

chercher, à la table des *Lundis*, un personnage qui y ait été mêlé [1]. » On ne saurait faire un plus juste éloge de Sainte-Beuve historien.

Il procède en histoire comme en littérature. « Je « vise toujours, — et je crois que c'est un principe « essentiel en fait de critique contemporaine, — à « juger les écrivains d'après leur force initiale et en « les débarrassant de ce qu'ils ont de surajouté et « d'acquis. » De même, les personnages historiques. Il nous en offre un remarquable exemple dans son étude de Jeanne d'Arc d'après les pièces du procès publiées pour la première fois par Quicherat. Il ne veut rien ôter à la beauté de cette figure ; mais il s'attache à retrouver la physionomie première « en ce qu'elle avait de vigoureux et de très franc. » On a dit qu'elle avait horreur du sang ; et, — le témoignage est formel, — elle n'a jamais tué d'homme. Qu'on ne s'imagine pourtant pas une vierge trop douce et trop compatissante. « Enfant, elle ne connaissait dans son « endroit qu'un seul Bourguignon, et elle n'aurait pas « été fâchée, disait-elle, qu'il eût la tête coupée, si « toutefois Dieu l'avait eu pour agréable. » Au siège d'Orléans, à l'attaque de la bastille de Saint-Loup, elle refuse de recevoir à rançon les trois cents ou les cent cinquante Anglais (on n'est pas d'accord sur le nombre) qui y étaient enfermés ; et presque tous sont mis à mort. Un jeune seigneur, Gui de Laval, qui la vit dans le moment de sa gloire, nous la peint, une petite hache à la main, tout en blanc sur un grand cheval noir, donnant des ordres aux prêtres et aux gens d'église. « Elle écrit aux villes d'ouvrir leurs portes à

1. *Quelques figures de l'histoire. Portraits extraits des Causeries du Lundi.* Préface de Jacques Bainville.

« la Pucelle sur le ton d'un chef de guerre et d'un « envoyé d'En Haut... Elle écrit aux Hussites de Bo- « hême pour les faire rentrer dans le devoir : « Moi, la « Pucelle Jeanne, pour vous dire vraiment la vérité, « je vous aurais depuis longtemps visités avec mon « bras vengeur, si la guerre avec les Anglais ne m'a- « vait toujours retenue ici... » Le comte d'Armagnac, des confins de l'Espagne, lui demande lequel des trois papes, qui se disputaient alors le trône de Saint-Pierre, était le vrai, le légitime. Elle lui répond qu'empêchée en ce moment par la guerre, elle le lui fera savoir dès qu'elle sera à Paris. « Il me paraît bien certain, dit « Sainte-Beuve, que, pour peu que la fortune eût con- « tinué à la favoriser, elle se fût poussée loin avec « le conseil de ses *voix* et qu'elle ne se considérait « point comme uniquement destinée à la levée du « siège d'Orléans et à l'accomplissement du sacre de « Reims... Je crois entrevoir là une Jeanne d'Arc pri- « mitive,... la vraie Pucelle en personne, sans rien « de fade ni de doucereux, gaie, fière, un peu rude,... « un peu exaltée et enivrée de son rôle, ne doutant de « rien, disant : *Moi, c'est la voix de Dieu*, parlant et « écrivant, de par le Dieu du Ciel, aux princes, aux « seigneurs, aux bourgeois des villes, aux hérétiques « des pays lointains, disposée à trancher dans les ques- « tions d'orthodoxie et de chrétienté pour peu qu'on « lui laissât le temps d'écouter ses *voix*... Mais ce « grand rôle, elle ne put que l'ébaucher, l'entrevoir « à peine dans les quelques mois de son triomphe ; « et il n'est pas à regretter qu'elle n'y soit pas entrée « davantage : c'est dans son rôle spécial et restreint « qu'elle est touchante et sublime. » Voilà de l'excel- lent réalisme historique. La *Jeanne d'Arc* de Michelet,

que je me garderais bien de rabaisser et qu'en dépit des réserves les plus légitimes Sainte-Beuve jugeait plus vraie qu'aucune des précédentes, ne me donne en aucun endroit l'impression de justesse, de solidité morale que cette page me laisse.

L'histoire de notre pays au seizième, au dix-septième et au dix-huitième siècle n'a jamais été pour Sainte-Beuve, comme pour tant de nos historiens dénoncés par Fustel de Coulanges, un champ de bataille. Aucune intention polémique ne s'y glisse. « La leçon qui « sort de l'histoire, disait-il, ne doit pas être directe « et roide ; elle ne doit pas se tirer à bout portant, « pour ainsi dire, mais s'exhaler doucement et s'insi- « nuer [1]. » Le verbe insinuer est un de ses mots favoris et rend bien sa manière. Mais il sait appuyer, quand il le faut. Il a réagi avec une parfaite mesure contre l'opinion qui rapetissait Louis XIV. « C'est un roi national », dit-il. Et il cite ce passage de ses *Mémoires* concernant les Hollandais : « La résolution de mettre tout le pays sous l'eau fut un peu violente : mais que ne fait-on point pour se soustraire à une domination étrangère ! Et je ne saurais m'empêcher d'estimer et de louer le zèle et la fermeté de ceux qui rompirent la négociation d'Amsterdam, quoique leur avis, si salutaire pour leur patrie, ait porté un grand préjudice à mon service. » Et Sainte-Beuve s'écrie : « Connaît-on « beaucoup de conquérants qui aient ainsi rendu jus- « tice et hommage, en pleine guerre, aux mesures dé- « sespérées de leurs ennemis et à l'exaspération de leur « patriotisme [2]. » On venait de publier le *Journal de la santé du roi Louis XIV, écrit par Vallot, d'Aquin et*

1. *Causeries du Lundi*, I, p. 331.
2. *Nouveaux Lundis*, I, p. 355-356.

Fagon, tous trois ses premiers médecins. « Quoi, se « peut-il, dit Sainte-Beuve, ô le plus majestueux, le « plus demi-dieu des monarques, le plus Apollon et le « plus Jupiter des rois ! Fallait-il donc que l'écho de « vos borborygmes eux-mêmes arrivât jusqu'à la pos- « térité ? » Éternel valétudinaire, Louis XIV avait les dents mauvaises, des fluxions, des rhumes, des vapeurs, des vertiges, des fièvres, de la gravelle ; et son hygiène était effrayante. « Mais, dit Sainte-Beuve, « l'effet général, la dernière impression qui pour moi « subsiste,... c'est encore le respect... Chez Louis XIV, « si l'homme en réalité était si souvent malade, le roi « parut toujours bien portant [1]. »

Il a parlé de la Révolution et des révolutionnaires avec la même impartialité. « Je l'avoue, dit-il, j'ai « toujours le frisson quand j'ai à prononcer sur ces « hommes, et, tout en étant sévère, je me demande si « j'ai bien le droit de l'être. Nul, en effet, ne se con- « naît s'il n'a été soumis à de pareilles épreuves. On « est à l'aise dans son cabinet pour juger des faits de « guerre, des faits de révolution et de terreur [2]. » Son étude de Condorcet est une des plus fortes analyses de ce que peuvent engendrer dans une nature primitivement bienveillante « un germe de fanatisme et de « malignité, l'application indiscrète et outrée des mé- « thodes mathématiques transportées dans les sciences « sociales et morales, une crédulité, une superstition « abstraite, d'un genre tout nouveau chez ceux mêmes « qui se proclament le plus affranchis de toute illu- « sion et de toute croyance. » Mais les pamphlets de Camille Desmoulins, qui se flattait de réhabiliter le

1. *Nouveaux Lundis*, II, 362-381.
2. *Idem*, I, p. 364.

mot délation, lui inspirent un violent sentiment de dégoût. « Oh ! comme après la lecture de ces pages bi-
« garrées, toutes tachées encore de boue et de sang et
« convulsives,... on sent le besoin de revenir à quelque
« lecture judicieuse où le bon sens domine et où le
« bon langage ne soit que l'expression d'un fonds
« honnête, délicat, et d'une habitude vertueuse ! On
« se prend à s'écrier en se rejetant en arrière : O le
« style des honnêtes gens, de ceux qui ont tout res-
« pecté de ce qui est respectable, qui ont placé dans
« les sentiments même de l'âme le principe de la me-
« sure du goût ! O les écrivains polis, mesurés et purs!
« O le Nicole des *Essais !* O Daguesseau écrivant la
« *Vie* de son père ! O Vauvenargues ! O Pellisson ! [1] »

***

Un des hommes et des écrivains que Sainte-Beuve a le plus admirés et le plus goûtés, c'est Montaigne ; et il nous semble que Montaigne n'aurait pas autrement pensé. Les *Lundis* nous reportent souvent aux *Essais ;* et puisqu'il y est question des familles d'esprits, Sainte-Beuve est bien de la même famille. Sceptique, oui, mais d'un scepticisme dont on touche bientôt les limites. Sceptique sur la portée de notre intelligence, sceptique par la conscience qu'il nous est impossible d'atteindre la certitude en histoire comme en tout, sauf en mathématiques. Il lui plaira de citer la comparaison de Saint-Augustin entre l'homme et une syllabe du poème de l'*Iliade* qui serait, l'espace d'un moment, douée d'âme et de vie. Peut-être cette

1. *Causeries du Lundi*, III, p. 121.

syllabe pourrait-elle, à la rigueur, comprendre le sens du vers où elle est placée, mais que comprendrait-elle du sens et du plan général de l'*Iliade* ? Et nous, que comprenons-nous du sens de l'univers et du mystère de la vie ? — Sceptique dans la mesure où le scepticisme est une modestie. « Qu'est-ce, auprès de ces « systèmes profonds, rigoureux, enchaînés et d'une « vérité éternelle, qui occupent la pensée d'un New- « ton ou d'un Laplace, que nos faibles observations « passagères, nos remarques d'esprits fins et légers, « sans suite, où le fil casse à chaque instant, nos « aperçus rapides et fugitifs, ce que nous appelons « traits d'esprit, saillies, reflets, étincelles aussitôt nées, « aussitôt évanouies ? » — Sceptique en religion, profondément, et même retourné à son ancien matérialisme avec une nuance d'anticléricalisme agressif qui se foncera de plus en plus dans les *Nouveaux Lundis*, mais gardant toujours la compréhension des âmes religieuses et le respect du Christianisme, un respect tout imprégné de tendresse. Il réserve ses traits à l'ambition cléricale et « au catholicisme parisien et mondain, « agité et agitant, superficiel et matériel, fiévreux, ar- « dent à profiter de tous les bruits, de toutes les vogues « et de toutes les modes du siècle [1]. » Je n'examine pas jusqu'à quel point son attaque était fondée. Mais on l'a accusé d'avoir dénigré Bossuet, et, en 1865, quatre ans avant sa mort, il écrivait le plus magnifique éloge qu'on ait fait du *Discours sur l'histoire universelle*. « Jamais, disait-il, Moïse n'a été conçu ni montré plus « grand que chez Bossuet, jamais plus prophète, ja- « mais plus poète : Moïse, de tous les mortels celui

1. *Nouveaux Lundis*, II, p. 386.

« a qui il a été donné de voir Dieu de plus près. Le « *Moïse* de Michel-Ange est au moins égalé par celui « de Bossuet [1]. » Et encore : « Il ne se peut... de pa- « roles plus étonnantes et plus souveraines dans leur « affirmation que celles par lesquelles Bossuet nous « exprime et nous figure, comme il l'entend, le Dieu « de Moïse, qui est le Dieu de *Polyeucte*, le Dieu *d'A-* « *thalie*, le Dieu *d'Esther*... Oh ! que ce n'est pas là « un de ces Dieux abstraits et froids, de ces Dieux « lointains comme les philosophes plus ou moins car- « tésiens en imaginent ! Avec Bossuet on a affaire à « un Dieu précis, le seul qui compte. » En 1862, il terminait un article sur les Saints Évangiles par ces mots d' « un ami de Pascal », qui n'était autre que Filleau de la Chaise : « Quand il n'y aurait point de « prophéties pour Jésus-Christ et qu'il serait sans mi- « racles, il y a quelque chose de si divin dans sa doc- « trine et dans sa vie qu'il en faut au moins être « charmé ; et comme il n'y a ni véritable vertu, ni « doctrine de cœur sans l'amour de Jésus-Christ, il « n'y a non plus ni hauteur d'intelligence, ni délica- « tesse de sentiment sans l'admiration de Jésus- « Christ. » Et Sainte-Beuve ajoutait : « Cette conclu- « sion, dont se contentaient d'honnêtes gens du XVII^e^ « siècle, paraîtra peut-être encore suffisante aujour- « d'hui [2]. » On souhaiterait que notre anticléricalisme ne s'exprimât pas autrement. Peut-être en déduira-t-on que Sainte-Beuve conservait au fond de lui-même un regret nostalgique de sa foi perdue. Peut-être pensait-il, comme cet abbé Galiani, qu'il aimait tant à retrouver dans sa chère société du XVIII^e^ siècle, que l'in-

1. *Idem*, IX, p. 296.
2. *Idem*, III, 260.

crédulité était le plus grand effort que l'esprit de l'homme pût faire contre son propre instinct et son goût. N'est-ce pas se priver de tous les plaisirs de l'imagination et « rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes ? » Et l'abbé était assez convaincu qu'il arrive toujours un moment où, cet effort venant à se relâcher, l'incrédule cesse de l'être. Mais ce moment n'arriva point pour Sainte-Beuve.

En politique, l'expérience l'a conduit au scepticisme théorique. Les hommes devraient se dire qu'ils diffèrent beaucoup moins sur les principes que dans l'appréciation des faits. « Qu'est-ce qui vaut mieux en « principe, pour un peuple, de se gouverner soi-même « par des représentants directement élus et selon les « lois de la raison et d'une opinion publique éclairée « et mûrie par la discussion, de telle sorte que le bon « sens triomphe invariablement après que tous auront « été persuadés, ou d'être gouvernés par un seul, « même le plus habile ? La question générale ainsi « posée, en ces termes abstraits, serait d'une solution « peut-être trop commode ; mais la vraie solution pra- « tique consiste à savoir si telle nation dans telles cir- « constances données, avec son honneur, son génie, « son passé récent, son culte de souvenirs, ses besoins « d'ordre et de réparation, ses autres besoins innés et « non moins réels d'initiative, de prépondérance et « de grandeur, peut et veut se gouverner de la première « manière, si ce gouvernement de soi par soi-même « n'aboutirait pas à la ruine de tout gouvernement, « à l'anarchie et à la subversion. La question en un « mot se réduit à une question de fait. A vingt ans, et « même à trente, on est comme un juré peu informé

« ou peu corrigé et qui se prononce d'après les pas-
« sions ou la théorie. A cinquante, on est comme un
« juré trop bien informé et très revenu, qui sait faire
« céder ses théories d'autrefois à l'évidence et à la toute-
« puissance des faits [1]. » Toute la politique de Sainte-Beuve consiste à se demander de quel côté la civilisation court le moins de péril, cette civilisation qui est chose apprise, inventée, perfectionnée, « par une suc-
« cession d'hommes de génie, suivis eux-mêmes et as-
« sistés d'une infinité d'hommes de goût », et dont le niveau peut baisser en quelques jours, car « la sau-
« vagerie est toujours là à deux pas, et, dès qu'on lâche
« pied, elle recommence [2]. » Il a fait dans ses *Lundis* une grande place aux hommes de guerre, parce que c'est par eux qu'elle existe et subsiste. Ils sont les piliers de l'édifice où d'autres mettent des ornements et des arabesques.

Ses jugements littéraires se ressentent de cette préoccupation du bien de la société qu'il avait emportée de son passage chez les Saint-Simoniens. Bussy Rabutin a été frappé pour son *Histoire amoureuse des Gaules*, où Pétrone était son modèle et son idéal : Sainte-Beuve approuve la sévérité de Louis XIV. « De pareils livres,
« en réalité, dit-il, sont contraires aux fondements de
« l'ordre et à la stabilité même des Etats [3]. » Il écrira sur les *Confessions* de Jean-Jacques : « L'erreur de
« Rousseau n'a pas été de croire qu'en se confessant
« ainsi tout haut devant tous, et dans un sentiment
« si différent de l'humilité chrétienne, il faisait une
« chose des plus curieuses pour l'étude du cœur hu-

1. *Nouveaux Lundis*, I, p. 156.
2. *Causeries du Lundi*, I, p. 37-38.
3. *Idem*, II, p. 372.

« main : son erreur a été de croire qu'il faisait une « chose *utile*. Il n'a pas vu qu'il faisait comme le mé- « decin qui se mettrait à décrire d'une manière intel- « ligible, séduisante, à l'usage des gens du monde et « des ignorants, quelque infirmité, quelque maladie « mentale bien caractérisée : ce médecin serait en par- « tie responsable et coupable de tous les maniaques et « de tous les fous par imitation et contagion que ferait « son livre [1]. »

Nous sommes loin du véritable scepticisme. Et Sainte-Beuve s'en éloigne encore par sa conception du rôle social de la critique, par son généreux souci, son ambition « de neutraliser le pays des lettres, non pas « de le rendre à jamais inviolable et sacré comme l'é- « tait le territoire de Delphes dans l'Antiquité (ce serait « trop demander à nos mœurs et à nos usages) ; mais « de le rendre plus hospitalier et plus ami, pour qu'on « pût y être juste les uns envers les autres et que les « iniquités de la polémique ne nous suivissent pas [2]. »

Enfin un sceptique n'aurait pas cette jeunesse d'admiration, ces effusions d'enthousiasme que les années n'ont jamais refroidies en lui. La grande passion de son existence, sa passion pour les lettres demeurait intacte. Le matin de Senef, le jeune Villars s'écriait devant Condé à la tête de ses escadrons : « Voilà la chose du monde que j'avais le plus désiré de voir : le grand Condé, l'épée à la main ! » Et Sainte-Beuve se demande : « Voir le grand Condé un jour de bataille, l'é- « pée à la main, qui de nous, — chacun dans son art, « — n'a point formé tout haut ou tout bas un pareil « vœu ? Pour le poète de théâtre, quel rêve que celui

1. *Causeries du Lundi*, III, p. 81.
2. *Nouveaux Lundis*, VIII, p. 308.

« qui lui découvrirait le grand Corneille à l'œuvre, « travaillant à une scène de *Polyeucte* ou *d'Horace ?* « Pour le poète tendre, quel songe plus doux que de « rencontrer à la lisière d'un bois La Fontaine égaré « au moment où il a trouvé de beaux vers ? Quiconque « a dit : *Et moi aussi je suis peintre !* que ne donnerait- « il pas pour qu'il lui fût permis de contempler un « instant ou Michel-Ange ou Raphaël, le pinceau à « la main et tout entier suspendu à sa toile ou à sa « paroi sublime... De tous ces vœux, le plus en dehors « et le plus flamboyant est celui de Villars, mais il l'a « exprimé ce jour-là comme un héros de Corneille [1]. » Je ne vois guère que Montaigne et Sainte-Beuve, — Montaigne encore plus, — chez qui l'observation sans préjugés et sans illusion de la nature humaine, la connaissance des hommes, le réalisme ironique de l'esprit n'aient point étouffé, en prenant le mot dans son vieux sens, cette gentillesse d'imagination.

Et tous deux ont eu l'art de la causerie. Il n'y a rien de moins didactique que les *Lundis*, rien qui sente moins la méthode. Il en a une, nous l'avons vu ; mais son intelligence et son sentiment de l'art l'ont si bien assouplie qu'il n'a jamais l'air de s'y assujettir et qu'il ne s'y soumet jamais rigoureusement [2]. Personne n'a été plus soucieux de l'exactitude et de la

1. *Nouveaux Lundis*, II, 147.

2. Voir *Sainte-Beuve et son Œuvre Critique*, de M. Victor Giraud. (*Avant-Propos de la Table Analytique des Premiers Lundis, Nouveaux Lundis et Portraits Contemporains.*) « Je ne trouve pas chez Sainte-Beuve, dit M. Giraud, — sauf peut-être un peu dans les dernières années de sa vie, — l'habitude des enquêtes poursuivies dans le dernier détail, le souci d'épuiser les questions, l'ambition avouée de rivaliser avec le savant en son laboratoire, bref, tous les procédés qu'affecte volontiers la critique dite scientifique. De tous les textes qu'il étudie, de tous les faits qu'il recueille, de toute cette information qu'il ramasse, il ne prend que la fleur... »

précision du détail ; mais, s'il voulait de l'érudition, il la voulait toujours « maîtrisée par le jugement et organisée par le goût » ; et il désirait qu'elle laissât « à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu. » Aussi rien n'est plus suggestif que sa critique. Il compose à peine. Il ne va jamais droit au but, il aime les sinuosités du chemin, tous les sentiers qui en partent et dont il indique d'un mot où ils peuvent aboutir. Il prélude souvent par des idées et des réflexions générales. Il fait le tour de son sujet d'un peu haut avant de s'y poser. Il lui arrivera même de dire : « Si je n'y prends pas garde, j'aurai achevé le portrait avant d'avoir commencé à esquisser la vie. » Puis il procède lentement. Ce sont de toutes petites touches successives, comme un jeu d'atomes qui s'accrochent sous nos yeux et forment des figures vivantes.

Son style s'est simplifié sans se dépouiller entièrement et garde un peu de sa longueur traînante. Comme l'ancien Joseph Delorme avait tort de penser qu'il était mortel pour un poète de devenir un critique ! C'est dans sa critique qu'il a été le plus poète. Il n'a pas la spontanéité de l'image qui passe et se fond dans la trame du style, comme Montaigne. Ses images s'en détachent plus vivement et parfois sans harmonie ; mais elles sont souvent charmantes. Il reproche justement à Michelet de mêler à tant de généreux accents, à des cris du cœur si sympathiques, trop de folâtreries, trop de préoccupation des rapports sexuels. « Vous « qui connaissez à fond l'art et même la caricature « antique, avez-vous donc jamais vu un tel groupe : « un Faune rieur qui regarde par-dessus l'épaule et « jusque dans le sein de Clio ? » Dans un autre passage, après une longue citation de cet historien au

style convulsif : « Je continue, dit-il, de courir, le plus « rapidement possible, sur ces notes aigües et per- « çantes comme sur un champ de blé dont les épis « seraient des javelots . » Il notera dans le style de Benjamin Constant des soubresauts d'imagination qui ne se soutiennent pas : « Cela me fait l'effet des pois- « sons volants qui, n'étant point faits pour voler, re- « tombent bientôt. » Il nous laissera une ravissante impression d'Eugénie de Guérin en cette simple phrase : « Elle conserve quelque chose de parfaitement « doux, de résigné, d'un peu effacé ; elle se dérobe à « dessein ; *elle vient la dernière dans la procession des « vierges.* » Il nous dira de Latouche (et ce sera comme une eau-forte) : « Lui qui a tant parlé de sa retraite « de paysan au sein de la Vallée-aux-Loups, il avait « bien souvent la tête à la fenêtre pour écouter de là- « bas ce qui se faisait à Paris. » Et des vers de La- touche qui, même lorsqu'ils sont bien venus, n'ar- rivent pas à former un ensemble heureux : « Ses « vers sont comme les tronçons coupés du serpent, « brillants et palpitants sous le soleil et qui se tordent, « mais qui ne peuvent se rejoindre. »

Et quelquefois cette image s'étendra, se développera, et nous aurons un récit où le poète le cède au roman- cier. Sainte-Beuve étudie une thèse sur François Villon de M. Campaux, qui avait un peu idéalisé ce truand, meurtrier, voleur et génial, et lui avait prêté une mé- lancolie romanesque, une tristesse amère, un air fatal, un front trop orageux ; et il termine ainsi son étude :

Il a dû y avoir, je m'imagine, au temps de Villon, quelque écolier un peu plus jeune que lui, aussi laborieux, aussi bon sujet que l'autre était mauvais et dérangé, mais grand admi- rateur du poète, sachant ses premières chansons, récitant à

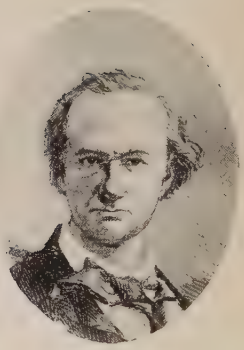
tout venant ses plus jolies ballades, en étant amoureux comme on l'est à cet âge de ce qu'on admire. Cet écolier aura fait un jour, à Villon, sa déclaration d'enthousiasme, et Villon l'aura reçu avec plus de sérieux qu'il n'en gardait d'ordinaire en pareil cas ; il aura même, en voyant sa candeur, ménagé assez le jeune homme pour ne pas l'initier à ses tromperies et pour n'essayer, à aucun moment, de l'embaucher dans sa troupe de mauvais garçons. Il l'aura respecté et même un peu craint, comme un frère enfant, comme un bon génie qu'il ne faut offenser et effaroucher que le moins possible : il aura eu quelque pudeur avec lui. Et ce jeune homme, logé un peu loin du centre, loin des bruits de la rue, sur la pente la plus champêtre de la montagne Sainte-Geneviève, aura ignoré bien des tours de Villon, et les pires ou il n'y aura pas cru. Plus d'une fois, le soir, Villon en fuite, traqué par les gens du Guet, se sera souvenu tout d'un coup, en voyant la lampe briller à la fenêtre du studieux jeune homme, qu'il avait là un admirateur, un ami, et lui aura demandé abri et gîte pour une nuit ou deux, en prétextant quelque belle et galante histoire ; et, toute la nuit durant, pour le payer de son accueil, il l'aura charmé de ses récits, ébloui de sa verve. Il aura même poussé l'amitié en partant le matin, jusqu'à accepter tout l'argent, toutes les épargnes de son généreux hôte, qui était trop heureux de se dépouiller et de se mettre à la gêne pour le *poète*, comme il le nommait, par excellence. Cette chambrette, aussitôt, sera devenue plus chère à celui qui l'habitait et, pendant quelques jours, elle lui aura paru presque un sanctuaire (ô puissance des premières illusions !) pour avoir reçu et logé le dieu. En un mot, le jeune homme aura connu assez Villon pour l'admirer encore plus, et il l'aura fréquenté assez peu pour continuer de l'estimer et de l'aimer. Eh bien ! cet écolier que je me figure, qui a respiré la bonne âme de Villon et non la mauvaise et pour qui le poète, même complètement connu plus tard, était demeuré une passion, il revit de nos jours... c'est lui qui a été cette fois, le commentateur, l'apologiste (là où c'était possible), l'interprète indulgent et intelligent de Villon par-devant la Faculté et aussi devant le public [1].

Cette façon d'envelopper la critique dans un conte,

1. *Causeries du Lundi*, XIV, p. 301-302.

qui aurait pu donner à Jules Lemaître l'idée de ses *En Marge*, est bien jolie. « Je pense sur la critique, a « dit Sainte-Beuve, ces deux choses qui me semblent « contradictoires et qui ne le sont pas : 1° Le critique « n'est qu'un homme *qui sait lire et qui apprend à* « *lire aux autres ;* 2° La critique, telle que je l'en- « tends et telle que je voudrais la pratiquer, est une « *invention* et une *création* perpétuelle. » C'est bien définir ses *Lundis*, leur diversité et leur charme, dont je ne vous ai encore donné qu'une idée très sommaire, très incomplète.

LOUIS VEUILLOT



CHARLES BAUDELAIRE

THÉOPHILE GAUTIER

LECONTE DE LISLE

EUGÈNE FROMENTIN

QUELQUES ÉCRIVAINS DU SECOND EMPIRE.

IX

SAINTE-BEUVE
ET LA LITTÉRATURE DU SECOND EMPIRE

Une des pires tristesses qui menacent un écrivain et particulièrement un écrivain critique, c'est d'être dépassé par son siècle, et, après avoir été à l'avant-garde ou en première ligne, de se trouver un jour dans les rangs de l'arrière. On ne comprend plus la jeunesse, on n'est plus compris d'elle, et surtout on ne sent plus comme elle. On l'accuse d'ingratitude, de cruauté ; mais elle connaît son pouvoir et le prix de ses sourires. Aussi voyons-nous qu'arrivés à un certain âge la plupart des hommes de lettres, et les plus glorieux, se tournent vers les générations montantes, tout prêts à les flatter, tant ils se demandent avec inquiétude si elles les porteront ou s'ils seront submergés. Cette tristesse qui fut celle de Boileau vieillissant et qui aurait été celle d'un Voltaire uniquement critique, Sainte-Beuve ne l'éprouva pas. Les vingt dernières années de sa vie ne furent pas seulement les plus fécondes ; elles furent les années où il s'accorda le mieux à son temps.

Il y eut là de sa part un acte de volonté : « Je le sais, « écrivait-il en 1864, dans le tourbillon accéléré qui « entraîne le monde et les sociétés modernes, tout « change, tout s'agrandit et se modifie incessamment. « Des formes nouvelles de talents se produisent chaque « jour ; toutes les règles, d'après lesquelles on s'était « accoutumé à juger les choses mêmes de l'esprit, sont « déjouées ; l'étonnement est devenu une habitude ; « nous marchons de monstres en monstres. Le vrai « d'hier, déjà incomplet ce matin, sera demain tout « à fait dépassé et laissé derrière. Les moules, fixés à « peine, deviennent aussitôt trop étroits et insuffisants. « Aussi, j'y ai souvent pensé : de même qu'autour « d'un vaisseau menacé d'être pris par les glaces, on « est occupé incessamment à briser le cercle rigide..., « de même chacun à chaque instant devrait être oc- « cupé à briser dans son esprit le moule qui est près « de prendre et de se former. *Ne nous figeons pas ; « tenons nos esprits vivants et fluides* [1]. » Le critique ne peut pas fermer les yeux ni rester sourd aux admirations suscitées par des ouvrages qui contrarient ses goûts. La littérature, comme la politique, a ses faits accomplis qu'il lui faut, de guerre lasse, accepter. Devant des talents qui se révèlent, « il doit prendre sur « lui et triompher de ses antipathies premières ou « même de ses restrictions théoriques persistantes [2]. »

Mais il y avait entre la nouvelle génération et Sainte-Beuve une communauté de goûts et de tendances qui le favorisait dans sa volonté de ne pas se laisser distancer par elle, de ne pas vieillir. La littérature du second Empire a été, en partie, une réaction contre le

1. *Nouveaux Lundis*, VII, p. 49-50.
2. *Mes poisons.*

romantisme, — en partie seulement, car rien n'est plus complexe et plus enchevêtré que la question des périodes littéraires. Elles se pénètrent et se prolongent les unes dans les autres. Nous tranchons parce qu'il est nécessaire de simplifier ; mais ce que nous disons, nous ne le disons que *d'une façon générale* qui laisse toujours la porte ouverte aux atténuations et aux exceptions. *D'une façon générale*, les écrivains du second Empire s'orientèrent dans un sens opposé à celui des écrivains de 1830.

Monarchique et catholique de conviction ou d'illusion, le romantisme, à partir de 1830, avait de plus en plus étendu à la vie politique et sociale son principe de liberté qui, jusque-là, n'avait guère joué que dans le domaine de l'art. A une littérature aristocratique, qui avait été celle du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, succédait une littérature qui visait à se démocratiser. Le théâtre de Hugo et surtout ses Préfaces, *Stello* et *Grandeur et Servitude militaires*, les romans de Balzac et de George Sand, l'*Histoire de France* de Michelet, *les Girondins* de Lamartine, sans parler des *Paroles d'un Croyant :* autant d'œuvres qui nous prouvent chez leurs auteurs l'ambition d'aller au peuple. « L'ére de la littérature populaire approche, disait Lamartine en 1846... De même que c'était un honneur, il y a quelques siècles, d'instruire les cours, de parler aux rois, de plaire aux sommités seules alors éclairées du monde ; de même, ce sera un honneur, et une vertu bientôt d'instruire les petits, de parler aux masses, de plaire au peuple honnête où le goût du bon et du beau se propagera avec l'instruction et par la lecture. La gloire se retournera avec l'auditoire, voilà tout. Elle était en haut, elle sera en bas. Le génie se tourne aussi

toujours par sa nature du côté où est la gloire... Pourquoi veut-on être lu ? C'est pour être admiré quelquefois ; mais plus souvent c'est pour être compris, senti et aimé de ceux qui nous lisent. Eh bien, ne sera-t-il pas plus doux pour un poète d'avoir ses vers dans la mémoire de trente à quarante millions d'hommes que dans les rayons de luxe de cinq à six mille bibliothèques ? Ne sera-t-il pas plus doux pour un écrivain d'être de la famille de ces quarante millions d'hommes, sur leur table, sur leur métier, sur leur charrue, à leurs foyers que d'avoir un siège dans une Académie de quarante écrivains comme lui et une pension d'une cour ou sur le budget d'un ministre [1] ? » D'aussi belles espérances supposent un fier optimisme. Du reste, qui dit démocrate dit optimiste. Les grands romantiques ont cru au progrès moral de l'humanité. Bien plus nourris du XVIII^e^ siècle que du XVII^e^, ils ont renoué, par-dessus la Révolution, avec les encyclopédistes qu'ils avaient tout d'abord combattus. Quand ils n'ont pas été mêlés eux mêmes à l'action, ils ont fait de leurs livres des actes de propagande ou de revendication sociale comme *le Dernier jour d'un condamné à mort*, *Chatterton*, *le Meunier d'Angibault*, *le Compagnon du Tour de France*.

Démocratique en son fond, le romantisme a encouragé l'étalage du moi, on l'a dit et répété. L'exemple de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand est un des plus agréables à suivre, — et des plus dangereux. L'auteur se met tout vif dans ses livres ; Lamartine dans son *Raphaël*, Musset dans ses poésies et dans sa *Confession d'un enfant du siècle*, George Sand dans

1. Préface de *Geneviève*.

ses premiers romans et dans sa *Lélia*, Michelet dans son *Histoire de France*, dont M. Pierre Lasserre a si bien dit qu'elle était surtout la sienne. Si Vigny est plus retenu, plus secret, sa préface de *Chatterton* n'en est pas moins un monument d'exaltation de sa personne et de son rôle : il nous donne l'impression de s'agenouiller devant son buste.

Enfin, cette continuelle préoccupation de soi-même, — Sainte-Beuve l'a vigoureusement noté dans son *Chateaubriand*, — se concilie mal avec la recherche désintéressée et patiente de la vérité. Les romantiques n'ont pas assez redouté les cruels démentis que l'histoire inflige aux poètes et aux romanciers qui l'ont méconnue. Leur érudition pittoresque, toujours hâtive, ne nous dissimule pas leur manque de connaissances coordonnées et approfondies. Ils sont trop portés à sacrifier la vérité historique et morale à l'effet dramatique. Et leur insouciance du vrai, du réel, se trahit, du moins chez quelques-uns, et non des moins grands, par des obscurités d'expression, des impropriétés, des négligences et des licences qui sentent l'improvisation.

Ce sont ces caractères généraux que va répudier la nouvelle génération littéraire. L'absurde révolution de 1848, qui fut une faillite, le redressement brutal du Deux-Décembre l'ont dépouillée de son optimisme. Les Taine, les Renan, les Flaubert, les Leconte de Lisle, les Alexandre Dumas fils, les Goncourt seront tous pessimistes dans leur conception de l'homme et de la vie. Ils en ont assez, des chimères de leurs aînés. La réalité sera désormais leur grande maîtresse, mais ils ne l'aiment qu'avec un visage triste et dur. Taine ne voit dans l'homme qu'une production directe, un résultat à peu près fatal de sa race, de son milieu, de son siècle,

et pour un peu le monde lui apparaîtrait comme un hôpital d'esclaves. Flaubert n'excepte du mépris où il tient l'humanité que les artistes comme lui. Leconte de Lisle remplit ses vers de son dégoût pour l'illusion de la vie et de son amour pour l'éternel néant. Tous deux sont attirés par les charniers de l'histoire. Baudelaire exploite le fonds de perversité satanique qui est en nous et qui nous pousse au mal uniquement parce que c'est le mal. Renan a des manières plus douces ; mais comme sa courtoisie laisse percer son dédain à l'égard de tous ceux qui ne sont pas les élus de l'esprit ! Ne leur demandez pas de s'intéresser à la chose publique. Taine vous répondrait qu'il ne peut pas voter, qu'il ne peut pas accomplir ses devoirs de citoyen, parce qu'il n'a pas encore suffisamment étudié l'histoire de France. Flaubert, le plus tranchant de tous, ne comprend pas que des hommes travaillent à renverser un ministre qui tomberait bien sans eux, quand ils pourraient, par un vers de satire, attacher à son nom une illustration d'opprobre. (Comme c'est facile, en effet !) S'occuper de douanes, de lois, de paix et de guerre, « que tout cela est petit ! que tout cela passe ! que tout cela est faux et relatif ! » Il dira encore : « Laissons l'Empire marcher, fermons notre porte, montons au plus haut de notre tour d'ivoire, sur la dernière marche, le plus près du ciel. Il y fait froid quelquefois, mais qu'importe ? On voit les étoiles briller clair et l'on n'entend plus les dindons. »

L'étalage du moi dans l'œuvre d'art disparaît. L'écrivain ne nous livre plus rien de lui-même, de sa vie intime et de ses aventures. On sait avec quelle énergie farouche Leconte de Lisle a condamné ceux qui ne rougissent pas de donner « leur cœur ensanglanté »

en spectacle à la foule ou, comme il le dit, à « la plèbe carnassière » :

> Je n'exposerai pas ma vie à ses huées !
> Je ne danserai pas sur son tréteau banal !

Flaubert, lui, éprouvait une invincible répugnance à mettre sur le papier quelque chose de son cœur. « La personnalité sentimentale, disait-il, sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. »

L'art doit être impersonnel comme la science. D'ailleurs, il y a entre la science et l'art des analogies étroites et profondes. Là encore Leconte de Lisle exprimera, dans sa préface des *Poèmes Antiques*, le sentiment de son époque : « L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, sinon à se confondre. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure ; l'autre en a été l'étude raisonnée et l'exposition lumineuse. Mais l'art a perdu cette spontanéité intuitive ou plutôt il l'a épuisée. C'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. » Le poète sera un érudit ; le romancier se documentera comme le savant, le moraliste adoptera la méthode du naturaliste. Dans une remarquable notice critique, Baudelaire aura parfaitement raison d'établir, malgré toute la diversité qui les sépare, un rapport entre Renan et Leconte de Lisle. Tous les deux ont la même ardente curiosité des religions, « le même esprit d'amour universel, non pas pour l'humanité prise en elle-même, mais pour les différentes formes dont l'homme a, suivant les âges

et les climats, revêtu la beauté et la vérité ». Il aurait pu étendre la comparaison à Flaubert dont la *Salammbô* s'apparente aux *Poèmes barbares*, à Fustel de Coulanges, l'auteur de la *Cité Antique*, et à Taine. Impersonnel et impassible, l'artiste s'appliquera à donner au beau et au vrai toute la perfection plastique qu'ils comportent. Il ne se permettra aucune négligence. Il ne prendra aucune licence envers la syntaxe, le vocabulaire ni la prosodie ; et Théodore de Banville, s'adressant à Théophile Gautier, lui dira :

Et toi qui nous enseignes
L'amour du vert laurier,
Tu daignes
Etre un bon ouvrier.

Ainsi, réalisme, effacement de la personnalité lyrique et théâtrale, amour de la vérité, culte de l'art : ces caractères étaient précisément ceux que Sainte-Beuve avait regretté de ne point trouver chez les romantiques. Son pessimisme naturel s'accommodait mal de leur optimisme. Il avait dénoncé leurs poses, leur fatuité, leur vanité qui trop souvent se combinait avec l'utilité et songeait au profit. Il avait cité, en l'admirant, ce mot de Mérimée : « Dans le peu que je fais, je rougirais de ne pas m'adresser à ceux qui valent mieux que moi, de ne pas chercher à les satisfaire, » alors que Lamartine, quand on lui parlait des *Girondins*, disait : « Ne me lisez pas ; je n'écris pas pour vous, mais pour les ateliers, pour le peuple [1]. » La

1. Sainte-Beuve écrivait à Baudelaire (janvier 1866) : « Tous ces socialistes et philosophes politiques ne veulent de la littérature que comme d'une institution ou d'un instrument de moralisation pour le peuple. C'est le point de vue opposé à nous autres. » *Correspondance*, II, p. 48.

nouvelle génération aurait pu adresser au critique des *Lundis* ce vers de Rolla :

Notre temps doit te plaire, et tes hommes sont nés.

Il est vrai que cette génération, qui se détachait du romantisme, tout émancipée qu'elle fût, en gardait encore beaucoup : le souci de la couleur locale, le goût du pittoresque, l'imagination symbolique, l'habitude de la description, la violence des procédés, une prédilection toute stendhalienne, si frappante chez Taine, pour les personnages excessifs. Mais ces qualités et ces défauts, contenus par un art plus sévère et par des connaissances plus précises, ne pouvaient éloigner Sainte-Beuve qui, nous l'avons vu, n'avait jamais entièrement abdiqué le romantisme. Il ne dépendait que de lui de reprendre le rôle que les circonstances et le désenchantement lui avaient enlevé entre 1830 et 1836; de refaire pour cette équipe de talents ce qu'il avait fait pour l'Ecole romantique ; d'essayer d'en régler la marche, de contribuer à vaincre les hostilités qu'elle rencontrait dans le public que son réalisme effrayait et dans les pouvoirs publics qui s'apprêtaient à sévir contre les *Fleurs du mal* et contre *Madame Bovary*.

Ce rôle il le tint avec une circonspection qu'on peut taxer parfois de timidité. S'il ne s'est pas trompé sur ses jeunes contemporains, il ne leur a pas toujours assigné du premier coup la place à laquelle ils avaient droit, et ses jugements ont manqué de perspective.

***

Commençons par ses erreurs ou ses faiblesses. S'il y a un poète que Sainte-Beuve aurait dû soutenir, sous

peine de mériter l'accusation qu'il avait portée contre Chateaubriand de ne point aimer ses héritiers, c'est Baudelaire, ce Baudelaire qu'il appelait quelquefois dans ses lettres *son cher enfant*. « Vous dites vrai, lui « écrivait-il : ma poésie se rapprochait de la vôtre ; « j'avais goûté du même fruit amer, plein de cendres « au fond. De là votre sympathie si aimable et si fi- « dèle pour moi. Je vous la rends, cher ami. » Il lui promit un article qu'il ne fit jamais. Cependant, en 1862, il fut amené à parler de lui au sujet des élections à l'Académie. Baudelaire s'était présenté ; et Sainte-Beuve, mécontent qu'on ne discutât pas sous la Coupole les titres des candidats, prit le parti de les passer en revue devant le public. Arrivé à Baudelaire, il se demandait si sa candidature n'était pas une *niche* faite à l'Académie et une épigramme. L'auteur des *Fleurs du mal* n'avait-il pas ainsi prétendu avertir la Compagnie qu'il était bien temps qu'elle s'adjoignît le poète, le maître auquel il avait dédié son livre, Théophile Gautier. « On a eu à apprendre, disait Sainte- « Beuve, à épeler le nom de M. Baudelaire à plus « d'un membre qui ignorait totalement son exis- « tence. » Et pourtant... « M. Baudelaire a trouvé « moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de « terre réputée inhabitable et par delà les confins du « romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné « fort tourmenté, mais coquet et mystérieux, où on lit « de l'Edgar Poë, où l'on récite des sonnets exquis, « où l'on s'enivre avec le haschisch pour en raisonner « après, où l'on prend de l'opium et mille drogues « abominables dans des tasses d'une porcelaine ache- « vée. Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une « originalité concertée et composite qui, depuis

« quelque temps, attire les regards à la pointe extrême « du Kamtchatka romantique, j'appelle cela *la folie* « *Baudelaire* [1]. » L'image est jolie, curieuse, pittoresque, humoristique, juste même en ce qui concerne la filiation romantique ; mais il est regrettable qu'un critique comme Sainte-Beuve y ait emprisonné son jugement sur une poésie qui l'excède de beaucoup. Quand Hugo, répondant à l'envoi du poète, le félicita d'avoir créé *un frisson nouveau*, Hugo, avec deux mots, en disait davantage et le disait admirablement. Comment Joseph Delorme n'a-t-il pas senti l'originalité, non point extérieure, mais intime de ce livre qui, dans une facture classique, nous découvrait l'arrière-fond ténébreux et morbide de l'âme, où les représentations des choses revêtent d'étranges formes, où les pensées distillent du poison, — de ce livre qui aurait dû le satisfaire, lui qui avait reproché aux poètes d'oublier que la poésie est une essence dont il faut bien se garder d'étendre les gouttes dans des flots de couleur, et qu'elle ne consiste pas à tout dire, mais à tout faire rêver ?

L'insuffisance de son jugement sur Leconte de Lisle est d'un autre genre. Il fixait bien quelques-uns de ses caractères : son impassibilité native ou acquise, la vigueur de son naturalisme, la pleine harmonie et la beauté dure qu'atteint « ce contemplatif armé de cou- « leurs et de sons, mais las et ennuyé du spectacle « même, comme si regarder était déjà trop accorder à « l'action. » Il se le figurait « comme une nature altière et saturée arrivée à l'ironie tranquille » [2]. Seulement cet éloge, corrigé par le regret que le poète ne

1. *Nouveaux Lundis*, I, p. 400-401.
2. *Ibid.*, II, p. 249-252.

nous ménageât pas de tableaux plus doux, où le trouvet-on ? Dans le premier des deux articles consacrés au *Poème des champs* de Calemard de Lafayette. Leconte de Lisle y est mis sur la même ligne que Lacaussade, qui n'a de commun avec le poète des *Poèmes barbares* que son origine créole, et qu'André Lefèvre, auteur de *la Flûte de Pan*, si bien que ces trois poètes ne semblent ici que des introducteurs au chef-d'œuvre de Calemard de Lafayette dont nous avons complètement perdu le souvenir. Il faut avouer que la notice de Baudelaire était plus substantielle et, au point de vue critique, plus honorable [1].

En 1838, dans ces temps où d'année en année grandissait son hostilité au romantisme, Sainte-Beuve n'avait point épargné Théophile Gautier qui incarnait à ses yeux les défauts les plus caractéristiques de Hugo et de ses disciples. Il blâmait son système de tout dire en image, de tout peindre en couleurs, d'arrêter ainsi la pensée, de l'immobiliser, d'interposer entre elle et nous une glace ininterrompue « diaprée, striée, moirée, nacrée » qui finissait par faire l'effet d'une verroterie, au contraire de l'art classique où un La Fontaine, avec des mots sans image ou « d'une image insensible » nous donne l'impression même du mouvement et de la vie. Il se plaignait que chez lui la forme écrasât le fond. Gautier serait homme à « édifier une église de « Brou comme catafalque au moineau lascif de Les« bie ». Sainte-Beuve avait résisté longtemps à le suivre dans ses procédés d'artiste ; puis il avait cédé.

1 En 1852 (*Causeries du Lundi*, V), il avait déjà parlé de Leconte de Lisle, en même temps que de Lacaussade. Il avait cité *Midi*. « C'est la gravité solennelle d'un paysage du Poussin, avec plus de lumière. » Mais il ne l'avait pas mis hors pair au milieu de nombreux autres poètes.

En 1863, il étudie son œuvre complète en trois articles extrêmement élogieux. Mais pourquoi n'insiste-t-il pas sur *Emaux et Camées* qu'il nomme seulement « un brillant appendice » ? C'est dans les *Emaux et Camées* que Gautier est arrivé à sa perfection. C'est par les *Emaux et Camées*, et par ce qui dans ses autres poésies les annonçait, qu'il s'est imposé à la nouvelle génération des poètes. Ce sont les *Emaux et Camées* qui ont illustré de la façon la plus vive et la plus impertinente la théorie de l'art pour l'art, de l'art étranger à toute préoccupation morale ou sociale, indifférent à tout souci, sauf à celui de se plaire. On se rappelle le sonnet-préface :

Pendant les guerres de l'Empire,
Gœthe, au bruit du canon brutal,
Fit le *Divan occidental*,
Fraîche oasis où l'art respire...

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Emaux et Camées*.

Par là il est bien du même groupe que Leconte de Lisle et Flaubert et Théodore de Banville, le romantique qui a laissé tomber le bagage d'idées religieuses, sociales, politiques du romantisme, pour n'en conserver que la fantaisie lyrique, et qui a trouvé dans les *Lundis* une plus généreuse hospitalité que Baudelaire et Sully Prudhomme [1]. De ce dernier Sainte-Beuve avait lu les *Stances et Poèmes* que Gaston Pâris

1. Sur *Théodore de Banville*, je signale un livre remarquable de M. John Charpentier, et sur *Baudelaire*, celui de M. Pierre Flottes.

lui avait recommandés comme « révélant un nouveau mouvement dans la poésie ». Sainte-Beuve est bienveillant avec quelques réserves, d'ailleurs très justes ; mais le jeune poète ne lui paraît appartenir à aucune des écoles distinctes et définies. En quoi il se trompe. Son esprit philosophique et scientifique, son amour de la vérité, si manifestes dès ses premiers vers, rattachaient Sully Prudhomme aux Taine et aux Renan. Il ne se contentait pas de rêver ou de souffrir, il voulait savoir de quoi sa rêverie, sa nostalgie, son espérance, sa souffrance étaient faites. Il descendait dans ce qu'Olympio appelait le gouffre intérieur avec des instruments de précision et la lampe de l'analyse. Aussi épris de confidences que Musset, dont il gourmandait les inutiles désespoirs, il y avait entre eux la même différence qu'entre un clinicien qui observe son mal et en suit la marche et un malade qui gémit et se prend au ciel des tourments qu'il endure. Comment Sainte-Beuve, qui tenait tant à ses familles d'esprits, a-t-il négligé ces rapprochements, ces parentages qui, pour peu qu'on emploie sa méthode, s'imposent à nous ? Quant à Verlaine, dont il avait lu les *Poèmes saturniens*, et à Coppée dont il avait lu le *Reliquaire*, il s'est contenté de les en féliciter par lettres (1866). Faut-il croire qu'il ne voyait pas sans quelque retour pincé ces nouveaux talents poétiques dont quelques-uns étaient en train de réaliser ce qu'il avait tenté jadis ? Il les encourageait de haut, de loin, en les confondant avec des écrivains évidemment inférieurs.

Je le préfère lorsqu'il attaque ceux qui représentent un esprit contraire au leur. Du reste, ses attaques ne sont ordinairement que des ripostes. Laprade, « avocat

outré des Lettres et adversaire inexpérimenté des Sciences », avait risqué des allusions désobligeantes à l'École normale et à l'enseignement de Sainte-Beuve. Sainte-Beuve en profita pour lui dire son fait en douceur, si toutefois la bise, même quand elle souffle légèrement et à petits coups, peut être jamais douce. Il ne contestait pas son titre de poète comme l'avait fait Alfred de Musset qui, un jour qu'à l'Académie on discutait sur les mérites des *Odes et Poèmes* ou des *Poèmes évangéliques* ou des *Symphonies*, s'était penché à son oreille et lui avait dit : « Est-ce que vous trouvez que c'est un poète, ça ? » Mais il le découronnait feuille par feuille de son faux idéal. Et, quand je dis feuille par feuille, il est bon de se rappeler que Laprade avait célébré dans ses vers le chêne avec une sorte de prédilection. « Est-ce que cet homme autrefois a été chêne ? » se fût demandé Pythagore. « Il lui adressait des déclarations de sympathie, de fraternité.

Pour ta sérénité, je t'aime entre nos frères. »

Augustin Thierry, à qui on lisait ces *Stances au chêne*, arrêta son lecteur à ce vers « et fit observer, en « souriant de son fin sourire d'aveugle, qu'il n'y avait « pas de raison pour qu'on ne dît pas à une citrouille :

Pour ta rotondité, je t'aime entre nos sœurs. »

Et c'était ce poète solennel qui, dans ses *Questions d'art et de morale*, déclarait tranquillement que l'ère des véritables savants était terminée. « Mais c'est qu'il « est pour l'idéal, M. de Laprade ! Et vous, on vous « le dit depuis longtemps déjà, vous êtes un... quoi « donc ?... vous êtes un *réaliste*. Les Français ont tou- « jours eu de ces sobriquets commodes à chaque mode

« nouvelle et que chacun répète comme une injure « en se signant. »

C'est au nom de ce réalisme, honni des salons, qu'il donnait un assez sévère avertissement à Octave Feuillet, l'Octave Feuillet de *Sybille* qui n'était pas encore celui de *Monsieur de Camors* et de *Julia de Trécœur ;* et peut-être, s'il l'est devenu, la critique de Sainte-Beuve n'y a pas été étrangère. Feuillet procédait de Musset, mais pour le mieux contredire. Il empruntait ses prestiges au romantisme pour combattre les thèses romantiques. On l'avait surnommé le *Musset des familles,* joli mot trouvé par Jules de Goncourt, mis en circulation par Paul de Saint-Victor, et d'autant plus joli qu'il y avait alors un journal utile et moral, très répandu : le *Musée des Familles.* « Le jeu de mots « dit Sainte-Beuve, comme il arrive quelquefois, avait « conduit à la vive et parfaite vérité. » Ainsi, parmi les idées romantiques il n'y en a guère qui ait joué un plus grand rôle que l'idée byronnienne qui fait du désordre et de la douleur des aliments nécessaires au génie. On n'a pas oublié les vers de la *Nuit de Mai:*

> Laisse-la s'élargir cette sainte blessure
> Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
> Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Courbet dira simplement : « En art, tout mari est réactionnaire. » Dans son drame de *Dalila,* si romanesque, d'un romantisme si brillant et même brillanté, Octave Feuillet soutenait précisément le contraire. Il était bien plus de son époque que ses procédés artistiques ne lui en donnaient l'air, de cette époque où Emile Augier finissait sa pièce de *Gabrielle* sur ce vers :

> O père de famille, ô poète, je t'aime,

où Flaubert, qui abominait autant Emile Augier qu'Octave Feuillet, nous montrait pourtant dans Emma Bovary l'influence pervertissante de l'idéal romantique et méritait qu'on le comparât à Cervantès ridiculisant les romans de chevalerie. Mais Feuillet risquait de se laisser gâter par le succès du *Jeune homme pauvre*, oh si pauvre ! et par celui de *Sibylle*, son roman le plus artificiel, le plus faux, que Veuillot résumait ainsi : « Une héroïne sacrifie à Dieu, contre toute logique, l'amant le plus légitime ; puis elle meurt de chagrin du sacrifice qu'elle a fait. Ainsi elle n'aime pas Dieu après n'avoir pas aimé son amant ; et tout cela pour peindre l'amour ! » Sainte-Beuve mettait Feuillet en garde contre son penchant à flatter les faibles des délicieuses lectrices, dont les équipages se succédaient à la porte de son éditeur le jour où son roman paraissait. « Pas tout le vrai, j'en tombe d'accord, mais ja-
« mais le faux !... N'étalez point les laideurs, les plaies,
« je le veux bien ; ne nous montrez point, comme
« d'autres, la pointe du scalpel, encore toute souillée
« de sang et de sanie : à la bonne heure, et je vous en
« rends grâces. Mais aussi que l'anatomie profonde,
« la physiologie humaine, ne soient point méconnues
« et absentes sous vos plis et vos draperies : qu'on
« sente la vraie chair et le vrai sang jusque sous la
« soie et les dentelles. »

J'ai nommé Veuillot qui éprouvait pour Feuillet la même aversion que Flaubert. Sainte-Beuve s'honora en consacrant deux articles à ce mâle et génial ouvrier de la prose française, à ce grand satirique « qu'il trouvait souvent moins raisonnable que Rabelais ». Naturellement, il proteste contre son intransigeance, contre ses partis pris et ce qu'il appelle, injustement, « sa

touche flétrissante », contre ce catholicisme ultramontain dont Veuillot projette infatigablement sur les événements et sur les hommes la lumière imperturbable. Comme M. Singlin devant le Pascal des *Provinciales*, il le juge trop âpre, trop mordant, trop pamphlétaire pour un chrétien. Il n'admet pas, — ce qui est bien amusant, — qu'on retourne contre les voltairiens les armes de Voltaire. Mais il sent en Veuillot un tel fond de bon sens, une santé littéraire si robuste, il voit en lui un si excellent prosateur et un peintre si vigoureux de la réalité, — aussi juste qu'il est souvent partial comme controversiste, — que la sympathie est encore plus forte que les restrictions. Les croquis parlementaires de Veuillot sont d'un émule de La Bruyère. Veuillot a tout dit sur Musset et Hugo en six lignes. Sainte-Beuve ne les cite pas, mais les voici : « Alfred « de Musset et Victor Hugo sont aussi des artistes avec « la marque et le malheur du temps. Ils étaient nés « pour la grande poésie. L'un est sans suite, l'autre est « sans goût ; l'un a méprisé son génie, l'autre en « est follement idolâtre, à cause de cela, l'un n'a « que des fragments, l'autre n'a que des éclairs. » On pensera que, n'en déplaise à Sainte-Beuve et à Veuillot, ces six lignes ne disent pas tout et que la sixième est bien leste. — Veuillot devrait aimer Saint-Simon, le duc enragé ; mais Saint-Simon est clandestin. « Le « feu de l'honneur et celui du génie irrité ne se re- « cèlent pas ainsi durant cinquante ans... M. Veuil- « lot, qui a eu le courage plébéien d'être un Saint-Si- « mon en plein vent et à pleine poitrine, à la barbe « de l'ennemi, a droit de dire son fait au duc et pair. » Ce côté peuple, dans le sens où La Bruyère disait : « Je suis peuple », plait particulièrement à Sainte-

Beuve qui le retrouvait en lui-même. « Son plus beau « moment de journaliste, et que rien ne saurait faire « oublier, est celui de 1852 à 1855 pendant lequel, « ses parties élevées prenant le dessus, *la fibre popu-* « *laire aussi s'en mêlant*, il s'associa pleinement au sen- « timent public, à l'âme patriotique de la France et « fit acte d'adhésion éclatante à la politique impériale « dans la guerre de Crimée. J'ai vu de ces autres chré- « tiens et catholiques libéraux qu'on lui oppose et que « j'honore, de ces hommes d'une certaine sagesse : « les jours où l'on ne prenait pas le Mamelon-Vert, « l'un deux me disait avec un petit ris sardonique : « — « Et cela prouve qu'il ne faut pas aller à Sébasto- « pol. » Courte sagesse qui tiendrait à priver une na- « tion de ses tressaillements les plus sublimes. Ses por- « traits des *Deux Empereurs*, son article nécrologique « sur le maréchal de Saint-Arnaud, ses considérations « sur la guerre..., son parallèle du *Prêtre* et du *Soldat*, « sa *Rentrée de la garde impériale*, sont des chefs- « d'œuvre... Je ne sais pas, en vérité, de plus noble « prose ni dont la presse doive être plus fière. Ce sont « là des pages d'histoire. » — Enfin son roman *l'Honnête Femme*, publié en 1844, ne doit pas être passé sous silence. « Savez-vous qu'il a devancé *Ma-* « *dame Bovary* pour certaines peintures étonnantes « de vérité locale ? *Il est réel au delà de tout.* »

Et nous voici à Flaubert. L'étude de Sainte-Beuve sur *Madame Bovary* contient, pleinement exprimés ou simplement indiqués, la plupart des éloges et des réserves ou des objections que la critique répétera ou développera plus tard. Son grand reproche est que la vérité, à ne chercher qu'elle, n'est pas tout entière du

côté de la sottise et de la perversité humaine. Mais il fait pour Flaubert ce qu'il n'a pas fait pour les poètes : il lui marque sa place dans son siècle. « Son ouvrage, « disait-il, porte bien le cachet de l'heure où il a « paru... C'est bien un livre à lire en sortant d'en- « tendre le dialogue net et acéré d'une comédie d'A- « lexandre Dumas fils, entre deux articles de Taine. « Car en bien des endroits, et sous des formes di- « verses, je crois reconnaître des signes littéraires nou- « veaux : science, esprit d'observation, maturité, force, « un peu de dureté. Ce sont les caractères que sem- « blent affecter les chefs de file des générations nou- « velles. Fils et frère de médecins distingués, M. Gus- « tave Flaubert tient la plume comme d'autres le scal- « pel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve « partout [1] ! »

Mais Flaubert lui réservait une surprise. Depuis que *Madame Bovary* avait paru, on se battait sur la question du *réalisme*. La vérité était-elle tout ? Ne fallait-il pas choisir ? « Puisqu'on ne pouvait montrer tout « indistinctement, où donc convenait-il de s'arrêter ? « De pareilles questions théoriques sont insolubles, « interminables : il n'y a rien de tel que des œuvres « pour apporter dans le débat leur exemple sensible à « tous, un succès décisif et triomphant... Un écrivain « de talent, venu après M. Flaubert et sur ses traces, « parut un moment recueillir tout cet orage de bruit « et de clameurs qu'avait soulevé le premier. Il se livra « autour du nom de M. Feydeau un combat très vif « qui aurait dû, plus légitimement, s'engager autour « d'une œuvre nouvelle de M. Flaubert... Que fai-

1. *Causeries du Lundi*, XIII, p. 363.

« sait donc, pendant tout ce temps, M. Flaubert?... On « l'attendait sur le pré, chez nous, quelque part en « Touraine, en Picardie ou en Normandie encore. « Bonnes gens, vous en êtes pour vos frais : il était « parti pour Carthage. » *Salammbô* parut à Sainte-Beuve un retour à ce que le romantisme avait de plus contestable. Sous les prétentions archéologiques de l'auteur, derrière ces tableaux dont une archéologie douteuse lui avait fourni les scènes, il distinguait la renaissance d'un romanesque périmé. On s'est moqué d'Alexandre amoureux, de Porus amoureux, de Cyrus amoureux, de Genseric amoureux : que penserait-on de Mâtho, de ce Goliath africain, qui mettrait Carthage à feu et à sang pour conquérir la fille d'Hamilcar, qu'il n'a vue qu'un soir ? « Il est vrai que Flaubert, « au lieu de faire Mâtho doucereux, s'est appliqué à « garder à son amour un caractère animal et un peu « féroce. Mais toute la différence de lui aux autres hé- « ros du roman ne sera que dans cette forme donnée « à un amour, également invraisemblable d'ailleurs, « comme mobile et comme ressort principal. » Sainte-Beuve ne niait pas les effets obtenus par Flaubert ; mais c'étaient des effets de théâtre. « Un de mes amis, « dit-il, qui n'est pas Français, il est vrai, et qui est « sévère pour notre littérature, me disait à ce propos : — Soyez sûr que cet ami n'avait d'étranger que quelques gouttes de sang anglais dans les veines et s'appelait Sainte-Beuve. — « N'avez-vous pas re- « marqué ? Il y a toujours de l'opéra dans tout ce « que font les Français, même ceux qui se piquent de « réel ; il y a la décoration, et aussi les coulisses ; du « solennel, et un peu de libertin. » L'opéra est partout dans *Salammbô ;* l'intention libertine, Sainte-Beuve l'y

découvrait çà et là. « Je me demande si c'était bien la « peine d'aller nous ressusciter tout exprès une sœur « d'Annibal pour nous la montrer batifolant, dans son « belvédère, avec un serpent. » Ce qui le choquait par-dessus tout, c'est que ce romantisme n'observait pas la noblesse, la décence de celui des *Martyrs*, dont l'influence y était si visible. Sous prétexte de réalisme, il s'aggravait d'une conception lugubre de la nature humaine ; et, par peur de la sensibilité bourgeoise, il cultivait l'atrocité. « M. Flaubert croit que c'est une « preuve de force que de paraître inhumain dans ses « livres. » Quant à l'intuition dont quelques-uns de ses amis lui reconnaissent le don et le génie, le mot n'a aucun sens ici puisque, dans l'absence de documents historiques, il a imaginé une Carthage et que toute vérification, tout contrôle sont à jamais impossibles.

Les trois articles de Sainte-Beuve sur *Salammbô*, dont la justesse m'apparaît de plus en plus, étaient francs et d'autant plus courageux que des relations amicales existaient entre Flaubert et lui. Son article sur *Idées et Sensations* des Goncourt ne l'était pas moins. Vous êtes, leur disait-il en substance, des hommes d'observation, de sincérité et de hardiesse. Vous voulez noter la réalité jusqu'à un degré où on ne l'avait pas fait encore ; vous ne reculez devant rien, ni devant la bassesse des mots ni devant le jargon ; vous avez la haine de la convention et des écoles : « Aussitôt, dites-vous, qu'il y a l'école de quelque chose, ce quelque chose n'est plus vivant. » Très bien. Je vous comprends, je vous suis jusque-là. Vous ne craignez pas la crudité. Très bien encore. Mais ne la recherchez-vous pas ? « Ne vous abstenez-vous pas, « avec une rigueur qui est, certes, de la force, mais

« qui ressemble parfois à une gageure, de tout ce qui « pourrait adoucir, compenser l'effet produit, non pas « l'amortir, mais le racheter et consoler à côté le re- « gard (témoin *Germinie Lacerteux*) ? L'art, parce « qu'il doit surtout satisfaire les artistes, c'est-à-dire « les connaisseurs, doit-il donc se condamner ainsi à « ne plaire qu'à eux, à eux seuls, à déplaire nécessai- « rement aux bourgeois (ce mot va loin), à la moyenne « du public, à l'ensemble d'une société, à nos sem- « blables [1] ? »

Il me semble que l'attitude de Sainte-Beuve à l'égard de la génération du second Empire est assez nette. Il la précisera encore dans cette invocation à la Réalité : « Réalité, tu es le fond de la vie, et comme telle, « même dans tes aspérités, même dans tes rudesses, « tu attaches les esprits sérieux et tu as pour eux un « charme. Et pourtant, à la longue et toute seule, tu « finirais par rebuter insensiblement, par rassasier ; « tu es trop souvent plate, vulgaire et lassante... Il « te faut le sentiment, un coin de sympathie, un rayon « moral qui te traverse et vienne éclairer, ne fût-ce « que par quelque fente ou quelque ouverture... Il te « faut encore... je ne sais quoi qui t'accomplisse et « t'achève, qui te rectifie sans te fausser, qui t'élève « sans te faire perdre terre,... qui te laisse reconnais- « sable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordi- « naire de la vie, plus adorable et plus belle, — ce « qu'on appelle l'idéal enfin. » C'est ce qu'il reproche aux Flaubert et aux Goncourt de ne pas lui offrir. En revanche, l'idéal tel que le conçoivent des poètes comme

1. *Nouveaux Lundis*, X. On peut, d'ailleurs, regretter qu'il n'ait pas traité des romans des Goncourt, qui devaient avoir une assez grande influence.

Laprade ou des romanciers comme l'auteur de *Sybille*, cet idéal où l'on ne reconnaît pas la réalité, lui inspire une véritable répulsion. Tout plutôt que le mensonge ! Et il continue, s'adressant toujours à la Réalité : « Que si tu te bornes strictement à ce que tu es, « sans presque nul choix, et selon le hasard de la ren- « contre, si tu te tiens à tes pauvretés et à tes rugosités « de toute sorte, eh bien ! je t'accepterai encore, et, « s'il fallait opter, je te préférerais ainsi, même pauvre « et médiocre, mais prise sur le fait, mais sincère à « toutes les chimères brillantes, aux fantaisies, aux « imaginations les plus folles ou les plus fines..., « parce qu'il y a en toi la source, le fond humain et « naturel duquel tout jaillit à son heure et un attrait « de vérité, parfois un inattendu touchant que rien « ne vaut et ne rachète. »

⁂

De guerre lasse, comme il l'a dit, il acceptera le réalisme même avec les appels aux sens, que l'artiste en lui réprouve, même avec son parti pris satirique, sa noire conception de l'humanité, son pessimisme raffiné ou brutal. Mais avec quel plaisir ses yeux se reposeront sur *Hommes et Dieux* de Paul de Saint-Victor qui n'est pas de ces écrivains pour lesquels le langage n'est destiné qu'à mouler la réalité telle qu'elle s'offre « et qui veut qu'on choisisse, qu'on achève, « qu'on distingue et qu'on sépare en élevant ! » Il lui importait peu que Paul de Saint-Victor n'entendit pas la critique comme lui. Quand Hugo lui disait en le remerciant d'un article sur les *Travailleurs de la*

mer : « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page », Hugo caractérisait à merveille ce genre de critique qui rassemblait toute la beauté, toute l'énergie d'une œuvre, et les condensait dans un portrait ou dans un tableau. Et quand Eugène Delacroix, après la lecture d'un article sur le *Cid*, lui disait : « Je penserai à cela pendant quinze jours, et j'en ferai de meilleure peinture ». Delacroix exprimait, à merveille aussi, la bienfaisance d'un art parfaitement noble et généreux « M. de Saint-Victor, disait Sainte-Beuve, « me représente le talent en personne, le talent armé « pour un combat ou pour une fête. »

Mais Fromentin, « ce peintre en deux langues », lui procure un plaisir encore plus grand. « Enfin, je re- « trouve quelqu'un qui me prend par mes fibres les « plus délicates, sans me heurter, sans m'offenser et « me faire souffrir. Oh, que de fois je me suis écrié, « en voyant tant de talents énergiques dont quelques- « uns me sont chers et que j'apprécie pour leur qua- « lité de relief et de couleur, — que de fois j'ai dit « tout bas : Qui donc unira la force à la délicatesse ? « ou même, ne fût-ce que pour changer, qui me don- « nera la délicatesse toute seule ? » Nous aimons Fromentin dont *Un été dans le Sahara* et *Une Année dans le Sahel* compteront toujours parmi nos beaux livres de voyage ; et tout ce qu'on a pu dire contre *Dominique* ne nous empêche pas d'y voir une œuvre exquise. Mais il est bon que les deux plus grandes admirations de Sainte-Beuve aient été Taine et Renan. C'étaient presque des disciples : il reconnaissait chez le premier, avec un tempérament très différent du sien, l'influence de ses idées sur les familles d'esprits et sur *l'histoire naturelle littéraire ;* chez

l'autre, son goût des nuances et son désir d'introduire dans la critique une sorte de *charme*, de *poésie*.

De Taine il n'a étudié que son *La Fontaine*, son *Tite-Live*, son *Voyage dans les Pyrénées*, ses *Philosophes français*, son *Histoire de la littérature anglaise* et ses différents *Essais* [1]. Il a fait de lui un de ses plus solides portraits ; presque rien n'y manque, et, tout en critiquant son déploiement d'appareil philosophique qui opprime un La Fontaine et un Tite-Live, tout en le reprenant sur sa sévérité et son injustice à l'égard des Philosophes français, on est frappé de la déférence — morale et littéraire — qu'il lui témoigne. Pourtant Taine est un jeune rival. Sainte-Beuve répugne à tout système, et Taine a systématisé ce qui n'était dans les *Lundis* et dans les *Portraits* qu'une curiosité attentive et enveloppante. L'homme dépend de sa race, du milieu où il s'est formé, du moment où il est venu ; sa destinée est écrite au point de conjonction de ces trois éléments. L'individualité, si chère à Sainte-Beuve comme à tout psychologue, s'évapore. Le système est dur et sombre. On objecte que les traits fondamentaux de la race, l'atmosphère morale de la saison historique, la complication des événements et des aventures où la vie d'un homme est engrenée, n'expliquent pas pourquoi sur des milliers d'êtres qui ont subi les mêmes conditions, un seul a fait le *Cid* ou le *Discours sur la méthode* ou le *Misanthrope* ou *Candide*. Et Sainte-Beuve n'a pas manqué de lui présenter cette objection. Mais il s'empresse d'ajouter : « Qu'est-ce que cela « prouve ?... Le cercle tracé autour de chacun fût-il « très étroit, chaque talent, chaque génie, par cela

1. Il a connu aussi le *Thomas Graindorge*, mais il ne l'aimait pas, et la *Philosophie de l'Art*.

« même qu'il est à quelque degré un magicien et un « enchanteur, a un secret qui n'est qu'à lui pour « opérer des prodiges dans ce cercle et y faire éclore « des merveilles. Je ne vois pas que M. Taine, s'il a « trop l'air de la négliger, conteste et nie absolument « cette puissance : il la limite et, en la limitant, il « nous permet de la mieux définir... Il aura fait avan- « cer grandement l'analyse littéraire ; et celui qui après « lui étudiera un grand écrivain étranger ne s'y pren- « dra plus désormais de la même manière ni aussi à « son aise qu'il l'aurait fait à la veille de son livre. » A ceux qui soupçonnent toujours Sainte-Beuve d'envie ou de jalousie, il convient de rappeler son jugement sur Taine qui nous prouve son désintéressement, et quel respect lui inspirait le talent probe et sincère.

Pour Renan, Sainte-Beuve n'hésite pas à le placer immédiatement au premier rang de la génération forte et brillante qui s'est levée dans le monde de l'érudition et de la critique. « C'est une intelligence aris- « tocratique, royale au sens de Platon, et même qui « est restée un peu sacerdotale et sacrée de tour et d'in- « tention jusque dans son entière émancipation phi- « losophique... Cette émancipation ne fut pas une « lutte, un violent orage, un déchirement : il n'y eut « point un jour, une heure, un moment solennel pour « lui où le voile du temple se déchira devant ses « yeux... Il n'eut point sa sueur de combat ni sa veille « solitaire d'agonie... » Je ne vois pas un des traits essentiels de la physionomie de Renan qui lui ait échappé. Il a senti sous sa douceur l'inflexibilité, sous sa délicatesse le dédain ; dans le savant, un rêveur qui baptise du nom d'idéal une légère part de mysticisme et d'indéterminé et qui ne repousse le *surnaturel*

que pour accueillir le *divin ;* dans le critique très impressionné par la science allemande, l'artiste qui modifie les conclusions du premier et qui se plaît à concilier les propositions contraires. Sainte-Beuve, touché de la reconnaissance intellectuelle que Renan manifestait à l'auteur de *Port-Royal*, avec plus d'habileté peut-être que de sincérité [1], trouvait en lui un esprit qui ressemblait au sien, et il eût volontiers signé des passages comme celui-ci : « Toute philosophie est nécessairement imparfaite, puisqu'elle aspire à renfermer l'infini dans un cadre limité... L'art seul est infini... C'est ainsi que l'art nous apparaît comme le plus haut degré de la critique : on y arrive le jour où, convaincu de l'insuffisance de tous les systèmes, on arrive à la sagesse. » En 1862, il annonçait la prochaine apparition de la *Vie de Jésus*. « Ceux qui craignaient d'abord que, « malgré les précautions sincères de M. Renan, il « n'entrât quelque chose d'hostile dans son *Histoire* « *du Christianisme*, peuvent se rassurer. Sous une « forme ou sous une autre, il est conquis à Jésus... Non, « l'Histoire de Jésus, quel que soit le degré, quels que « soient la nuance et le sens de *l'adoration* (car il « accepte le mot), n'est pas en de mauvaises mains. »

Le 24 juin 1863, la *Vie de Jésus* paraissait, et Sainte-Beuve insérait dans le *Constitutionnel* une note, où il recommandait, non aux âmes simples, fidèles et soumises, mais à tous les sceptiques, à tous les hommes d'étude et d'examen, gens du monde, gens d'affaires, un livre dont l'impression ne pouvait être que bonne et salutaire au cœur et à l'esprit, et qui leur apprendrait le respect, l'amour, l'intelligence « de ces choses

1. Ses lettres intimes nous le montrent s'exprimant tout d'abord sur le compte de Sainte-Beuve avec un parfait dédain.

« religieuses auxquelles il n'était plus temps d'ap-
« porter la raillerie et le sourire. » J'admire cette adroite publicité. Evidemment Renan ne déclarait pas la guerre à la religion. Il la soumettait à une méthode historique très contestable, mais très impressionnante, qui la réduisait à n'être plus qu'un phénomène comme les autres, plus susceptible que beaucoup d'autres d'interprétation symbolique. Il l'anéantissait, mais il laissait subsister, à la place où elle avait été, des reflets de lumière et des nuages d'encens. Il ornait lui-même l'autel dont il avait congédié la divinité. Il subornait la sensibilité au profit d'une irreligion qui épousait les contours de la religion. Dans cette œuvre de destruction, il procédait avec de pieux ménagements et des gestes rituels. La Cité de Dieu s'écroulait sans bruit aux plus doux sons de sa lyre. L'ironie de Voltaire était incisive et s'enfonçait dans l'esprit ; la sienne flattait l'intelligence et enveloppait l'âme d'un gracieux désenchantement. Voltaire se moquait de la sottise humaine, Renan s'attendrissait sur les douleurs de l'humanité qui ont créé les dieux et sur ces dieux aussi mortels que nous. Quand il avait chanté la messe des morts sur le plus beau et le plus noble d'entre eux et qu'il ne nous restait plus que nos yeux pour pleurer, il ramenait à nos lèvres le sourire de l'espérance en nous découvrant des espaces illimités où était en train de s'ébaucher le vrai Dieu, ce perpétuel devenir. Cette œuvre, d'inspiration hégélienne, bouleversait la discipline de notre esprit, rompait avec sa vieille franchise, finissait par faire de la contradiction le signe de la vérité, de l'équivoque la marque de la profondeur. Mais sa séduction s'emparait des âmes rebelles au voltairianisme et des âmes branlantes à qui

elle découvrait, au sein même du scepticisme, le moyen de goûter les délices de la foi, leur permettant d'être religieuses sans religion, d'adorer Jésus tout en niant sa divinité.

Trois mois après, Sainte-Beuve publiait son article, le plus curieux peut-être de tous ses articles. Il est de cœur avec Renan. Mais il a relu le livre qu'il n'avait fait que parcourir. Il a réfléchi. Nous connaissons son habitude, quand il veut insinuer une critique plus vive, de faire intervenir un ami, qui n'est autre que lui-même, et dont il nous rapporte l'opinion. Cette fois il en faisait intervenir trois. Trois Sainte-Beuve officieux avant le Sainte-Beuve officiel ! L'homme de science en lui, l'homme de Port-Royal, j'oserais presque dire le théologien, proteste contre tant d'assertions hasardées, tant « de formules contestables « d'où l'auteur tire des conséquences lointaines, in- « certaines, qu'il donne comme des faits avérés. » Le réaliste se rebiffe contre cette conception d'un homme divin qui n'est pas Dieu. « Moi je ne connais les « hommes que comme Horace et tous les moralistes « les ont connus. Le meilleur est celui qui a le moins « de défauts et de vices. Je n'en ai jamais vu d'une « autre espèce. M. Renan nous présente un homme « comme il n'y en a jamais eu et au-dessus de l'hu- « manité, un homme-type. Alors je ne sais plus qu'en « faire. Ce n'était pas la peine de changer le nom. « Idéal pour idéal, chimère pour chimère, j'aimais « autant l'autre. » Le penseur prudent et qui songe toujours à l'intérêt de la société, recule : « Je n'aime « pas ces sortes de livres... La société n'a pas trop de « tous ses fondements et de toutes ses colonnes pour « subsister et se tenir. Je n'examine pas le fond :

« mais le temps a rassemblé et amassé autour de ces « établissements antiques et séculaires tant d'intérêts, « tant d'existences morales et autres, tant de vertus, tant « de faiblesses, tant de consciences timorées et tendres, « tant de bienfaits avec des inconvénients qui se re- « trouvent plus ou moins partout, mais à coup sûr, « tant d'habitudes enracinées et respectables qu'on ne « saurait y toucher et les ébranler sans jouer même « l'avenir des sociétés. » L'artiste et l'ami étaient charmés, l'anti-clérical aussi, — et leurs éloges tenaient beaucoup plus de place que les réserves précédentes ; — mais il prévoyait qu'un temps viendrait où, de sombres esprits s'étant levés et ayant tout abattu autour d'eux, ceux qui seraient encore plus chrétiens de cœur qu'orthodoxes de forme, s'écrieraient : « Qu'on « nous rende la *Vie de Jésus* de Renan ! Au moins, « celui-là, il ne méconnaissait pas le doux Maître. »

Cet article de Sainte-Beuve me paraît être un de ses chefs-d'œuvre. Nous l'y saisissons entièrement, dans son intelligence ouverte de tous côtés, dans son sincère amour du vrai qui résiste aux prestiges du génie de Renan, — de ce Renan qu'il aime, — dans son souci très vif du bien social, dans sa délicatesse d'artiste, et aussi dans son hostilité à la religion romaine que la *Vie de Jésus* mettra plus à l'aise.

HIPPOLYTE TAINE VERS 1865

EDMOND DE GONCOURT

JULES DE GONCOURT

PAUL DE SAINT-VICTOR

QUELQUES CONVIVES DU DINER MAGNY.

X

LES DERNIÈRES ANNÉES DE SAINTE-BEUVE

Nous avons laissé Sainte-Beuve à son retour de Liège pour ne nous occuper que de son œuvre. Quelques années après, nous le retrouvons au numéro 11 de la rue du Montparnasse, dans une maison que sa mère avait fait construire et qu'il habite depuis qu'elle est morte en 1850. Une gouvernante à tenue d'institutrice reçoit les visiteurs. Elle les introduit dans un salon bourgeois et provincial, que le jour parcimonieux d'un jardinet, fermé par un grand mur, éclaire à travers « le tortillage d'une vigne aux sarments maigres et noirs ». Puis on monte un petit escalier en colimaçon ; et, au bout du corridor, c'est la chambre de Sainte-Beuve : elle lui sert en même temps de cabinet de travail. On voit en entrant un lit avec un édredon, en face deux fenêtres sans grands rideaux, deux bibliothèques d'acajou pleines de reliures, une table chargée de livres et dans les coins, contre les bibliothèques, des amas de journaux et de brochures, « l'aspect d'une

chambre d'hôtel garni habitée par un bénédictin [1]. »

Qu'est devenu le triste Joseph Delorme ou l'Amaury de *Volupté*, ou même l'amoureux tourmenté de madame d'Arbouville ? L'homme est petit, replet, absolument chauve, — « une sorte de silhouette à la Bérenger ». Ceux qui ont connu la mère croient revoir son visage en plus jeune. Il a les joues rondes, les pommettes bombées, la carnation rose, un gros nez comme Renan, des yeux malins, une bouche pleine de réticence, mais qui a gardé son fin sourire, une physionomie spirituelle et sensuelle. Il est toujours aussi bien rasé que Chateaubriand qui, disait-il, se rasait matin et soir, par coquetterie, pour ne pas piquer les dames qu'il baisait à la main et au visage. Ses mains sont très soignées ; il porte au petit doigt de la main droite un ongle de mandarin. Son parler doux et bas, ses gestes prudents, donnent à tous l'impression d'un fond ecclésiastique. On ne varie que sur le degré de dignité. Les uns le comparent à un chanoine, les autres à un cardinal. Mais le soir, à l'heure du dîner, quand il quitte ses livres, descend au rez-de-chaussée et s'attable au milieu de sa maisonnée qui se compose de sa gouvernante, de sa petite amie, de sa cuisinière et de ses deux bonnes, il a tout à fait l'air d'un boutiquier en goguette.

Sa vie matérielle est simple et sobre, — une vie de travailleur infatigable. Du lundi au vendredi, il lit, prend des notes, rumine son article, le parle en se promenant, à la nuit tombée, avec son secrétaire, le long du Luxembourg ou sur la place Saint-Sulpice. Le vendredi, il le lui dicte, car il n'écrit plus guère depuis

1. Journal des Goncourt.

qu'à Liège il a eu la crampe de l'écrivain. Le samedi et le dimanche matin, il en corrige les épreuves. Le dimanche soir, il rajeunit. Les faubourgs populeux, les fêtes populaires ont autant d'attrait pour lui qu'ils en avaient pour Balzac. Il aime à se sentir dans la foule parisienne, dans ce bon peuple en gaieté qui crie sur son passage : *Place à l'Ancien !* Il sourit et va tout guilleret sous son gilet chamois et son patelot gris, car il a le goût des couleurs claires, printanières. Les Goncourt, qui se plaisent à le remarquer, apprécient ses observations sur les femmes et les filles de ces milieux qu'explorait leur curiosité d'artistes aristocrates. Sainte-Beuve les a étudiées avec le même soin, mais sans le même désintéressement, que les grandes dames dont il a fait les portraits.

Il avait un cachet où était gravé le mot *Truth*. Madame d'Arbouville le lui avait donné, « afin qu'il se souvînt de lui dire toujours la vérité quand il écrirait. » Ce cachet était bien à sa place sur son bureau ; mais on aurait voulu y voir aussi la statuette que l'Arioste avait mise sur le sien : un Amour qui portait le doigt à ses lèvres. Il ne parlait pas seulement de ses bonnes fortunes, si toutefois on peut les nommer ainsi; il les montrait, les promenait, les conduisait au théâtre et dans les maisons où les convenances ne lui défendaient pas absolument de les présenter sous le nom de cousine ou de nièce. L'une d'elles faillit monter au rang d'épouse. C'était une madame de Vaquez qui lui avait persuadé qu'elle était Espagnole, « d'abord en le lui disant et surtout en portant un poignard à sa jarretière ». Elle réveilla en lui l'inspiration poétique ; il lui fit des vers, pendant qu'elle démarquait son linge et son argenterie pour y graver son chiffre.

Mais elle tomba malade chez lui et fut emportée par la phtisie. Comme elle était désespérée, un vieux paysan de Picardie se présenta : il fallut bien qu'elle consentît à le reconnaître : c'était son père, — et son héritier. Sainte-Beuve en fut quitte pour une douzaine de mille francs. On dirait une nouvelle de Maupassant. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il en conserva un souvenir aigre. Son secrétaire Pons nous raconte qu'il lui acheta une concession de terrain au cimetière Montparnasse et que, lorsqu'il envoyait sa bonne porter des fleurs au tombeau de sa mère, il ne manquait jamais de lui dire : « Déposez-en aussi quelques-unes sur la pierre de la pauvre femme. »

Il eut d'autres histoires, dont il accepta les conséquences avec autant de sagesse qu'il en mettait peu à les avoir. Il se gourmandait lui-même, mais, quand il s'était gourmandé, il se trouvait de si bonnes excuses ! « Que faites-vous, mon ami ? Vous êtes mûr, vous « êtes savant, vous êtes sage, et peu s'en faut que vous « ne paraissiez respectable à tous. Et voilà que la « beauté vous reprend et vous tente. Vous y revenez. « La jeune Clady trouve grâce à vos yeux par son « sourire ; vous avez pour elle de tendres complai- « sances, et on l'a vue, me dit-on, à votre bras un soir « et le matin dans la voiture où vous la promeniez. — « Je le sais, mon ami, je me sens bien vieux déjà ; on « me dit savant plus que je ne le suis, et je voudrais « être sage ; mais ne le suis-je pas du moins un peu « en ceci ? Clady est belle ; elle est jeune ; elle me « sourit. Je la regarde ; je ne fais guère que la regar- « der, mais j'y prends plaisir, je l'avoue ; j'aime à la « voir près de moi, à la promener un jour de soleil, « et, en la voyant là riante, qu'est-ce autre chose ?

« Il me semble qu'un moment encore je fais asseoir « ma jeunesse à mes côtés [1]. »

Mais même auprès de Clady et des Clady de rencontre, le critique ne s'oubliait pas. Il les interrogeait sur leurs lectures ou leur en faisait pour savoir ce qu'elles en penseraient, un peu comme Malherbe écoutant les crocheteurs du Port-au-Foin, ou Molière consultant sa vieille servante. Et il inscrivait sur ses *Cahiers* : « J'aime le naïf dans les jugements. Je re- « marque comme les jeunes filles du peuple sentent « souvent bien la poésie. La petite *Bohême*, qui ne « sait pas lire, juge à merveille des vers de Chénier, « de Lamartine, de Madame Valmore ; elle s'écrie aux « plus beaux, aux plus passionnés surtout et aux plus « tendres. Et quant à Victor Hugo, elle sait très bien « en dire : « Il a de beaux vers, mais je l'aime bien « moins que Lamartine. Il a comme cela trop de fan- « taisies à tout moment, trop de fierté. » C'est ainsi « qu'elle appelle son fastueux et son *pomposo*. Elle « dit encore de lui : « *Il se donne trop de gants.* »

En 1862, Gavarni vint trouver Sainte-Beuve et lui proposa de fonder un dîner qui aurait lieu tous les quinze jours, où ils amèneraient leurs amis. Les premiers convives furent Gavarni, Sainte-Beuve, les Goncourt, le docteur Veyne, de Chennevières. Bientôt la table s'allongea et s'élargit. Taine, Renan, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Flaubert, Schérer y prirent place. Ce furent les fameux dîners Magny, inaugurés le 22 novembre 1862 chez le restaurateur Magny, rue Contrescarpe-Dauphin, devenus aussi fameux dans l'histoire que les soupers de Potsdam. Ils ont eu

1. *Notes et Pensées.*

leur historiographe : les Goncourt. On leur en a voulu de nous avoir rapporté quelques-uns des propos qui s'y échangèrent. Les survivants ont même prononcé le mot de trahison, et assez justement. Les Goncourt manquaient au principe de Sainte-Beuve, qui était celui de tous les convives : « Rien de ce qui se dit à table, sous la rose, ne doit transpirer au dehors. » On se donnait réciproquement des gages de discrétion par la franchise de la parole, la liberté du jugement. C'est ce que Théophile Gautier exprimait plaisamment à Schérer qui était resté grave et silencieux : « Ah ça, lui disait-il, j'espère que, la première fois, vous vous compromettrez, car nous nous compromettons tous, il n'est pas juste que vous restiez froidement à nous observer. » Puis le procédé de ne retenir des conversations que les éclats, les paradoxes, les boutades, les énormités, risque de fausser les physionomies et de les pousser jusqu'à la caricature. C'est ce qui arrive trop souvent. Cependant ne regrettons pas les indiscrétions des Goncourt ; ne boudons pas contre notre plaisir. Ils ont l'observation aiguë, et leur véracité est hors de doute.

Sainte-Beuve revient très souvent dans leur *Journal*. Ils le rencontraient non seulement aux dîners Magny, mais encore chez la princesse Mathilde, chez des amis communs, et ils étaient invités chez lui. Nul ne nous a mieux rendu sa conversation. La première fois qu'ils le virent, ils la comparèrent à une palette d'aquarelliste toute chargée de tons jolis, délicats et timides. Plus tard, ils dirent : « Cela est aiguisé, menu, pointu ; c'est une série de petites phrases qui peignent à la longue et par la superposition et par l'amoncellement : — une conversation ingénieuse, spirituelle, mais

mince ; une conversation où il y a de la grâce, de l'épigramme, du gentil ronron, de la griffe et de la patte de velours. » Taine disait : « Il a quelque chose d'un gros chat méticuleux et prudent. » Mais les Goncourt oublient de noter, comme Taine, qu'à certains moments, au milieu de ces gentillesses, la franchise et la force de croyance faisaient explosion. Ils nous diront encore : « Quand nous entendons Sainte-Beuve avec ses petites phrases toucher à un mort, il nous semble voir les fourmis envahir un cadavre : il vous nettoie une gloire en dix minutes et laisse du monsieur illustre un squelette bien net. » Et leur *Journal* nous en donne quelques exemples. En voici un pris sur le vif. L'ancien garde des Sceaux, l'ancien ministre des Affaires étrangères, l'ancien président de la Chambre des pairs, l'ancien chancelier de France et membre de l'Académie française, le grand serviteur tout chamarré de trois régimes, le duc Pasquier, mort en 1862, est sur le tapis. « Un bien petit homme frotté à de grandes choses ! » dit Goncourt. — « Mon Dieu, vous êtes bien dur ! » soupire Sainte-Beuve avec son geste d'apaisement ecclésiastique. Et voici le défenseur, le champion de cette mémoire, à la tripoter, à la retourner dans tous les sens : « Je ne vous en parlerai pas précisément comme littérateur. Dans la société de Chateaubriand, il était à peine toléré. Des lettres de Joubert, on a retiré toutes les plaisanteries sous lesquelles Joubert le couvrait de son mépris. Et tenez, vous n'en direz pas plus que n'en a dit Rémusat devant moi : « Pasquier n'entend rien à rien », et après avoir fait l'énumération de tout ce qu'il ignorait, il finit en disant : « Il n'est capable que d'être le ministre de tout cela. » Et puis les éloges académiques... le vénérable prêtre... tout ce

qu'a raconté Dufaure... Eh bien, voici la vérité. Deux heures avant sa mort, il s'est fait lire les *Contes philosophiques* de Voltaire. Il avait, du reste, passé sa vie à citer des vers de la *Pucelle*, toujours faux ; c'est vrai [1] ! — Ah ! dis-je à Sainte-Beuve, si je meurs avant vous, Dieu me garde d'être pleuré par vous... Quel terrible empoisonneur d'éloge ! »

Mais cette conversation était si pleine d'expérience ! Songez à tout ce qu'il avait vu, à tous les hommes qu'il avait approchés, à tous les salons qu'il avait fréquentés depuis celui de Madame Récamier jusqu'à celui de Madame d'Arbouville. Gautier, qui n'avait que sept ans de moins que lui, n'avait pas traversé tant de mondes divers. Sainte-Beuve, qu'il appelait l'Oncle Beuve, n'était point avare de ses souvenirs. Il se laissait aller à raconter les tristesses de sa jeunesse, de sa vie sans chaleur, lorsqu'interne à l'hôpital Saint-Louis, il vivait si solitaire que, pendant sept mois, personne n'était entré dans sa chambre que sa mère, et rien qu'une fois. Mais de tous ses souvenirs, c'était celui de Hugo qui l'obsédait le plus et qui faisait se battre en lui le plus de sentiments contraires. Les Goncourt, qui ne savaient pas tout ce que nous savons, devaient mal s'expliquer les contradictions où le jetait ce nom à peine prononcé. « Sur ce nom, Sainte-Beuve bondit comme mordu par une bête sous la table et déclare que c'est un charlatan, que c'est lui qui a été le premier un spéculateur en littérature. Et tout à coup il lui re-

1. Cependant, nous assure Troubat (*Nouveaux Lundis*, XIII. Commentaire de *Ma Biographie*) il parlait avec reconnaissance d'une lettre que le duc Pasquier lui avait envoyée à la mort de sa mère, et il aimait à se rappeler l'amabilité simple du duc qu'il opposait à la morgue de tant d'autres hommes d'Etat parvenus. Mais quand il était lancé...

connaît un grand don d'initiation ; un adoucissement se fait dans sa voix : « C'est lui qui m'a enseigné à faire des vers. Un jour aussi au Louvre, devant des tableaux, il m'a appris sur la peinture... tout ce que j'ai oublié depuis. Un tempérament prodigieux, ce Hugo ! Son coiffeur, me disait que le poil de sa barbe ébréchait tous les rasoirs. Il avait des dents de loup-cervier, des dents cassant des noyaux de pêche. Et avec cela des yeux... Tenez, quand il faisait ses *Feuilles d'automne*, nous montions tous les soirs sur les tours de Notre-Dame pour voir les couchers de soleil, — ce qui, entre nous, ne m'amusait pas beaucoup ; — eh bien, il voyait de là-haut, au balcon de l'Arsenal, la couleur de la robe de Mademoiselle Nodier... » A un autre dîner Magny, Taine déclare qu'il préfère Musset à Hugo, que Hugo n'est pas sincère... Sainte-Beuve le coupe vivement : « Comment, vous Taine, vous mettez Musset au-dessus de Hugo ! Mais Hugo, il fait des livres... Il a volé, sous le nez, à ce gouvernement qui pourtant est bien puissant, le plus grand succès de ce temps-ci... Il a pénétré partout ; les femmes, le peuple, tout le monde l'a lu... Ses livres s'épuisent de huit heures à midi... Mais quand j'ai lu les *Odes et Ballades*, j'ai été lui porter tous mes vers... — Permettez, dit Taine, Hugo est, dans ce temps-ci, un immense événement, mais... » Sainte-Beuve l'interrompt encore, de plus en plus animé : « Taine, ne parlez pas d'Hugo ! Vous ne le connaissez pas. Nous ne sommes que deux ici qui le connaissons, Gautier et moi... Mais l'œuvre de Hugo, c'est magnifique ! » Vers la même époque il écrivait à Baudelaire qui était alors en Belgique et qui voyait les Hugo : « Je suis persuadé que, de Hugo à « moi, si nous nous rencontrions directement, les

« vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres « secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir sans « que nous nous entendissions au bout de quelques « secondes, tout comme autrefois[1]. » Et encore : « Vous « êtes bien aimable de causer quelquefois avec Madame « Hugo : c'est la seule amie constante que j'ai eue « dans ce monde-là (le monde romantique). » On ne saura jamais tout ce que le souvenir de 1830 et des Hugo agitait de regrets, peut-être de remords, en tout cas de remous passionnés, dans le cœur si mêlé de Sainte-Beuve.

Quelquefois le Saint-Simonien reparaissait brusquement en lui. On discutait un jour de la propriété littéraire. Il s'écria qu'il n'en voulait pas plus que de l'autre. « Il ne faut pas de propriété ! Il faut que tout se renouvelle, que chacun travaille à son tour. » Et les Goncourt surpris écrivaient : « Il nous apparaît presque avec la tête d'un conventionnel niveleur, d'un homme laissant percer contre la société du XIX^e^ siècle des haines à la Rousseau, ce Jean-Jacques auquel il ressemble un peu physiologiquement. » Mais d'ordinaire il est plutôt apaisé et apaisant ; il tapote doucement le bras de Jules ou d'Edmond au plus fort des querelles furieuses sur l'Antiquité et sur Homère qui mettent aux prises ces deux ardents amoureux de la modernité avec Taine ou avec Paul de Saint-Victor. Il est bien moins moderne qu'eux ; et ils ne seront pas fâchés de constater chez lui une étrange ignorance des parisianismes, lorsque, préparant une étude sur Gavarni, il leur demandera de lui expliquer des expressions comme *ma tante* ou *le clou*, — ce qui prouve que, si pauvre étu-

1. Il a dit à peu près le contraire dans ses Cahiers (*Mes Poisons*).

diant qu'il ait été, sa montre n'a jamais pris le chemin du Mont-de-Piété. Mais il remonte dans leur estime par son goût du XVIII[e] siècle : c'est le temps qu'il aime le mieux, celui où il aurait souhaité de vivre. « Il n'y a pas pour moi, disait-il, de plus belles années que les quinze premières années du règne de Louis XVI. Et quels hommes, même du second ordre ! Le mot de Rivarol : « L'impiété est une indiscrétion », cela est charmant... Et tous les gens de ce temps-là avaient une philosophie que nous devrions bien avoir. Il n'était pas question d'immortalité d'âme, de machines comme cela : on vivait de son mieux en faisant bien, et on ne méprisait pas le matériel. Maintenant on prend trop de religion, on en prend trop, on force la dose... Et puis... dans ce temps-là, on avait la société, la société encore la meilleure invention des hommes après tout. »

Son matérialisme semblait plus radical que jamais, si radical même qu'on pourrait y voir comme une façon brutale d'imposer silence aux questions inquiètes de son âme. Il les bâillonnait avec cette poignée de terre glaise. Tous les systèmes idéalistes sur l'origine de l'espèce humaine lui faisaient hausser les épaules. La conclusion à laquelle il aboutissait, nous dit son secrétaire Levallois, était toujours : « Un degré de chaleur de plus ou de moins à un certain moment du temps, et l'humanité pouvait ne pas éclore. » Mais ce matérialisme se faisait volontiers idyllique. Il confiait à son voisin qu'il vendait tous les ans la propriété d'un de ses volumes pour donner des étrennes à de gentils minois. « A ce moment du dîner, notent les Goncourt, Sainte-Beuve, mis en gaieté par ses souvenirs, se fait des pendants d'oreilles avec des bouquets de cerises. Tableau. »

Ce Sainte-Beuve folâtre et champêtre est pourtant bien le même que celui de *Joseph Delorme* et du *Clou d'or*, toujours aussi triste en son fond. Il parlera du suicide comme d'une fin légitime. Ne vaut-il pas mieux sortir de l'existence délibérément que d'assister à la mort de chacun de ses sens ? Que n'a-t-il le courage de se tuer ! Un soir, la princesse Mathilde lui demande s'il a jamais aimé : « Moi, princesse, écoutez-moi : j'ai dans la tête je ne sais où, là ou là, — (il se tâte le crâne), — une loge, une case que j'ai toujours peur de laisser trop ouvrir. Et mes travaux, et tout ce que je fais, et mes excès d'articles, c'est pour la comprimer... Vous ne savez pas ce que c'est, — reprend-il en s'animant et sur le ton d'une noire mélancolie, et avec des mots qui sortent d'un cœur gros, — vous ne savez pas ce que c'est que de sentir qu'on ne sera pas aimé, que c'est impossible..., parce qu'on est vieux et qu'on serait ridicule..., parce qu'on est laid. » Il est fatigué de tout et même des facilités qu'il a de sauter d'un sujet à un autre. Lorsqu'en dehors de toute excitation, il entr'ouvre son cœur, on y aperçoit une immense lassitude de sa vie trop intellectuelle et une terreur de l'ennui. Une jeune fille genevoise, la fille d'un pasteur, Mademoiselle Adèle Couriard, lui avait écrit son admiration ; et une longue correspondance s'engagea entre eux. M. Choisy a publié quelques-unes des lettres que Sainte-Beuve adressait à cette jeune fille qu'il ne connaissait pas, mais avec laquelle il se sentait en confiance.. Elles ne diffèrent pas sensiblement de ses anciennes confessions : toujours la mélancolie d'avoir un si vilain chez-soi, d'avoir tué la vertu au fond, tout au fond de son âme molle, d'être un observateur net, positif et harassé, qui ne trouve près de lui ni amitié,

ni appui. Quand il eut fini son *Port-Royal*, en 1859, il lui écrivit : « Je suis libre maintenant pour le rien, pour le néant, pour le sommeil. » Le nom d'Adèle lui était doux à tracer : « Adèle a été le nom de ma première amie : c'est aussi le nom de la dernière. » Il espéra un moment que ces lettres « à l'Etrangère » le mèneraient peut-être plus loin que le bureau de poste. Mademoiselle Couriard le détrompa : elle était fiancée. Puis son fiancé mourut. Elle vint à Paris et alla voir Sainte-Beuve. Ce fut, de sa part à elle, une désillusion complète. Mais, comme elle était bonne personne et nourrie des meilleurs principes, elle conçut la généreuse ambition de le convertir : il lui répondit par une fin de non-recevoir un peu sèche.

⁂

Ce sont là à peu près tous les événements de sa vie intime. Sa vie publique fut plus mouvementée. Rentré en France dans les derniers mois de 1849, il avait assisté aux dernières convulsions de la République, aux dernières phases de ce qu'il nommait l'orgie parlementaire. Ses articles d'alors, où il traitait de Napoléon, trahissent son attente d'un restaurateur de l'ordre. Il se rallia immédiatement à l'Empire, et il aurait pu dire comme Montalembert : « Je ne vois (hors du prince) que le gouffre béant du socialisme vainqueur. Mon choix est fait. Je suis pour l'autorité contre la révolte, pour la conservation contre la destruction, pour la société contre le socialisme, pour la liberté *possible* du bien contre la liberté *certaine* du mal. » D'ailleurs, il le dit dans un article sur la réception à l'Académie du comte de Falloux : « La France,

« après trois années d'expédients et de misères, avait « besoin de sécurité. L'acclamation par laquelle elle « sacra son président empereur fut un acte de haut bon « sens. » Montalembert s'en repentit plus tard ; Sainte-Beuve n'alla pas jusque-là, mais il était sur le chemin quand il mourut : l'un, parce que l'Empire avait déçu ses espérances de catholique ; l'autre, parce que l'Empire était trop clérical. En se ralliant à Napoléon, Sainte-Beuve ne se contredisait pas. Il y avait toujours en lui du bonapartiste démocrate ; et le saint-simonisme lui avait appris l'indifférence à toute étiquette gouvernementale. Pour lui, le bon régime était celui qui assure la tranquillité et qui permet aux hommes d'affaires comme aux écrivains de travailler paisiblement.

Mais il eut le tort de faire du zèle et de publier le 23 août 1852 un article intitulé *les Regrets*, où il prenait un peu trop vivement congé de ses anciens amis, les vaincus du jour. Il se moquait du dépit, de l'étonnement, de l'irritation d'une partie de la société brillante et des hommes qui, accoutumés au pouvoir depuis dix-huit ans, ne se consolaient pas d'en être exclus. Ce n'était pas au lendemain de leur chute que leur irritation était née, ni dans l'intervalle anarchique qui avait duré près de quatre ans : « Alors pa- « ralysée par la peur et par des retours d'espérance, « elle s'est développée au plus haut degré depuis l'é- « tablissement d'un régime qui annule ces espérances « en même temps qu'il rassure contre les craintes ex- « trêmes. La prétention des principaux chefs de file « de cette génération qui ne relevait ni du droit divin « ni d'aucun principe préconçu et qui arrivait à la « politique par l'étude des choses et de l'Histoire, était « de tout comprendre ; et ils ne s'en donnent plus la

« peine. » Et les voilà qui ont à la bouche les mots de droit, de justice, de légitimité sociale, tout comme ceux qu'ils avaient si allégrement renversés aux Trois Glorieuses. « Hommes de 1830 tombés en 1848, ne vous fixez pas dans le dépit ! » Sachez supporter votre disgrâce. Il y a de pires maladies que celle de la parole perdue ; et aucune douleur n'est moins sympathique que celle des ambitieux et des gouvernants déçus. (Comme il a raison !) Et il leur proposait en exemple Lamartine : « Il y a des années que je ne suis « guère accoutumé à le flatter ; pourtant depuis qu'il « a perdu le pouvoir sans en avoir fait l'usage qu'il « pouvait, et bien qu'il en gémisse tout bas peut-être, « il n'en laisse rien percer dans ses écrits ; il produit « avec l'abondance que l'on sait, mais sans amer- « tume, sans y mêler de ressentiment personnel et « sans s'écrier à toute heure que les temps sont chan- « gés, que le monde va de mal en pis. »

La plupart des journaux reproduisirent cet article dont le coup atteignait en plein « l'état-major des salons ». On ne le lui pardonna jamais ; et le livre de M. d'Haussonville sur Sainte-Beuve, écrit vingt-trois ans plus tard, garde encore l'écho du scandale qu'il fit et du ressentiment qu'il laissa. « La parole perdue ! s'écrie M. d'Haussonville, tel était le mal dont, au dire de Sainte-Beuve, souffraient ses anciens amis. Comment perdue ? C'était enlevée qu'il aurait fallu dire. Il savait bien que, pour répondre à cette brutale agression, ceux auxquels il s'était attaqué n'auraient pas dans la riposte les mêmes franchises qu'il avait eues dans l'attaque. Il savait que, six mois à peine après la suppression de dix journaux, en plein temps d'avertissement et de suspension arbitraire, la moindre parole devait

être pesée, la moindre vivacité faisait courir un danger. » C'est juste ; mais où je ne le suis pas, c'est quand il attribue ce manque de générosité, et, si vous préférez, cet acte d'ingratitude, à un désir de parvenir aux honneurs. Sainte-Beuve en avait toujours voulu aux hommes de 1830, aux doctrinaires du *Globe*, de ne pas l'avoir appelé auprès d'eux dans leur rapide montée au pouvoir. Leur chute ne l'attrista pas. Il racontait à un dîner Magny que, le 24 février 1848, de la fenêtre d'une blanchisseuse avec laquelle il avait rendez-vous, — « oui, messieurs, avec une blanchisseuse ! » — il avait vu défiler une batterie d'artillerie. « J'aurais donné tous les doctrinaires pour une batterie d'artillerie ; je les donnerais encore ! » Il est vrai que les salons de ces doctrinaires l'avaient reçu, fêté ; mais sait-on de quelles égratignures sa susceptibilité avait payé cet accueil ? Il céda, en écrivant son fâcheux article, à un mouvement de rancune et d'impatience, — et aussi à son sens politique qui jugeait les regrets inutiles et qui n'admettait pas les émigrés à l'intérieur.

Ne voyons pas non plus une courtisanerie dans l'éloge qu'il fit du nouveau plan d'études adopté par le ministre de l'Instruction publique, M. Fortoul. Ce plan accordait une place plus grande à l'enseignement des Sciences et inquiétait, bien à tort, les défenseurs des Lettres. « Le monde, écrivait-il, a changé de tour « et de manière de voir : il est devenu positif, comme « on dit ; je le répète sans idée de blâme, car si par « positif on entend disposé à tenir compte avant tout « des faits, y compris même les intérêts, — disposé à « ne pas donner à la théorie le pas sur l'expérience, « — disposé à l'étude patiente avant la généralisation

« empressée et brillante, — disposé au travail et même « à la discipline plutôt que tourné à la fougue sonore « et au rêve..., il y aurait encore de quoi se raffermir et « se consoler. » Nous connaissons assez Sainte-Beuve pour ne pas douter de sa sincérité. L'ancien élève de la pension Landry, ce fort en lettres qui s'en allait le soir écouter des cours de sciences, ne pouvait que féliciter le ministre de son initiative. Si ces articles lui ont valu une chaire de poésie latine au Collège de France, convenons qu'il la méritait depuis longtemps. Ce n'est pas récompenser les gens que de leur donner ce qui leur est dû. D'ailleurs, à la presque unanimité de quatorze voix sur quinze, les professeurs du Collège, ses futurs collègues, l'y avaient présenté ; et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait ratifié leur présentation.

Sa première leçon eut lieu le vendredi 9 mars 1855. Elle fut interrompue par des exclamations, des apostrophes saugrenues et injurieuses. Cependant il put l'achever. A la seconde, cinq jours plus tard, le vacarme couvrit sa voix et le força de se retirer. Parmi tous les jeunes gens qui menaient ce beau tapage, les uns lui faisaient payer son ralliement à l'Empire ; — Jules Vallès en était ; — les autres, son article des *Regrets ;* d'autres, ses sévérités de critique ; d'autres, peut-être les plus nombreux, avaient saisi l'occasion de s'amuser et de s'égosiller aux dépens d'un maître. Le lendemain, le cours fut suspendu. Sainte-Beuve reçut des lettres de menaces. Il en fut si impressionné, que, pendant quelque temps, il ne sortit qu'avec un poignard dans sa manche, — le poignard de son Espagnole. Le gouvernement l'avait mal soutenu. Il offrit sa démission. On la refusa et on lui donna des sup-

pléants. Il resta jusqu'à sa mort le titulaire de sa chaire. En 1859, on le nomma, à titre de compensation, professeur à l'Ecole normale. Il eut quelque peine à conquérir son auditoire. « Son enseignement, a dit un de ses anciens élèves, était plutôt une transmission d'idées qu'un modèle d'exposition », comme ses *Causeries*. Mais, — ce qui prouve son indépendance, — il ne craignait pas d'y parler de Hugo. On conserva longtemps le souvenir d'une leçon, où, étudiant les chansons de geste, il compara *le Mariage de Roland* dans *la Légende des Siècles* qui venait de paraître, avec l'épisode de *Gérard de Viane* [1]. Son demi-succès à l'Ecole normale ne pansa pas la blessure que lui avait faite son impopularité au quartier latin. Le temps et les circonstances y remédièrent.

Une de ses idées les plus chères était que les Lettres n'ont jamais plus de vie et de consistance que lorsque les écrivains rencontrent un appui dans le chef de l'Etat et peuvent ainsi collaborer à son œuvre. Il faut avouer que Napoléon III était très éloigné de remplir cet idéal. Tout historien de César qu'il fût, il ne s'intéressait point aux ouvrages de l'esprit. Hormis ses rêves, à quoi s'intéressait-il ? « Si je l'avais épousé, s'écriait un soir la princesse Mathilde revenant de Compiègne, il me semble que je lui aurais cassé la tête pour savoir ce qu'il y avait dedans ! » L'Impératrice était incapable d'exercer la moindre influence intellectuelle. Emile Augier, à qui elle demandait ce qu'on pouvait faire pour les Lettres, lui répondit : « Madame, il faut les aimer. » Mais ni elle ni son mari ne les aimaient ; et ils n'aimaient pas plus les Arts.

1. *Sainte-Beuve à l'Ecole normale*, par Emmanuel des Essarts. (*Le Livre d'or de Sainte-Beuve*. Edition du *Journal des Débats*.)

Ils croyaient s'être suffisamment acquittés de leur devoir quand ils en avaient invité à leur table les principaux représentants. Mais leurs hôtes ne sentaient pas chez eux l'intérêt, la considération dont ils avaient besoin, dont on a toujours besoin. Ni l'Empereur, ni l'Impératrice n'ont compris qu'en les favorisant, en prenant sur eux l'ascendant d'une protection qui se présente sous la forme de la sympathie, ils auraient mieux travaillé pour leur propre gloire qu'à faire représenter des charades et à jouer au corbillon dans leurs salons de Compiègne.

Le prince Napoléon et la princesse Mathilde essayèrent de suppléer à leur insuffisance. Le prince, démocrate, anticlérical, frondeur, embarrassait souvent son impérial cousin. Mais, dira Sainte-Beuve, « com- « bien de gens ne se rattachaient au gouvernement « de l'Empereur que par une adhésion ou une con- « fiance plus ou moins vague, plus ou moins confuse, « aux sentiments du Prince dans lesquels ils croyaient « voir des indicateurs, des précurseurs, d'autres sen- « timents impériaux ! » Sa franchise, ses incartades prévenaient ou apprivoisaient l'opposition des esprits libres et hardis. Sa sœur, la Princesse, se réservait l'honneur de protéger les Arts et les Lettres. Ses goûts naturels l'y portaient, et le souvenir de la reine Hortense qu'elle avait vue à Rome entourée d'artistes. On retrouvait dans le visage de la Princesse, au front haut et fier et fait pour le diadème, comme dans le masque du Prince, quelque chose de la forme et du profil de leur oncle le grand Empereur. Elle avait les qualités d'un honnête homme, le caractère simple et droit, avec un tempérament fougueux et une impétuosité de premier mouvement souvent irrésistible. Sainte-

Beuve nous a donné un portrait d'elle qui sent un peu la commande et qui ne vaut pas ses autres portraits de femmes. Mais nous la reverrons toujours par les yeux de Théophile Gautier :

> Telle qu'au rebord de sa loge
> Elle était aux Italiens
> Ecoutant passer son éloge
> Dans les chants des musiciens.

Tous deux, la Princesse et le Prince, furent les amis de Sainte-Beuve. La tranquille rue provinciale du Montparnasse entendit souvent leurs attelages s'arrêter devant sa maison.

Nous avons seulement deux ou trois lettres de la Princesse à son ami : celle qu'elle lui écrivit après sa première visite est charmante : « ... J'ai découvert un délicieux petit nid ; j'y ai trouvé de fraîches odeurs, de l'isolement, pas trop de lumière ; dans une pièce longue une très grande table surchargée de livres, — du papier, des plumes, pas une tache d'encre. Au milieu de tout ce matériel vit un esprit éminent, fin, caustique, insinuant, indulgent par bonté de cœur, par habitude de la vie ; — souriant à toutes les malices, en découvrant partout ; accessible à tout le monde, mais sachant garder ses préférences ; — philosophe à la façon des anciens Grecs auxquels il ressemble beaucoup par la forme extérieure — un croyant sans religion, un philosophe avec des indignations, un scrutateur par curiosité ; — enfin un esprit qui comprend tous les esprits, qui les explique tous, et qui a le rare bonheur de n'avoir de la passion que ce qu'il en faut pour rester juste et impartial. — Eh bien ! comment ne pas être fier d'avoir pu occuper cet homme pendant plu-

sieurs heures ; de lui avoir inspiré le désir de me connaître assez pour donner de moi au public une appréciation qui pourrait flatter les plus difficiles ! »

On a publié les lettres de Sainte-Beuve : lettres de remerciements pour les cadeaux dont la princesse l'accablait et pour « cette bienveillance attentive et informée, la seule qui compte » et qu'on n'avait jamais eue à son égard en haut lieu ; lettres de direction intellectuelle, oh très discrète ; et surtout, — ce qui est à son honneur comme à celui de sa correspondante, — lettres où il remet entre ses mains des misères à soulager, de petites injustices à réparer, de bonnes œuvres à faire : lettres sans apprêt, comme du reste toutes ses lettres, très simples et par leur simplicité même très attachantes. Il ne touche guère aux questions politiques ; mais il lui a envoyé la brochure qui contient le récit complet du banquet de Bruxelles offert à l'auteur des *Misérables*. Et il a peur « de cette démonstra-« tion d'un Coblentz menaçant et triomphant... La « jeunesse qui lit ces choses, et qu'on n'a pas pris « soin de rallier, s'en enflamme... Sont-ce là nos en-« vahisseurs de demain, nos prochains émigrés ren-« trants ? » L'Empire libéral lui inspira de sombres pressentiments. Son pessimisme grandit à partir de 1867. Il semble redouter une prochaine catastrophe.

Mais depuis 1865 il était sénateur. La princesse Mathilde avait fini par arracher à Napoléon III cette nomination. Huit ans auparavant on l'avait déjà annoncée dans les journaux, et comme Levallois lui avait signalé ce bruit, Sainte-Beuve, devenu tout rouge, s'était écrié : « Ne me répétez jamais de pareilles sottises. Croyez-vous que je veuille me déshonorer ? » On ne voit pas bien comment un Sainte-Beuve, qui n'a point

marchandé son adhésion à l'Empire, peut craindre de se déshonorer en acceptant un siège au Sénat. En tout cas, quand il en reçut la nouvelle par la princesse, il lui écrivit : « Ma joie est vraiment très grande et aussi peu philosophique que possible. » Il était donc sénateur de l'Empire comme Hugo avait été pair de France. Mais c'est quand on croit Sainte-Beuve le plus lié que son indépendance se manifeste le plus.

Dès son entrée au Sénat, il fut de l'opposition, c'est-à-dire « du petit parti de la gauche de l'Empire », représenté par le prince Napoléon alors en disgrâce. Pendant deux ans il se tut. M. de Ségur d'Aguesseau, en mars 1867, lui fournit l'occasion qu'il attendait de rompre le silence. M. de Ségur reprochait au ministre d'encourager l'athéisme et le matérialisme et en donnait comme preuve la nomination au Collège de France d'un homme qu'il ne désignait pas, mais qui était Renan. Sainte-Beuve se leva et protesta avec une vivacité qui parut scandaleuse. On l'interrompit violemment ; il répliqua et fut menacé d'un rappel à l'ordre. Trois mois après, quelques notables de Saint-Etienne ayant adressé au Sénat une pétition où ils se plaignaient de la façon immorale dont la bibliothèque populaire de leur ville était composée, et le rapporteur s'étant montré très favorable à cette pétition, Sainte-Beuve prit la parole et, dans un discours dont il avait pesé tous les mots, dénonça l'étroitesse d'esprit et la maladresse des gens qui proscrivaient Voltaire, Rousseau, Proudhon, George Sand, Michelet, Renan, Balzac. Il le faisait très habilement. Au sujet du socialisme de Proudhon : « J'ai beaucoup lu, disait-il, et médité les écrits du « prisonnier de Ham, et il m'a été impossible de ne « pas reconnaître en lui un socialisme éminent. Ex-

« traire ce qu'il y a de bon dans le socialisme pour « le soustraire à la Révolution et pour le faire entrer « dans l'ordre régulier de la société, m'a toujours paru « une partie essentielle et originale de la tâche dévolue « au second Empire. » Quant à Renan et à George Sand, « l'Empereur, oui, messieurs, l'Empereur (car « je ne me lasse pas de me couvrir de cette autorité « la plus haute comme la plus libérale de son régime), « honore de son estime M. Renan comme il honore de « son amitié George Sand. » « ... Ai-je épuisé la liste ? « Je ne sais, mais vous me mettez en goût d'interdic- « tion, messieurs de la commission : eh bien, je vais « vous signaler une lacune ; votre liste, si longue « qu'elle soit, est incomplète : messieurs, il y manque « Molière, il y manque le *Tartufe*. » Enfin, c'est dans ce discours qu'il prononça la phrase fameuse : « L'Em- « pire a une droite et une gauche ; à gauche est le « cœur. » Elle ne signifie rien ; c'est même une « trissotinade », la seule que je connaisse de Sainte-Beuve ; mais, dans la jeunesse des écoles, elle a plus fait pour sa popularité que son *Port-Royal* et ses *Lundis*.

La popularité lui était venue, — lettres, adresses, députations, — et ses deux discours sur la liberté de la presse et sur la liberté de l'enseignement, au mois de mai 1868, l'accrurent encore. Ajoutez-y, cette même année, le dîner du Vendredi-Saint. Il avait invité le prince Napoléon qui, à la veille de partir pour Prangins, n'avait de libre que ce vendredi 10 avril. Sainte-Beuve l'avertit que c'était le vendredi de la semaine sainte. « Qu'importe, dit le prince, nous le fêterons en bons catholiques que nous sommes ! » Le Prince, Taine, Renan, About, Flaubert, Robin, de l'Académie des Sciences, et Sainte-Beuve, le fêtèrent avec un

filet au madère et un faisan truffé. La chose s'ébruita ; les journaux s'en emparèrent. On cria à la provocation. Il n'y avait eu que de la légèreté et un manque de convenances aussi imputable au Prince qu'à son hôte. Mais tout le tapage qui s'était fait autour de ce qu'il appelait une omelette au lard avait exaspéré Sainte-Beuve et renforcé son anticléricalisme.

Sa collaboration au *Moniteur*, journal officiel, commençait à lui peser. Un article sur le cours de Paul Albert à la Sorbonne pour l'enseignement moderne des jeunes filles lui facilita la reprise de sa liberté. L'évêque de Montpellier avait jugé bon d'attaquer, sans le connaître, ce nouvel enseignement. « Il a poussé, écrivait Sainte-Beuve, un cri d'alarme, — des cris d'aigle, — comme s'il s'agissait de sauver le Capitole ! » Le mot parut trop vif au *Moniteur*. Sainte-Beuve refusa de l'enlever et envoya son article au *Temps*, où, d'ailleurs, sa collaboration était escomptée. Ce passage d'un journal gouvernemental à un journal d'opposition indigna la princesse Mathilde, d'autant plus que Sainte-Beuve l'avait vue la veille ou l'avant-veille et ne lui en avait pas parlé. Les pavés de la rue Montparnasse retentirent une dernière fois du fracas de ses chevaux. Elle ouvrit brusquement la porte du cabinet de travail où Sainte-Beuve ne l'attendait guère et l'apostropha avec une violence inouïe. Ce fut une scène comme s'en faisaient entre eux les Bonaparte, lorsque tout leur midi leur remontait à la gorge. Littéralement elle le mit en déroute. Il se sauva. Quand il revint, elle était partie. Elle regretta bientôt cette furieuse algarade. On était aux premiers jours de 1869. L'homme, l'ami qu'elle avait si maltraité, — quelque coupable qu'il fût à ses yeux et même aux nôtres, — n'était plus qu'un

vieillard tenaillé par la maladie de la pierre et déjà frappé à mort.

Il lui avait écrit dans une de ses lettres : « Se « plaindre est misérable, se faire plaindre est hon- « teux. Travailler est le parti le plus simple et le plus « digne, comme le plus forcé. Je m'en accommode, « mais je dois à mon honneur de ne pas me relâcher « sur la qualité et de bien faire jusqu'à la fin. » Il se tint parole. Depuis quelques années il travaillait à un Proudhon, qu'il laissa inachevé, et ses derniers articles furent consacrés au général Jomini. Son Proudhon est une belle étude psychologique de « ce rude honnête homme mort à la peine, penseur ardent et opiniâtre, dialecticien puissant, satirique vigoureux et souvent éloquent, qui ne marchandait pas les vérités même aux siens » et que les politiques et les économistes gagneraient à lire ou relire, — en somme une des gloires, et à coup sûr la plus noble, du socialisme français. Jomini a été le grand théoricien de la guerre. Sainte-Beuve, qui l'avait connu et fréquenté dans sa retraite de Passy, fut attiré par la physionomie de cet homme dont la destinée avait eu de singulières vicissitudes et qui avait donné les meilleures leçons pour régler la guerre, pour la soumettre à la raison et « la faire ressembler le moins possible à une œuvre d'extermination et de carnage ». Il ne craignit pas d'aborder avec lui les plus graves problèmes de l'art militaire ; il avait beaucoup appris dans ses entretiens ; et les spécialistes ne trouvèrent presque rien à reprendre à son long travail [1].

1. Je renvoie à l'étude de M. Charles Malo : *Sainte-Beuve critique militaire* dans *le Livre d'or de Sainte-Beuve*). « Le vieil homme de guerre, dit-il en parlant de Jomini, entouré du respect de ses jeunes

Admirable curiosité d'esprit ! Mais comme les articles de ce mourant sur Jomini, — dont le dernier parut le 13 juillet 1869, — me semblent pathétiques, à douze mois de la catastrophe où devait s'abîmer l'Empire et dont la France allait sortir diminuée et humiliée ! Du moins cette douleur fut épargnée à Sainte-Beuve.

Il s'était fait inscrire pour la discussion du Sénatus-Consulte : la maladie le terrassa, et le *Temps* publia, sous forme de *Lettre à M. Nefftzer*, le résumé du discours qu'il avait préparé. Il y reprochait au gouvernement de ne s'être jamais préoccupé de la situation morale des esprits, de n'avoir jamais essayé sérieusement de les rallier, d'avoir toujours répondu aux amis qui l'avertissaient de l'hostilité des étudiants, des académiciens, des membres de l'Institut, des artistes, des écrivains : « Les Ecoles ? *Qu'est-ce que cela nous fait ?* les beaux esprits, les rhéteurs, les douairières ? *Qu'est-ce que cela nous fait ?* Les savants, les théoriciens, les peintres, les sculpteurs, les polémistes ? *Qu'est-ce que cela nous fait*, puisque nous avons pour nous les gros bataillons du suffrage universel ? » Cette lettre, — sa publication suprême, — que tous les gouvernements feraient bien de méditer, rendait comme un son de tocsin. Elle parut le 7 septembre.

Il mourut dans des souffrances aiguës, après une longue agonie, le 13 octobre, à une heure et demie de l'après-midi. On l'avait opéré la veille. L'opération terminée, le chirurgien lui avait demandé s'il avait

camarades de toutes les armées, mais dont les leçons avaient si peu profité à la plupart d'entre eux, — surtout chez nous, comme on ne s'en aperçut que trop en 1870 ! — aurait sûrement tressailli d'aise en se voyant si bien compris, si bien expliqué... »

MAISON DE SAINTE-BEUVE RUE DU MONTPARNASSE

beaucoup souffert. Il répondit : « Je ne vis pas ; j'assiste. » Madame Hugo était morte un an avant lui. Quand il l'avait appris, il avait écrasé une larme au bord de sa paupière.

Son enterrement civil eut lieu le 16 octobre. Une foule immense l'accompagna au cimetière. Tous les mondes s'y rencontraient et s'y coudoyaient : écrivains, artistes, étudiants, ouvriers. On s'y montrait les gloires vieillies du siècle et ses jeunes gloires, Dumas père en cheveux blancs, George Sand au bras de Dumas fils, Flaubert appuyé sur le bras de Taine. Selon la volonté expresse du mort, aucun discours ne fut prononcé.

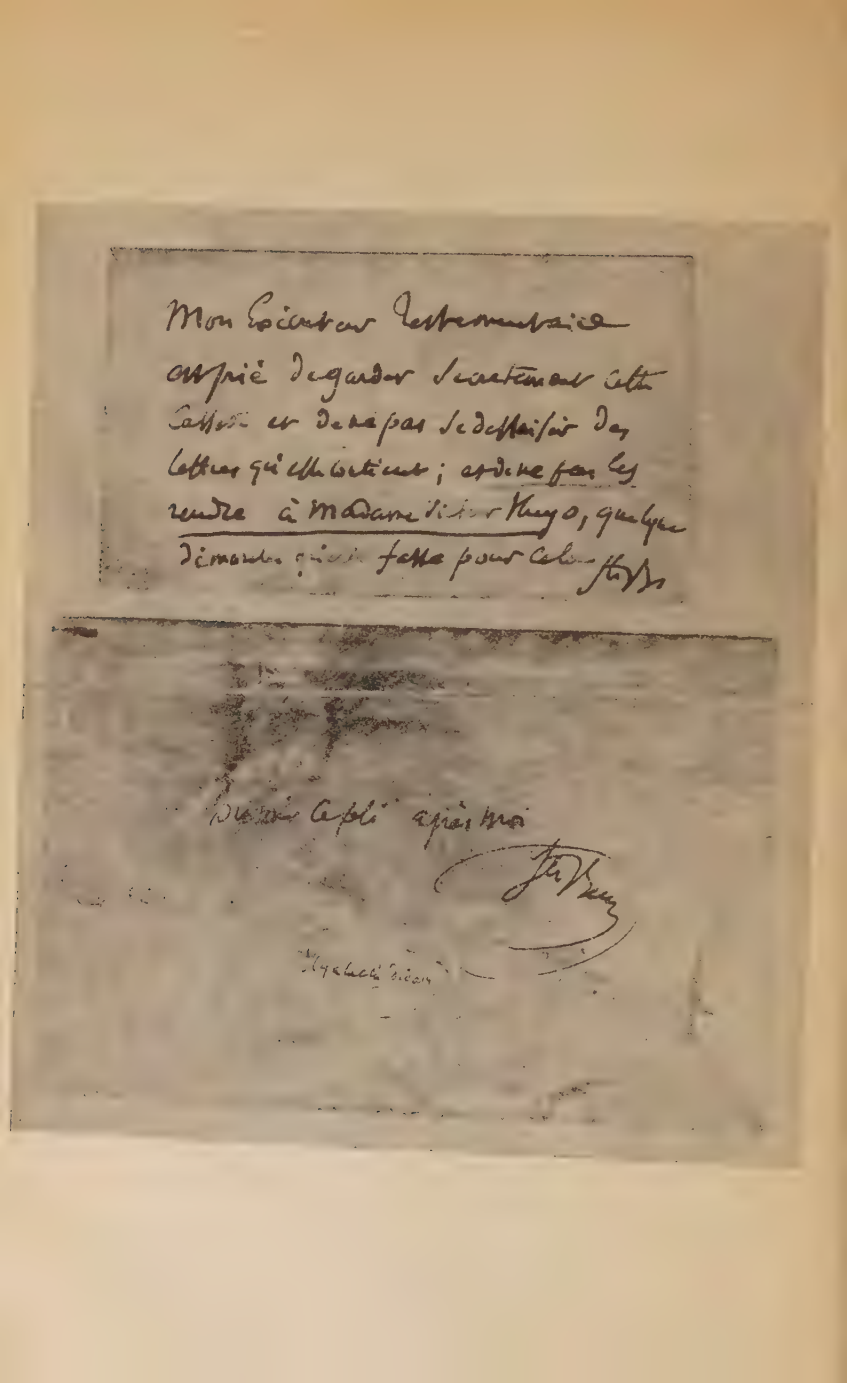
Mais quel discours, quelle oraison funèbre aurait valu cette page qu'il avait écrite en 1864, sous le coup de l'irritation que lui avait causée un portrait biographique, très inexact, où un obscur journaliste, Taxile Delord, s'était évertué à le ridiculiser ? Il s'adresse à un jeune homme qui se destinerait aux Lettres et lui propose son exemple pour lui montrer ironiquement ce qu'il en peut attendre [1].

« *Soyez appliqué dès votre enfance aux livres et aux études ; passez votre tendre jeunesse dans l'étude encore et dans la mélancolie de rêves à demi étouffés ; adonnez-vous dans la solitude à exprimer naïvement et hardiment ce que vous ressentez, et ambitionnez, au prix de votre douleur, de doter, s'il se peut, la poésie de votre pays de quelque veine intime, encore inexplorée.* — Nous avons vu qu'en effet ce fut son ambition et qu'elle se réalisa en partie. — *Recherchez*

1. *Causeries du Lundi*, XI.

Nous avons essayé dans ces causeries de peindre l'homme sans rien déguiser de ses faiblesses, suivant en cela sa propre méthode. Il nous y a grandement aidé, car on ne saurait oublier que si, dans ses opinions secrètes sur les hommes qu'il avait connus, il a obéi à l'impatience que leurs défauts lui avaient causée et à ses rancunes, il s'est analysé avec une clairvoyance aussi cruelle. Je ne pense pas que jamais homme se soit exploré plus entièrement. Il y avait au fond de ce désenchanté, dont le matérialisme effrayait parfois ses amis, un vieux chrétien habitué, rompu aux examens de conscience, acharné à se voir dans sa vérité nue, et aussi éloigné que possible de la glorification du moi qui lui déplaisait tant chez les grands romantiques. Nous l'avons chargé lui-même, le plus souvent, de se peindre comme écrivain et comme critique, toujours selon l'exemple qu'il nous a tant de fois donné. Puissiez-vous ratifier le jugement que ce bon connaisseur des âmes et des talents, de son talent et de son âme, a porté sur son œuvre.

FIN



APPENDICE

Je dois à M. Samuel Rocheblave la communication des deux fac-similés reproduits ici. L'un est celui d'une lettre de Sainte-Beuve qui était attachée à la cassette où se trouvaient les lettres de Madame Hugo. L'autre est celui du procès-verbal signé par les quatre témoins du brûlement de ces lettres. Deux de ces témoins, Edouard Lockroy et Paul Foucher, représentaient la famille Hugo; les deux autres étaient M. Paul Chéron, fils du Bibliothécaire à la Nationale, Bibliothécaire lui-même, qui avait hérité de cette correspondance léguée par Sainte-Beuve à son père, et son ami M. Henry Havard, membre du conseil supérieur des Musées.

En voici la copie :

LETTRE DE SAINTE-BEUVE

Mon exécuteur testamentaire est prié de garder secrètement cette cassette et de ne pas se dessaisir des lettres qu'elle contient; et de ne pas les rendre à madame Victor Hugo, *quelque démarche qu'elle fasse pour cela.*

Ste-Beuve

Ouvrir ce pli après moi.

Ste-Beuve

Il y a la clé dedans.

PROCÈS-VERBAL

Le vingt-neuf novembre 1885, nous, soussignés, réunis chez M. Henry Havard, 13 rue Fénelon, avons reçu de M. Paul Chéron trois cent trente-quatre lettres provenant de la succession Sainte-Beuve et émanant de madame Adèle Victor Hugo. Ces lettres ont été immédiatement détruites sous nos yeux. M. Paul Chéron, en nous faisant la remise de ces documents sans intérêt pour l'histoire, mais compromettants pour la mémoire de certaines personnes illustres, nous a affirmé que ces 334 lettres provenant de l'héritage de son père, exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, comprenaient l'intégralité de la correspondance échangée entre celui-ci et madame Victor Hugo et tout ce qui avait été conservé de cette correspondance par le testataire. M. Chéron père ayant été, par suite des dispositions testamentaires de Sainte-Beuve, mis en possession de cette correspondance, toute lettre semblant émaner d'une origine analogue ne saurait être qu'une pièce dérobée ou contrefaite.

Paris, 29 novembre 1885.

Edouard Lockroy.

Paul Chéron.

Paul Foucher.

Henry Havard.

1831 —	8	
1834 —	90	
1835 —	57	
1835-1836 —	98	— 49 + 49
1838-1842 —	68	
Divers —	13	
	334	

1831 — 8

1834 — 30

1835 — 5

1835. 1836 — 48

1838 - 1842 — 28

Divers — 13

334

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS VII

I. — La jeunesse de Sainte-Beuve 1

II. — Sainte-Beuve chez Hugo 29

III. — Les Poésies de Sainte-Beuve 65

IV. — Sainte-Beuve romancier 97

V. — A la recherche d'une croyance 133

VI. — *Port-Royal* 173

VII. — L'Adieu au romantisme 219

VIII. — *Les Lundis* 259

IX. — Sainte-Beuve et la littérature du Second Empire . . . 291

X. — Les dernières années de Sainte-Beuve 323

APPENDICE 353

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1927.

Publications historiques

HAUTERIVE (E d'). **La Police secrète du Premier Empire,** Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur. Tome I 1804-1805. 1 vol. in-8° raisin.

— **La Police secrète du Premier Empire.** Tome II 1805-1806. 1 volume in-8° raisin.

— **La Police secrète du Premier Empire.** Tome III 1806-1807. 1 volume in-8° raisin.

— **Journal d'émigration du Comte d'Espinchal,** d'après les manuscrits originaux. 1 volume in-8° carré.

— Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. **L'Enlèvement du Sénateur Clément de Ris.** 1 volume in-16.

GABORY (E.). **Napoléon et la Vendée,** d'après des documents inédits. 1 volume in-8° écu.

— **Les Bourbons et la Vendée,** d'après des documents inédits. 1 volume in-8° écu.

— **La Révolution et la Vendée.** I. Les deux patries. 1 vol. in-8° écu.

— **La Révolution et la Vendée.** II. La Vendée militante et souffrante. 1 volume in-8° écu.

— Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. **La Vie et la Mort de Gilles de Raiz,** dit à tort " Barbebleue ". 1 volume in-16.

ARNAUD (R.). La Débâcle financière de la Révolution. **Cambon** (1756-1820), d'après des documents inédits.

COURTEAULT (P.) **La Révolution et les Théâtres à Bordeaux,** ouvrage orné de gravures. 1 volume in-8° écu.

GUÉRIOT (P.). **La Captivité de Napoléon III en Allemagne** (Septembre 1870,-Mars 1871). 1 volume in-8° écu.

LORÉDAN (J.). Brigands d'autrefois. **La Fontenelle** seigneur de la ligue (1572-1602) ouvrage orné de gravures. 1 volume in-8° écu.

GAUTHEROT (C.). **Les Suppliciées de la Terreur.** 1 volume in-16.

HÉRISSAY (J.). Les Prêtres pendant la Terreur. **Les Pontons de Rochefort** (1792-1795), ouvrage orné de gravures. 1 vol. in-8° écu.

REDIER (A.). **Comme disait M. de Tocqueville...** 1 vol. in-8° écu.

DUCHEMIN (P.V.). **Mademoiselle de Sombreuil,** l'héroïne au verre de sang (1767-1823), ouvrage orné de gravures. 1 volume in-8° écu.

Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, Paris.